L'IMITATION DE IESUS CHRIST MISE EN VERS FRANÇOIS, PAR PIERRE...

Pierre Corneille, Barberini

L'IMITATION DE IESVS-CHRIST MISE EN VERS FRANÇOIS

PAR

PIERRE CORNEILLE.

JHS

A FRANCHEFORD,

Chez Nicollas Hurst, à l'Escu de France.

M. DC. LVIII.

AV SOVVERAIN PONTIFE ALEXANDRE VII.

TRES-SAINT PERE,

L'hommage que ie fais aux pieds de VOSTRE SAINTETE', *semble ne s'accorder pas bien auec les Maximes du Liure que ie luy presente. Luy offrir cette Traduction, c'est la juger digne de luy estre offerte; & bien loin de pratiquer cette humilité parfaite, & ce profond mépris de soy-mesme que son Original nous recommande incessamment, c'est môntrer une ambition démesurée, & vne opinion extraordinaire des productions de mon esprit. Mais il est hors de doute que ce mesme hommage, qui ne*

peut passer que pour une temerité signalée, tant qu'on arrestera les yeux sur moy, ne paroistra plus qu'une action de justice, si-tost qu'on les éleuera jusqu'à V. S. Rien n'est plus juste que de mettre l'Imitation de IESVS-CHRIST sous la protection de son Vicaire en Terre, & de son plus grand Imitateur parmy les hommes : Rien n'est plus juste que de dédier les sublimes idées de la perfection Chrestienne au Pere commun des Chrestiens, qui les exprime toutes en sa personne : Et si ie croyois auoir égalé ce grand Deuot, que i'ay fait parler en vers, ie dirois que rien n'appartient plus justement à V. S. que ce portrait acheué d'elle-mesme, & qu'à jetter l'œil d'vn costé sur les hautes leçons qu'il nous fait, & de l'autre, sur les miracles continuels de vostre vie, on ne voit que la mesme chose. I'adjoûteray, T. S. P. que rien n'est si puissant pour conuaincre le Lecteur, que de luy donner en mesme temps le precepte & l'exemple. Soit que mon Autheur nous inuite à la retraite interieure ; soit qu'il nous exhorte à la simplicité des mœurs ; soit qu'il nous instruise de ce que nous deuons au Prochain ; soit qu'il nous pousse au détachement de la chair & du sang ; soit qu'il nous apprenne à déraciner l'amour propre par une abnegation sincere de nous-mesme ; soit qu'il tâche à nous faire goûter les saintes douceurs de la souffrance, en nous expliquant ses priuileges ; soit qu'il s'efforce à nous porter jusques dans le sein de Dieu, pour nous vnir étroitement auec luy par vne amoureuse acceptation de toutes ses volontez, & vne assiduë recherche de sa gloire en toutes choses : quoy qu'il nous ordonne, quoy qu'il nous conseille, mettre le nom de V. S. à la teste de ses enseignemens, c'est ne laisser d'excuse à personne. & faire voir que toutes ces vertus n'ont rien d'incompatible auec les grandeurs, auec l'abondance, & auec les soins de toute la Terre Ces raisons sont fortes, mais elles ne l'estoient pas assez pour l'emporter sur la connoissance de mon peu de merite, & le moindre retour que ie faisois sur moy-mesme dissipoit toute la hardiesse qu'elles m'auoient inspirée, si-tost que i'enuisageois

cette inconceuable disproportion de mon neant à la premiere Dignité du Monde. I'auois toutefois assez de courage pour ne descendre que d'vn degré, & ne choisir pas vn moindre Protecteur que celuy à qui ie dois mes premiers respects dans l'Eglise, aprés le saint Siege. Ie parle de M. l'Archeuesque de Rouen, dans le Diocese duquel Dieu m'a donné la naissance, & arresté ma fortune. Cet Ouurage à commencé auec son Pontificat : & comme ce Prelat a des talens merueilleux pour remplir toutes les fonctions d'vn grand Pasteur, & vne ardeur infatigable de s'en acquiter; les plus belles lumieres qui m'ayent seruy à l'execution de cette entreprise, ie les dois toutes aux viues clartez des instructions éloquentes & solides, qu'il ne se lasse point de donner à son Troupeau, ou aux rayons secrets & penetrans, que sa conuersation familiere répand à toute heure sur ceux qui ont le bon heur de l'approcher. Ie luy ay donc voulu faire, non pas tant vn present de mon trauail, qu'vne restitution de son propre bien ; mais la bonté qu'il a pour moy l'a préocupé jusqu'à luy persuader, que cet effort de ma plume pouuant estre vtile à tous les Chrestiens, il luy falloit vn Protecteur, dont le pouuoir s'étendist sur toute l'Eglise; & l'ayant regardé comme le premier fruit qu'il aye recueilly des Muses Chrestiennes depuis qu'il occupe la Chaire de S. Romain, il a crû que l'offrir à V. S. c'estoit luy offrir en quelque sorte les premices de son Diocese. Ses commandemens ont fait taire cette juste défiance que j'auois de ma foiblesse, & ce qui n'estoit sans eux qu'vn effet d'vne insupportable présomption, est deuenu vn deuoir indispensable pour moy si-tost que ie les ay receus. Oseray-je aduoüer à V. S. qu'ils m'ont fait vne douce violence, & que j'ay esté rauy de pouuoir prendre cette occasion d'applaudir à nos Muses; & de vous remercier pour elles des momens que vous auez autrefois ménagez en leur faueur parmy les occupations illustres où vous attachoient les importantes negotiations, que les Souuerains Pontifes vos Predecesseurs auoiët confiées à vostre prudence. Elles en reçoiuent ce témoigna-

ge éclatant, & cette preuue inuincible, que nonseulement elles sont capables des vertus les plus éminentes, & des emplois les plus hauts; mais qu'elles y disposent mesme & conduisent l'esprit qui les cultiue quand il en sçait faire vn bon vsage. C'est vne verité qui brille par tout dans ce precieux recueil des Vers Latins, où vous n'auez point voulu d'autre nom que celuy d'amy des Muses, & que ce grand Prelat a pris plaisir de me faire voir des premiers. Il me l'a fait lire, il me l'a fait admirer auec luy; & pour vous rendre justice par tout durant cette lecture, ie ne faisois que repeter les Eloges que chaque Vers tiroit de sa bouche. Mais entre tant de choses excellentes, rien ne fit alors & ne fait encor tous les jours vne si forte impression sur mon ame, que ces rares pensées de la Mort, que vous y auez semées si abondamment. Elles me plongerent dans vne reflexion serieuse qu'il falloit comparoistre deuant Dieu, & luy rendre conte du talent dont il m'auoit fauorisé Ie consideray en suite, que ce n'estoit pas assez de l'auoir si heureusement reduit à purger nostre Theatre des ordures, que les premiers Siecles y auoient comme incorporées, & des licences que les derniers y auoient souffertes: qu'il ne me deuoit pas suffire d'y auoir fait regner en leur place les vertus Morales & Politiques, & quelques-vnes mesmes des Chrestiennes: qu'il falloit porter ma reconnoissance plus loin, & appliquer toute l'ardeur du Genie à quelque nouuel essay de ses forces, qui n'eust point d'autre but que le seruice de ce grand Maistre, & l'vtilité du Prochain. C'est ce qui m'a fait choisir la Traduction de cette sainte Morale, qui par la simplicité de son stile, ferme la porte aux plus beaux ornemens de la Poësie; & bien loin d'augmenter ma reputation, semble sacrifier à la gloire du souuerain Autheur tout ce que i'en ay pû acquerir en ce genre d'écrire. Apres auoir ressenty des effets si aduantageux de cette obligation generale que toutes les Muses ont à V. S. ie serois le plus ingrat de tous les hommes, si ie ne luy consacrois vn Ouurage, dont elle a esté la premiere cause. Ma conscience m'en feroit

à tous momens des reproches d'autant plus sensibles, que ie vis dans vne Prouince, qui n'a point attendu à vous aimer & à vous honorer, qu'elle fust obligée d'obeyr à V S & où vostre nom a esté en veneration singuliere auant mesme que vous eussiez quitté celuy de Ghisi, pour estre ALEXANDRE VII. Leurs Altesses de Longueuille ont si bien fait passer dans toutes les ames de leur Gouuernement ces dignes sentimens d'affection & d'estime, qu'elles ont rapportez de Munster pour vostre personne que tant qu'a duré le dernier Conclaue, nous n'auons demandé que vous à Dieu. Ie n'ose dire que nos prieres ayent attiré les inspirations du S. Esprit sur le sacré College: mais il est certain que du moins elles ont esté au deuant d'elles, & que l'Exaltation de V. S. a esté la joye particuliere de tous nos cœurs auant que les ordres du Roy en ayent fait l allegresse publique de toute la France. Nous continuons & redoublons maintenant ces mesmes vœux, pour obtenir de cette bonté inépuisable, qu'elle nous laisse jouir long-temps de la grace qu'elle nous a accordée, & que vous puissiez acheuer ce grand Ouurage de la Paix, à qui vous auez déja donné tant de soins & tant de veilles. Nous esperons qu'elle vous aura reserué ce miracle que nous attendons auec tant dimpatience, & ie ne seray desauoué de personne, quand ie diray que ce sont les plus passionnez souhaits de tous les veritables Chrestiens, que porte aux pieds de VOSTRE SAINTETE',

TRES-SAINT PERE,

Son tres-humble, tres-obeyssant, & tres-fidelle seruiteur, & fils en IESVS-CHRIST.

P. CORNEILLE.

AU LECTEUR.

IE n'inuite point à cette lecture ceux qui ne cherchent dans la Poësie que la pompe des Vers : Ce n'est icy qu'vne Traduction fidelle, où i'ay tâché de conseruer le caractere & la simplicité de l'Autheur. Ce n'est pas que ie ne sçache bien que l'vtile a besoin de l'agreable, pour s'insinuer dans l'amitié des hommes ; mais i'ay crû qu'il ne falloit pas l'étouffer sous les enrichissemens, ny luy donner des lumieres qui ébl[illegible]issent au lieu d'éclairer. Il est juste de luy prester quelques graces, mais de celles qui luy laissent toute sa force, qui l'embellissent sans le déguiser, & l'accompagnent sans le dérober à la veuë : Autrement, ce n'est plus qu'vn effort ambitieux, qui fait plus admirer le Poëte, qu'il ne touche le Lecteur. I'espere qu'on trouuera celuy-cy dans vne raisonnable mediocrité, & telle que demande vne Morale Chrestienne, qui a pour but d'instruire, & ne se met pas en peine de chatoüiller les sens. Il est hors de doute que les Curieux n'y trouueront point de charme, mais peut-estre qu'en récompense les bonnes intentions n'y trouueront point de dégoust ; que ceux qui aimeront les choses qui y sont dites, supporteront la façon dont elles y sont dites ; & que ce qui y penetrera le cœur, ne blessera point les oreilles. Le peu de disposition que les matieres y ont à la Poësie, le peu de liaison, non seulement d'vn Chapitre auec l'autre, mais d'vne Periode mesme auec celle qui la suit, & les repetitions assiduës qui se trouuent dans l'Original, sont des obstacles assez malaisez à surmonter, & qui par consequent meritent bien que vous me fassiez quelque grace. Sur tout les redites y sont si frequentes, que quand nostre Langue seroit dix fois

plus abondante qu'elle n'eſt, ie l'aurois epuiſée fort aiſément, & j'auoüe que ie n'ay pû trouuer le ſecret de diuerſifier mes expreſſions, toutes les fois que j'ay eu la meſme choſe à exprimer. Il s'y rencontre meſme des mots ſi farouches pour nos Vers, que i'ay eſté contraint d'auoir ſouuent recours à d'autre, qui n'y répondent qu'imparfaitement, & ne diſent pas tout ce que mon Autheur veut dire. Ces difficultez ont eſté cauſe que ie n'ay oſé me hazarder à vn ſi long & ſi penible trauail, ſans auoir auparauant fait quelque eſſay de l'approbation publique. La reception fauorable qui fut faite aux vingt premiers Chapitres, que ie fis imprimer ſur la fin de l'année 1651. m'a enhardy à continuer juſqu'au bout; & ie vous demande maintenant pour l'ouurage entier, la meſme indulgence, que vous auez eüe pour ſes commencemens. I'eſperois trouuer quelque ſoulagemẽt dans le quatriéme Liure, par le changement des matieres, mais ie les y trouue encore plus éloignées des ornemens de la Poëſie, & les redites encore plus frequentes: il ne s'y parle que de Communier & dire la Meſſe. Ce ſont des termes qui n'ont pas vn aſſez beau ſon dans nos Vers, pour ſoûtenir la dignité de ce qu'ils ſignifient: la ſainteté de noſtre Religion les a conſacrez, mais en quelque veneration qu'elle les ait mis, ils ſont deuenus populaires, à force d'eſtre dans la bouche de tout le monde. Cependant i'ay eſté obligé de m'en ſeruir ſouuent, & de quelques autres de meſme claſſe. Si j'oſe en dire ma penſée, ie preuoy que ceux qui ne liront que ma Traduction, feront moins d'eſtat de ce dernier Liure, que des trois autres; mais auſſi ie me tiens aſſeuré, que ceux qui prendront la peine de la conferer auec le texte Latin, reconnoiſtront combien ce dernier effort m'a couſté, & ne l'eſtimeront pas moins que le reſte. Ie n'examine point ſi c'eſt à Iean Gerſon, ou à Thomas à Kempis, que l'Egliſe eſt redeuable d'vn

Liure si precieux. Cette question a esté agitée de part & d'autre auec beaucoup d'esprit & de doctrine, & si ie ne me trõpe auec vn peu de chaleur. Ceux qui voudrõt en estre particulieremẽt éclairez, pourrót cõsulter ce qu'on a publié de part & d'autre sur ce sujet. Messieurs des Requestes du Parlement de Paris ont prononcé en faueur de Thomas à Kempis, & nous pouuons nous en tenir à leur jugement, jusqu'à ce que l'autre party en aye fait donner vn contraire. I'auois promis à quelques personnes deuotes, de joindre à cette Traduction celle du combat spirituel, mais ie les supplie de trouuer bon que ie retire ma parole. Puisque j'ay esté préuenu dans ce dessein par vne des plus bellesplumes de la Cour, il est juste de luy en laisser toute la gloire. Ie n'ignore pas que les Liures sont des tresors publics, où chacun peut mettre la main; mais le premier qui s'en saisit pour les traduire, semble se les approprier en quelque façon, & on ne peut plus s'y engager, sans luy faire vn secret reproche de n'y auoir pas bien reüssi, & promettre de s'en acquiter plus dignement. En attendant que Dieu m'inspire quelqu'autre dessein, ie me contenteray de m'appliquer à vne reueuë de mes Pieces de Theatre, pour les reduire en vn corps, & vous les faire voir en vn estat vn peu plus supportable. I'y adjoûteray quelques reflexions sur chaque Poëme, tirées de l'Art Poëtique, plus courtes, ou plus étenduës, selon que les matieres s'en offriront : & j'espere que ce present renouuelé, ne vous sera point desagreable, ny tout à fait inutile à ceux qui se voudront exercer en cette sorte de Poësie.

APPROBATION
DES DOCTEVRS.

MONSIEVR CORNEILLE *ayant heureusement acheué cette admirable Traduction du Liure de* L'IMITATION DE IESVS-CHRIST, *nous sommes obligez de rendre ce témoignage à la verité, en sa faueur, qu'il ne se pouuoit pas mieux, & que tout y est Catholique, Orthodoxe, & conforme au sens de l'Autheur. Nous ne doutons pas qu'vn si excellent Ouurage, où la Poësie parle si purement le langage des Saints, ne troune l'approbation qu'il merite, & que la Charité qui en a fourny les plus riches idées, n'échauffe le cœur de ceux qui auront la pieté de le lire auec application. Donné à Rouen le jour de S. Mathias, vingt-cinquiesme de Feurier mil six cens cinquante six.*

Signé, GAVLDE, & R. LE CORNIER.

L'IMITATION DE IESUS-CHRIST.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

De l'Imitation de Iesus-Christ, & du mépris de toutes les vanitez du Monde.

HEVREVX qui tient la route où ma voix le conuie,
Les tenebres iamais n'approchent qui me suit,
Et par tout sur mes pas il trouue vn iour sans nuit,
Qui porte iusqu'au cœur la lumiere de vie.
Ainsi Iesus-Christ parle, ainsi de ses vertus,
Dont brillent les sentiers qu'il nous l'aisse battus,
Les rayons toûiours vifs montrent cõme il faut viure;
Et quiconque veut estre éclairé pleinement
Doit apprendre de luy, que ce n'est qu'à le suiure
Que le cœur s'affranchit de tout aueuglement.

Sa doctrine en effet passe toute doctrine.
Mais il faut son esprit pour la bien conceuoir,
Et sa Manne cachée est difficile à voir,

Qu'à cès yeux épurez que la Grace illumine,
Toy qui par l'amour propre, à toy-mesme attaché,
L'écoutes & la lis sans en estre touché,
Sans y prendre aucun goust, sans y trouuer qu'épines,
Homme veux-tu l'entendre & lire auec plaisir ?
Conformes-y ta vie, & ses douceurs diuines
S'estaleront en foule à ton heureux desir.

Que te sert de percer les plus secrets abysmes
Où se cache à nos sens l'immence Trinité,
Si ton interieur, faute d'humilité,
Ne luy sçauroit offrir d'agreables victimes ?
Cét orgueilleux sçauoir, ces pompeux sentimens
Ne sont aux yeux de Dieu que de vains ornemens;
Il ne s'abaisse point vers des ames si hautes :
Et la vertu sans eux est de telle valeur,
Qu'il vaut mieux bien sentir la douleur de tes fautes,
Que de bien définir ce qu'est cette douleur.

Porte toute la Bible en ta memoire empreinte,
Sçache tout ce qu'ont dit les Sages des vieux temps,
Ioins-y, si tu le peux, tous les traits éclatans
De l'Histoire prophane, & de l'Histoire sainte;
De tant d'enseignemens l'impuissante langueur
Sous leur poids inutile accablera ton cœur,
Si Dieu n'y verse encor son amour & sa grace :
Et l'vnique science où tu dois prendre appuy,
C'est que tout n'est enfin que vanité qui passe,
Horsmis d'aimer sa gloire, & ne seruir que luy.

C'est là des vrais sçauans la sagesse profonde,
Elle est bõne en tout temps, elle est bonne tous lieux;
Et le plus seur chemin pour aller vers les Cieux
C'est d'affermir nos pas sur le mépris du Monde.
Ce dangereux flateur de nos foibles esprits
Oppose mille attrais à ce iuste mépris,

Qui s'en laiſſe ébloüir s'en laiſſe toſt ſeduire :
Mais ouure bien les yeux ſur leur fragilité,
Regarde qu'vn moment ſuffit pour les détruire,
Et tu verras qu'enfin tout n'eſt que vanité.

Vanité d'entaſſer richeſſe ſur richeſſes,
Vanité de languir dans la ſoif des honneurs,
Vanité de choiſir pour ſouuerains bon-heurs
Des plaiſirs criminels les damnables molleſſes :
Vanité d'aſpirer à voir durer nos iours,
Sans en vouloir iamais ſanctifier le cours,
D'aimer la longue vie, & negliger la bonne;
D'embraſſer le preſent ſans ſoin de l'aduenir,
Et de plus eſtimer vn moment qu'il nous donne,
Que l'attente des biens qui ne ſçauroient finir.

Toy dōc, qui que tu ſois, ſi tu veux bien cōprendre
Comme à tes ſens trompeurs tu dois te confier,
Souuien-toy qu'on ne peut iamais raſſaſier
Ny l'œil humain de voir, ny l'oreille d'entendre,
Qu'il faut ſe dérober à tant de faux appas,
Mépriſer ce qu'on voit pour ce qu'on ne voit pas,
Fuir les contentemens tranſmis par ces organes;
Que de s'en ſatisfaire on n'a iamais de lieu,
Et que l'attachement à leurs douceurs profanes
Soüille ta conſcience, & t'éloigne de Dieu.

CHAPITRE II.

Du peu d'estime de soy-mesme.

LE desir de sçauoir est naturel aux hommes,
Il naist dans leur berçeau sãs mourir qu'auec eux,
Mais, ô Dieu, dont la main nous fait ce que nous sommes,
Que peut-il sans ta crainte auoir de fructueux ?

Vn Païsan stupide, & sans experience,
Qui ne sçait que t'aimer, & n'a que de la Foy,
Vaut mieux qu'vn Philosophe enflé de sa science,
Qui penetre les Cieux sans refléchir sur soy.

Qui se connoist soy-mesme en a l'ame peu vaine;
Sa propre connoissance en met bien bas le prix,
Et tout le faux éclat de la loüange humaine
N'est pour luy que l'objet d'vn genereux mépris.

Au grand iour du Seigneur sera-ce vn grand refuge
D'auoir connu de tout & la cause & l'effet,
Et ce qu'on aura sçeu fléchira-t'il vn Iuge
Qui ne regardera que ce qu'on aura fait ?

Borne donc tes desirs à ce qu'il te faut faire;
Ne les porte plus trop vers l'amas du sçauoir;
Les soins de l'acquerir ne font que te distraire,
Et quand tu l'as acquis, il peut te deceuoir.

Les sçauants d'ordinaire aiment qu'on les regarde;
Qu'on murmure autour d'eux, voilà ces grãds esprits,

ıs ne font du cœur vne ſoigneuſe garde ;
ét orgueil ſecret ils ſont touſiours ſurpris.

ependant s'il eſt vray qu'il ſoit quelques ſciences
puiſſent d'vn ſçauant faire vn homme de bien,
eſt plus encor de qui les connoiſſances
eruent guere à l'ame, ou ne ſeruent de rien.

Par là tu peux iuger à quels perils s'expoſe
Celuy qui du ſçauoir fait ſon vnique but,
Et combien ſe méprend qui ſonge à quelque choſe
Qu'à ce qui doit vn iour ſeruir à ſon ſalut.

Le plus profond ſçauoir n'aſſouuit point vne ame,
Mais vne bonne vie a dequoy la calmer,
Et iette dans le cœur qu'vn ſaint deſir enflâme
La pleine confiance au Dieu qu'il doit aimer.

Au reſte, plus tu ſçais, & plus a de lumiere
Le iour qui ſe répand ſur noſtre entendement,
Plus tu ſeras coupable à ton heure derniere,
Si tu n'en as veſcu d'autant plus ſaintement.

La vanité par là ne te doit point ſurprendre,
Le ſçauoir t'eſt donné pour guide à moins faillir,
Il te donne luy-meſme vn plus grand compte à rẽdre,
Et plus lieu de trembler que de t'enorgueillir.

Trouue à t'humilier meſme dans ta doctrine,
Quiconque en ſçait beaucoup en ignore encor plus,
Et qui ſans ſe flater en ſecret s'examine,
Eſt de ſon ignorance heureuſement confus.

Quand pour quelques clartez dont ton eſprit abonde
Ton orgueil à quelqu'autre oſe te preferer,

Voy qu'il en est encor de plus sçauants au Monde ;
Qu'il en est que le Ciel daigne mieux éclairer.

Fuy la haute science, & cours aprés la bonne,
Apprens celle de viure icy bas sans éclat,
Cherche à n'estre connu, s'il se peut, de personne,
Ou que personne enfin n'en fasse aucun estat.

Cette vnique leçon dont le parfait vsage
Consiste à se bien voir & n'en rien présumer,
Est la plus digne estude où s'occupe le Sage,
Pour estimer tout autre & se mesestimer.

Si tu vois donc vn homme abysmé dans l'offence,
Ne te tiens pas plus iuste, ou moins pecheur que luy:
Tu peux en vn moment perdre ton innocence,
Et n'estre pas demain le mesme qu'aujourd'huy.

Souuent l'esprit est foible, & les sens indociles,
L'amour propre leur fait ou la guere, ou la loy:
Mais bien qu'en general nous soyons tous fragiles,
Tu n'en dois croire aucun si fragile que toy.

CHAPITRE III.

De la Doctrine de la verité,

QV'heureux eſt le mortel que la verité meſme
Conduit de ſa main propre au chemin qui luy plaiſt,
Et ſe monſtre à ſes yeux dans ſa beauté ſupréme,
Sans voile & ſans Embléme,
Et telle enfin qu'elle eſt.

Nos ſens ſont des trompeurs dõt les fauſſes images
A noſtre entendement n'offrent rien d'aſſeuré,
Et ne luy font rien voir qu'à trauers cent nuages,
Qui iettent mille ombrages
Dans l'œil mal éclairé.

Dequoy ſert vne longue & ſubtile diſpute
Touchant mille ſecrets où l'eſprit eſt deceu ?
Dequoy ſert qu'à l'ennuy chacun s'en perſecute,
Si Dieu iamais n'impute
De n'en auoir rien ſçeu.

Grande perte de temps, & plus grande foibleſſe
De s'aueugler ſoy-meſme & quitter le vray bien,
Pour conſumer ſa vie à pointiller ſans ceſſe
Sur le Genre & l'Eſpece,
Qui ne ſeruent à rien.

Touche Verbe Eternel, ces ames curieuſes,
Celuy que ta parole vne fois a frapé,
De tant d'opinions vaines, ambitieuſes,
Et ſouuent dangereuſes,
Eſt bien déuelopé.

Ce Verbe donne ſeul l'eſtre à toutes les cauſes,
Il nous parle de tout, tout nous parle de luy,
Il tient de tout en ſoy les natures encloſes,
Il eſt de toutes choſes
Le principe & l'appuy.

Aucun ſans ſon ſecours ne ſçauroit ſe défendre
D'vn million d'erreurs qui courent l'aſſieger;
Et depuis qu'vn eſprit refuſe de l'entendre,
Quoy qu'il veüille comprendre,
Il n'en peut bien iuger.

Mais qui raporte tout à ce Verbe immuable,
Qui voit tout en luy ſeul, en luy ſeul aime tout,
A la plus rude attaque il eſt inébranlable,
Et ſon cœur ferme & ſtable
En vient ſoudain à bout.

O Dieu de Verité pour qui ſeul ie ſoûpire,
Vny-moy donc à toy par de forts & doux nœuds:
Ie me laſſe d'oüir, ie me laſſe de lire,
Mais non pas de te dire,
C'eſt toy ſeul que ie veux.

Parle ſeul à mon ame, & qu'aucune prudence,
Qu'aucun autre Docteur ne m'explique tes loix;
Que toute creature à ta ſainte preſence
S'impoſe le ſilence,
Et laiſſe agir ta voix.

Plus l'eſprit ſe fait ſimple, & plus il ſe raméne
Dans vn interieur dégagé des objets,
Plus lors ſa connoiſſance eſt diffuſe & certaine,
Et s'éleue ſans peine
Iuſqu'aux plus hauts ſujets.

Ouy, Dieu prodigue alors ses graces plus entieres,
Et portant nostre idée au dessus de nos sens,
Il nous donne d'enhaut d'autant plus de lumieres,
Qui percent les matieres
Par des traits plus puissans.

Cét esprit simple, vny, stable, pur, pacifique,
En mille soins diuers n'est iamais dissipé,
Et l'homme de son Dieu dans tout ce qu'il pratique
Est le projet vnique
Qui le tient occupé.

Il est toûiours en soy détaché de soy-mesme,
Il ne sçait point agir quand il se faut chercher,
Et fust-il dans l'éclat de la grandeur supréme,
Son propre Diadéme
Ne l'y peut attacher.

Il ne croit trouble égal à celuy que se cause
Vn cœur qui s'abandonne à ses propres transports;
Et maistre de soy-mesme, en soy-mesme il dispose
Tout ce qu'il se propose
De produire au dehors.

Bien loin d'estre emporté par le courant rapide
Des flots impetueux de ses boüillans desirs,
Il les dompte, il les rompt, il les tourne, il les guide,
Et donne ainsi pour bride
La raison aux plaisirs.

Mais pour se vaincre ainsi qu'il faut d'art & de force!
Qu'il faut pour ce combat preparer de vigueur!
Et qu'il est malaisé de faire vn plein diuorce
Auec la douce amorce
Que chacun porte au cœur!

Ce deuroit eſtre auſſi noſtre vnique penſée
De nous fortifier chaque iour contre nous,
Pour en déraciner cette amour empreſſée,
Où l'ame intereſſée
Trouue vn poiſon ſi doux.

Les ſoins que cette amour nous donne en cette vie
Ne peuuent auſſi bien nous éleuer ſi haut:
Que la perfection la plus digne d'enuie
N'y ſoit touſiours ſuiuie
Des hontes d'vn defaut.

Nos ſpeculations ne ſont iamais ſi pures
Qu'on ne ſente vn peu d'ombre y regner à ſon tour;
Nos plus viues clartez ont des couleurs obſcures,
Et cent fauſſes peintures
Naiſſent d'vn ſeul faux iour.

Mais n'auoir que mépris pour ſoy-meſme & que (haine;
Ouure & fait vers le Ciel vn chemin plus certain,
Que le plus haut effort de la ſcience humaine,
Qui rend l'ame plus vaine,
Et l'égare ſoudain.

Ce n'eſt pas que de Dieu ne vienne la ſcience,
D'elle-meſme elle eſt bonne, & n'a rien à blâmer;
Mais il faut preferer la bonne conſcience
A cette impatience
De ſe faire eſtimer.

Cependant ſans ſoucy de regler ſa conduite,
On veut eſtre ſçauant on en cherche le bruit,
Et cette ambition par qui l'ame eſt ſeduite
Souuent traine à ſa ſuite
Mille erreurs pour tout fruit.

Ah, ſi l'on ſe donnoit la meſme diligence
Pour extirper le vice & planter la vertu,
Que pour ſubtiliſer ſa propre intelligence,
Et tirer la ſcience
Hors du chemin batu!

De tant de queſtions les dangereux myſteres
Produiroient moins de trouble & de renuerſement,
Et ne couleroit pas dans les Regles auſteres
Des plus Saints Monaſteres,
Tant de relâchement.

Vn iour, vn iour viendra qu'il faudra rendre cõpte,
Non de ce qu'on a leu, mais de ce qu'on a fait;
Et l'orgueilleux ſçauoir, à quelque point qu'il mõte,
N'aura lors que la honte
De ſon mauuais effet.

Où ſont tous ces Docteurs qu'vne foule ſi grande
Rendoit à tes yeux meſme autrefois ſi fameux?
Vn autre tient leur place, vn autre a leur Prébende,
Sans qu'aucun te demande
Vn ſouuenir pour eux.

Tant qu'à duré leur vie, ils ſembloient quelque choſe,
Il ſemble aprés leur mort qu'ils n'ont iamais eſté,
Leur memoire auec eux ſous leur tombe eſt encloſe,
Auec eux y repoſe
Toute leur vanité.

Ainſi paſſe la gloire où le ſçauant aſpire;
S'il n'a mis ſon eſtude à ſe iuſtifier;
C'eſt l'à le ſeul employ qui laiſſe lieu d'en dire;
Qu'il auoit ſçeu bien lire,
Et bien étudier.

Mais au lieu d'aimer Dieu, d'agir pour ſon ſeruice,
L'éclat d'vn vain ſçauoir à toute heure éblouït,
Et fait ſuiure à toute heure vn brillant artifice
Qui méne au precipice,
Et là s'éuanoüit.

Du ſeul deſir d'honneur noſtre ame eſt enflâmée,
Nous voulons eſtre grands pluſtoſt qu'humbles de cœur,
Et tout ce bruit flateur de noſtre renommée,
Comme il n'eſt que fumée,
Se diſſipe en vapeur.

La grandeur veritable eſt d'vne autre nature,
C'eſt en vain qu'on la cherche auec la vanité:
Celle d'vn vray Chreſtien, d'vne ame toute pure,
Iamais ne ſe meſure
Que ſur ſa Charité.

Vraiment grand eſt celuy qui dans ſoy ſe rauale,
Qui rentre en ſon neant pour s'y connoiſtre bien,
Qui de tous les honneurs que l'vniuers étale,
Craint la pompe fatale,
Et ne l'eſtime rien.

Vraiment ſage eſt celuy dont la vertu reſſerre
Autour du vray bon-heur l'eſſor de ſon eſprit,
Qui prend pour du fumier les choſes de la Terre,
Et qui ſe fait la guerre
Pour gaigner Ieſus-Chriſt.

Et vraiment docte enfin eſt celuy qui préfere
A ſon propre vouloir le vouloir de ſon Dieu,
Qui cherche en tout, par tout, à l'apprẽdre, à le faire,
Et iamais ne differe,
Ny pour temps, ny pour lieu.

CHAPITRE IV.

De la prudence en sa conduite.

N'Escoute pas tout ce qu'on dit,
Et souuien-toy qu'vne ame forte
Donne malaisément credit
A ces bruits indiscrets où la foule s'emporte :
Il faut examiner auec sincerité,
Selon l'esprit de Dieu qui n'est que charité,
Tout ce que d'vn autre on publie ;
Cependant (ô foiblesse indigne d'vn Chrestien !)
Iusques-là souuent on s'oublie,
Qu'on croit beaucoup de mal plustost qu'vn peu de been.

Qui cherche la perfection,
Loin de tout croire en temeraire,
Pese auec meure attention
Tout ce qu'il entend dire, & tout ce qu'il voit faire:
La plus claire apparence a peine à l'engager,
Il sçait que nostre esprit est prompt à mal iuger,
Nostre langue prompte à médire;
Et bien qu'il ait sa part en cette infirmité,
Sur luy-mesme il garde vn empire
Qui le fait triompher de sa fragilité.

C'est ainsi que son iugement,
Quoy qu'il apprenne, quoy qu'il sçache,
Se porte sans empressement,
Sans qu'en opiniâtre à son sens il s'attache :

Il ſe défend long-tomps du mal qu'on dit d'autruy,
Où s'il en eſt enfin conuaincu malgré luy
Il ne s'en fait point le trompette ;
Et cette impreſſion qu'il en prend à regret,
Qu'il deſauoüe, & qu'il rejette,
Demeure dans ſon ame vn eternel ſecret.

Pour conſeil en tes actions
Prens vn homme de conſcience,
Préfere ſes inſtructions
A ce qu'oſe inuenter l'effort de ta ſcience.
La bonne & ſainte vie à chaque euenement
Forme l'experience, ouure l'entendement,
Eſclaire l'eſprit qui l'embraſſe,
Et plus on a pour ſoy des ſentimens abjets,
Plus Dieu prodigue de ſa grace,
Répand à pleines mains la ſageſſe & la paix.

CHAPITRE V.

De la lecture de l'Escriture Sainte.

CHerche la verité dans la ſainte Eſcriture,
Et lis du meſme eſprit
Le texte imperieux de ſa doctrine pure,
Que tu le vois écrit.

On n'y doit point chercher, ny le fard du lãgage,
Ny la ſubtilité,
Ny dequoy s'attacher ſur le plus beau Paſſage
Qu'à ſon vtilité.

Lis vn liure deuot, ſimple, & ſans éloquence,
Auec plaiſir pareil
Que ceux : où ſe produit l'orgueil de la ſcience
En ſon haut appareil.

Ne conſidere point ſi l'autheur d'vn tel liure
Fut plus, ou moins ſçauant ;
Mais s'il dit verité, s'il t'apprend à bien viure,
Fueillete-le ſouuent.

Quand ſon inſtruction eſt ſalutaire & bonne,
Donne-luy prompt credit;
Et ſans examiner quel maiſtre te la donne,
Songe à ce qu'il te dit.

L'authorité de l'homme eſt de peu d'importance,
Et paſſe en vn moment;
Mais cette verité que le Ciel nous diſpence
Dure eternellement.

Sans égard à perſonne auec nous Dieu s'explique
En diuerſes façons,
Et par tel qu'il luy plaiſt ſa bonté communique
Ses plus hautes leçons.

Le ſens de ſa parole eſt ſouuent ſi ſublime,
Et ſi myſterieux,
Qu'à trop l'approfondir il égare, il abyme
L'eſprit du curieux.

Il ne veut pas touſiours que la verité nuë
S'offre à l'entendement,
Et celuy-là ſe perd, qui s'arreſte, où la veuë
Doit paſſer ſimplement.

De ce treſor ouuert la richeſſe eternelle
A beau nous inuiter,
Si l'on n'y porte vn cœur humble, ſimple, fidelle,
On n'en peut profiter.

Ne choiſy point pour but de cette ſainte eſtude
D'eſtre eſtimé ſçauant,
Ou pour fruit d'vn trauail & ſi long & ſi rude,
Tu n'auras que du vent.

Conſulte volontiers ſur de ſi hauts myſteres
Les meilleurs iugemens,
Eſcoute auec reſpect les aduis des ſaints Peres,
Comme leurs truchemens.

Ne te dégouſte point ſur tout des Paraboles,
Quel qu'en ſoit le projet,
Et ne les prens iamais pour des contes friuoles
Qu'on forme ſans ſujet.

CHAP-

CHAPITRE VI.

Des affections desordonnées.

QVand l'homme auec ardeur souhaite quelque chose,
Quand son peu de vertu n'oppose
Ny regle à ses desirs, ny moderation:
Il tombe dans le trouble & dans l'inquietude,
Auec la mesme promptitude
Qu'il défere à sa passion.

L'auare & le superbe incessamment se gesnent;
Et leurs propres vœux les entraisnent
Loin du repos heureux qu'ils ne goustent iamais:
Mais les pauures d'esprit, les humbles en joüissent,
Et leurs ames s'épanoüissent
Dans l'abondance de la paix.

Qui n'est point tout à fait dégagé de soy-mesme,
Qui se regarde encor, & s'aime,
A chaque occasion est aussi-tost tenté:
Les objets les plus vils surmontent sa foiblesse,
Et le moindre assaut qui le presse
L'atterre auec facilité.

Ces deuots à demy sur qui la chair plus forte
Domine encor en quelque sorte,
Panchent à tous momens vers ses mortels appas,
Et n'ont iamais vne ame assez haute, assez pure,
Pour faire vne entiere rupture
Auec les douceurs d'icy-bas.

Ouy, qui de cette chair àdemy se détache,
Se chagrine quand il s'arrache
Aux plaisirs dont l'image éueille son desir;
Et faisant à regret vn effort qui l'attriste,
Il s'indigne quand on resiste
A ce qu'il luy plaist de choisir.

Que si lâchant la bride à sa concupiscence,
Il emporte la joüissance
Où l'a fait aspirer ce desir déreglé;
Soudain le vif remords qui le met à la gesne
Redouble d'autant plus sa peine,
Que plus il s'estoit aueuglé.

Il recouure la veuë au milieu de sa ioye,
Mais seulement afin qu'il voye
Comme ses propres sens se font ses ennemis,
Et que la passion qu'il a prise pour guide
Ne fait point le repos solide,
Qu'en vain il s'en estoit promis.

C'est donc en resistant à ces tyrans de l'ame,
Qu'vne sainte & diuine flâme
Nous donne cette paix, que suit vn vray bon-heur;
Et qui sous leur empire asseruit son courage,
Dans quelques delices qu'il nage,
Iamais ne la trouue en son cœur.

Non, ces hommes charnels dont les cœurs s'abandonnent
A tout ce que les sens ordonnent,
Ne possedent iamais vn bien si precieux:
Mais les spirituels en qui l'ame feruente
Rend la Grace toute-puissante,
Le reçoiuent toûjours des Cieux,

CHAPITRE VII.

Qu'il faut fuir la vaine esperance & la presomption.

O Ciel, que l'homme est vain, qui met son esperance
Aux hommes comme luy,
Qui sur la creature ose prendre asseurance,
Et se propose vn ferme appuy
Sur vne eternelle inconstance !

Sers pour l'amour de Dieu, Mortel, sers ton prochain,
Sans en auoir de honte ;
Et quand tu parois pauure, empesche que soudain
La rougeur au front ne te monte,
Pour le paroistre auec dédain.

Ne fay point fondement sur tes propres merites,
Tiens ton espoir en Dieu ;
De luy dépend l'effet de quoy que tu medites,
Et s'il ne te guide en tout lieu,
En tout lieu tu te précipites.

Ne dors pas toutefois, & fay de ton costé
Tout ce que tu peux faire,
Il ne manquera point d'agir auec bonté,
Et de fournir comme vray pere
Des forces à ta volonté.

Mais ne t'asseure point sur ta haute science ;
Ny sur celle d'autruy ;
Leur conduite souuent broüille la conscience,
Et Dieu seul est le ferme appuy
Digne de nostre confiance.

C'est luy qui nous fait voir l'humble & le vertueux
Esleuez par sa grace :
C'est luy qui nous fait voir son bras majestueux
Terrasser l'insolente audace,
Dont s'enfle le présomptueux.

Soit donc qu'en ta maison la richesse s'épande ;
Soit que de tes amis
Le pouuoir en tous lieux pompeusemeut s'étende ;
Garde toûjours vn cœur soûmis,
Quelque honneur par là qu'on te rende.

Prens-en la gloire en Dieu, qui iamais n'est borné
Dans son amour extréme,
En Dieu, qui donnant tout sans estre importuné ;
Veut encor se donner soy-mesme,
Aprés mesme auoir tout donné.

Souuien-toy que du corps la taille auantageuse
Qui se fait admirer,
Ny de mille beautez l'vnion merueilleuse
Pour qui chacun veut soûpirer,
Ne doit rendre vne ame orgueilleuse;

Du temps l'inéuitable & fiere auidité
En fait vn prompt rauage,
Et souuent auant luy la moindre infirmité
Laisse à peine au plus beau visage
Les marques de l'auoir esté.

Si ton eſprit eſt beau, ſi tu te ſens habile;
N'en deuiens pas plus vain ;
Tu déplairois à Dieu qui te fait tout facile,
Et n'a qu'à retirer ſa main
Pour te rendre vn ſens imbecille.

Ne te croy pas plus ſaint qu'aucun autre pechéur,
Quoy qu'on te veüille dire,
Dieu qui connois tout l'homme, & qui voit dans ton cœur,
Souuent te repute le pire,
Quand tu t'eſtime le meilleur.

Ces bonnes actions ſur qui chacun ſe fonde
Pour t'éleuer aux Cieux,
Ne partent pas toûjours d'vne vertu profonde ;
Et Dieu qui voit par d'autres yeux,
En iuge autrement que le Monde.

Non qu'il nous faille armer contre la verité ;
Pour iuger mal des noſtres ;
Voyons-en tout le bien auec ſincerité,
Mais croyons encor mieux des autres
Pour conſeruer l'humilité.

Tu ne te nuis iamais quand tu les conſideres
Pour te mettre au deſſous ;
Mais ton orgueil t'expoſe à d'étranges miſeres,
Si tu peux choiſir entr'eux tous
Vn ſeul à qui tu te préferes.

C'eſt ainſi que chez l'humble vne eternelle paix
Fait vne douce vie,
Tandis que le ſuperbe eſt plongé pour iamais
Dans le noir chagrin de l'enuie,
Qui trouble ſes propres ſouhaits.

CHAPITRE VIII.

Q'il faut éuiter la trop grande familiarité.

NE fay point confidence auec toutes perſonnes,
Regarde où tu répans les ſecrets de ton cœur,
Ne les ouure qu'au Sage & qui craint le Seigneur,
Choiſy tes amitiez, & n'en fay que de bonnes,
Hante peu la ieuneſſe, & de ceux du dehors
Souffre rarement les abords.

Iamais au tour du riche à flater ne t'exerce,
Vy ſans démangeaiſon de te montrer aux Grands,
Voy l'humble, le deuot, le ſimple, & n'entreprends
De faire qu'auec eux vn long & plein commerce;
Et n'y traite ſur tout que des biens precieux,
Dont vne ame achepte les Cieux.

Euite auec grand ſoin la pratique des femmes,
Ton ennemy par là peut trouuer ton defaut:
Recommande en commun aux bontez du Tres-haut
Celles dont les vertus embelliſſent les ames,
Et ſans en voir iamais qu'auec vn prompt Adieu,
Ayme-les toutes, mais en Dieu.

Ce n'eſt qu'auec luy ſeul, ce n'eſt qu'auec ſes Anges
Que doit vn bon Chreſtien ſe rendre familier :
Porte-luy tout ton cœur, deuien leur écolier,
Adore en luy ſa gloire, apprens d'eux ſes loüanges;

Et bornant tês desirs à ses dons eternels,
Fuy d'estre connû des Mortels.

La charité vers tous est toûjours necessaire,
Mais non pas auec tous vn accez trop ouuert,
La reputation assez souuent s'y perd,
Et tel qui plaît de loin, de prés cesse de plaire;
Tant ce brillant éclat qui ne fait qu'éblouïr
Est sujet à séuanoüir.

Ouy souuent il arriue, & contre nostre enuie;
Que plus on prend de peine à se communiquer,
Plus cét effort nous trompe, & force à remarquer
Les desordres secrets qui soüillent nostre vie,
Et que ce qu'vn grand nom auoit semé de bruit,
Par la presence est tost détruit.

CHAPITRE IX.

De l'obeïſſance & de la ſubjetion.

QV'il fait bon obeyr ! que grand eſt le merite
De qui vit ſous vn autre & s'attache à ſes loix ?
Qui ne garde aucun droit deſſus ſon propre choix ;
Qui renonce à le ſuiure, & ſoy-meſme ſe quitte !
L'obeïſſance eſt douce, & ſon aueuglement
Forme vn chemin plus ſeur que le commandement,
Lors que l'amour la fait, & non pas la contrainte,
Mais elle n'a qu'aigreur ſans cette charité,
Et c'eſt vn long ſujet de murmure & de plainte,
Quand ſon ioug n'eſt ſouffert que par neceſſité.

Tous ces deuoirs forcez, où tout le cœur s'oppoſe,
N'acquierent à l'eſprit ny liberté, ny paix :
Aime qui te commande, ou n'y pretends iamais,
S'il n'eſt aimable en ſoy, c'eſt Dieu qui te l'impoſe.
Cours deçà, cours delà, change d'Ordre, ou de lieux,
Si pour bien obeïr tu ne fermes les yeux,
Tu ne trouueras point ce repos ſalutaire ;
Et tous ceux que chatoüille vn pareil changement,
N'y rencontrent enfin qu'vn bien imaginaire,
Dont la trompeuſe ïdée échappe en vn moment.

Il eſt vray que chacun volontiers ſe conſeille,
Qu'il aime que ſon ſens regle ſes actions,
Et tourne auec plaiſir ſes inclinations
Vers ceux dont la penſée à la ſienne eſt pareille :
Mais ſi le Dieu de paix regne au fonds de nos cœurs;

Il faut les arracher à toutes ces douceurs,
De tous nos ſentimens ſoupçonner la foibleſſe ,
Les dédire ſouuent, & pour mieux le pouuoir ,
Nous ſouuenir qu'en Terre il n'eſt point de Sageſſe
Qui ſans aucune erreur puiſſe tout conceuoir.

Ne prens donc pas aux tiens ſi pleine confiance,
Que tu n'ouures l'oreille encore à ceux d'autruy,
Et quand tu te conuaincs de iuger mieux que luy,
Sacrifie à ton Dieu cette iuſte croyance.
Combatre vne reuolte où panche la raiſon ,
Pour donner au bon ſens vne injuſte priſon,
C'eſt ſe faire ſoy-meſme vne ſainte iniuſtice ;
Et pour en venir là, plus tu t'es combatu,
Plus ce Dieu qui regarde vn ſi grand ſacrifice
T'impute de merite & t'auance en vertu.

On va d'vn pas plus ferme à ſuiure, qu'à conduire;
L'aduis eſt plus facile à prendre, qu'à donner.
On peut mal obeïr, comme mal ordonner,
Mais il eſt bien plus ſeur d'écouter, que d'inſtruire.
Ie ſçay que l'homme eſt libre, & que ſa volonté
Entre deux ſentimens d'vne égale bonté
Peut auec fruit égal embraſſer l'vn & l'autre ;
Mais ne point déferer à celuy du prochain ,
Quand l'Ordre ou la raiſon parle contre le noſtre,
C'eſt montrer vn eſprit opiniaſtre, ou vain.

CHAPITRE X.

Qu'il faut éuiter la superfluité des paroles.

F*Vy l'embarras du monde autant qu'il t'est possible,*
Ces entretiens du Siecle ont trop d'inanité,
Et la paix y rencontre vn obstacle inuincible,
Lors mesme qu'on s'y mesle auec simplicité.

Soudain l'ame est soüillée, & le cœur fait esclaue
Des vains amusemens qu'ils sçauent nous donner ;
Leur force est merueilleuse, & pour vn qui les braue
Mille à leurs faux appas se laissent enchaisner.

Leur amorce flateuse a l'art de nous surprendre,
Le poison qu'elle glisse est aussi-tost coulé,
Et ie voudrois souuent n'auoir pû rien entendre,
Ou n'auoir veu personne, ou n'auoir point parlé.

Qui donc fait naistre en nous cette ardeur insensée,
Ce desir de parler en tous lieux épandu,
S'il est si malaisé que sans estre blessée
L'ame r'entre en soy-mesme aprés ce temps perdu ?

N'est-ce point que chacun de s'aider incapable
Espere l'vn de l'autre vn mutuel secours,
Et que l'esprit lassé du soucy qui l'accable
Cherche à l'éuaporer pour le moins en discours ?

Sans doute, & ces discours sur qui l'hôme se jette,
Son propre interest seul les forme & les conduit,

Il parle auec plaiſir de tout ce qu'il ſouhaite,
Il parle auec douleur de tout ce qui luy nuit.

Mais ſouuent c'eſt en vain, & cette fauſſe ioye
Qu'il emprunte en paſſant de l'entretien d'autruy,
Repouſſe d'autant plus celle que Dieu n'enuoye
Qu'aux eſprits retirez qui n'en cherchent qu'en luy.

Veillons donc & prions, que le temps ne s'enuole,
Cependant que le cœur languit d'oyſiueté,
Ou s'il nous faut parler, qu'auec chaque parole
Il ſorte de la bouche vn trait d'vtilité.

Le peu de ſoin qu'on prend de tout ce qui regarde
Ces biens ſpirituels dont l'ame s'enrichit,
Poſe ſur noſtre langue vne mauuaiſe garde,
Et fait ce long abus ſous qui l'homme blanchit.

Parlons, mais dans vne humble & ſainte confe-
rence,
Qui nous puiſſe acquerir cette ſorte de biens:
Dieu les verſe toûjours pardelà l'eſperance,
Quand on s'vnit en luy pour de tels entretiens.

CHAPITRE XI.

Qu'il faut tâcher d'acquerir la paix interieure, & de profiter en la vie spirituelle.

QVe nous aurions de paix, & qu'elle seroit forte,
Si nous n'auiõs le cœur qu'à ce qui no⁹ importe,
Et si nous n'aimions point à nous broüiller l'esprit,
Ny de ce que l'on fait, ny de ce que l'on dit!
Le moyen qu'elle regne en celuy qui sans cesse
Des affaires d'autruy s'inquiete & s'empresse,
Qui cherche hors de soy de quoy s'embarasser,
Et rarement en soy tâche à se ramasser?

C'est vous, simples, c'est vous dõt l'heureuse prudẽce
Du vray repos d'esprit possede l'abondance,
C'est par là que les Saints morts à tous ces plaisirs,
Où les soins de la Terre abaissent nos desirs,
N'ayãt le cœur qu'en Dieu, ny l'œil que sur eux mes-(mes,
Esleuoient l'vn & l'autre aux veritez suprémes,
Et qu'à les contempler bornant leur action
Ils alloient au plus haut de la perfection.

Nous autres asseruis à nos lâches enuies
Sur des biens passagers nous occupons nos vies,
Et nostre esprit se jette auec auidité
Où par leur vaine idée il est precipité.

C'est rarement aussi que nous auons la gloire
D'emporter sur vn vice vne pleine victoire;
Nostre peu du courage est soudain abatu,
Nous aidons mal au feu qu'allume la vertu,
Et bien loin de tâcher qu'vne chaleur si belle

Prenne de iour en iour vne force nouuelle,
Nous laiſſons attiedir ſon impuiſſante ardeur,
Qui de tepidité dégenere en froideur.

Si de tant d'embarras l'ame purifiée
Parfaitement en elle eſtoit mortifiée,
Elle pourroit alors, comme Reyne des ſens,
Iuſqu'au trône de Dieu porter des yeux perçans,
Et faire vne tranquile & prompte experience
Des douceurs que ſa main verſe en la conſcience,
Mais l'empire des ſens donne d'autres objets,
L'ame ſert en eſclaue à ſes propres Sujets,
Nous dédaignons d'entrer dans la parfaite voye
Que la ferueur des Saints a frayée auec ioye,
Le moindre coup que porte vn peu d'aduerſité
Triomphe en vn moment de noſtre lâcheté,
Et nous fait recourir, aueugles que nous ſommes,
Aux conſolations que nous preſtent les hommes.

Combatons de pied ferme en courageux Soldats,
Et le ſecours du Ciel ne nous manquera pas,
Dieu le tient toûjours preſt, & ſa grace fidelle,
Toûjours propice aux cœurs qui n'eſperẽt qu'en elle,
Ne fait l'occaſion du plus rude combat,
Que pour nous faire vaincre auecque plus d'éclat.
Ces auſteres dehors qui parent vne vie,
Ces ſupplices du corps où l'ame eſt endurcie,
Laiſſent bien-toſt finir noſtre deuotion
Quand ils ſont tout l'effet de la Religion.
L'ame de ſes defauts ſaintement indignée
Doit iuſqu'à la racine enfoncer la coignée,
Et ne ſçauroit joüir d'vne profonde paix
A moins que d'arracher iuſques à ſes ſouhaits.

Qui pourroit s'affermir dans vn ſaint exercice,
Qui du cœur tous les ans déracinaſt vn vice,

Cét effort, quoy que lent, de ſa conuerſion
Arriueroit bien-toſt à la perfection ;
Mais nous n'auons, helas ! que trop d'experience,
Qu'ayant traiſné vingt ans l'habit de penitence,
Souuent ce lâche cœur a moins de pureté,
Qu'à ſon Nouitiat il n'auoit apporté.

Le zele cependant chaque iour deuroit croiſtre,
Profiter de l'exemple & de l'employ du Cloiſtre ;
Au lieu que chaque iour ſa vigueur s'allentit,
Sa fermeté ſe laſſe, & ſon feu s'amortit,
Et l'on croit beaucoup faire aux dernieres années
D'auoir vn peu de feu les premieres journées.

Faiſons-nous violence & vainquons-nous d'abord,
Tout deuiendra facile aprés ce peu d'effort.
Ie ſçay qu'aux yeux du Monde il doit paroiſtre rude
De quitter les douceurs d'vne longue habitude ;
Mais puiſqu'on trouue encor plus de difficulté
A dompter pleinement ſa propre volonté,
Dans les choſes de peu ſi tu ne te commandes,
Dy-moy, quãd pourras-tu te vaincre dans les grãdes.

Reſiſte dés l'entrée aux inclinations
Que iettent dans ton cœur tes folles paſsions,
Voy combien ces douceurs enfantent d'amertumes ;
Dépoüille entierement tes mauuaiſes couſtumes.
Leur appas dangereux, chaque fois qu'il ſurprend,
Forme inſenſiblement vn obſtacle plus grand.

Enfin regle ta vie, & voy, ſi tu te changes,
Que de paix en toy-méme, & que de ioye aux Anges !
Ah, ſi tu le voyois, tu ſerois plus conſtant
A courir ſans relâche au bon-heur qui t'attend !
Tu prendrois plus de ſoin de nourrir dans ton ame
La ſainte & viue ardeur d'vne celeſte flâme,
Et tâchant de l'accroiſtre à toute heure en tout lieu,
Chaque inſtant de tes iours ſeroit vn pas vers Dieu.

CHAPITRE XII.

Des vtilitez de l'aduersité.

Il est bon quelquefois de sentir des trauerses,
Et d'en éprouuer la rigueur,
Elles rappellent l'homme au milieu de son cœur,
Et peignent à ses yeux ses miseres diuerses :
Elles luy font clairement voir
Qu'il n'est qu'en exil en ce Monde,
Et par vn prompt dégoust empeschét qu'il n'y fonde
Ou son amour, ou son espoir.

Il est aduantageux qu'on blâme, qu'on censure
Nos plus sinceres actions,
Qu'on preste des couleurs à nos intentions,
Pour en faire vne fausse & honteuse peinture :
Cette heureuse malignité
Nous défend de la veine gloire,
En rabat les vapeurs, & rend à la memoire
Le soucy de l'humilité.

Cét injuste mépris dont nous couurent les hommes
Réueille vn zele languissant,
Et pousse nos soûpirs aux pieds du Tout-puissant
Qui voit nostre pensée, & sçait ce que nous sommes :
La conscience en ce besoin
Y cherche aussi-tost son refuge,
Et sa iuste douleur l'appelle pour seul iuge,
Comme il en est le seul témoin.

Aussi l'homme deuroit s'affermir en sa grace,
S'vnir à luy parfaitement,
Pour n'auoir plus besoin du vain soulagement
Qu'au defaut du solide à toute heure il embrasse:
Il cesseroit d'auoir recours
Aux consolations humaines,
Si contre la rigueur de ses plus rudes peines
Il voyoit vn si prompt secours.

Lors que l'ame du iuste est viuement pressée
Du coup de quelque affliction,
Qu'elle sent les assauts de la tentation,
Ou l'effort insolent d'vne indigne pensée;
Elle voit mieux qu'vn tel appuy
A sa foiblesse est necessaire,
Et que quoy qu'elle fasse, elle ne peut rien faire
Ny de grand, ny de bon sans luy.

Alors elle gemit, elle pleure, elle prie
Dans vn destin si rigoureux,
Elle importune Dieu pour ce trépas heureux,
Qui la doit affranchir d'vne ennuyeuse vie;
Et la soif des souuerains biens,
Que dans le Ciel fait sa presence,
Forme en elle vne digne & sainte impatience
De rompre ses tristes liens.

Alors elle apperçoit combien d'inquietudes
Empoisonnent tous nos plaisirs,
Combien de prompts reuers troublent tous nos desirs,
Combien nos amitiez trouuent d'ingratitudes,
Et voit auec plus de clarté
Qu'on ne rencontre point au Monde,
Ny de solide paix, ny de douceur profonde,
Ny de parfaite seureté.

CHAPITRE XIII.

De la resistance aux tentations.

TAnt que le sang boult dans nos veines;
Tant que l'ame soûtient le corps,
Nous auons à combatre & dedans & dehors
Les tentations & les peines.
Aussi toy qui mis tant de maux
Au dessous de ta patience,
Et qu'vne sainte experience
Endurcit à tous les assauts,
Iob, tu l'as souuent dit, que l'homme sur la terre
Trouuoit toute sa vie vne immortelle guerre.

Il doit donc en toute saison,
Tenant l'œil ouuert sur soy-méme,
Opposer sans relâche à ce peril extréme
La vigilance & l'oraison:
Ainsi iamais il n'est la proye
Du Lyon toûjours rugissant,
Qui pour surprendre l'innocent
Sans cesse au tour de luy tournoye;
Et ne dormant iamais, deuore sans tarder
Tout ce que le sommeil luy permet d'aborder.

Non, il n'est point d'ame si sainte,
D'homme dans la vertu blanchy,
Qui des tentations pleinement affranchy,
N'en sente quelquefois l'atteinte:
Mais son ame en tire ce fruit,
Que plus elle en est assaillie,
Plus leur attaque l'humilie,

Elle la purge, elle l'inſtruit ;
Elle en ſort glorieuſe, elle en ſort couronnée,
Et plus humble, & plus nette, & plus illuminée.

Par là tous les Saints ſont paſſez,
Ils ont fait profit des trauerſes ;
Les tribulations, les ſouffrances diuerſes
Iuſques au Ciel les ont pouſſez.
Ceux qui ſuiuent ſi mal leur trace
Qu'ils tombent ſous les moindres croix,
Accablez qu'ils ſont de leur poids,
Ne remontent point vers la Grace,
Et la tentation qui les a captiuez
Les méne triomphante entre les Reprouuez.

Elle va par tout, à toute heure,
Elle nous ſuit dans le Deſert,
Le Cloiſtre le plus ſaint luy laiſſe accez ouuert
Dans ſa plus ſecrette demeure.
Eſclaues de nos paſſions
Et nez dans la concupiſcence,
Le moment de noſtre naiſſance
Nous liure aux tribulations,
Et nous portons en nous l'inépuiſable ſource
D'où prennent tous nos maux leur eternelle courſe.

Vainquons celle qui vient s'offrir,
Soudain vne autre luy ſuccede ;
Noſtre premier repos eſt perdu ſans remede,
Nous auons toûjours à ſouffrir.
Le grand ſoin dont on les éuite
Souuent y plonge plus auant,
Tel qui les craint, court au deuant ;
Tel qui les fuit, s'y precipite,
Et l'on ne vient à bout de leur malignité,
Que par la patience & par l'humilité.

C'est par elles qu'on a la force
De vaincre de tels ennemis,
Mais il faut que le cœur vrayment humble & soûmis
Ne s'amuse point à l'écorce :
Celuy qui gauchit au dehors
Sans en arracher la racine,
Alors mesme qu'il les decline,
Redouble & haste leurs efforts,
Il en deuient plus foible, & luy-mesme se blesse
De tout ce qu'il choisit pour armer sa foiblesse.

Le grand courage en Iesus-Christ,
Et la patience en nos peines,
Font plus auec le temps que les plus rudes gesnes
Dont se tyrannise vn esprit.
Quand la tentation s'augmente,
Prens conseil à chaque moment,
Et loin de traiter rudement
Le mal-heureux qu'elle tourmente,
Tâche à le consoler, & luy seruir d'appuy,
Auec mesme douceur que tu voudrois de luy.

Nostre inconstance est le principe
Qui nous en accable en tout lieu,
Le peu de confiance en la bonté de Dieu
Empesche qu'il ne les dissipe.
Telle qu'vn vaisseau sans timon,
Le joüet des fureurs de l'onde,
Vne ame lâche dans le Monde
Flotte à la mercy du Demon :
Quittant vn bon propos le gouuernail se quitte,
Et l'abandonne aux vents dont sa fureur l'agite.

La flame est l'épreue du fer,
La teptation l'est des hommes,
Par elle seulement on voit ce que nous sommes,

Et si nous pouuons triompher.
Lors qu'à frapper elle s'apprefte,
Fermons luy la porte du cœur;
On en fort aifément vainqueur,
Quand dés l'entrée on luy fait tefte:
Qui refifte trop tard a peine à refifter,
Et c'eft au premier pas qu'il la faut arrefter.

D'vne foible & fimple penfée
L'image forme vn trait puiffant,
Elle flatte, on s'y plaift, elle émeut, on confent,
Et l'ame en demeure bleffée.
Ainfi noftre fier ennemy
Se gliffe au dedans & nous tuë,
Quand l'ame foudain abbatuë
Ne luy refifte qu'à demy,
Et dans cette langueur pour peu qu'il l'entretienne,
Des forces qu'elle perd il augmente la fienne.

L'affaut de la tentation
Ne fuit pas le mefme ordre en toutes,
Elle prend diuers temps, & tient diuerfes routes;
Contre noftre conuerfion.
A l'vn d'abord elle fe montre,
Elle attend l'autre vers la fin,
D'vn autre le trifte deftin
Prefque à tous momens la rencontre:
Son coup eft pour les vns rude, ferme, preffant,
Pour les autres, débile, & mol, & l'anguiffant.

C'eft ainfi que la Prouidence
Souffrant cette diuerfité,
Par vne inconceuable & profonde équité,
Met fes bontez en éuidence:
Elle voit la proportion
Des forces grandes, ou petites,

Elle ſçait peſer les merites,
Le ſexe, la condition,
Et ſa main ſe réglant ſur ſes diuerſes cauſes;
Au ſalut des Eſleuz prépare toutes choſes.

Ainſi ne deſeſperons pas,
Quand la tentation redouble,
Mais redoublons plûtoſt nos ferueurs dans ce trouble,
Pour offrir à Dieu nos combats:
Demandons-luy qu'il nous conſole,
Qu'il nous ſecoure en cét ennuy,
Saint Paul nous l'a promis pour luy;
Il dégagera ſa parole,
Et tirera pour nous ce fruit de tant de maux,
Qu'ils rendront noſtre force égale à nos trauaux.

Quand il nous en donne victoire,
Exaltons ſa puiſſante main,
Et nous humilions ſous le bras ſouuerain
Qui couronne l'humble de gloire.
C'eſt dans les tribulations
Qu'on voit combien l'homme profite;
Et la grandeur de ſon merite
Ne paroiſt qu'aux tentations:
Par elles ſa vertu plus viuement éclate,
Et l'on doute d'vn cœur iuſqu'à ce qu'il combate.

Sans grand miracle on eſt feruent,
Tant qu'on ne ſent point de trauerſe;
Mais qui ſans murmurer ſouffre vn coup qui le perce,
Peut aller encor plus auant.
Tel dompte auec pleine conſtance
La plus forte tentation,
Que la plus foible occaſion
Trouue à tous coups ſans reſiſtance;
Afin qu'humilié de s'en voir abatu
Iamais il ne s'aſſeure en ſa propre vertu.

CHAPITRE XIV.

Qu'il ne faut pas iuger temerairement.

FAy reflexion ſur toy-meſme,
Et iamais ne iuge d'autruy :
Qui s'empreſſe à iuger de luy
S'engage en vn peril extréme.
Il trauaille inutilement,
Il ſe trompe facilement,
Et plus facilement offence ;
Mais celuy qui ſe iuge heureuſement s'inſtruit
A purger de peché ce qu'il fait, dit, ou penſe,
Se trompe rarement, & trauaille auec fruit.

Souuent le iugement ſe porte
Selon que la choſe nous plaiſt,
L'amour propre eſt vn intereſt
Sous qni noſtre raiſon auorte.
Si des ſouhaits que nous faiſons,
Des penſers ou nous nous plaiſons,
Dieu ſeul eſtoit la pure idée,
Nous aurions moins de trouble & ſeriõs plus puiſſans,
A calmer dans noſtre ame icy bas obſedée
La reuolte ſecrette où l'inuitent nos ſens.

Mais ſouuent quãd Dieu nous appelle,
En vain ſon joug nous ſemble doux,
Quelque charme au dedans de nous
Fait naiſtre vn mouuement rebelle :
Souuent quelque attrait du dehors
Reſiſte aux amoureux efforts
De la Grace en nous épanduë,

Et nous fait malgré nous tellement balancer,
Qu'entre nos sens & Dieu nostre ame suspenduë
Perd le temps d'y répondre, & ne peut auancer.

Plusieurs de sorte s'y deçoiuent,
Que toutes leurs affections
Se cherchent en leurs actions,
Sans mesme qu'ils s'en apperçoiuent;
Ils ont pleine tranquillité,
Tant que ce qu'ils ont projetté
Succede comme ils l'imaginent;
Mais si l'éuenement remplit mal leurs souhaits;
Ils s'émeuuent soudain, soudain ils se chagrinent;
Et ne gardent plus rien de leur premiere paix.

Ainsi par des aduis contraires,
L'amour de nos opinions
Enfante les diuisions
Entre les amis & les freres;
Ainsi les plus Religieux
Par ce zele contagieux
Se laissent quelquefois seduire;
Ainsi tout vieil vsage est fâcheux à quitter;
Ainsi personne n'aime à se laisser conduire
Plus auant que ses yeux ne sçauroient se porter.

Que si ta raison s'authorise
A plus appuyer ton esprit,
Que la vertu que Iesus-Christ
Demande à ses ordres soûmise;
Tu sentiras fort rarement
Esclairer ton entendement,
Et par des lumieres tardiues:
Dieu veut vn cœur entier qui n'ait point d'autre ap-(puy;
Et que d'vn saint amour les flâmes toûjours viues
Par dessus la raison s'éleuent iusqu'à luy.

CHAPITRE XV.

Des œuures faites par la Charité.

LE mal est toûjours mal, & pour chose du Monde,
Ny pour hóme viuant, ny dans aucuns mal-heurs,
Il ne faut point qu'aucun se fonde
A rien faire, ou penser qui porte ses couleurs.

Non, tu n'en dois souffrir l'effet, ny la pensée,
Mais quand tu vois qu'vn autre a besoin de secours,
D'vne bonne œuure commencée
Tu peux pour le seruir interrompre le cours.

Vne bonne action a toûjours grand merite,
Mais pour vne méilleure elle se doit quitter;
C'est sans la perdre qu'on la quitte,
Et cét échange heureux nous fait plus meriter.

La plus haute pourtant n'attire aucune grace,
Si par la Charité son effet n'est produit,
Mais la plus foible & la plus basse,
Partant de cette source est toûjours de grand fruit.

Ce grand Iuge des cœurs perce d'vn œil seuere
Les plus secrets motifs de nos intentions,
Et sa iustice considere
Ce qui nous fait agir, plus que nos actions.

Celuy-là fait beaucoup en qui l'amour est forte,
Celuy-là fait beaucoup qui fait bien ce qu'il fait,
Celuy-là fait bien qui se porte
Plus au bien du commun qu'à son propre souhait.

Mais souuent on s'y trompe, & ce qu'on pense n'étre
Qu'vn veritable effet de pleine Charité,
Aux yeux qui sçauent tout connoistre
Porte vn mélange impur de sensualité.

De nostre volonté la pente naturelle,
L'espoir de recompense, ou d'accommodement,
Ou quelque affection charnelle,
Souuent tient méme route, & le soüille aisément.

L'homme vraiment remply de Charité parfaite
Auecque son desir sçait comme il faut marcher,
En l'embrassant il le rejette,
Et va de son costé sans iamais le chercher.

Il le suit comme sien, & fait ce qu'il demande
Quand la gloire de Dieu par là se fait mieux voir;
Et voulant ce que Dieu commande,
Il n'obeït qu'à Dieu quand il suit ce vouloir.

A personne iamais il ne porte d'enuie,
Parce que sur la Terre il ne recherche rien,
Et que son ame en Dieu rauie (bien.
Ne fait point d'autres vœux, ne veut point d'autre

D'aucun bien à personne il ne donne la gloire,
Pour mieux tout rapporter à cét Estre Diuin,
Et ne perd iamais la memoire
Qu'il est de tous les biens le principe & la fin.

Que c'est par le secours de sa Toute-puissance
Que nous pouuons former vn vertueux propos,
Et que c'est par sa joüissance
Que les Saints dans le Ciel goustent vn plein repos.

O qui pourroit auoir vne seule étincelle
De cette veritable & pure Charité!
Que bien-tost sa clarté fidelle
Luy feroit voir qu'icy tout n'est que vanité!

CHAPITRE XVI.

Comme il faut ſuporter les defauts d'autruy.

POrte auec patience en tout autre, en toy-meſme,
Ce que tu n'y peux corriger,
Iuſqu'à ce que de Dieu la puiſſance ſupréme
Par ſa propre bonté daigne en mieux le changer.

Pour éprouuer ta force il eſt meilleur peut-eſtre
Qu'il laiſſe durer cette croix,
Ton merite par là ſe fera mieux connoiſtre,
Et s'il n'eſt à l'épreuue, il n'eſt pas de grand poids.

Tu dois pourtant au Ciel éleuer ta priere
Contre vn ſi long empeſchement,
Afin que ſa bonté t'en face grace entiere,
Ou t'aide à le ſouffrir vn peu plus doucement.

Quand par tes bons aduis vne ame aſſez inſtruite
Continuë à leur reſiſter,
Entre les mains de Dieu remets-en la conduite,
Et ne t'obſtine point à l'en perſecuter.

Sa ſainte volonté ſouuent veut eſtre faite
Par vn autre ordre que le tien,
Il ſçait trouuer ſa gloire en tout ce qu'il projette,
Il ſçait quand il luy plaiſt tourner le mal en bien.

Souffre ſans murmurer tous les defauts des autres,
Pour grands qu'ils ſe puiſſent offrir,
Et ſonge qu'en effet nous auons tous les noſtres,
Dont ils ont à leur tour encor plus à ſouffrir.

Si ta fragilité met toûjours quelque obſtacle
En toy-meſme à tes propres vœux ;
Comment peux-tu d'vn autre exiger ce miracle,
Qu'il n'agiſſe par tout qu'ainſi que tu le veux ?

N'eſt-ce pas le traiter auec haute iniuſtice
De vouloir qu'il ſoit tout parfait,
Et de ne vouloir pas te corriger d'vn vice,
Afin que ton exemple aide à ce grand effet ?

Nous voulons que chacun ſoit ſous la diſcipline,
Qu'il ſouffre la correction,
Et nous ne voulons point qu'aucun nous examine,
Qu'aucun cenſure en nous vne imperfection.

Nous blâmons en tout autre vn peu trop de licẽce
Où le iettent quelques plaiſirs,
Et nous nous offençons s'il n'a la complaiſance
De ne refuſer rien à nos boüillans deſirs.

Nous voulons des Statuts dont la dure contrainte
L'attache auec ſeuerité,
Et nous ne voulons point qu'il porte aucune atteinte
A l'empire abſolu de noſtre volonté.

Où te caches-tu donc, Charité toûjours viue,
Qui dois faire tout noſtre employ ;
Et ſi l'on vit ainſi, quand eſt-ce qu'il arriue
Qu'on ait pour ſon prochain meſme amour que pour ſoy ?

Si tous estoient parfaits, on n'auroit rien au Monde
A souffrir pour l'amour de Dieu,
Et cette patience en vertus si feconde
Iamais à s'exercer ne trouueroit de lieu.

La Sagesse Diuine autrement en ordonne,
Rien n'est ny tout bon, ny tout beau;
Et Dieu nous forme ainsi, pour n'exempter personne,
De porter l'vn de l'autre à son tour le fardeau.

Aucun n'est sans defaut, aucun n'est sans foiblesse;
Aucun n'est sans besoin d'appuy.
Aucun n'est sage assez de sa propre sagesse,
Aucun n'est assez fort pour se passer d'autruy.

Il faut donc s'entr'aimer, il faut donc s'entr'instruire,
Il faut donc s'entre-secourir,
Il faut s'entre-prester des yeux à se conduire,
Il faut s'entre-donner vne aide à se guerir.

Au reste, l'infortune est la preuue facile
A quel point vn homme est parfait;
Et le coup qui l'abat ne le rend pas fragile,
Mais découure à nos yeux ce qu'il est en effet.

CHAPITRE XVII.

De la vie Monastique.

APprens à te forcer en beaucoup de rencontres,
A vaincre tes desirs, à rompre tes souhaits,
Si tu veux auec tous vne solide paix,
Et leur faire embrasser l'exemple que tu montres.
Viure en communauté sans querelle & sans bruit,
Porter iusqu'au trépas vn cœur vraiment reduit,
C'est se rendre digne d'enuie :
Heureux trois fois celuy qui se fait vn tel sort,
Heureux trois fois celuy qu'vne si douce vie
Conduit vers vne heureuse mort.

Si tu veux meriter, si tu veux croistre en grace,
Ne t'estime icy bas qu'vn passant, qu'vn banny,
Parois foû pour ton Dieu, prens ce zele infiny
Qui court aprés l'opprobre & iamais ne s'en lasse.
La tonsure & l'habit sont bien quelques dehors,
Mais ne présume pas que les gesnes du corps
Facent l'ame religieuse;
C'est au détachement de tes affections
Qu'au milieu d'vne vie aspre & laborieuse,
En consistent les fonctions.

Cherche Dieu, cherche en luy le salut de ton ame,
Sans chercher rien de plus dessous cette couleur,
Tu ne rencontreras que trouble & que douleur,
Si iamais dans ton Cloistre autre desir t'enflâme.
Tâche d'estre le moindre & le sujet de tous;

Ou ce repos d'eſprit qui te ſemble ſi doux
Ne ſera guere en ta puiſſance:
Veux-tu le retenir ? *Souuien-toy fortement*
Que tu n'es venu là que pour l'obeyſſance.
Et non pour le commandement.

Le Cloiſtre n'eſt pas fait pour vne vie oiſiue,
Ny pour paſſer les iours en conuerſation,
Mais pour vne eternelle & penible action,
Pour voir les ſens domptez, la volonté captiue.
C'eſt là qu'vn long trauail n'eſt iamais acheué,
C'eſt là que pleinement le iuſte eſt éprouué,
De meſme que l'or dans la flame ;
Et c'eſt là que ſans trouble on ne peut demeurer,
Si cette humilité qui doit regner ſur l'ame
N'y fait pour Dieu tout endurer.

CHAPITRE XVIII.

Des exemples des Saints Peres.

TV vois en tous les Saints de merueilleux exemples,
C'eſt la pure Religion,
C'eſt l'entiere perfection
Qu'en ces grands miroirs tu contemples;
Voy les ſentiers qu'ils ont battus,
Voy la pratique des vertus
Auſſi brillante en eux que par toy mal ſuiuie;
Que fais-tu pour leur reſſembler ?
Et quand à leurs trauaux tu compares ta vie,
Peux-tu ne rougir point, ou rougir ſans trembler ?

La faim, la ſoif, le froid, les oraiſons, les veilles,
Les fatigues, la nudité,
Dans le ſein de l'auſterité
Ont produit toutes leur merueilles;
Les ſaintes meditations,
Les longues perſecutions,
Les jeûnes & l'opprobre ont eſté leur delices;
Et de Dieu ſeul fortifiez, (plices;
Comme ils fuyoient la gloire & cherchoient les ſup-
Les ſupplices enfin les ont glorifiez.

Regarde les Martyrs, les Vierges, les Apoſtres,
Et tous ceux de qui la ferueur
Sur les ſacrés pas du Sauueur
A frayé des chemins aux noſtres.

Combien ont ils porté de croix,
Et combien ſont-ils morts de fois
Au milieu d'vne vie en ſouffrances feconde,
Iuſqu'à ce que leur fermeté,
A force de haïr leurs ames en ce Monde,
Ait ſçeu les poſſeder dedans l'Eternité ?

Ouurez, affreux Deſerts, vos retraites ſauuages;
Et des Peres que vous cachez,
Dans vos cauernes retranchez,
Laiſſez-nous tirer les images.
Montrez-nous les tentations,
Montrez-nous les vexations
Qu'à toute heure chez vous du Diable ils ont ſouf-
fertes;
Montrez par quels ardants ſoûpirs
Les prieres qu'à Dieu ſans ceſſe ils ont offertes
Ont porté dans le Ciel leurs amoureux deſirs.

Iuſques où n'ont eſté leurs ſaintes abſtinences ?
Iuſques où n'ont-ils ſçeu pouſſer
Le zele de voir auancer
Les fruits de tant de penitences ?
Qu'ils ont fait de rudes combats,
Pour acheuer de mettre à bas
Cét indigne pouuoir dont s'emparent les vices!
Qu'ils ſe ſont tenus de rigueur!
Que d'intention pure en tous leurs exercices,
Pour rendre vn Dieu viuant le maiſtre de leur cœur,

Tout le iour en trauail, & la nuit en priere,
Souuent ils meſloient tous les deux,
Et le cœur pouſſoit mille vœux
Parmy la ſueur journaliere.
Toute action, tout temps, tout lieu
Eſtoit propre à penſer à Dieu,

Toute heure estoit trop courte à cette sainte idée;
Et le doux charme des transports,
Dont leur ame en ces lieux se trouuoit possedée;
Estouffoit tous les soins qu'elle deuoit au corps.

Par vne pleine horreur des vanitez humaines
Ils rejettoient & biens & rang,
Et les amitiez, ny le sang,
N'auoient pour eux aucunes chaisnes.
Ennemis du Monde, & des siens,
Ils en brisoient tous les liens,
De peur de retomber sous son funeste empire:
Et leur haute seuerité
Dans les besoins du corps rencontroit vn martyre;
Quand ils abaissoient l'ame à leur necessité.

Pauures & dénuez des secours de la terre,
Mais riches en grace & vertu,
Ils ont sous leurs pieds abatu
Tout ce qui leur faisoit la guerre.
Ces inépuisables tresors,
De l'indigence du dehors
Réparoient au dedans les aimables miseres:
Et Dieu, pour les en consoler,
Versoit à pleines mains sur des ames si cheres
Ces biens surnaturels qu'on ne sçauroit voler.

L'éloignement, la haine, & le rebut du Monde
Les approchoient du Tout-puissant,
De qui l'amour reconnoissant
Couronnoit leur vertu profonde:
Ils n'auoient pour eux que mépris,
Mais ils estoient d'vn autre prix
Aux yeux de ce grand Roy qui fait les Diadémes;
Et cét heureux abaissement

Sur cès mesmes degrez d'vn saint mépris d'eux-mes-
mes
Esleuoit pour leur gloire vn trône au Firmament.

Sous les loix d'vne prompte & sainte Obedience
Leur veritable humilité
Vnissoit à la charité
Les forces de la patience;
Ce parfait & diuin amour
Les auançoit de iour en iour
En cès progrez d'esprit où la vertu s'excite:
Et ces progrez continuels
Faisant croistre la Grace, où croissoit le merite,
Les accabloient enfin de biens spirituels.

Voilà, Religieux, des exemples à suiure,
Voilà quelles instructions
Laissent toutes leurs actions
A qui veut apprendre à bien viure.
La sainte ardeur qu'ils ont fait voir
Montre quel est vostre deuoir
A chercher de vos maux les asseurez remedes,
Et vous y doit plus attacher,
Que ce que vous voyez d'imparfaits & de tiedes
Ne doit seruir d'excuse à vous en relâcher.

O que d'abord le Cloistre enfanta de lumieres!
Qu'on vid éclater d'ornemens
Aux illustres commencemens
Des Obseruances regulieres!
Que de pure deuotion!
Que de sainte émulation!
Que de pleine vigueur soustint la discipline!
Que de respect interieur!
Que de conformité de mœurs, & de doctrine!
Que d'vnion d'esprit sous vn Superieur.

Encor mesme à present ces traces delaissées
Font voir combien estoient parfaits
Ceux qui par de si grands effets
Domptoient le Monde & ses pensées :
Mais nostre siecle est bien loin d'eux,
Qui vit sans crime est vertueux,
Qui ne rompt point sa Regle est vn grãd personnage;
Et présume auoir triomphé,
Lors que le déplaisir qui surprend son courage
Ne l'a que mis à bas sans l'auoir étouffé.

A peine nostre cœur forme vne bonne enuie,
Qu'aussi-tost nous la dépoüillons,
La langueur dont nous trauaillons
Nous lasse mesme de la vie :
Lâches nous laisons assoupir
La ferueur du plus saint desir,
Nous faisons plus encor, nous la laissons éteindre;
Nous qui voyons à tout moment
Mille exemples deuots où nous pouuons atteindre,
Et qui nous conuaincront au iour du Iugement.

CHAPITRE XIX.

Des exercices du bon Religieux.

TOy qui dedans vn Cloiſtre as renfermé ta vie,
De toutes les vertus tâche de l'enrichir,
C'eſt ſous ce digne effort que tu dois y blanchir,
Ta Regle te l'apprend, ton habit t'en conuie.
Fay par vn ſaint amas de ces viuants treſors
Que le dedans réponde à l'éclat du dehors,
Que tu ſois deuant Dieu tel que deuant les hommes;
Et de l'interieur prends d'autant plus de ſoin,
Que Dieu ſans ſe tromper connoiſt ce que nous ſommes,
Et que du fond du cœur il ſe fait le témoin.

Nos reſpects en tous lieux luy doiuēt des loüanges;
En tous lieux il nous voit, il nous iuge en tous lieux,
Et comme nous marchons par tout deuant ſes yeux,
Par tout il faut porter la pureté des Anges.
Chaque iour recommence à luy donner ton cœur,
Renouuelle tes vœux, r'allume ta ferueur,
Et t'obſtine à luy dire en demandant ſa Grace:
Secourez-moy, Seigneur, & ſeruez de ſoûtien
Aux bons cōmencemens que ſous vos loix j'embraſſe;
Car iuſques à preſent ce que i'ay fait n'eſt rien.

Dans le chemin du Ciel l'ame du iuſte auance;
Autant que ce propos augmente en fermeté.
Son grand progrez dépend de l'aſſiduité,
Et ſon fruit ne répond qu'à noſtre diligence.
Que ſi le plus conſtant & le mieux affermy

Se relâche souuent, souuent tombe à demy ;
Et n'est iamais si fort qu'il soit inébranlable ;
Que sera-ce de ceux dont le cœur languissant
Ou rarement en soy forme vn projet semblable,
Ou le laisse flotter & s'éteindre en naissant ?

C'est vn chemin qui monte entre des précipices,
Il n'est rien plus aisé que de l'abandonner ;
Et souuent c'est assez pour nous en détourner,
Que le relâchement des moindres exercices.
Le bon propos du iuste a plus de fondement
En la Grace de Dieu, qu'au propre iugement,
Quelque dessein qu'il fasse, en elle il se repose :
A moins d'vn tel secours nous trauaillons en vain,
Quoy que nous proposiõs, c'est Dieu seul qui dispose,
Et pour trouuer sa voye, homme, il te faut sa main.

Laisse-là quelque fois l'exercice ordinaire,
Pour faire vne action pleine de pieté,
Tu pourras y rentrer auec facilité,
Si tu n'en es sorty que pour seruir ton frere.
Mais si par nonchalance, ou par vn lâche ennuy
De prendre encor demain le mesme qu'auiourd'huy,
Ton ame appesantie vne fois s'en détache,
Cét exercice alors negligé sans sujet
Imprimera sur elle vne honteuse tâche,
Et luy fera sentir le mal qu'elle s'est fait.

Quelque effort qu'icy bas l'homme face à bien viure,
Il est souuent trahy par sa fragilité,
Et le meilleur remede à son infirmité,
C'est de choisir toûjours vn but certain à suiure.
Qu'il regarde sur tout quel est l'empeschement
Qui met le plus d'obstacle à son auancement,
Et que tout son pouuoir s'attache à l'en défaire ;
Qu'il dõne ordre au dedãs, qu'il dõne ordre au dehors,

A cét heureux progrez l'vn & l'autre confere,
Et l'ame a plus de force ayant l'aide du corps.

Si ta retraite en toy ne peut estre assiduë,
Recueille-toy du moins vne fois chaque iour,
Soit lors que le Soleil recommence son tour,
Soit lors que sous les eaux sa lumiere est perduë,
Propose le matin & regle tes projets,
Examine le soir quels en sont les effets,
Reuoy tes actions, tes discours, tes pensées;
Peut-estre y verras-tu, malgré ton bon dessein,
A chaque occasion mille offences glissées,
Contre le grand Monarque, ou contre le prochain.

Montre-toy vrayement homme à l'attaque funeste
Que l'Ange tenebreux te porte à tout moment,
Dompte la gourmandise, & plus facilement
Des sentimens charnels tu dompteras le reste,
Dedans l'oisiueté iamais enseuely,
Toûjours confere, prie, écry, medite, ly.
Ou fay pour le Commun quelque chose d'vtile:
L'exercice du corps a quelques fruits bien doux,
Mais sans discretion c'est vn trauail sterile,
Et mesme il n'est pas propre également à tous.

Ces emplois singuliers qu'on se choisit soy-mesme
Doiuent fuir auec soin de paroistre au dehors,
L'étalage les perd, & ce sont des tresors
Dont la possession veut vn secret extréme:
Sur tout n'aime iamais ces choix de ton esprit,
Iusqu'à les preferer à ce qui t'est prescrit,
Tout le sur-abondant doit place au necessaire;
Remply tous tes deuoirs auec fidelité,
Puis s'il reste du temps pour l'employ volontaire,
Applique tout ce reste où ton zele est porté.

Tout eſprit n'eſt pas propre aux meſmes exercices,
L'vn eſt meilleur pour l'vn, l'autre à l'autre ſert mieux,
Et la diuerſité ſoit des temps, ſoit des lieux,
Demande à noſtre ardeur de differens offices.
L'vn eſt bon à la Feſte, & l'autre aux autres iours,
De la tentation l'vn peut rompre le cours,
A la tranquillité l'autre eſt plus conuenable :
L'homme n'a pas ſur ſoy toûjours meſme pouuoir,
Autres ſont les penſers que la triſteſſe accable,
Autres ceux que la ioye en Dieu fait conceuoir.

A chaque grande Feſte augmente & renouuelle
Et ce bon exercice & ta priere aux Saints,
Et tiens en l'attendant ton ame entre tes mains
Comme preſte à paſſer à la Feſte eternelle.
En ces iours conſacrez à la deuotion
Il faut mieux épurer l'œuure & l'intention,
Suiure vne plus eſtroite & plus ferme obſeruance,
Nous recueillir ſans ceſſe, & nous imaginer
Que de tous nos trauaux la pleine recompenſe
Doit par les mains de Dieu bien-toſt nous courõner.

Souuent il la recule, & lors il nous faut croire
Que nous n'y ſommes pas dignement preparez,
Et que ces doux momens ne nous ſont differez
Qu'afin que nous puiſſions meriter plus de gloire:
Il nous en comblera dans le temps ordonné,
Preparons-nous donc mieux à ce iour fortuné ;
Heureux le ſeruiteur, dit la Verité meſme,
Que trouuera ſon maiſtre en eſtat de veiller,
Il luy partagera ſon propre Diadéme,
Et de toute ſa gloire il le fera briller.

CHAPITRE XX.

De l'amour de la Solitude & du Silence.

CHoisis vne heure propre à rentrer en toy-mesme,
A penser aux bien-faits de la Bonté Supréme,
Sans t'embroüiller l'esprit de rien de curieux :
Et ne t'engage à la lecture,
Que de quelque matiere pure,
Qui touche autant le cœur qu'elle occupe les yeux.

Si tu peux retrancher la perte des paroles,
La superfluité des visites friuoles,
La vaine attention aux nouueautez des bruits :
Ton ame aura du temps de reste
Pour suiure cét employ celeste,
Et pour en recueillir les veritables fruits.

Ainsi des plus grands Saints la sagesse profonde
Pour ne viure qu'à Dieu fuyoit les yeux du Monde,
Et n'en souffroit iamais l'entretien qu'à regret :
Ainsi plus la vie est parfaite,
Plus elle aime cette retraite,
Et qui veut trouuer Dieu doit chercher le secret.

Vn Payen nous l'apprend, tous Chrestiens que nous sommes,
Ie n'ay iamais, dit-il, esté parmy les hommes,
Que ie n'en sois sorty moins homme, & plus brutal ;
Et nostre propre conscience
Ne fait que trop d'experience
Combien à son repos leur commerce est fatal.

Se taire entierement est beaucoup plus facile,
Que de se preseruer du mélange inutile
Qui dans tous nos discours aussi-tost s'introduit ;
Et c'est chose bien moins penible
D'estre chez soy comme inuisible,
Que de se bien garder alors qu'on se produit.

Quiconque aspire donc aux douceurs immortelles,
Qu'vn bon interieur fait gouster aux Fidelles,
Et veut prendre vn bon guide afin d'y paruenir ;
Qu'auec Iesus-Christ il se coule,
Loin du tumulte & de la foule,
Et tâche seul à seul à bien l'entretenir.

Personne en seureté ne sçauroit se produire,
Ny parler sans se mettre au hazard de se nuire,
Ny prendre sans peril les ordres à donner,
Que ceux qui volontiers se cachent,
Sans peine au silence s'attachent,
Et sans auersion se laissent gouuerner.

Non, aucun ne gouuerne auec pleine asseurance,
Que ceux qu'y laisse instruits la pleine obeïssance.
Qui sçait mal obeïr ne commande pas bien :
Aucun n'a de ioye asseurée,
Que ceux en qui l'ame épurée
Rend vn bon témoignage, & ne reproche rien.

Celuy que donne aux Saints leur bonne conscience
Ne va pourtant iamais sans soin, sans défiance,
Dont la crainte de Dieu fait la sincerité,
Et la Grace en eux épanduë
Ne rend pas de moindre étenduë
Ny ces iustes soucis, ny leur humilité.

Mais la présomptiõ, l'orgueil d'vne ame ingrate,
Fait cette seureté dont le méchant se flate,
Et le trompe à la fin l'ayant mal éclairé :
Quoy que tu sois grand Cenobite,
Quoy que tu sois parfait Hermite,
Iamais, tant que tu vis, ne te tiens asseuré.

Souuent ceux que tu vois par leur vertu sublime
Meriter nostre amour, emporter nostre estime,
Tous parfaits qu'on les croit, sont le plus en danger;
Et l'excessiue confiance
Qu'elle jette en leur conscience,
Souuent les authorise à se trop negliger.

Souuent il est meilleur que quelque assaut nous presse,
Et nous faisant sentir quelle est nostre foiblesse,
Réueille en mesme temps nos plus puissans efforts;
De crainte que l'ame tranquille
Ne s'enfle d'vn orgueil facile
A glisser de ce calme aux douceurs du dehors.

O plaisirs passagers, si iamais nos pensées
De vos illusions n'estoient embarassées,
Si nous pouuions bien rompre auec le Monde & vous;
Que par cette sainte rupture
L'ame se verroit libre & pure,
Et se conserueroit vn repos long & doux !

Il seroit, il seroit d'eternelle durée,
Si tant de vains soucis dont elle est déchirée
Par vostre long exil se trouuoient retranchez :
Et si nos desirs solitaires,
Bornez à des vœux salutaires,
Estoient par nostre espoir à Dieu seul attachez.

Aucũ n'eſt digne icy de ces Graces Diuines,
Qui parmy tant de maux & parmy tant d'épines
Verſent du haut du Ciel la conſolation,
Si ſon exacte vigilance
Ne s'exerce auec diligence
Dans les ſaintes douleurs de la componction.

Veux-tu iuſqu'en ton cœur la ſentir viue & forte?
Rentre dans ta cellule, & fermes-en la porte
Aux tumultes du Monde, à ſa vaine rumeur:
N'en écoute point l'impoſture,
Et comme ordonne l'Eſcriture,
Repaſſe au cabinet les ſecrets de ton cœur.

Ce que tu perds dehors s'y retrouue à toute heure,
Mais il faut ſans relâche en aimer la demeure,
Elle n'a rien de doux ſans l'aſſiduité;
Et depuis qu'elle eſt mal gardée,
Ce n'eſt plus qu'vne triſte idée,
Qui n'enfante qu'ennuis, & qu'importunité.

Elle ſera ta ioye, & ta meilleure amie,
Si ta conuerſion dans ſon calme affermie
Dés le commencement la garde ſans regret;
C'eſt dans ce calme, & le ſilence,
Que l'ame deuote s'auance,
Et que de l'Eſcriture elle apprend le ſecret.

Pour ſe fortifier elle y trouue des armes,
Pour ſe purifier elle y trouue des larmes,
Par qui tous ſes defauts ſont lauez chaque nuit:
Elle s'y rend par la priere
A Dieu d'autant plus familiere,
Qu'elle en banit du Siecle & l'amour & le bruit.

Qui se détache donc pour cette Solitude,
De toutes amitiez & de toute habitude,
Plus il rompt les liens du sang & de la chair;
Plus de Dieu la bonté supréme,
Par ses Anges & par luy-mesme,
Pour le combler de biens, daigne s'en approcher.

Cache-toy, s'il le faut, pour briser ces obstacles,
L'obscurité vaut mieux que l'éclat des miracles
S'ils étouffent les soins qu'on doit auoir de soy;
Et le don de faire vn prodige
Dans vne ame qui se neglige,
D'vn precieux tresor fait vn mauuais employ.

Le vray Religieux rarement sort du Cloistre,
Vit sans ambition de se faire connoistre,
Ne veut point estre veu, ne veut point regarder,
Et croit que celuy-là se tuë,
Qui cherche à se blesser la veuë
De ce que sans se perdre il ne peut posseder.

Le Monde & ses plaisirs s'écoulent & nous gesnent;
Et quand à diuaguer nos desirs nous entraisnent,
Ce temps qu'on aime à perdre est aussi-tost passé,
Et pour fruit de cette sortie
On n'a qu'vne ame appesantie,
Et des desirs flottans dans vn cœur dispercé.

Ainsi celle qu'on fait auec le plus de ioye
Souuent auec douleur au Cloistre nous renuoye;
Les delices du soir font vn triste matin;
Ainsi la douceur sensuelle
Nous cache sa pointe mortelle,
Qui nous flatte à l'entrée & nous tuë à la fin.

Ne vois-tu pas icy, le feu, l'air, l'eau la terre,
Leur eternelle amour, leur eternelle guerre,
N'y vois-tu pas le Ciel à tes yeux exposé ?
Qu'est-ce qu'ailleurs tu te proposes ?
N'est-ce pas bien voir toutes choses,
Que voir les Elemens dont tout est composé ?

Que peux-tu voir ailleurs qui soit long-temps durable ?
Crois-tu rassasier ton cœur insatiable,
En promenant par tout tes yeux auidement ?
Et quand d'vne seule ouuerture
Ils verroient toute la Nature,
Que seroit-ce pour toy qu'vn vain amusement ?

Leue les yeux au Ciel, & par d'humbles prieres
Tire des mains de Dieu ces faueurs singulieres,
Qui purgent tes pechez & tes déreglemens :
Laisse les vanitez mondaines
En abandon aux ames vaines,
Et ne porte ton cœur qu'à ses commandemens.

Ferme encor vne fois, ferme sur toy ta porte,
Et d'vne voix d'amour languissante, mais forte,
Appelle cét objet de tes plus doux souhaits :
Entretien-le dans ta cellule
De la viue ardeur qui te brusle,
Et ne croy point ailleurs trouuer la mesme paix.

Tâche à n'en point sortir qu'il ne soit necessaire,
N'écoute, si tu peux, aucun bruit populaire,
Ton calme en deuiendra plus durable & meilleur ;
Si-tost que tes sens infidelles
Ouurent ton oreille aux Nouuelles,
Ils font entrer par là le trouble dans ton cœur.

CHAPITRE XXI.

De la Componction du cœur.

SI tu veux aduancer au chemin de la Grace,
Dans la crainte de Dieu souftien tes volontez,
Ne sois iamais trop libre, & rends-toy tout de glace
Pour tout ce que les sens t'offrent de voluptez :
Dompte sous vne exacte & forte discipline
Ces inseparables flateurs
Que l'amour de toy-mesme à te seduire obstine,
Et dans eux n'examine
Que la grandeur des maux dont ils sont les autheurs.

Ainsi fermant la porte à la ioye indiscrete
Sous qui leur faux appas seme vn poison caché,
Tu la tiendras ouuerte à la douleur secrete
Qu'vn profond repentir fait naistre du peché :
Cette sainte douleur dans l'ame recueillie
Produit mille sortes de biens,
Que son relâchement vers l'aueugle folie
Des plaisirs de la vie
A bien-tost dissipez en de vains entretiens.

Chose estrange ! que l'homme accessible à la ioye
Au milieu des malheurs dont il est enfermé,
Quelque exilé qu'il soit, quelques perils qu'il voye,
Par de fausses douceurs aime à se voir charmé !
Ah, s'il peut consentir qu'vne telle allegresse
Tienne ses sens épanouïs,
Il n'en voit pas la suite, & sa propre foiblesse

Qu'il reçoit pour maiſtreſſe,
Dérobe ſa miſere à ſes yeux éblouis.

Ouy, ſa legereté que tout deſir enflame,
Et le peu de ſoucy qu'il prend de ſes defauts,
L'ayant rendu ſtupide aux intereſts de l'ame,
Ne luy permettent pas d'en reſſentir les maux :
Ainſi, pour grands qu'ils ſoient, iamais il n'en ſoûpire,
Faute de les conſiderer ;
Plus il en eſt bleſſé, plus luy-meſme il s'admire,
Et ſouuent oſe rire
Lors que de tous coſtez il a de quoy pleurer.

Hõme, appréd qu'il n'eſt point, ny de liberté vraye,
Ny de plaiſir parfait qu'en la crainte de Dieu,
Et que la conſcience & ſans tache & ſans playe
A de pareils treſors ſeule peut donner lieu :
Toute autre liberté n'eſt qu'vn long eſclauage,
Qui cache, ou qui dore ſes fers,
Et tout autre plaiſir ne laiſſe en ton courage
Qu'vn prompt dégouſt pour gage
Du tourment immortel qui l'attend aux Enfers.

Heureux qui peut bannir de toutes ſes penſées
Les vains amuſemens de la diſtraction,
Heureux qui peut tenir ſes forces ramaſſées
Dans le recueillement de la componction;
Mais plus heureux encor celuy qui ſe dépoüille
De tout indigne & lâche employ,
Qui pour ne rien ſouffrir qui luy peſe, ou le ſoüille,
Fuit ce qui le chatoüille,
Et pour mieux ſeruir Dieu, ſe rend maiſtre de ſoy.

Combats donc fortement contre l'inquietude
Où te jettent du Monde & l'amour & le bruit:
L'habitude ſe vainc par vne autre habitude,

Et les hommes iamais ne cherchent qui les fuit.
Neglige leur commerce, & romps l'intelligence
Qui te lie encor auec eux,
Et bien-toſt à leur tour te rendant par vangeance ;
La meſme negligence,
Ils t'abandonneront à tout ce que tu veux.

N'attire point ſur toy les affaires des autres,
Ne t'embarraſſe point des intereſts des Grands,
Noſtre propre beſoin nous charge aſſez des noſtres
Tu te dois le premier les ſoins que tu leur rends.
Tien ſur toy l'œil ouuert, & toy-meſme t'éclaire
Auant qu'éclairer tes amis,
Et quand tu peux donner vn conſeil ſalutaire
Qui les porte à bien faire,
Donne-t'en le plus ample & le plus prompt aduis.

Pour te voir éloigné de la faueur des hommes,
Tu n'as aucun ſujet de juſtes déplaiſirs,
Elle ne produit rien en l'exil où nous ſommes
Qu'vn eſpoir deceuant & de vagues deſirs.
Ce qui doit t'atriſter, & dont tu dois te plaindre ;
C'eſt de ne te regler pas mieux,
C'eſt de ſentir ton feu s'amortir & s'eſteindre,
Auant qu'il puiſſe atteindre
Où doit aller celuy d'vn vray Religieux.

Souuent il eſt plus ſeur, tant que l'homme reſpire ;
Qu'il ſente peu de ioye en ſon cœur s'épancher,
Sur tout de ces douceurs que le dehors inſpire,
Et qui naiſſent en luy du ſang & de la chair :
Que ſi Dieu rarement ſur noſtre longue peine
Répand ſa conſolation,
La faute en eſt à nous, dont la prudence vaine
Cherche vn peu trop l'humaine ;
Et ne s'attache point à la componction.

Recon-

Reconnoy-toy, Mortel, indigne des tendresses
Que depart aux Esleus la diuine bonté,
Et des afflictions regarde les rudesses
Comme des traitemens deubs à ta lâcheté.
L'homme vrayement atteint de la douleur profonde
Qu'enfante vn plein recueillement,
Ne trouue qu'amertume aux voluptez du Monde,
Et voit qu'il ne les fonde
Que sur de longs perils que déguise vn moment.

Le moyen donc qu'il puisse y trouuer quelques charmes,
Soit qu'il se considere, ou qu'il regarde autruy,
S'il n'y peut voir par tout que des sujets de larmes,
N'y voyãt que des croix pour tout autre & pour luy?
Plus il le sçait connoistre, & plus la vie entiere
Luy semble vn amas de mal-heurs;
Et plus du haut du Ciel il reçoit de lumiere
Plus il voit de matiere
Dessus toute la terre à de iustes douleurs.

Sacrez ressentimens, reflections perçantes
Qui dans vn cœur nauré versez d'heureux regrets,
Que vous trouuez souuent d'occasions pressantes
Parmy tant de pechez & publics, & secrets!
Mais helas! ces tyrans de l'ame criminelle
L'enchaisnent si bien en ces lieux,
Qu'il est bien malaisé que vous arrachiez d'elle
Quelque souspir fidelle,
Qui la puisse éleuer vn moment vers les Cieux.

Pense plus à la mort que tu vois asseurée,
Qu'à la vaine longueur de tes iours incertains,
Et tu ressentiras dans vne ame épurée
Vne ferueur plus forte, & des desirs plus saints.
Si ton cœur chaque iour mettoit dans la balance

Ou le Purgatoire, ou l'Enfer,
Il n'eſt point de trauail, il n'eſt point de ſouffrance,
Où ſoudain ta conſtance
Ne portaſt ſans effroy l'ardeur d'en triompher.

Mais nous n'en conceuons qu'vne legere image
Dont les traits impuiſſans ne vont point iuſqu'au cœur,
Nous aimons ce qui flatte, & conſumons noſtre âge
Dans l'aſſoupiſſement d'vne froide langueur:
Auſſi le corps ſe plaint, le corps gemit ſans ceſſe
Accablé ſous les moindres croix,
Parce que de l'eſprit la honteuſe molleſſe
N'agit qu'auec foibleſſe,
Et refuſe ſon aide à ſoûtenir leur poids.

Demande donc à Dieu pour faueur ſinguliere
L'eſprit fortifiant de la componction,
Auec le Roy Prophete éleue ta priere,
Et dis à ſon exemple auec ſubmiſſion:
Nourriſſez-moy de pleurs, Seigneur, pour témoignage
Que vous me voulez conſoler,
Détrempez-en mon pain, meſlez-en mon breuuage,
Et de tout mon viſage
Nuit & iour à grands flots faites-les diſtiler.

CHAPITRE XXII.

Des considerations de la misere humaine.

PEcheur, ouure les yeux, & voy que la misere
Te cherche, & te suit en tous lieu,
Et que toute la vie est une source amere
A moins qu'elle tourne vers Dieu.

Rien ne te doit troubler, rien ne te doit surprẽdre,
Quand l'effet manque à tes desirs,
Puisque ton sort est tel, que tu n'en dois attendre
Que des sujets de déplaisirs.

N'espere pas qu'icy iamais il se rauale
A répondre à tous tes souhaits,
Pour toy, pour moy, pour tous la regle est generale,
Et ne se relâche iamais.

Il n'est point de mortel dont la grandeur separe
De cette inéuitable loy,
Et ceux qu'on voit porter le sceptre ou la tiare
N'en sont pas plus exempts que toy.

Aucun n'a moins de part à ce que sur la terre
Nos malheurs font regner d'ennuy,
Que celuy qui pour Dieu se peut faire la guerre,
Et se plaist à souffrir pour luy.

Les foibles cependant disent auec enuie,
Voyez que cét homme est puissant,
Qu'il est grand, qu'il est riche, & que toute sa vie
Prend vn cours noble & florissant !

Mal-heureux, regardez quels sont les biens celestes,
Ceux-cy ne paroistront plus rien,
Et vous n'y verrez plus que des attraits funestes
Sous la fausse image du bien.

Douteuse est leur durée, & trompeur le remede
Qu'ils donnent à quelques besoins,
Et le plus fortuné iamais ne les possede
Que parmy la crainte & les soins.

Le solide plaisir n'est pas dans l'abondance
De ces pompeux accablemens,
Et souuent leur excez jette dans l'impudence
Des plus honteux déreglemens.

Leur mediocrité suffit au necessaire
De quiconque se veut borner,
Et tout ce qui la passe augmente la misere
Qui vient par tout l'enuironner.

Plus il rentre en soy-mesme, & regarde la vie
Dedans son veritable iour,
Plus de cette misere il la trouue suiuie,
Et change en haine son amour.

Il ressent d'autant mieux l'amertume épanduë
Sur la longueur de ses trauaux,
Et s'en fait vn miroir qui presente à sa veuë
L'image de tous ses defauts.

Car enfin trauailler, dormir, manger & boire,
Et mille autres neceſſitez,
Sont aux hommes de Dieu qui n'aiment que ſa gloire
D'eſtranges importunitez.

O que tous ſes beſoins ont de cruelles geſnes
Pour vn eſprit bien détaché,
Et qu'auec pleine ioye il en romproit les chaiſnes
Qui l'aſſeruiſſent au peché !

Ce ſont des ennemis qu'en vain ſa ferueur braue,
Puiſqu'ils ſont toûjours les plus forts,
Et des tyrans aimez qui tiennent l'ame eſclaue
Sous les infirmitez du corps.

Dauid trembloit ſous eux, & parmy ſa triſteſſe
Remply de celeſtes clartez :
Sauuez-moy, diſoit-il, du joug qu'à ma foibleſſe
Impoſent mes neceſſitez.

Mal-heur à toy; Mortel, ſi tu ne peux connoiſtre
La miſere de ton ſejour,
Et mal-heur encor plus ſi tu n'es pas le maiſtre
De ce qu'il te donne d'amour.

Faut-il que cette vie en ſoy ſi miſerable,
Ait toutefois vn tel attrait,
Que le plus mal-heureux, & le plus mépriſable
Ne l'abandonne qu'à regret ?

Le pauure qui l'arrache à force de prieres,
Auec horreur la voit finir,
Et l'artiſan s'épuiſe en ſueurs journalieres,
Pour trouuer à la ſouſtenir.

Que s'il estoit au choix de nostre ame insensée
De languir toûjours en ces lieux,
Nous traisnerions nos maux sans aucune pensée
De regner iamais dans les Cieux.

Lasches, qui sur nos cœurs aux voluptez du Monde
Souffrons des progrez si puissans,
Que rien n'y peut former d'impression profonde,
S'il ne flate & charme nos sens !

Nous verrons à la fin, aueugles que nous sommes,
Que ce que nous aimons n'est rien,
Et qu'il ne peut toucher que les esprits des hommes
Qui ne se connoissent pas bien.

Les Saints, les vrais Deuots sçauoient mieux de leur estre
Remplir toute la dignité,
Et pour ces vains attraits ils ne faisoient paroistre
Qu'entiere insensibilité.

Ils dédaignoient de perdre vn moment aux idées
Des biens passagers & charnels,
Et leurs intentions d'vn saint espoir guidées
Voloient sans cesse aux eternels.

Tout leur cœur s'y portoit, & s'éleuant sans cesse
Vers leurs inuisibles appas.
Il empeschoit la chair de s'en rendre maistresse,
Et de le raualer trop bas.

Mon frere à leur exemple, anime ton courage,
Et prens confiance aprés eux,
Quoy qu'il faille de temps pour vn si grand ouurage,
Tu n'en as que trop, si tu veux.

Iusques à quand veux-tu que ta lenteur differe,
Ose, & dis sans plus negliger,
Il est temps de combattre il est temps de mieux faire,
Il est temps de nous corriger.

Prens-en l'occasion dans tes peines diuerses,
Elles te la viennent offrir,
Le temps du vray merite est celuy des trauerses,
Pour triompher il faut souffrir.

Par le milieu des eaux, par le milieu des flames
On passe au repos tant cherché,
Et sans violenter & les corps & les ames,
On ne peut vaincre le peché.

Tant qu'à ce corps fragile vn souffle nous attache,
Tel est à tous nostre mal-heur,
Que le plus innocent ne se peut voir sans tache,
Ny le plus content sans douleur.

Le plein calme est vn bien hors de nostre puissance,
Aucun icy-bas n'en joüit,
Il descendit du Ciel auec nostre innocence,
Auec elle il s'éuanoüit.

Comme ces deux tresors estoient inseparables,
Vn moment perdit tous les deux;
Et le mesme peché qui nous fit tous coupables,
Nous fit aussi tous mal-heureux.

Prens donc, prens patience en vn chemin qu'on passe
Sous des orages assidus,
Iusqu'à ce que ton Dieu daigne te faire grace,
Et te rendre les biens perdus.

Iuſqu'à ce que la mort briſe ce qui te lie
A cette longue infirmité,
Et qu'en toy dans le Ciel la veritable vie
Conſume la mortalité.

Iuſque-là n'attens pas des plus ſaints exercices
Vn long & plein ſoulagement,
Le naturel de l'homme a tant de pente aux vices,
Qu'il s'y replonge à tout moment.

Tu pleures pour les tiens, pecheur tu t'en confeſſes,
Tu veux, tu crois y renoncer,
Et retombes demain dans les meſmes foibleſſes
Dont tu te viens de confeſſer.

Tu promets de les fuir quand la douleur t'emporte
Contre ce qu'elles ont commis,
Et preſque au meſme inſtant tu vis de meſme ſorte,
Que ſi tu n'auois rien promis.

C'eſt donc auec raiſon que l'ame s'humilie,
Se meſeſtime, ſe déplaiſt,
Toutes les fois qu'en ſoy fortement recueillie
Elle examine ce qu'elle eſt.

Elle voit l'inconſtance auec vn tel empire
Regner ſur ſa fragilité,
Que le meilleur propos qu'vn ſaint regret inſpire
N'a que de l'inſtabilité.

Elle voit clairement que ce que fait la Grace
Par de rudes & longs trauaux,
Vn peu de negligence en vn moment l'efface,
Et nous rend tous nos premiers maux.

Que ſera-ce de nous au bout d'vne carriere
Où s'offrent combats ſur combats,
Si noſtre lâcheté deſia tourne en arriere,
Et perd haleine au premier pas ?

Mal-heur, mal-heur à nous ſi noſtre ame endormie
Panche vers la tranquillité,
Comme ſi noſtre paix deſia bien affermie
Nous auoit mis en ſeureté.

C'eſt nous donner icy les douces recompenſes
Des veritables ſaintetez,
Auant qu'on en ait veu les moindres apparences
Surmonter nos legeretez.

Ah, qu'il vaudroit bien mieux qu'ainſi que des Nouices,
De nouueau nous fuſſions inſtruits,
Et repriſſions vn maiſtre aux premiers exercices
Pour en tirer de meilleurs fruits !

Du moins on pourroit voir ſi nous ſerions capables
Encor de quelque amendement,
Et ſi dans nos eſprits les clartez veritables
Pourroient s'épandre vtilement.

CHAPITRE XXIII.

De la Meditation de la Mort.

PEnſe, Mortel, à t'y reſoudre,
Ce ſera bien-toſt fait de toy,
Tel aujourd'huy donne la loy
Qui demain ne ſera que poudre.
Le iour qui paroiſt le plus beau
Souuent jette dans le tombeau
La memoire la mieux fondée,
Et de ce qu'on aime le mieux
Bien-toſt s'éuanoüit l'idée
Quand il n'eſt plus deuant les yeux.

Cependant ton ame ſtupide
Sur qui les ſens ont tout pouuoir,
Dans l'auenir ne veut rien voir
Qui la charme ou qui l'intimide:
Vn aſſoupiſſement fatal,
Dans ton cœur qu'elle éclaire mal,
Ne ſouffre aucune ſainte flâme,
Et forme vne aueugle langueur
De la ſtupidité de l'ame
Et de la dureté du cœur.

Regle, regle mieux tes penſées,
Mets plus d'ordre en tes actions,
Reüny tes affections
Vagabondes & diſpercées:
Penſe, agis, aime inceſſamment,
Comme ſi deſia ce moment
Eſtoit celuy d'en rendre compte,

Et ne deuoit plus differer
Ta gloire eternelle, ou ta honte,
Qu'àutant qu'il faut pour expirer.

Qui prend ſoin de ſa conſcience,
Ne conſidere dans la mort
Que la porte aimable d'vn ſort
Digne de ſon impatience ;
L'horrible paſleur de ſon teint,
Les hideux traits dont on la peint
N'ont pour ſes yeux rien de ſauuage,
Et ne font voir à leur clarté
Que la fin d'vn triſte eſclauage
Et l'entrée à la liberté.

Fuy le peché ſi tu veux viure
D'vne vie heureuſe & ſans fin,
Et non pas ce commun deſtin
A qui la naiſſance te liure :
Prépares-y toy ſans ennuy,
Si tu ne le peux aujourd'huy,
Demain qu'aura-t'il de moins rude ?
As-tu ce terme dans ta main,
Et vois-tu quelque certitude
D'arriuer iuſqu'à ce demain ?

Dequoy ſert la plus longue vie
Auec ſi peu d'amendement,
Que d'vn plus long engagement
Aux vices dont Elle eſt ſuiuie ?
Qu'eſt-elle ſouuent qu'vn amas
De ſacrileges, d'attentas,
D'endurciſſemens inuincibles ?
Et que font de vieux criminels
Que ſe rendre plus inſenſibles
Aux charmes des biens eternels ?

Pleuſt à Dieu que l'ame bornée
A ſe bien regarder en ſoy,
Peuſt faire vn bon & digne employ
Du cours d'vne ſeule journée !
Nos eſprits lâches & peſans
Content bien les mois & les ans
Qu'a veu couler noſtre retraite :
Mais tel les étale à grand bruit,
Dont la bouche deuient muette
Quand il en faut montrer le fruit.

Si la mort te ſemble vn paſſage
Si dur, ſi remply de terreur,
Le peril qui t'en fait horreur
Peut croiſtre à viure dauantage.
Heureux l'homme dont en tous lieux
Son image frape les yeux,
Que chaque moment y prepare,
Qui la regarde comme vn prix,
Et de ſoy-meſme ſe ſepare
Pour n'en eſtre iamais ſurpris.

Qu'vn ſaint penſer t'en entretienne,
Quand vn autre rend les abois,
Tu ſeras tel que tu le vois,
Et ton heure ſuiura la ſienne.
Auſſi-toſt que le iour te luit
Doute ſi iuſques à la nuit
Ta vie étendra ſa durée
Et la nuit reçoy le ſommeil,
Sans la croire plus aſſeurée
D'atteindre au retour du Soleil.

Tien ton ame toûjours ſi preſte,
Que ce glaiue en l'air ſuſpendu
Iamais ſans en eſtre attendu

Ne puisse tomber sur ta teste.
Souuent sans nous en aduertir
La mort nous forçant de partir
Esteint la flâme la plus viue ;
Souuent tes yeux en sont témoins,
Et que le Fils de l'homme arriue
Alors qu'on y pense le moins.

Cette derniere heure venuë
Donne bien d'autres sentimens
Et sur les vieux déreglemens
Fait bien jetter vne autre veuë.
Auec combien de repentirs
Voudroit vn cœur, gros de soûpirs,
Pouuoir lors haïr ce qu'il aime,
Et combien auoir acheptè
Le temps de prendre sur soy-mesme
Vangeance de sa lâcheté.

O qu'heureux est celuy qui montre
A toute heure vn esprit feruent,
Et qui se tient tel en viuant
Qu'il veut que la mort le rencontre!
Toy qui prétens à bien mourir,
Escoute l'art d'en acquerir
La veritable confiance ;
Et voy quel est ce digne effort,
Qui peut mettre ta conscience
Au chemin d'vne bonne mort.

Vn parfait mépris de la Terre,
Des vertus vn ardent desir,
Suiure sa Regle auec plaisir,
Faire au vice vne rude guerre,
S'attacher à son châtiment,
Obeïr tost & pleinement

Se quitter, ſe haïr ſoy-meſme,
Et ſupporter d'vn ferme eſprit
L'aduerſité la plus extréme
Pour l'amour ſeul de Ieſus-Chriſt.

Mais il faut vne ame agiſſante
Tandis que dure ta vigueur,
Où la ſanté manque de cœur,
La maladie eſt impuiſſante:
Ses abatemens, ſes douleurs
Rendent fort peu d'hommes meilleurs,
Auſſi-bien que les grands voyages;
Souuent les trauaux en ſont vains,
Et les plus longs pelerinages
N'ont iamais fait beaucoup de Saints.

Prens peu d'aſſeurance aux prieres
Qu'on te promet aprés ta mort,
Et pour te faire vn ſaint effort
N'attens point les heures dernieres:
Et tes proches & tes amis
Oublieront ce qu'ils t'ont promis
Plûtoſt que tu ne t'ymagines,
Et qui peut attendre ſi tard
A répondre aux graces diuines,
Met ſon ſalut en grand hazard.

Il faut enuoyer par aduance
Tes bonnes œuures deuant toy,
Qui de ton Iuge & de ton Roy
Puiſſent te gaigner la clemence.
L'eſperance au ſecours d'autruy
N'eſt pas toûjours vn bon appuy
Prés de ſa Majeſté ſupréme,
Et ſi toy-meſme en ton beſoin
Neglige d'agir pour toy-meſme,

Peu d'autres en prendront le ſoin.

Trauaille donc, & ſans remiſe,
Chaque moment eſt precieux,
Chaque inſtant peut t'ouurir les Cieux,
Prens vn temps qui te fauoriſe.
Mais helas ! qu'auec peu de fruit
L'homme par ſoy-meſme ſeduit
Endure qu'on l'en ſollicite,
Et qu'il perd inutilement
Le temps d'amaſſer vn merite
Qui fait viure eternellement.

Vn temps viendra, mais déplorable,
Que tes yeux en vain mieux ouuerts
Te feront voir combien tu perds
Dans cette perte irreparable.
Les ſoins tardifs de t'amender
Auront alors beau demander
Encor vn iour; encor vne heure,
L'horreur d'vn funeſte aduenir
T'arrachera de ta demeure,
Sans auoir pû rien obtenir.

Penſes-y ſans ceſſe & ſans feinte,
Ce grand peril ſe peut gauchir,
Et la craïnte peut t'affranchir,
Des plus iuſtes ſujets de crainte:
Quiconque à la mort ſe reſout,
Qui la voit & la craint par tout,
A peu de choſe à craindre d'elle ;
Et le plus aſſeuré ſecours
Contre les traits d'vn infidelle,
C'eſt de s'en défier toûjours.

Qu'vne pieuſe & ſainte adreſſe,

Reglant ſous toy tous tes deſirs,
Prépare tes derniers ſoûpirs
A moins d'effroy que d'allegreſſe :
Meurs à tous les mortels appas,
Afin qu'en Dieu par le trépas
Tu puiſſes commencer à viure,
Et qu'vn plein mépris de ces lieux
Te donne liberté de ſuiure
Ieſus-Chriſt iuſques dans les Cieux.

Qu'vne ſeuere penitence
N'épargne point icy ton corps,
Si tu veux recueillir alors
Les fruits d'vne entiere conſtance :
De ſes plus aſpres chaſtimens
Naiſtront les plus doux ſentimens
D'vne confiance certaine,
Et plus on l'aura maltraité,
Plus l'ame forte de ſa peine
Prendra ſon vol en ſeureté.

D'où te vient la folle eſperance
De faire en terre vn long ſejour,
Si tu n'as pas meſme vn ſeul iour
Où tes iours ſoient en aſſeurance ?
Combien en trompe vn tel eſpoir,
Et combien en laiſſe-t'il choir
Dans le plus beau de leur carriere ?
Combien tout à coup defaillir,
Et precipiter dans la biere
La vaine attente de vieillir ?

Combien de fois entends-tu dire,
Celuy-cy vient d'eſtre égorgé,
Celuy-là d'eſtre ſubmergé,
Cét autre dans les feux expire ?

L'vn

L'vn écrasé subitement
Sous le débris d'vn bastiment
A finy ses iours & ses vices,
L'autre au milieu d'vn bon repas,
L'autre parmy d'autres delices
S'est trouué surpris du trépas.

L'vn est percé d'vn plomb funeste,
L'autre dans le jeu rend l'esprit,
Tel meurt estranglé dans son lit,
Et tel estouffé de la peste.
Ainsi mille genres de morts
Par mille differents efforts
Des mortels retranche le nombre :
L'ordre en ce point seul est pareil,
Qu'ils passent tous ainsi qu'vne ombre
Qu'efface & marque le Soleil.

Parmy les vers & la poussiere
Qui daignera chercher ton nom,
Et pour obtenir ton pardon
Hazarder la moindre priere ?
Fay, fay ce que tu peux de bien,
Donne aux saints deuoir d'vn Chrestien
Tout ce que Dieu te donne à viure :
Tu ne sçais quand tu dois mourir,
Et moins encor ce qui doit suiure
Les perils qu'il y faut courir.

Tandis que le temps fauorable
Te donne loisir d'amasser,
Amasse, mais sans te lasser,
Vne richesse perdurable.
Donne-toy pour vnique but
Le grand œuure de ton salut,
Autant que le peut ta foiblesse ;

N'embrasse aucun autre projet,
Et prens tout soucy pour bassesse
S'il n'a ton Dieu pour seul objet.

Fay des amis pour l'autre vie,
Honore les Saints icy-bas,
Et tâche d'affermir tes pas
Dans la route qu'ils ont suiuie:
Range-toy sous leur estandart,
Afin qu'à l'heure du depart
Ils fassent pour toy des miracles,
Et qu'ils courent te receuoir
Dans ces lumineux tabernacles
Où la mort n'a point de pouuoir.

Ne tiens sur la terre autre place
Que d'vn pelerin sans arrest,
Qui ne prend aucun interest
Aux soins dont elle s'embarasse:
Tiens-y toy comme vn estranger,
Qui dans l'ardeur de voyager
N'a point de cité permanente:
Tiens-y ton cœur libre en tout lieu,
Mais d'vne liberté feruente
Qui s'éleue & s'attache à Dieu.

Pousse iusqu'à luy tes prieres
Par de sacrez elancemens,
Ioins-y mille gemissemens,
Ioins-y des larmes journalieres.
Ainsi ton esprit bien-heureux
Puisse d'vn sejour dangereux
Passer en celuy de la gloire,
Ainsi la mort pour l'y porter
Regne toûjours en ta memoire,
Ainsi Dieu te daigne écouter.

CHAPITRE XXIV.

Du Iugement & des peines du peché.

HOmme, quoy qu'icy bas tu veüilles entreprendre,
Songe à ce compte exact qu'vn iour il en faut rendre,
Et mets deuant tes yeux cette derniere fin
Qui fera ton mauuais, ou ton heureux destin.
Regarde auec quel front tu pourras comparoistre
Deuant le tribunal de ton souuerain Maistre,
Deuant ce iuste Iuge à qui rien n'est caché,
Qui iusques dans ton cœur sçait lire ton peché,
Qu'aucun don n'éblouït, qu'aucune erreur n'abuse,
Que ne surprend iamais l'adresse d'vne excuse,
Qui rend à tous iustice, & pese au mesme poids
Ce que font les Bergers, & ce que font les Roys.

Miserable pecheur, que sçauras-tu répondre
A ce Dieu qui viendra pour iamais te confondre
Toy que remplit souuent d'vn inuincible effroy
Le couroux passager d'vn mortel comme toy?

Dõne pour ce grãd iour, donne ordre à tes affaires,
Pour ce grand iour le comble, ou la fin des miseres,
Où chacun trop chargé de son propre fardeau
Son propre accusateur & son propre bourreau,
Répondra par sa bouche, & seul à sa défence
N'aura point de secours que de sa patience.

Cours donc auec chaleur aux emplois vertueux,
Maintenant ton trauail peut eſtre fructueux,
Tes douleurs maintenant peuuent eſtre écoutées,
Tes larmes iuſqu'au Ciel eſtre ſoudain portées,
Tes ſoûpirs de ton Iuge appaiſer la rigueur,
Ton repentir luy plaire, & nettoyer ton cœur.

O que la patience eſt vn grand Purgatoire
Pour lauer de ce cœur la tache la plus noire !
Que l'hõme le blanchit, lors qu'il le dompte au point
De ſouffrir vn outrage & n'en murmurer point :
Lors qu'il eſt plus touché du mal que ſe procure
L'autheur de ſon affront, que de ſa propre injure,
Lors qu'il éleue au Ciel ſes innocentes mains
Pour le meſme ennemy qui rompt tous ſes deſſeins,
Qu'auec ſincerité promptement il pardonne,
Qu'il demande pardon de meſme qu'il le donne,
Que ſa vertu commande à ſon temperament,
Que ſa bonté préuaut ſur ſon reſſentiment,
Que luy-meſme à toute heure il ſe fait violence
Pour vaincre de la chair la coupable inſolence,
Et pour vnique but en tous lieux ſe preſcrit
D'aſſujettir le corps ſous les loix de l'eſprit !

Ah, qu'il vaudroit bien mieux par de ſaints exercices
Purger nos paſſions, déraciner nos vices,
Et nous meſmes en nous à l'enuy les punir,
Qu'en reſeruer la peine à ce long auenir.
Mais ce que nous auons d'amour deſordonnée
Pour cette ingrate chair à nous perdre obſtinée,
Nous-meſmes nous ſeduit, & l'arme contre nous
De tout ce que nos ſens nous offrent de plus doux.

Qu'auront à deuorer les eternelles flâmes,
Que cette folle amour, où s'emportent les ames,
Cet amas de pechez, ce deteſtable fruit

Que cette chair aimée au fond des cœurs produit ?
Plus tu ſuis ſes conſeils, & te fais icy grace,
Plus de matiere en toy pour ces flâmes s'entaſſe,
Et ta punition que tu veux reculer
Prepare à l'aduenir d'autant plus à brûler.

Là par vne iuſtice effroyable à l'impie,
Par où chacun offence, il faudra qu'il l'expie:
Les plus grands châtimens y ſeront attachez
Aux plus longues douceurs de nos plus grāds pechez.

Dans vn profond ſommeil la pareſſe enfoncée
D'aiguillons enflâmez s'y trouuera preſſée,
Et les cœurs que charmoit ſa molle oiſiueté
Gemiront ſans repos toute l'Eternité.

L'yurongne & le gourmand receuront leurs ſupplices
Du ſouuenir amer de leurs cheres delices,
Et ces repas traiſnez iuſques au lendemain
Meſleront leur idée aux rages de la faim.

Les ſales voluptez dans le milieu d'vn gouffre,
Parmy les puanteurs de la poix & du ſouffre,
Laiſſeront occuper aux plus cruels tourmens
Les lieux les plus flatez de leurs chatoüillemens.

L'enuieux qui verra du plus creux de l'abyſme
Le Ciel ouuert aux Saints, & fermé pour ſon crime,
D'autant plus furieux, hurlera de douleur
Pour leur felicité plus que pour ſon mal-heur.

Tout vice aura ſa peine à luy ſeul deſtinée,
La ſuperbe à la honte y ſera condamnée,
Et pour punir l'auare auec ſeuerité
La pauureté qu'il fuit aura ſa cruauté.

Là ſera plus amere vne heure de ſouffrance
Que ne le ſont icy cent ans de penitence :
Là iamais d'interualle, ou de ſoulagement
N'affoiblit des damnez l'eternel châtiment ;
Mais icy nos trauaux peuuent reprendre haleine,
Souffrir quelque relâche à la plus iuſte peine,
L'eſpoir d'en voir la fin à toute heure eſt permis
Tandis qu'on s'en conſole auecque ſes amis.

Romps-y donc du peché les noires habitudes
A force de ſoûpirs, de ſoins, d'inquietudes,
Afin qu'en ce grand iour ce Iuge rigoureux
Te mette en ſeureté parmy les Bien-heureux :
Car les Iuſtes alors auec pleine conſtance
Des maux par eux ſofferts voudront prendre vangeance,
Et d'vn regard farouche ils paroiſtront armez
Contre les gros pecheurs qui les ont opprimez.

Tu verras lors aſſis au nombre de tes Iuges
Ceux qui jadis chez toy cherchoient quelques refuges,
Et tu ſeras iugé par le iuſte couroux
De qui te demandoit la iuſtice à genoux.

L'humble alors & le pauure aprés leur patience
Rentreront à la vie en paix, en confiance,
Cependant que le riche auec tout ſon orgueil,
Pâle & tremblant d'effroy, ſortira du cercueil.

Lors aura ſon éclat la Sageſſe profonde
Qui paſſoit pour folie aux mauuais yeux du Monde,
Vne gloire ſans fin ſera le digne prix
D'auoir ſouffert pour Dieu l'opprobre & le meſpris.

Lors tous les déplaisirs endurez sans murmure
Deuiendront des sujets d'vne allegresse pure,
Et toute iniquité confondant son autheur
Luy fermera la bouche & rongera le cœur.

Lors tout deuot en ioye, & tout impie en larmes,
Feront voir separez l'espoir & les alarmes,
Et la chair mal-traitée aura de vrais plaisirs
Plus que celle qu'on liure à tous ses vains desirs.

Les lambeaux mal tissus de la robe grossiere
Des plus brillans habits terniront la lumiere,
Et les Princes verront les chaumes preferez
Au faiste ambitieux de leurs palais dorez.

La longue patience aura plus d'auantage
Que tout ce vain pouuoir qu'a le Monde en partage,
La prompte obeïssance & la simplicité,
Que tout ce que le Siecle a de subtilité.

La ioye & la candeur des bonnes consciences
Ira lors au dessus des plus hautes Sciences,
Et du mépris des biens les plus legers efforts
Seront de plus grand poids que les plus grands tresors.

Tu sentiras ton ame alors plus consolée
D'vne oraison deuote à tes soûpirs meslée,
Que d'auoir fait parade en de pompeux festins
Du choix le plus exquis des viandes & des vins.

Tu te trouueras mieux de voir dans la balance
L'heureuse fermeté d'vn rigoureux silence,
Que d'y voir l'embarras & les distractions
D'vn cœur qui s'abandonne aux conuersations :
D'y voir de bons effets, que de belles paroles,

Des actes de vertu, que des discours friuoles,
D'y voir la penitence auec sa dureté,
D'y voir l'estroite vie auec son aspreté,
Que la douçe mollesse, où flote vagabonde
Vne ame qni s'endort dant les plaisirs du Monde.

Apprens qu'il faut souffrir quelques petits malheurs
Pour t'affranchir alors de ces pleines douleurs,
Esprouue icy ta force, & fay sur peu de chose
Vn foible essay des maux où l'aduenir t'expose :
Ils seront eternels, & tu crains d'endurer
Ceux qui n'ont icy-bas qu'vn moment à durer !
Si leurs moindres assauts, leur moindre experience
Te jette dans le trouble & dans l'impatience,
Au milieu des Enfers, où ton peché va choir,
Iusques à quelle rage ira ton desespoir ?
Souffre, souffre sans bruit, quoy que le Ciel t'enuoye,
Tu ne sçaurois auoir de deux sortes de ioye,
Saouler de tes desirs icy l'auidité,
Et regner auec Dieu dedans l'eternité.

Quand depuis ta naissance on auroit veu ta vie
D'honneurs, iusqu'à ce iour, & de plaisirs suiuie,
Qu'auroit tout cét amas qui te pûst secourir,
Si dans ce mesme instant il te falloit mourir ?

Tout n'est que vanité, gloire, faueurs, richesses,
Passageres douceurs, trompeuses allegresses,
Tout n'est qu'amusement, tout n'est que faux appuy,
Hormis d'aimer Dieu seul, & ne seruir que luy.

Qui de tout son cœur l'aime, y borne ses delices,
Il ne craint Mort, Enfer, Iugement n'y supplices,

De ce parfait amour le ſalutaire excez
Prés de l'objet aimé luy donne vn ſeur accez.

Mais qui s'obſtine encore à gouſter dans le crime
Les funeſtes appas qu'en ſon cœur il imprime,
Il n'eſt pas meruilleux s'il tremble inceſſamment
Au ſeul nom de la Mort, ou de ce Iugement.

Il eſt bon toutefois que l'ingrate malice
En qui l'amour de Dieu cede aux attraits du vice,
Du moins cede à ſon tour à l'effroy des tourmens
Qui l'arrache par force à ſes déreglemens.

Si pourtant cette crainte eſt en toy la maiſtreſſe,
Sans que celle de Dieu ſoûtienne ta foibleſſe,
Ce mouuement ſeruile indigne d'vn Cheſtien,
Dédaignera bien-toſt les ſentiers du vray bien,
Et te laiſſera faire vne cheute effroyable
Dans les pieges du Monde, & les filets du Diable.

CHAPITRE XXV.

Du feruent amendement de toute la vie.

DE ton zele enuers Dieu bannis la nonchalance,
Porte vn amour actif dans vn cœur enflâmé,
Souuien-toy que le Cloistre où tu t'es enfermé
Veut de l'interieur & de la vigilance:
Demande souuent compte au secret de ton cœur
Du dessein qui t'en fit épouser la rigueur,
Et renoncer au Siecle, à sa pompe, à ses charmes;
N'estoit-ce pas pour viure à Dieu seul attaché,
Pour embrasser la Croix, pour la baigner de larmes,
Et t'épurer l'esprit dans l'horreur du peché?

Suy donc ce grand dessein d'vne ferueur constante,
Et pour vn saint progrez rends ce cœur tout de feu,
Ta recompense est proche, elle est grande, & dans peu
Son excez surprenant passera ton attente:
A tes moindres souhaits tu verras lors s'offrir,
Non plus dequoy trembler, non plus dequoy souffrir,
Mais du solide bien l'heureuse plenitude;
Tes yeux admireront son immense valeur,
Tu l'obtiendras sans peine & sans inquietude,
Et la posséderas sans crainte & sans douleur,

Ne dors pas cependant, prens courage, & l'employe
Au precieux effets d'vn vertueux propos,
D'vne heure de trauail doit naistre vn long repos,
D'vn moment de souffrance vne eternelle ioye.

C'eſt Dieu qui te promet cette felicité,
Si tu le ſçais ſeruir auec fidelité,
Il ſera comme toy fidelle en ſes promeſſes;
Sa main quand tu combats cherche à te couronner,
Et ſa profuſion égale à ſes richeſſes
Ne voit tous ſes treſors que pour te les donner.

Conçois, il t'en aduouë, vne haute eſperance
De remporter la palme en combattant ſous luy,
Eſpere vn plein triomphe auec vn tel appuy,
Mais garde-toy d'en prendre vne entiere aſſeurance.
Les philtres dangereux de cette illuſion
Charment ſi puiſſamment, que dans l'occaſion
Nous laiſſons de nos mains échaper la victoire;
Et quand le ſouuenir d'auoir le mieux veſcu
Relâche la ferueur à quelque vaine gloire,
Qui s'aſſeure de vaincre eſt aiſément vaincu.

Vn iour vn grãd Deuot dõt l'ame, encor que ſainte,
Flotoit dans vne longue & triſte anxieté,
Et tournoit ſans repos ſon inſtabilité
Tantoſt vers l'eſperance, & tantoſt vers la crainte;
Accablé ſous le poids de cét ennuy mortel,
Proſterné dans l'Egliſe au deuant d'vn Autel,
Rouloit cette inquiete & timide penſée;
O Dieu! ſi ie ſçauois (diſoit-il en ſon cœur)
Qu'enfin ma lâcheté par mes pleurs effacée
De bien perſeuerer me laiſſaſt la vigueur!

Vne celeſte voix de luy ſeul entenduë
A ſa douleur ſecrette auſſi-toſt répondit,
Et par vn doux oracle à l'inſtant luy rendit
Le calme qui manquoit à ſon ame éperduë:
Et bien, que ferois-tu, dit cette aimable voix,
Monſtre la meſme ardeur que ſi tu le ſçauois,
Et fay dés maintenant ce que tu voudrois faire;

Commence, continuë, & ne perds point de temps ;
Applique tous tes ſoins à m'aimer, à me plaire,
Et ie t'aſſeureray de ce que tu prétends.

Ainſi Dieu conforta cette ame déſolée,
Cette ame en creut ainſi la Diuine bonté,
Et ſoudain vit ceder à la tranquillité
Les agitations qui l'auoient ébranlée ;
Vn parfait abandon au ſouuerain vouloir
Dans l'auenir obſcur ne chercha plus à voir
Que les moyens de plaire à l'autheur de ſa ioye,
Vn bon commencement fit ſon ambition ,
Et ſon vnique ſoin fut de prendre la voye
Qui peuſt conduire l'œuure à ſa perfection.

Eſpere, eſpere en Dieu, fay du bien ſur la Terre,
Tu receuras du Ciel l'abondance des biens ,
C'eſt par là que Dauid t'enſeigne les moyens
De te rendre vainqueur en cette dure guerre.
Vne choſe il eſt vray , fait ſouuent balancer,
Attiedit en pluſieurs l'ardeur de s'auancer,
Et dés le premier pas les retire en arriere :
Leur courage ſenſible encor aux voluptez
Ne s'ouure qu'en tremblant cette rude carriere ,
Tant il conçoit d'horreur de ſes difficultez.

L'objet de cette horreur te doit ſeruir d'amorce,
La grandeur des trauaux ennoblit le combat,
Et la gloire de vaincre a d'autant plus d'éclat
Que pour y paruenir on fait voir plus de force.
L'homme qui porte en ſoy ſon plus grand ennemy ,
Plus à ſe bien haïr ſaintement affermy ,
Il trouue en l'amour propre vne aſpre reſiſtance,
Plus il a de merite à ſe dompter par tout ,
Et la grace que Dieu meſure à ſa conſtance
D'autant plus dignement l'en fait venir à bout,

Tous n'ont pas toutefois meſmes efforts à faire,
Comme ils n'ont pas en eux à vaincre également,
Et la diuerſité de leur temperament (ſaire :
Leur donne vn plus puiſſant, ou plus foible aduer-
Mais vn eſprit ardent aux ſaintes fonctions,
Quoy qu'il aye à forcer beaucoup de paſſions,
Tout chargé d'ennemis fera plus de miracles,
Qu'vn naturel benin, doux, facile, arreſté,
Qui ne reſſentant point en ſoy de grands obſtacles
S'enuelope & s'endort dans ſa tranquillité.

Agy donc fortement, & fay-toy violence
Pour te ſouſtraire au mal où tu te vois pancher,
Examine quel bien tu dois le plus chercher,
Et portes-y ſoudain toute ta vigilance :
Mais ne croy pas en toy le voir iamais aſſez,
Tes ſens à te flater toûjours intereſſez
T'en pourroient ſouuent faire vne fauſſe peinture,
Porte les yeux plus loin, & regarde en autruy
Tout ce qui t'y déplaiſt, tout ce qu'on y cenſure,
Et déracine en toy ce qui te choque en luy.

Dans ce miroir fidelle éxactement contemple
Ce que ſont en effet & ce mal, & ce bien,
Et les conſiderant d'vn œil vraiement Chreſtien,
Fay ton profit du bon & du mauuais exemple.
Que l'vn allume en toy l'ardeur de l'imiter,
Que l'autre excite en toy les ſoins de l'éuiter,
Ou ſi tu l'as ſuiuy, d'en effacer la tache;
Sers toy-meſme d'exemple, & te donne pour loy,
Qu'auſſi-bien que ton œil ſur les autres s'attache,
Les autres à leur tour attachent l'œil ſur toy.

O qu'il eſt doux de voir vne ferueur diuine
Dans les Religieux nourrir la ſainteté !
Qu'on admire auec ioye en eux la fermeté

Et de l'obeïſſance, & de la diſcipline !
Qu'il eſt dur au contraire & ſcandaleux de voir
S'égarer chaque iour du Cloiſtre & du deuoir,
Diuaguer en deſordre, & s'empreſſer d'affaires,
Deſauoüer l'habit par l'inclination,
Et pour des embarras vn peu trop volontaires
Negliger les emplois de leur vocation !

Souuien-toy de tes vœux, & sõge à quoy t'engage
Ce rigoureux projet dont tu t'es fait des loix,
Mets-toy deuant les yeux vn Ieſus-Chriſt en Croix,
Et iuſques en ton cœur fais-en paſſer l'image.
A l'aſpect amoureux de ce mourant Sauueur,
Combien dois-tu rougir de ton peu de ferueur,
Et du peu de rapport de ta vie à ſa vie ?
Et quand il te dira : Ie t'appellois aux Cieux,
Ie t'ay mis en la voye, & tu l'as mal ſuiuie,
Combien doiuent couler de larmes de tes yeux !

O qu'vn Religieux heureuſement s'exerce
Sur cette illuſtre vie, & cette indigne mort !
Que tout ce qui peut faire icy-bas vn doux ſort
Se trouue abondamment dans ce diuin commerce !
Qu'auec peu de raiſon il chercheroit ailleurs
Des ſecours plus puiſſans, ou des emplois meilleurs !
Qu'auec pleine clarté la Grace l'illumine !
Que ſon interieur en eſt fortifié,
Et ſe fait promptement vne haute doctrine
Quand il graue en ſon cœur vn Dieu crucifié.

Sa paix eſt toûjours ferme, & quoy qu'on luy commande,
Il s'y porte auec ioye, & court auec chaleur,
Mais le lâche & le tiede a douleur ſur douleur
Et voit fondre ſur luy tout ce qu'il apprehende.
L'angoiſſe, le chagrin, les contrarietez

Dans ſon cœur inquiet tombans de tous coſtez
Luy donnent les ennuis & le trouble en partage :
Il demeure accablé ſous leurs moindres efforts,
Parce que le dedans n'a rien qui le ſoulage,
Et qu'il n'oſe, ou ne peut en chercher au dehors.

Ouy, le Religieux qui hait la diſcipline,
Qu'importune la Regle, à qui peſe l'habit,
Qui par ſes actions chaque iour les dédit,
Se iette en grand peril d'vne prompte ruïne,
Qui cherche à viure au large, eſt toûjours à l'étroit,
Dans ce honteux deſſein ſon eſprit mal-adroit
Se geſne d'autant plus qu'il ſe croit ſatisfaire ;
Et quoy que de ſa Regle il oſe relâcher,
Le reſte n'a iamais ſi bien de quoy luy plaire,
Que ſes nouueaux dégouſts n'en veüeillent retrancher.

Si ton cœur pour le Cloiſtre a de la repugnance,
Iuſqu'à groſſir le cœur de tes ſens reuoltez,
Regarde ce que font tant d'autres mieux domptez,
Iuſqu'où va leur eſtroite & fidelle Obſeruance :
Ils viuent retirez, & ſortent rarement,
Groſſierement veſtus, & nourris pauurement,
Trauaillent ſans relâche, ainſi que ſans murmure,
Parlent peu, dorment peu, ſe leuent du matin,
Prolongent l'Oraiſon, prolongent la lecture,
Et ſous ces dures loix font vne douce fin.

Voy ces grands eſcadrons d'ames laborieuſes,
Voy l'Ordre des Chartreux, voy celuy de Ciſteaux,
Voy tout autour de toy mille ſacrez troupeaux
Et de Religieux & de Religieuſes :
Voy comme chaque nuit ils rompent le ſommeil,
Et n'attendent iamais le retour du Soleil
Pour enuoyer à Dieu l'encens de ſes loüanges :

Il te feroit honteux d'auoir quelque lenteur,
Alors que fur la terre vn fi grand nombre d'Anges
S'vnit à ceux du Ciel pour benir leur Autheur.

O, fi nous pouuions viure & n'auoir rien à faire,
Qu'à diffiper en nous cette infame langueur,
Qu'à loüer ce grand Maiftre & de bouche & de cœur,
Sans que rien de plus bas nous deuint neceffaire !
O, fi l'ame Cheftienne & fes plus faints tranfports
N'eftoient point afferuis aux foibleffes du corps,
Aux befoins de dormir, de manger & de boire,
Si rien n'interrompoit vn foin continuel
De publier de Dieu les bontez & la gloire,
Et d'auancer l'efprit dans le fpirituel !

Que nous ferions heureux ! Qu'vn an, vn iour, vne heure,
Nous feroit bien goufter plus de felicité,
Que les fiecles entiers de la captiuité
Où nous reduit la chair dans fa trifte demeure !
O Dieu ! pourquoy faut-il que ces infirmitez,
Ces journaliers tributs, foient des neceffitez
Pour tes viuants portraits qu'illumine ta flâme ?
Pourquoy, pour fubfifter fur ce lourd élement,
Faut-il d'autres repas que les repas de l'ame ?
Pourquoy les gouftons-nous, ô Dieu, fi rarement ?

Quand l'homme fe poffede, & que les creatures
N'ont aucunes douceurs qui puiffent l'arrefter,
C'eft alors que fans peine il commence à goufter
Combien le Createur eft doux aux ames pures :
Alors, quoy qu'il arriue, ou de bien, ou de mal,
Il vit toûjours content, & d'vn vifage égal
Il reçoit la mauuaife & la bonne fortune ;
L'abondance fur luy tombe fans l'émouuoir,
La pau-

La pauureté pour luy n'eſt iamais importune,
La gloire & le mépris n'ont qu'vn meſme pouuoir.

C'eſt lors entierement en Dieu qu'il ſe repoſe,
En Dieu ſa confiance, & ſon vnique appuy,
En Dieu qu'il voit par tout, en ſoy-meſme, en autruy,
En Dieu qui pour ſon ame eſt tout en toute choſe.
Où qu'il ſoit, quoy qu'il faſſe, il redoute, il cherit
Cét Eſtre vniuerſel à qui rien ne perit,
Et dans qui tout conſerue vne immortelle vie,
Qui ne connoiſt iamais diuerſité de temps,
Et dont la voix ſi toſt de l'effet eſt ſuiuie,
Que dire & faire en luy ne ſont point deux inſtans.

Toy qui bien que mortel, inconſtant, miſerable,
Peux auec ſon ſecours aiſément te ſauuer,
Souuien-toy de la fin où tu dois arriuer;
Et que le temps perdu n'eſt iamais reparable.
Va, cours, vole ſans ceſſe aux emplois fructueux
Cette ſainte chaleur qui fait les vertueux
Veut des ſoins aſſidus & de la diligence;
Et du moment fatal que ton manque d'ardeur
T'oſera relâcher à quelque negligence,
Mille peines ſuiuront ce moment de tiedeur.

Que ſi dans vn beau feu ton ame perſeuere,
Tu n'auras plus à craindre aucun funeſte aſſaut,
Et l'amour des vertus joint aux graces d'enhaut
Rendra de iour en iour ta peine plus legere.
Le zele & la ferueur peuuent nous preparer
A quoy qu'en cette vie il nous faille endurer,
Ils ſement des douceurs au milieu des ſupplices;
Mais ne t'y trompe pas, il faut d'autres efforts,
Il en faut de plus grands à reſiſter aux vices,
A ſe dompter l'eſprit, qu'à ſe geſner le corps.

L'ame aux petits defauts ſouuent abandonnée
En de plus dangereux ſe laiſſe bien-toſt choir,
Et la parfaite ioye arriue auec le ſoir
Chez qui ſçait auec fruit employer la iournée.
Veille donc ſur toy-meſme, & ſur tes appetits,
Excite, échauffe-toy toy-meſme, & t'auertis,
Quoy qu'il en ſoit d'autruy, iamais ne te neglige:
Geſne-toy, force-toy, change de bien en mieux;
Plus ſe fait violence vn cœur qui ſe corrige,
Plus ſon progrez va haut dans la route des Cieux.

Fin du premier Liure.

IHS

L'IMITATION DE IESVS-CHRIST.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

De la Conuersation interieure.

IE regne, & mon Royaume est au dedans de vous,
Dit le celeste Espoux
Aux cheres ames des Fidelles :
Esleue donc la tienne où l'appelle sa voix,
Quitte pour luy le Monde, & laisse aux criminelles
Ce triste canton de rebelles,
Et tu rencontreras le repos sous ses loix.

Apprens à mépriser les pompes inconstantes
De ces douceurs flotantes
Dont le dehors brille à tes yeux ;
Apprens à recueillir ce qu'vne sainte flâme
Dans vn interieur verse de precieux,
Et soudain du plus haut des Cieux
Le Royaume de Dieu descendra dans ton ame.

Car enfin ce Royaume est vne forte paix ,
Qui de tous nos souhaits
Bannit la vaine inquietude ;
Vne stable allegresse , & dont le Saint Esprit
Répandant sur les bons l'heureuse certitude,
L'impie & noire ingratitude
Iamais ne la receut, iamais ne la comprît.

Iesus viendra chez toy luy-mesme la répandre ,
Si ton cœur pour l'attendre
Luy dispose vn digne sejour ,
La gloire qui luy plaist, & la beauté qu'il aime
De l'éclat du dedans tirent leur plus beau iour ;
Et pour te donner son amour .
Il ne veut rien de toy qui soit hors de toy-mesme.

Il y fera pleuuoir mille sortes de biens ,
Par les doux entretiens
De ses amoureuses visites :
Vn plein épanchement de consolations ,
Vn calme inébranlable, vne paix sans limites,
Et l'abondance des merites
Y suiuront à l'ennuy ses conuersations.

Courage donc, courage, ame sainte, prepare
Pour vn bon-heur si rare
Vn cœur tout de zele & de foy ;
Que ce diuin Espoux daigne à cette mesme heure ,
S'y voyant seul aimé, seul reconnu pour Roy ,
Entrer chez toy, loger chez toy ,
Et iusqu'à ton depart y faire sa demeure.

Luy-mesme il l'a promis : Si quelqu'vn veut m'aimer ,
Il doit se conformer ,
Dit-il, à ce que ie commande ;

Alors mon Pere & moy nous ſerons ſon appuy,
Nous le garantirons de quoy qu'il apprehende,
Et pour ſa ſeureté plus grande,
Nous viendrons iuſqu'à luy, pour demeurer chez luy.

Ouure-luy tout ce cœur, & quoy qu'on te propoſe,
Tiens-en la porte cloſe
A tout autre objet qu'à ſa Croix :
Luy ſeul pour te guerir a d'aſſeurez remedes,
Luy ſeul pour t'enrichir abandonne à ton choix
Plus que tous les treſors des Roys,
Et tu poſſedes tout lors que tu le poſſedes.

Il pouruoira luy-meſme à tes neceſſitez,
Et ſes hautes bontez
Par tout ſoulageront tes peines ;
Il te ſera fidelle, & ſon diuin pouuoir
T'en donnera par tout des preuues ſi ſoudaines,
Que les aſſiſtances humaines
N'auront ny temps, ny lieu d'amuſer ton eſpoir.

Des Peuples & des Grands la faueur eſt changeãte
El la plus obligeante
En moins de rien paſſe auec eux :
Mais celle de Ieſus ne connoiſt point de terme
Et s'attache à l'aimé par de ſi puiſſants nœuds,
Que juſqu'au plein effet des vœux,
Iuſqu'à la fin des maux, elle tient toûjours ferme.

Souuiens-toy donc toûjours, quand vn amy te ſert
Le plus à cœur ouuert,
Que ſouuent ſon zele eſt ſterile
Fay peu de fondement ſur ſon plus haut credit,
Et dans le meſme inſtant qu'il t'eſt le plus vtile,
Croy-le mortel, croy-le fragile,
Et t'attriſte encor moins lors qu'il te contredit.

Tel aujourd'huy t'embrasse, & soûtient ta querelle,
Dont l'esprit infidelle
Dés demain voudra t'opprimer:
Et tel autre aujourd'huy contre toy s'interesse,
Que pour toy dés demain tu verras s'animer;
Tant pour haïr, & pour aimer,
Au gré du moindre vent tourne nostre foiblesse.

Ne t'asseure qu'en Dieu, mets-y tout ton amour
Iusqu'à ton dernier iour,
Tout ton espoir, toute ta crainte;
Il conduira ta langue, il reglera tes yeux,
Et de quelque mal-heur que tu sentes l'atteinte,
Iamais il n'entendra ta plainte,
Qu'il ne fasse pour toy ce qu'il verra le mieux.

L'homme n'a point icy de cité permanente,
Où qu'il soit, quoy qu'il tente,
Il n'est qu'vn mal-heureux passant:
Et si dans les trauaux d'vn si fâcheux voyage
L'effort interieur d'vn cœur reconnoissant
Ne l'vnit au bras tout-puissant,
Il n'y découure rien qui iamais le soulage.

Que regardes-tu donc, Mortel, autour de toy,
Comme si quelque employ
T'y faisoit vne paix profonde?
C'est au Ciel, c'est en Dieu qu'il te faut habiter,
C'est là, c'est en luy seul qu'vn vray repos se fonde,
Et quoy qu'étale icy le Monde,
S'il attire vn coup d'œil, c'est sans le meriter.

Tout ce qu'il te presẽte y passe comme vne ombre,
Et toy-mesme és du nombre
De ces fantômes passagers:
Tu passeras comme eux, & ta cheute funeste

Suiura l'attachement à ces objets legers,
Si pour éuiter ces dangers
Tu ne romps auec toy comme auec tout le reſte.

De ce triſte ſejour où tout n'eſt que defaut
Iuſqu'aux pieds du Tres-haut
Sçache releuer ta penſée :
Qu'à force de ſoûpirs, de larmes, & de vœux,
Iuſques à Ieſus-Chriſt ta priere pouſſée
Luy montre ſa Croix embraſſée,
Et d'vn cœur tout à luy les veritables feux.

Si tu t'y ſens mal propre, & qu'entre tant d'eſpines
Iuſqu'aux grandeurs diuines
Tes forces ne puiſſent monter,
S'il faut que ſur la Terre encor tu les eſſayes,
Sa Paſſion t'y donne aſſez où t'arreſter ;
Mais il faut pour la bien gouſter,
Affermir ta demeure au milieu de ſes playes.

Prens ce deuot refuge en toutes tes douleurs,
Et tes plus grands mal-heurs
Trouueront vne iſſuë aiſée ;
Tu ſçauras negliger, quoy qu'il faille ſouffrir,
Les mépris te feront des ſujets de riſée,
Et la médiſance abuſée
Ne dira rien de toy dont tu d'aignes t'aigrir.

Le Monarque du Ciel, le maiſtre du Tonnerre,
Mépriſé ſur la Terre,
Dans l'opprobre y finit ſes iours,
Au milieu de ſa peine, au fort de ſa miſere,
Il vit tous ſes amis, lâches, muets, & ſourds,
Tout luy refuſa du ſecours,
Et tout l'abandonna, iuſqu'à ſon propre Pere.

Cét abandon luy plût, il aima ce mépris,
Et pour eſtre ton prix,
Il voulut eſtre ta victime :
Innocent qu'il eſtoit, il voulut endurer ;
Et toy, dont la ſouffrance eſt moindre que le crime,
Tu t'oſes plaindre qu'on t'opprime,
Et croire que tes maux vallent en murmurer ?

Il eut des ennemis, il vit la médiſance
Noircir en ſa preſence
Ses plus ſinceres actions ;
Et tu veux que chacun à l'enuy te careſſe,
Que chacun ſoit jaloux de tes affections,
Qu'il coure à tes intentions,
Et pour te mieux ſeruir à l'enuy s'intereſſe ?

Dans les aduerſitez l'ame fait ſes treſors
Des miſeres du corps,
Ce ſont les épreuues des bonnes :
Leur patience amaſſe alors ſans ſe laſſer ;
Mais où pourra la tienne emporter des couronnes,
Si tous les ſoins que tu te donnes
N'ont pour but que de fuïr ce qui peut l'exercer ?

Tu vois ton maiſtre en Croix où ton peché le tuë,
Et tu peux à ſa veuë
Te rebuter de quelque ennuy !
Ah, ce n'eſt pas ainſi qu'on a part à ſa gloire,
Change pauure pecheur, change dés aujourd'huy,
Souffre auec luy, ſouffre pour luy,
Si tu veux auec luy regner par ſa victoire.

Si tu peux dans ſon ſein vne fois penetrer
Iuſqu'où ſçauent entrer
Les ardeurs d'vne amour extréme ;
Si tu peux faire en terre vn eſſay des plaiſirs

Où ce parfait amour abyſme vn cœur qui l'aime,
Tu verras bien-toſt pour toy-meſme
Ta ſainte indifference auoir peu de deſirs.

Il t'importera peu que le Monde s'en jouë,
Et t'offre de la rouë
Ou le deſſus, ou le deſſous :
Plus cét amour eſt fort, plus l'homme ſe mépriſe,
Les opprobres n'ont rien qui ne luy ſemble doux,
Et plus rudes en ſont les coups,
Plus il voit que de Dieu la main le fauoriſe.

L'Amoureux de Ieſus & de la verité
Auec ſeuerité
Au dedans de ſoy ſe ramene ;
Et depuis que ſon cœur pleinement s'affranchit
De toute affection deſordonnée & vaine,
De toute ambition humaine,
Dans ce retour vers Dieu ſans obſtacle il blanchit.

Son ame détachée, & libre autant que pure,
Pardeſſus la Nature
Sans peine apprend à s'éleuer:
Si toſt que de ſoy-meſme il ceſſe d'eſtre eſclaue,
Vn ferme & vray repos chez luy le vient trouuer;
Et quand il a pû ſe brauer,
Il n'a point d'ennemis qu'aiſement il ne braue.

Il ſçait donner à tout vn veritable prix,
Sans peſer le mépris,
Ou l'eſtime qu'en fait le Monde:
Vrayement ſage & ſçauant il peut dire en tout lieu,
Qu'il ne tient point de luy ſa doctrine profonde,
Et que celle dont il abonde
Ne ſe puiſe iamais qu'en l'école de Dieu.

Dedans l'interieur il ordonne ſa voye,
Et dehors, quoy qu'il voye,
Il y preſte à regret ſes yeux :
Le zele qui par tout regne en ſa conſcience
N'attend pour s'exercer ny le temps, ny les lieux,
Et pour aller de bien en mieux,
Tout lieu, tout temps eſt propre à ſon impatience.

Quelques tentations qui l'oſent aſſaillir,
Prompt à ſe recueillir,
En ſoy-meſme il fait ſa retraite;
Et comme il s'y retranche auec facilité,
Des attraits du dehors la douceur inquiéte
Iamais iuſques là ne l'arréte,
Qu'il ſe répande entier ſur leur inanité.

Ny le trauail du corps, ny le ſoin neceſſaire
D'vne preſſante affaire,
Ne l'emporte à ſe diſpercer :
Dans tous euenemens ſon zele trouue place,
La bonne occaſion, il la ſçait embraſſer,
La mauuaiſe il la ſçait paſſer,
Et faire ſon profit de ce qui l'embaraſſe.

Ce bel ordre au dedans en chaſſe tout ſoucy,
De ce que font icy
Ceux qu'on blâme & ceux qu'on admire;
Il ferme ainſi la porte à tous empeſchemens,
Et ſçait qu'on n'eſt diſtrait du bien où l'ame aſpire,
Qu'autant qu'en ſoy-meſme on attire
D'vn vain exterieur les prompts amuſemens.

Si la tienne vne fois eſtoit bien degagée,
Bien nette, bien purgée
De ces folles impreſſions,

Tout la satisferoit, tout luy seroit vtile,
Et Dieu reüinissant tes inclinations,
De toutes occupations
Te feroit en vrais biens vne terre fertile.

Mais n'estant pas encor ny bien mortifié,
Ny bien fortifié
Contre les douceurs passageres,
Souuent il te déplaist qu'au lieu de ces vrais biens
Tu ne te vois remply que d'images legeres,
Dont les promesses mensongeres
Troublent à tous momens la route que tu tiens.

Ton cœur aime le Monde, & tout ce qui le broüille,
Tout ce qui plus le soüille,
C'est cét impur attachement:
Rejette ses plaisirs, romps auec leur bassesse,
Et ce cœur vers le Ciel s'élançant fortement,
Sçaura gouster incessamment,
Du calme interieur la parfaite allegresse.

CHAPITRE II.

De l'humble soûmission.

NE te mets pas beaucoup en peine,
De toute la Nature humaine,
Qui t'aime, ou qui te hait, qui te nuit, ou te sert;
Va iusqu'à son Autheur, ne tâche qu'à luy plaire,
Quoy que tu veüilles faire,
Et s'il est auec toy, marche à front découuert.

La bonne & sainte conscience
A toûjours Dieu pour sa défence,
De qui le ferme appuy l'empesche de trembler;
Et reçoit de son bras vne si forte garde,
Quand son œil la regarde,
Qu'il n'est point de méchant qui la puisse accabler.

Quoy qu'il t'arriue de contraire,
Apprens à souffrir, à te taire,
Et tu verras sur toy le secours du Seigneur:
Il a pour t'affranchir mille routes diuerses
Et sçait dans ces trauerses
Quand & comme il en faut adoucir la rigueur.

C'est en sa main forte & benigne
Qu'il faut que l'homme se resigne,
Quelques maux qu'il préuoye, ou puisse ressentir:
A luy seul appartient de nous donner de l'aide,

A luy seul le remede
Qui de confusion nous peut tous garantir.

Cependant ce qu'vn autre blâme
Des taches qui soüillent nostre ame,
Souuent asseure en nous la vraye humilité :
Souuent le vain orgueil par là se déracine,
L'amour propre se mine,
Et fait place aux vertus auec facilité.

L'homme qui soy-mesme s'abaisse
Par l'humble adueu de sa foiblesse,
Des plus iustes fureurs rompt aisément les coups,
Et satisfait sur l'heure auec si peu de peine,
Que la plus aspre haine
Ne sçauroit contre luy conseruer de couroux.

L'humble seul vit comme il faut viure,
Dieu le protége & le deliure,
Il l'aime & le console à chaque éuenement;
Il descend iusqu'à luy pour luy montrer ses traces,
Il luy fait mille graces,
Et l'éleue à la gloire aprés l'abaissement.

Il répand sur luy ses lumieres,
Et les connoissances entieres
De ses plus merueilleux & plus profonds secrets ;
Il l'inuite, il l'attire à ce bon-heur extréme,
Et l'attache à soy-mesme
Par la profusion de ses plus doux attraits.

L'humble ainsi trouue tout facile,
Toûjours content, toûjours tranquille,
Quelque confusion qu'il luy faille essuyer :

Et comme c'eſt en Dieu que ſon repos ſe fonde
Sur le mépris du Monde,
En Dieu malgré le Monde il le ſçait appuyer.

Enfin c'eſt par là qu'on profite,
C'eſt par là que le vray merite
Au reſte des vertus ſe laiſſe diſpenſer :
Quelque éclat qu'à leur prix les tiennes puiſſent joindre,
Tiens-toy de tous le moindre,
Ou dans le bon chemin ne croy point auancer.

CHAPITRE III.

De l'homme Pacifique.

AVant que de ſonger à mettre en paix les autres,
Prens ſoin de l'affermir chez toy,
Leurs eſprits aiſément ſe reglent ſur les noſtres,
L'exemple eſt la plus douce & la plus forte loy.

Ce calme interieur eſt le treſor vnique
Qui ſoit digne de nos ſouhaits,
L'homme docte ſert moins que l'homme pacifique,
Et le fruit du ſçauoir cede à ceux de la paix.

Le ſçauant qui reçoit ſa paſſion pour guide,
N'agit ſous elle qu'en brutal,
Le bien luy ſemble vn crime, & ſa croyance auide
Reçoit auec plaiſir tout ce qu'on dit de mal.

Qui ſe poſſede en paix eſt d'vne autre nature,
Il ſçait tourner le mal en bien,
Il ſçait fermer l'oreille au bruit de l'impoſture,
Et iamais d'aucun autre il ne ſoupçonne rien.

Mais qui vit mal content, & ſuit l'impatience
De ſes boüillans & vains deſirs,
Celuy-là n'eſt iamais ſans quelque défiance,
Et voit par tout matiere à de prompts déplaiſirs.

Comme tout fait ombrage aux ſoucis qu'il ſe donne.
Tout le bleſſe, tout luy déplaiſt,
Il n'a point de repos, & n'en l'aiſſe à perſonne,
Il ne ſçait ce qu'il veut, ny meſmes ce qu'il eſt.

Il tait ce qu'il doit dire, & dit ce qu'il doit taire,
Il va quand il doit s'arreſter,
Et ſon eſprit troublé quitte ce qu'il faut faire
Pour faire auec chaleur ce qu'il faut éuiter.

Sa rigueur importune examine & publie
Où manque le deuoir d'autruy,
Et luy-meſme du ſien pleinement il s'oublie,
Comme ſi Dieu iamais n'auoit rien dit pour luy.

Tourne les yeux ſour toy, mal-heureux, & regarde
Quel zele aueugle te confond,
Mets ſur ton propre cœur vne ſoigneuſe garde,
Et conſidere aprés ce que les autres font.

Tu ſçais bien t'excuſer, & n'admets point d'excuſes
Pour les foibleſſes du prochain,
Il n'eſt point de couleurs pour toy que tu refuſes,
Ny de raiſons pour luy qui ne parlent en vain.

Sois-luy plus indulgent, & pour toy plus ſeuere,
Cenſure ton mauuais employ,
Excuſe ceux d'vn autre, & ſouffre de ton frere,
Si tu veux que ton frere aime à ſouffrir de toy.

Vois-tu combien ton ame eſt encore éloignée
De l'humble & viue charité,
Qui iamais ne s'aigrit, iamais n'eſt indignée,
Iamais ne veut de mal qu'à ſa fragilité ?

Ce n'eſt

Ce n'eſt pas grand effort de hanter ſans querelle
Des eſprits doux, des gens de bien,
A ſe plaire auec eux la pente eſt naturelle,
Et chacun ſans miracle aime leur entretien.

Chacun aime la paix, la cherche, la conſerue,
L'embraſſe auec contentement,
Et ſe donne ſans peine auec peu de reſerue
A ceux qu'il voit par tout ſuiure ſon ſentiment.

Mais il eſt des eſprits, durs, indiſciplinables,
Dont on ne peut venir à bout,
Il eſt des naturels farouches, intraitables,
Qui tirent vanité de contredire tout.

Conuerſer auec eux ſans bruit & ſans murmure,
C'eſt vne ſi grande action,
Qu'il faut beaucoup de Grace à porter la Nature
Iuſqu'à ce haut degré de la perfection.

Ie te le dis encor, il eſt parmy le Monde
Des genres d'eſprits bien diuers;
Il en eſt qui dans eux ont vne paix profonde,
Et ſçauroient la garder auec tout l'Vniuers.

Il en eſt d'oppoſez, dont l'humeur inquiéte
L'exile à iamais de chez eux,
Et ne peut conſentir qu'vn autre ſe promette
Vn bon-heur ſi contraire au chagrin de leurs vœux.

Ceux-là par tout à charge, & les viuans ſupplices
De qui ſe condamne à les voir,
Mais plus à charge encor à leurs propres caprices,
Se donnent plus de mal qu'ils n'en font receuoir.

D'autres aiment la paix, & n'ont d'inquietude
Que pour s'y pouuoir maintenir,
Et d'autres ſans relâche appliquent leur étude
A reduire quelqu'autre aux ſoins d'y paruenir.

Noſtre paix cependant n'eſt pas ce que l'on penſe,
Et tant qu'il nous faut reſpirer,
Elle conſiſte plus dans vne humble ſouffrance,
Qu'à ne rien reſſentir qu'il fâche d'endurer.

Qui ſçait le mieux ſouffrir, c'eſt chez luy qu'elle abonde,
C'eſt luy qui la garde le mieux,
Il triomphe icy-bas de ſoy-meſme & du Monde,
Et comme enfant de Dieu ſon partage eſt aux Cieux.

CHAPITRE IV.

De la pureté du cœur, & de la ſimplicité de l'intention.

POur t'éleuer de terre, hôme, il te faut deux aiſles,
La pureté du cœur & la ſimplicité,
Elles te porteront auec facilité
Iuſqu'à l'abyſme heureux des clartez eternelles.
Celle-cy doit regner ſur tes intentions,
Celle-là preſider à tes affections,
Si tu veux de tes ſens dompter la tyrannie :
L'humble ſimplicité vole droit iuſqu'à Dieu,
La pureté l'embraſſe, & l'vne à l'autre vnie
S'attache à ſes bontez & les gouſte en tout lieu.

Nulle bonne action ne te feroit de peine,
Si tu te dégagois de tous dereglemens,
Le deſordre inſolent des propres ſentimens
Forme tout l'embarras de la foibleſſe humaine.
Ne cherche icy qu'à plaire à ce grand Souuerain,
N'y cherche qu'à ſeruir aprés luy ton prochain,
Et tu te verras libre au dedans de ton ame,
Tu ſeras au deſſus de ta fragilité,
Et n'auras plus de part à l'eſclauage infame
Où par tous autres ſoins l'homme eſt precipité.

Si ton cœur eſtoit droit, toutes les creatures
Te ſeroient des miroirs & des liures ouuerts,
Où tu verrois ſans ceſſe en mille lieux diuers
Des modeles de vie & des doctrines pures.
Toutes comme à l'enuy te montrent leur Autheur,
Il a dans la plus baſſe imprimé ſa hauteur,

Et dans la plus petite il eſt plus admirable ;
De ſa pleine bonté rien ne parle à demy ,
Et du vaſte elephant la maſſe épouuentable
Ne l'étale pas mieux que la moindre fourmy.

Purge l'interieur, rends-le bon & ſans tache,
Tu verras tout ſans trouble & ſans empeſchement,
Et tu ſçauras comprendre, & toſt , & fortement,
Ce que des paſſions le voile épais te cache :
Au cœur bien net & pur l'ame preſte des yeux
Qui penetrent l'Enfer, & percent iuſqu'aux Cieux,
Il voit tout comme il eſt, & iamais ne s'abuſe ;
Mais le cœur mal purgé n'a que les yeux du corps ,
Toute ſa connoiſſance ainſi qu'eux eſt confuſe,
Et tel qu'il eſt dedans, tel il iuge au dehors.

Certes s'il eſt icy quelque ſolide ioye,
C'eſt ce cœur épuré qui ſeul la peut gouſter;
Et s'il eſt quelque angoiſſe au monde à redouter ,
C'eſt dans vn cœur impur qu'elle entre & ſe déploye.
Dépoüille donc le tien de ce qui l'a ſoüillé,
Et voy comme le fer par le feu déroüillé
Prend vne couleur viue au milieu de la flâme :
D'vn plein retour vers Dieu c'eſt là le vray tableau ,
Son feu ſçait diſſiper les peſanteurs de l'ame,
Et faire d'vn vieil homme vn homme tout nouueau.

Quand ce feu s'allentit, ſoudain l'hôme apprehẽde
Iuſqu'au moindre trauail, iuſqu'aux moindres efforts,
E ſouffre auec plaiſir les douceurs du dehors ,
Quelques pieges ſecrets que ce plaiſir luy tende :
Mais alors qu'il commence à triompher de ſoy ,
Qu'il choiſit Dieu pour maiſtre, & pour vnique Roy,
Que dans ſa ſainte voye il marche auec courage ;
Le trauail le plus grand ne l'en peut épuiſer,
Plus il ſe violente & plus il ſe ſoulage,
Et ce qui l'accabloit ceſſe de luy peſer.

CHAPITRE V.

De la Consideration de ſoy-meſme.

NE nous croyons pas trop, ſouuent nos connoiſſances
Ne ſont enfin qu'illuſions,
Souuent la grace y manque, & toutes nos Puiſſances
N'ont que de fauſſes viſions.

Nous auons peu de iours à diſcerner la feinte
D'auec la pure verité,
Et ſa foible lumiere eſt auſſi-toſt éteinte
Par noſtre indigne lâcheté.

L'homme aueugle au dedans rarement ſe défie
De cét aueuglement fatal,
Et quelque mal qu'il faſſe, il ne s'en iuſtifie
Qu'en s'xcuſant encor plus mal.

Souuent tout ébloüy d'vne vaine étincelle
Qui brille en ſa deuotion,
Il impute à l'ardeur d'vn veritable zele
Les chaleurs de ſa paſſion.

Comme par tout ailleurs il porte vne lumiere
Qui chez luy n'éclaire pas bien,
Il voit en l'œil d'autruy la paille & la pouſſiere,
Et ne voit pas la poutre au ſien.

Ce qu'il ſouffre d'vn autre eſt vne peine extréme,
Il en fait bien ſonner l'ennuy ,
Et ne s'apperçoit pas combien cét autre meſme
A toute heure ſouffre de luy.

Le vray deuot ſçait prendre vne iuſte balance
Pour mieux peſer tout ce qu'il fait,
Et conſumant ſur ſoy toute ſa vigilance,
Il croit chacun moins imparfait.

Il ſe voit le premier, & met ce qu'il doit faire
Au deuant de tout autre employ,
Et quoy qu'ailleurs il voye, il apprend à s'en taire
A force de penſer à ſoy.

Si tu veux donc monter iuſqu'au degré ſupréme
De la haute deuotion ,
Ne cenſure aucun autre, & fixe ſur toy-meſme
L'effort de ton attention.

Penſe à toute heure à Dieu , mais de toutes tes forces ,
Penſe à toy de tout ton pouuoir ,
Et de l'exterieur les flateuſes amorces
Ne pouront iamais t'émouuoir.

Sçais-tu quand tu n'es pas preſent à ta penſée,
Où vont ſans toy tes vœux confus ?
Et vois-tu ce que fait ton ame diſpercée,
Quand tu ne la regardes plus?

Quand ton eſprit volage a couru tout le Monde ,
Quel fruit en peux-tu retirer ,
S'il eſt le ſeul qu'enfin ſa courſe vagabonde
Neglige de conſiderer ?

Veux-tu viure en repos, & que ton ame entiere
S'vniſſe au Monarque des Cieux ?
Sçache pour ton ſalut mettre tout en arriere,
Et l'auoir ſeul deuant les yeux.

Tu l'auances beaucoup, ſi tu fais bonne guerre
Aux ſoins qui regnent icy-bas,
Et le recules fort ſi de toute la Terre
Tu peux faire le moindre cas.

Ne croy rien fort, rien grand, rien haut, rien deſi-
rable,
Rien digne de t'entretenir,
Que Dieu, que ce qui part de ſa main adorable,
Que ce qui t'en fait ſouuenir.

Tiens pour vain & trompeur ce que les creatures
T'offrent de conſolations,
Et n'abaiſſe iamais à leurs douceurs impures
L'honneur de tes affections.

L'ame que pour Dieu brûle vn feu vrayement ce-
leſte
Ne peut endurer d'autre appuy,
Elle eſt toute à luy ſeul, & dédaigne le reſte
Qu'elle voit au deſſous de luy.

Il eſt luy ſeul auſſi d'eternelle durée,
Il remplit tout de ſa bonté,
Il eſt ſeul de nos cœurs l'allegreſſe épurée,
Et ſeul noſtre felicité.

CHAPITRE VI.

Des ioyes de la bonne Conſcience.

DRoite & ſincere conſcience,
Digne gloire des gens de bien;
O que ton témoignage eſt vn doux entretien,
Et qu'il meſle de ioye à noſtre patience,
Quand il ne nous reproche rien!

Tu fais ſouffrir auec courage,
Tu fais combatre en ſeureté,
L'allegreſſe te ſuit parmy l'aduerſité,
Et contre les aſſauts du plus cruel orage
Tu ſoûtiens la tranquillité.

Mais la conſcience gaſtée
Tremble au dedans ſous le remors.
Sa vaine inquietude égare ſes efforts,
Et les noires vapeurs dont elle eſt agitée
Offuſque meſme ſes dehors.

Malgré le Monde & ſes murmures,
Homme, tu ſçauras viure en paix,
Si ton cœur eſt d'accord de tout ce que tu fais,
Et s'il ne porte point de ſecrettes cenſures
Sur la chaleur de tes ſouhaits.

Aime les aduis qu'il t'enuoye,
Embraſſe leur correction,
Et pour te bien tenir en ta poſſeſſion,

Sur tout ne te hazarde à prendre aucune ioye,
Qu'aprés vne bonne action.

Méchans, cette vraye allegresse
N'entre iamais dans vostre cœur;
Le calme en est banny par la voix du Seigneur,
Et c'est faire vne injure à sa parole expresse,
Que vous vanter d'vn tel bon-heur.

Ne dites point, pour nous seduire,
Que vous viuez en pleine paix,
Qu'aucun mal-heur sur vous ne peut tomber iamais,
Et que rien d'assez vain pour pretendre à vous nuire,
N'en sçauroit venir aux effets.

Vous mentez, & l'ire diuine
Bien-tost contrainte d'éclater,
Dans vn triste neant vous va précipiter,
Et sous l'affreux débris d'vne prompte ruine
Tous vos desseins vont auorter.

Le iuste a ses routes diuerses,
Il se plaist dans l'affliction,
Il aime en Iesus-Christ la tribulation,
Et sçait que prendre gloire à souffrir des trauerses;
C'est en prendre à sa Passion.

Il voit celle qui vient des hommes
Auec mépris, auec couroux:
Aussi n'a-t'elle rien qu'il puisse trouuer doux,
Elle est foible, elle est vaine ainsi que nous le sómes,
Et perissable comme nous.

Elle n'est iamais si fidelle,
Qu'elle ne deçoiue à la fin,
Et la déloyauté de son éclat malin

Dans vn brillant nuage enueloppe auec elle
Vn long amas de noir chagrin.

Celle des bons toute ſecrette
N'a ny pompe, ny faux attraits,
Leur ſeule conſcience en forme tous les traits,
Et la bouche de l'homme à changer ſi ſujette,
Ne la fait, ny détruit iamais.

De Dieu ſeul part toute leur ioye,
De qui la ſainte actiuité
Remontant vers ſa ſource auec rapidité,
S'attache à la grandeur de la main qui l'enuoye,
Et s'abyſme en ſa verité.

L'amour de la gloire eternelle
Les ſçait ſi plainement ſaiſir,
Que leur ame eſt ſtupide à tout autre plaiſir,
Et que tout ce qu'on voit de gloire temporelle
Ne les touche d'aucun deſir.

Auſſi l'iſſuë en eſt funeſte
Pour qui ne s'en peut dégager,
Et qui de tout ſon cœur ne l'oſe negliger,
Ne peut auoir d'amour pour la gloire celeſte,
Ou cét amour eſt bien leger.

Douce tranquillité de l'ame,
Auant-gouſt de celle des Cieux,
Tu n'as point pour la Terre ou d'oreilles, ou d'yeux,
Et qui ſçait dédaigner la loüange & le blâme,
Sçait te poſſeder en tous lieux.

Oüy, ton calme eſt vne conqueſte
Que font auec facilité
Ceux dont la conſcience aime la netteté

Et le cœur eſt vn port où iamais la tempeſte
N'entre que par l'impureté.

Ry donc, Mortel, des vains mélanges
Qu'icy le Monde aime à former ;
Il a beau t'applaudir, ou te meſeſtimer,
Tu n'en és pas plus ſaint pour toutes ſes loüanges,
Ny moindre pour t'en voir blâmer.

Ce que tu vaux eſt en toy-meſme,
Tu fais ton prix par tes vertus,
Tous les encens d'autruy ſont encens ſuperflus,
Et ce qu'on eſt aux yeux du Monarque ſupréme,
On l'eſt par tout, & rien de plus.

Voy ton dedans, & conſidere
Le fond de ton intention :
Qui peut s'y regarder auec attention,
Soit qu'on parle de luy, ſoit qu'on veüille s'en taire,
N'en prend aucune émotion.

L'homme ne voit que le viſage,
Mais Dieu voit iuſqu'au fond du cœur:
L'homme des actions voit la vaine ſplendeur,
Mais Dieu cõnoiſt leur ſource, & voit dans le courage
Ou leur ſoüilleure, ou leur candeur.

Fay toûjours bien, & fuy le crime
Sans t'en donner de vanité,
Du mépris de toy-meſme arme ta ſainteté ;
Bien viure, & ne s'enfler d'aucune propre eſtime,
C'eſt la parfaite humilité.

La marque d'vne ame bien pure
Qui hors de Dieu ne cherche rien,
Et met en ſes bontez ſon vnique ſouſtien,

C'eſt d'eſtre ſans deſir qu'aucune creature
En diſe, ou penſe quelque bien.

Cette ſeuere negligence
Des témoignages du dehors,
Pour l'attacher à Dieu, reünit ſes efforts,
Et l'abandonne entiere à cette Prouidence,
Qu'adorent ſes heureux tranſports.

Ce n'eſt pas celuy qui ſe loüe,
Dit Saint Paul, qui ſera ſauué;
Qui s'approuue ſoy-meſme eſt ſouuent reprouué,
Et c'eſt celuy-là ſeul que ce grand Maiſtre auoüe,
Qui pour ſa gloire eſt reſerué.

Enfin cheminer dans ſa voye,
Faire auec luy forte vnion,
Ne ſe liér ailleurs d'aucune affection,
N'auoir que luy pour but, que ſon amour pour ioye,
C'eſt l'entiere perfection.

CHAPITRE VII.

De l'Amour de IESUS-CHRIST par dessus toutes choses.

O Qu'heureux est celuy qui de cœur & d'esprit
Sçait gouster ce que c'est que d'aimer Iesus-Christ,
Et joindre à cét amour le mépris de soy-mesme !
O qu'heureux est celuy qui se laisse charmer
Aux celestes attraits de sa beauté supréme,
Iusqu'à quitter tout ce qu'il aime
Pour vn Dieu qu'il faut seul aimer!

Ce doux & saint tyran de nostre affection
A de la jalousie & de l'ambition,
Il veut regner luy seul sur tout nostre courage,
Il veut estre aimé seul, & ne sçauroit souffrir
Qu'autre amour que le sien puisse entrer en partage,
Ny du cœur qu'il prend en ostage,
Ny des vœux qu'on luy doit offrir.

Aussi tout autre objet n'a qu'vn amour trompeur
Qui naist & se dissipe ainsi qu'vne vapeur,
Et dont la foy douteuse est souuent parjurée,
Le seul Iesus-Christ aime auec fidelité,
Et son amour pareil à sa source épurée
N'a pour bornes de sa durée
Que celles de l'Eternité.

Qui de la creature embrasse les appas
Trébuchera comme elle, & suiura pas à pas

D'vn si fragile appuy le débris infaillible :
L'amour de Iesus-Christ est d'vn contraire effet,
Qui le sçait embrasser en deuient inuincible,
Et sa défaite est impossible ,
Au temps par qui tout est défait.

Aime-le donc, Chrestien, comme le seul amy
Qui puisse enfin te faire vn bon-heur affermy,
Et sans cesse à ta perte opposer son merite :
De tout autre n'attens qu'vn entier abandon ,
C'est vne loy commune au haut du Ciel écrite ,
Qu'il faut vn iour que tout te quitte ,
Soit que tu le veüilles, ou non.

Vis & meurs en ce Dieu qui seul peut secourir,
Soit qu'il te faille viure, ou te faille mourir ,
Les foiblesses qu'en l'homme imprime la naissance :
Il donnera la main à ton infirmité ,
Et la profusion de sa reconnoissance
Sçaura reparer l'impuissance
De ce tout qui t'aura quitté.

Mais ie te le redis, il est amant jaloux,
Il est ambitieux & s'éloigne de nous,
Si-tost que nostre cœur pour vn autre soûpire:
Et si comme en son trône il n'est seul dans ce cœur,
Vn orgueil adorable à ses bontez inspire
Le dédain d'vn honteux empire
Que partage vn autre vainqueur.

Si de la creature entierement purgé
Tu luy sçauois offrir le tien tout dégagé,
Il y prendroit soudain la place qu'il veut prendre:
Tu luy dois tous tes vœux, & ce qu'vn lâche employ,
Sur de plus bas objets en fera se répandre ,

Quoy que tu veüeilles en attendre ;
C'est autant de perdu pour toy.

Ne mets point ton eſpoir ſur vn freſle roſeau ,
Qui panche au gré du vent , qui branſle au gré de l'eau ,
Sur le Monde en vn mot, ny ſur ſa flaterie :
Sa gloire n'eſt qu'vn ſonge, & ce qu'il en fait voir
Pour ſurprendre vn moment de folle reſverie,
Comme la fleur de la prairie ,
Tombera du matin au ſoir.

Tu ſeras toſt deçeu, ſi tu n'ouures les yeux
Qu'à ces dehors brillans qu'étale ſous les Cieux
De tant de vanitez l'éblouïſſante image :
Tu croiras y trouuer vn plein ſoulagement,
Tu croiras y trouuer vn ſolide aduantage
Pour n'y trouuer à ton dommage
Qu'vn déplorable amuſement.

Qui cherche Dieu par tout, ſçait le trouuer icy,
Qui ſe cherche par tout, ſçait ſe trouuer auſſi,
Mais par vn heur funeſte où ſa perte ſe fonde :
Il n'a point d'ennemis de qui le coup fatal
Puiſſe faire vne playe en ſon cœur ſi profonde ,
Et les forces de tout vn Monde
Pour luy nuire n'ont rien d'égal.

CHAPITRE VIII.

De l'amitié familiere de IESVS-CHRIST.

QVe ta presence, ô Dieu, donne à nos actions
Sous tes ordres sacrez vne vigueux docile !
Que tout va bien alors ! que tout semble facile
A la sainte chaleur de nos intentions !
Mais quand tu disparois, & que ta main puissante
Auec nos bons desirs n'entre plus au combat,
O que cette vigueur est soudain languissante !
Qu'aisement elle s'épouuante,
Et qu'vn foible ennemy l'abat !

Les consolations des sens irresolus
Tiennent le cœur en trouble & l'ame embarrassée,
Si Iesus-Christ ne parle au fond de la pensée
Ce langage secret qu'entendent ses Esleus :
Mais dans nos plus grands maux, à sa moindre parole,
L'ame prend le dessus de nostre infirmité,
Et le cœur mieux instruit en cette haute école
Garde vn calme qui nous console
De toute leur indignité.

Tu pleurois, Magdelaine, & ton frere au tombeau
Ne souffroit point de tresve à ta douleur fidelle,
Mais à peine on te dit, le Maistre vous appelle,
Que ce mot de tes pleurs fait tarir le ruisseau.
Tu te leues, tu pars, & ta douleur suiuie
Des doux empressemens d'vn amoureux transport,
Laissant regner la ioye en ton ame rauie,

Pour

Pour chercher l'Autheur de la vie,
Ne voit plus ce qu'a fait la mort.

Qu'heureux est ce momẽt, où ce Dieu de nos cœurs
D'vn ptofond déplaisir les éleue à la ioye !
Qu'heureux est ce moment où sa bonté déploye
Sur vn gros d'amertume vn peu de ses douceurs !
Sans luy ton ame aride à mille maux t'expose,
Tu n'es que dureté, qu'impuissance, qu'ennuy,
Et vrayement fol est l'homme, alors qu'il se propose
Le vain desir de quelque chose
Qu'il faille chercher hors de luy.

Sçais-tu ce que tu perds dans son éloignement ?
Tu perds vne presence en vrais biens si feconde,
Qu'aprés auoir perdu tous les sceptres du Monde,
Tu perdrois encor plus à la perdre vn moment.
Voy bien ce qu'est ce Monde, & te figure stable
Le plus pompeux éclat qui iamais t'y surprit,
Que te peut-il donner qui soit considerable,
Si les presens dont il t'accable
Te separent de Iesus-Christ ?

Sa presence est pour nous vn charmant Paradis,
C'est vn cruel Enfer pour nous que son absence,
Et c'est elle qui fait toute la difference
Du sort des Bien-heureux à celuy des Maudits :
Si tu peux dans sa veuë en tous lieux te conduire,
Tu te mets en estat de triompher de tout,
Tu n'as plus d'ennemis assez forts pour te nuire,
Et s'ils pensent à te détruire,
Ils n'en sçauroient venir à bout.

Qui trouue Iesus-Christ trouue vn rare tresor,
Il trouue vn bien plus grand que le plus grãd Empire,
Qui le perd, perd beaucoup, & j'ose le redire,

S'il perdoit tout vn Monde, il perdroit moins encor :
Qui le laisse échaper par quelque negligence,
Regorgeast-il de biens, il est pauure en effet ;
Et qui peut auec luy viure en intelligence,
Fust-il noyé dans l'indigence,
Il est, & riche, & satisfait.

O que c'est vn grand art que de sçauoir vnir
Par vn saint entretien, Iesus à sa foiblesse!
O qu'on a de prudence, alors qu'on a l'adresse,
Quand il entre au dedans, de l'y bien retenir !
Pour l'attirer chez toy rẽds ton ame humble & pure,
Sois paisible & deuot pour luy voir arresté,
Sa demeure auec nous au zele se mesure,
Et la deuotion asseure
Ce que gaigne l'humilité.

Mais ne pense iamais tellement l'embrasser,
Qu'vn momont ne te puisse éloigner de sa grace,
Pancher vers ces faux biens que le dehors entasse,
C'est de ton propre cœur toy-mesme le chasser.
Que si tu perds l'appuy de sa main redoutable,
Où pourra dans tes maux ton ame auoir recours ?
Où prendra-t'elle ailleurs vn appuy veritable,
Et qui sera l'amy capable
De te prester quelque secours.

Aime, pour viure heureux il te faut viure aimé ;
Il te faut des amis qui soient digne de l'estre,
Mais si par dessus eux tu n'aimes ce grand Maistre,
Ton cœur d'vn long ennuy se verra consumé :
Crois-en, ou ta raison, ou ton experience,
Toutes deux te diront qu'il n'est point d'autre bien,
Et que c'est au chagrin liurer ta conscience,
Que prendre ioye, ou confiance
Sur vn autre amour que le sien.

Tu dois plûtost choisir d'attirer sur tes bras
L'orgueil de tout vn Monde animé de colere,
Que d'offencer Iesus, que d'oser luy déplaire,
Que de viure vn moment & ne le cherir pas.
Donne luy tout ton cœur, & toutes tes tendresses;
Et ne souffrant chez toy personne en mesme rang,
Réponds en quelque sorte à ces pleines largesses,
Qui pour achepter tes caresses
Luy firent donner tout son sang.

Que tous s'entr'aiment donc à cause de Iesus,
Pour n'aimer que Iesus à cause de luy-mesme;
Rendons cette iustice à sa bonté supréme,
Qui sur tous les amis luy donne le dessus:
En luy seul, pour luy seul, tous ceux qu'il a fait naistre,
Tant ennemis, qu'amis, il les faut tous aimer,
Et demander pour tous à l'Autheur de leur estre,
Et la grace de le connoistre,
Et l'heur de s'en laisser charmer.

Ne desire d'amour, ny d'estime pour toy
Qui passant le commun te separe du reste,
C'est vn droit qui n'est dû qu'à la grandeur celeste,
D'vn Dieu qui là haut mesme est seul égal à soy.
Ne soûhaite regner dans le cœur de personne,
Ne fay regner non plus personne dans le tien,
Mais qu'au seul Iesus-Christ tout ce cœur s'abãdonne,
Que Iesus-Christ seul en ordonne
Comme chez tous les gens de bien.

Tire-toy d'esclauage, & sçache te purger
De ces vains embarras que font les creatures,
Sçaches en effacer iusqu'aux moindres teintures,
Romps iusqu'aux moindres nœuds qui puissent t'engager;

Dans ce détachement tu trouueras des aisles
Qui porteront ton cœur iusqu'aux pieds de ton Dieu,
Pour y voir & gouster ces douceurs immortelles,
Que dans celuy de ses fidelles
Sa bonté répand en tout lieu.

Mais ne croy pas atteindre à cette pureté
A moins que de là haut sa grace te preuienne,
A moins qu'elle t'attire, à moins qu'elle soûtienne
Les efforts chancelans de ta legereté.
Alors par le secours de sa pleine efficace,
Tous autres nœuds brisez, tout autre objet banny,
Seul hoste de toy-mesme, & maistre de la place,
Tu verras cette mesme grace
T'vnir à cét Estre infiny.

Aussi-tost que du Ciel dans l'homme elle descend,
Il n'a plus aucun foible, il peut tout entreprendre,
L'impression du bras qui daigne la répandre,
D'infirme qu'il estoit, l'a rendu tout-puissant:
Mais si-tost que ce bras la retire en arriere,
L'homme dénué, pauure, accablé de mal-heurs,
Et liuré par luy-mesme à sa foiblesse entiere,
Semble ne voir plus la lumiere,
Que pour estre en proye aux douleurs.

Ne perds pas toutefois le courage, ou l'espoir,
Pour sentir cette grace, ou partie, ou moins viue,
Mais presente vn cœur ferme à tout ce qui t'arriue,
Et beny de ton Dieu le souuerain vouloir.
Dans quelque excez d'ennuis qu'vn tel depart t'engage;
Souffre tout pour sa gloire attendant le retour,
Et songe qu'au Printemps l'Hyuer sert da passage,
Qu'vn profond calme suit l'orage,
Et que la nuit fait place au iour.

CHAPITRE IX.

Du manquement de toute ſorte de conſolation.

NOſtre ame neglige ſans peine
La conſolation humaine,
Quand la diuine la remplit:
Vne ſainte fierté dans ce dédain nous jette,
Et la parfaite ioye aiſement établit
L'heureux mépris de l'imparfaite.

Mais du coſté de Dieu demeurer ſans douceur
Quand nous foulons aux pieds toute celle du Monde,
Accepter pour ſa gloire vne douleur profonde,
Vn exil où luy-meſme il abyſme le cœur;
Ne nous chercher en rien alors que tout nous quitte,
Ne vouloir rien qui plaiſe alors que tout déplaiſt,
N'enuoyer, ny deſirs vers le propre intereſt,
Ny regards échapez vers le propre merite:
C'eſt vn effort ſi grand, qu'il ſe faut éleuer
Au deſſus de tout l'homme auant que l'entreprendre,
Sans ſe vaincre ſoy-meſme on ne peut y pretendre,
Et ſans faire vn miracle on ne peut l'acheuer.

Que fais-tu de grand ou de rare,
Si la paix de ton cœur s'empare
Quand la grace regne au dedans;

Si tu sens pleine ioye au moment qu'elle arriue,
Si tes vœux aussi-tost deuiennent plus ardens,
Et ta deuotion plus viue.

C'est l'ordinaire effet de son épanchement
Que d'enfanter le zele, & semer l'allegresse,
C'est l'accompagnement de cette grande hostesse,
Et tout le monde aspire à cét heureux moment.
Assez à l'aise marche, & fournit sa carriere
Celuy dont en tous lieux elle soûtient la Croix,
Du fardeau le plus lourd il ne sent point le poids,
Dans la nuit la plus sombre il a trop de lumiere,
Le Tout-puissant le porte, & le daigne éclairer,
Le Tout-puissant luy-mesme à sa course preside,
Et comme il est conduit par le souuerain guide,
Il n'est pas merueilleux s'il ne peut s'égarer.

Nous aimons ce qui nous console,
L'ame le cherche, l'ame y vole,
L'ame s'attache aux moindre attrait;
Elle panche toûjours vers ce qui la chatoüille,
Et difficilement l'homme le plus parfait
De tout luy-mesme se dépoüille.

Laurens le saint Martyr en vint pourtant à bout,
Quand Dieu le separa de Sixte son grand Prestre;
Il l'aimoit comme pere, il l'aimoit comme maistre,
Mais vn amour plus fort le détacha de tout.
D'vne perte si dure il fit des sacrifices
A l'honneur de ce Dieu qui couronnoit sa foy,
Il triompha du Siecle en triomphant de soy,
Par le mépris du Monde il braua les supplices:
Mais il auoit souffert cette mort constamment,
Auant que des bourreaux il éprouuast la rage,
Et parmy les tourmens ce qu'il eut de courage
Fut vn prix auancé de son détachement.

Ainſi cette ame toute pure
Mît l'amour de la creature
Sous les ordres du Createur:
Et ſon zele pour Dieu briſant toute autre chaiſne,
Préfera le vouloir du ſouuerain Autheur
A toute la douceur humaine.

Apprends de cét exemple à deſſerrer les nœuds,
Par qui l'affection, par qui le ſang te lie,
Ces puiſſans & doux nœuds qui font aimer la vie,
Et ſans qui l'homme a peine à s'eſtimer heureux.
Quitte vn amy ſans trouble alors que Dieu l'ordonne,
Voy ſans trouble vn amy te quitter à ſon tour,
Comme vn bien paſſager regarde ſon amour,
Sois égal quand il t'aime & quand il t'abandonne.
Faut-il pas aprés tout chacun s'entre-quitter?
Où tous les hommes vont, aucuns ne vont enſemble,
Et deuant ce grand Iuge, où le plus hardy tremble,
Le Roy le mieux ſuiuy ſe va ſeul preſenter.

Que l'homme a de combats à faire
Auant que de ſe bien ſouſtraire
A l'empire des paſſions;
Auant que de ſoy-meſme il ſoit ſi bien le maiſtre,
Qu'il pouſſe tout l'effort de ſes affections
Iuſqu'à l'Autheur de tout ſon eſtre.

Qui s'attache à ſoy-meſme auſſi-toſt l'en bannit,
Et qui peut ſur ſoy-meſme appuyer ſa foibleſſe
Gliſſe & tombe aiſément dans l'indigne molleſſe
Des conſolations que le ſiecle fournit.
Mais quiconque aime Dieu d'vne amour veritable,
Quiconque s'étudie à marcher ſur ſes pas,
Apprend ſi bien à fuir ces dangereux appas,
Que d'vne telle cheute il ſe rend incapable:
Rien de la part des ſens ne le ſçauroit toucher,

Et loin de prester l'ame à leurs vaines delices,
Les grands trauaux pour Dieu, les rudes exercices,
Sont tout ce qu'en la vie il se plaist à chercher.

Quand donc tu sens parmy ton zele
Quelque douceur spirituelle
Dont s'échauffe ta volonté,
Rends humble grace à Dieu de ce feu qu'elle excite,
Et recognoy que c'est vn don de sa bonté,
Et non l'effet de ton merite.

Quoy que ce soit vn bien sur tous autres exquis,
D'vne excessiue ioye arreste la surprise,
N'en sois pas plus enflé quand Dieu t'en fauorise,
Et n'en presume pas desia le Ciel acquis :
En toutes actions sois-en mieux sur tes gardes,
Que ton humilité sçache s'en redoubler,
Plus il te donne à perdre, & plus tu dois trembler,
Tant plus il t'enrichit, & tant plus tu hazardes.
Ces momens passeront auec tous leurs attraits,
Et la tentation se coulant en leur place
Y fera succeder l'orage & la bonace,
Les troubles au repos, & la guerre à la paix.

Si toute leur douceur partie
Laisse ta vigueur amortie,
Ne desespere pas soudain ;
Mais à l'humilité joignant la confiance,
Attens que le Tres-haut daigne abaisser la main
Au secours de ta patience.

Ce Dieu toûjours tout bon, & toûjours tout-puissát,
Ce Dieu dans ses bontez toûjours inépuisable,
Peut faire vn nouueau don d'vne grace plus stable,
D'vne vigueur plus ferme à ton cœur languissant.
Vous le sçauez, Deuots, qui marchez dans sa voye,

Qu'on y voit tour à tour la paix & les combats ;
Qu'on y voit l'amertume y ſuiure les appas,
Qu'on y voit le chagrin y ceder à la ioye :
Les Saints meſmes, les Saints tous comblez de ce don
Ont éprouué ſouuent de ces viciſſitudes,
Et ſenty des momens tantoſt doux, tantoſt rudes,
Par la pleine aſſiſtance & l'entier abandon.

Crois-en Dauid ſur ſa parole ;
Tant que la grace le conſole
C'eſt ainſi qu'il en parle à Dieu :
Lors que de tes faueurs ie gouſtois l'abondance,
Ie le diſois, Seigneur, qu'aucun temps, aucun lieu,
Ne pourroit troubler ma conſtance.

A cette fermeté ſuccede la langueur
Par le depart ſubit de cette meſme grace :
Tu n'as fait, luy dit-il, que détourner ta face,
Et le trouble auſſi-toſt s'eſt ſaiſi de mon cœur.
Cependant il conſerue vne eſperance entiere,
Et dans cette langueur raſſemblant ſes eſprits,
Iuſqu'à toy, pourſuit-il, j'éleueray mes cris,
Ouy, juſqu'à toy, mon Dieu, j'enuoyeray ma priere ;
Il en obtient le fruit, & change de diſcours :
Le Seigneur à mes maux eſt deuenu ſenſible,
Dit-il, & la pitié l'ayant rendu flexible,
Luy-meſme il a voulu deſcendre à mon ſecours.

Veux-tu ſçauoir de quelle ſorte
Agit cette grace plus forte,
Eſcoute ſes rauiſſemens :
Tu diſſipes, ô Dieu, l'aigreur de ma triſteſſe,
Tu changes en plaiſirs tous mes gemiſſemens,
Et m'enuironnes d'allegreſſe.

Puiſque Dieu traite ainſi meſmes les plus grands (Saints,
Nous autres mal-heureux perdrõs-nous tout courage

Pour voir que nostre vie icy bas se partage
Aux inégalitez qui troublent leurs desseins ?
Voyons tantost le feu, voyons tantost la glace
Dans nos cœurs tour à tour se mesler sans arrest:
L'Esprit ne va-t'il pas & vient comme il luy plaist?
Son bon plaisir luy seul le retient, ou le chasse.
Iob en sert de témoin : Tu le veux, ô Seigneur,
Disoit-il, que ton bras nous defende & nous quitte,
Et tu nous fais à peine vn moment de visite
Qu'aussi-tost ta retraite éprouue nostre cœur.

Surquoy faut-il donc que iespere
Et dans l'excez de ma misere
Surquoy puis-je me confier,
Sinon sur la grandeur de sa misericorde,
Et sur ce que sa grace aime à iustifier
Ceux à qui sa bonté l'accorde.

Soit que i'aye auec moy toûjours des gens de bien,
De fideles amis, ou de vertueux Freres,
Soit que des beaux Traitez les conseils salutaires,
Soit que les liures saints me seruent d'entretien;
Qu'en Hymnes, qu'en doux chants vn Chœur pour moy resonne,
Ces Freres, ces amis, ces liures & ce Chœur,
Tout cela n'a pour moy ny force ny saueur,
Lors qu'à ma pauureté la Grace m'abandonne;
Et l'vnique remede en cette extremité,
C'est vne patience égale au mal extréme,
Vne abnegation parfaite de soy-mesme,
Pour accepter de Dieu toute la volonté.

Ie n'ay point veu d'ame si sainte,
D'ame si fortement atteinte,
De Religieux si parfait,
Qui n'ait senty la grace en luy comme sechée

N'y verser quelquefois aucun sensible attrait,
Ou veu sa ferueur relâchée.

Aucun n'est éclairé de rayons si puissans,
Aucune ame si haut ne se trouue rauie,
Qui n'ait veu sa clarté precedée, ou suiuie
D'vne attaque, ou du Diable, ou de ses propres sens:
Aucun n'est digne aussi de la viue lumiere
Par qui Dieu se découure à l'esprit recueilly,
S'il ne s'est veu pour Dieu viuement assailly,
S'il n'a franchy pour Dieu quelque rude carriere.
Ne t'ébranle donc point dans les tentations,
Ne t'inquiete point de leurs inquietudes,
D'elles naistra le calme, & leurs coups les plus rudes
Sont les auantcoureurs des consolations.

Puissant Maistre de la Nature,
Ta sainte parole en asseure
Ceux qu'elles auront éprouuez:
Sur qui vaincra, dis-tu, ie répandray ma gloire,
Et de l'Arbre de vie il verra reseruez
Les plus doux fruits pour sa victoire.

Cette douceur du Ciel en tombe quelquefois
Pour fortifier l'homme à vaincre l'amertume,
L'amertume la suit, de peur qu'il n'en présume
Le Ciel ouuert pour luy sans plus porter de Croix:
Car enfin le bien mesme est souuent vne porte
Par qui la propre estime entre auec la vertu,
Et bien que l'ennemy nous paroisse abbatu,
Le Diable ne dort point, & la chair ne'est pas morte.
On se doit donc sans cesse au combat disposer,
En craindre à tous momens quelques succez contraires,
Puisqu'à droite & qu'à gauche on a des aduersaires
Qui ne sçauent que c'est que de se reposer.

CHAPITRE X.

De la recognoiſſance pour les graces de Dieu.

O Que tu ſçais mal te cognoiſtre,
Mortel, & que mal à propos
Toy que pour le trauail Dieu voulut faire naiſtre,
Tu cherches icy du repos !
Songe plus à la patience
Qu'à cette aimable confiance
Que verſent dans les cœurs ſes conſolations,
Et te prepare aux Croix que ſa iuſtice enuoye,
Plus qu'à cette innocente ioye
Que meſlent ſes bontez aux tribulations.

Quels Mondains à Dieu ſi rebelles
De leurs ames voudroient bannir
Le gouſt de ces douceurs toutes ſpirituelles,
S'ils pouuoient toûjours l'obtenir ?
Les pompes que le Siecle étale
N'ont iamais rien qui les égale,
Les delices des ſens n'en ſçauroient approcher :
Et de quelques appas qu'elles nous ſemblent pleines,
Celles du Siecle enfin ſont vaines,
Et la honte s'attache à celles de la Chair.

Mais les douceurs ſpirituelles,
Seules dignes de nos deſirs,
Seules n'ont rien de bas, & ſeules toûjours belles
Forment de ſolides plaiſirs.
C'eſt la vertu qui les fait naiſtre,

Et Dieu, cét adorable maistre,
N'en est iamais auare aux cœurs purs & constans ;
Mais on n'en joüit pas autant qu'on le souhaite,
Et l'ame la moins imparfaite
Voit la tentation ne cesser pas long-temps.

Par trop d'espoir en nos merites
La fausse liberté d'esprit
S'oppose puissamment à ces douces visites
Dont nous regale Iesus-Christ.
Lors que sa grace nous console,
D'vn seul accent de sa parole
Il remplit tout l'excez de sa benignité :
Mais l'hõme y répond mal, l'homme l'en desauouë,
S'il ne rend graces, s'il ne louë,
S'il ne rapporte tout à sa haute bonté.

Veux-tu que la grace diuine
Coule abondamment dans ton cœur?
Fais remonter ses dons iusqu'à leur origine.
N'en sois point ingrat à l'Autheur.
Il fait toûjours grace nouuelle
A qui pour la moindre estincelle
Luy témoigne vn esprit vrayement reconnoissant,
Mais il sçait bien aussi remplir cette menace,
D'oster au superbe la grace
Dont il prodigue à l'humble vn effet plus puissant.

Loin, consolations funestes,
Qui m'ostez la componction,
Loin de moy ces pensers qui semblent tous celestes,
Et m'enflent de presomption.
Dieu n'a pas toûjours agreable
Tout ce qu'vn deuot trouue aimable,
Toute éleuation n'a pas la sainteté : (nes,
On peut monter bien haut sans atteindre aux couron-

Toutes douceurs ne ſont pas bonnes,
Et tous les bons deſirs n'ont pas la pureté.

I'ayme, j'aime bien cette Grace
Qui me ſçait mieux humilier,
Qui me tient mieux en crainte, & iamais ne ſe laſſe
De m'apprendre à mieux m'oublier.
Ceux que ces dons daignent inſtruire,
Ceux qui ſçauent ou peut reduire
Le douloureux effet de ſa ſubſtraction,
Iamais du bien qu'ils font n'oſent prendre la gloire,
Iamais n'oſtent de leur memoire,
Qu'ils ne ſont que miſere & qu'imperfection.

Qu'vne ſainte recognoiſſance
Rende donc à Dieu tout le ſien,
Et n'impute qu'à toy, qu'à ta propre impuiſſance,
Tout ce qui s'y meſle du tien :
Ie m'explique, & ie te veux dire,
Que des Graces que Dieu t'inſpire
Tu pouſſes iuſqu'à luy d'humbles remercimens ;
Et que te chargeant ſeul de toutes tes foibleſſes,
Tu te proſterne, tu confeſſes
Qu'il ne te peut deuoir que de longs chaſtimens.

Mets-toy dans le plus bas eſtage,
Il te donnera le plus haut,
C'eſt par l'humilité que le plus grand courage
Montre pleinement ce qu'il vaut :
La hauteur meſme dans le Monde
Sur ce bas eſtage ſe fonde,
Et le plus haut ſans luy n'y ſçauroit ſubſiſter ;
Le plus grand deuant Dieu c'eſt le moindre en ſoy-meſme,
Et les vertus que le Ciel aime
Par les raualemens trouue l'art d'y monter.

La gloire des Saints ne s'acheuë
Que par le mépris qu'ils en font,
Leur abaiſſement croiſt autant qu'elle s'éleue,
Et deuient toûjours plus profond:
La vaine gloire a peu de place
Dans vn cœur où regne la grace,
L'amour de la celeſte occupe tout le lieu,
Et cette propre eſtime où ſe plaiſt la Nature,
Ne ſçauroit trouuer d'ouuerture
Dans celuy qui ſe fonde & s'affermit en Dieu.

Quand l'homme à cét Eſtre ſublime
Rend tout ce qu'il reçoit de bien,
D'aucun autre icy bas il ne cherche l'eſtime,
Icy bas il ne voit plus rien.
Dans le combat, dans la victoire
De tels cœurs ne veulent de gloire
Que celle que Dieu ſeul fait tomber de ſes mains:
Tout leur amour eſt Dieu, tout leur but ſa loüange,
Tout leur ſouhait, que ſans mélange
Elle éclate par tout, en eux, en tous les Saints.

Auſſi ſa bonté ſemble croiſtre
Des loüanges que tu luy rends,
Et pour ſes moindres dons ſçauoir le reconnoiſtre,
C'eſt en meriter de plus grands:
Tien ſes moindres graces pour grandes,
N'en reçoy point que tu n'en rendes,
Croy plus auoir receu que tu n'as merité,
Eſtime precieux, eſtime incomparable
Le don le moins conſiderable,
Et redouble ſon prix par ton humilité.

Si dans les moindres dons tu paſſes
A conſiderer leur autheur,
Verras-tu rien de vil, rien de foible en ſes graces,

Rien de contemptible à ton cœur ?
On ne peut ſans ingratitude
Nommer rien de bas, ny de rude,
Quand il vient d'vn ſi grand & ſi doux Souuerain;
Et quand il fait pleuuoir des maux & des trauerſes,
Ce ne ſont que graces diuerſes
Dont auec pleine ioye il faut benir ſa main.

Cette Charité toûjours viue
Qui n'a que noſtre bien pour but,
Diſpoſe auec amour tout ce qui nous arriue,
Et fait tout pour noſtre ſalut.
Montre vne ame recognoiſſante
Quand tu ſens la grace puiſſante,
Sois humble & patient dans ſa ſubſtraction;
Ioins pour la rappeler les pleurs à la priere,
Et de peur de la perdre entiere,
Vnis la vigilance à la ſoûmiſſion.

†
IHS

CHAPITRE XI.

Du petit nombre de ceux qui aiment la Croix de IESVS-CHRIST.

QVe d'hommes amoureux de la gloire celeste
Enuisagent la Croix comme vn fardeau funeste,
Et cherchent à gouster les consolations,
Sans vouloir faire essay des tribulations !
Iesus-Christ voit par tout cette humeur variable,
Il n'a que trop d'amis pour se soir à sa table,
Aucun dans le banquet ne veut l'abandonner,
Mais dedans le Desert il est seul à jeusner :
Tous luy demandent part à sa pleine allegresse,
Mais aucun n'en veut prendre à sa pleine tristesse,
Et ceux de qui l'ardeur est plus prompte à souffrir,
Le quittent les premiers quand il luy faut souffrir.

Iusqu'à la fraction de ce pain qu'il nous donne
Assez de monde icy le suit & l'enuironne,
Mais peu de son amour s'y laissent enflâmer
Iusqu'à boire auec luy dans le calice amer.
Les miracles brillans dont il séme sa vie
Par leur éclat à peine échauffent nostre enuie,
Que sa honteuse mort refroidit nos esprits,
Iusqu'à ne vouloir plus de ce don à ce prix.

Beaucoup auec chaleur l'aiment & le benissent,
Dont au premier reuers les loüanges tarissent :
Tant qu'ils n'ont à gemir d'aucune aduersité,

Qu'il n'épanche sur eux que sa benignité,
Cette faueur sensible aisément sert d'amorce
A soustenir leur zele & conseruer leur force;
Mais quand cette bonté se cache tant soit peu,
Vne soudaine glace amortit tout ce feu,
Et les restes fumans de leur feruеur éteinte
Ne font partir du cœur que murmure & que plainte,
Tandis qu'au fond de l'ame vn lâche estonnement
Va de la fermeté jusqu'à l'abatement.

En vsez-vous ainsi, vous dont l'amour extréme
N'embrasse Iesus-Christ qu'à cause de luy-mesme,
Et qui sans regarder vostre propre interest
N'auez de passion que pour ce qui luy plaist?
Vous voyez d'vn méme œil tout ce qu'il vous enuoye,
Vous l'aimez dans l'angoisse ainsi que dans la ioye,
Vous le sçauez benir dans la prosperité,
Vous le sçauez loüer dans la calamité;
Vne égale constance attachée à ses traces
Dans l'vn & l'autre sort trouue à luy rendre graces,
Et quand iamais pour vous il n'auroit que rigueur,
Mesmes remerciemens partiroient de vos cœurs.

Pur amour de Iesus, que ta force est estrange
Quand l'amour propre en toy ne fait aucun mé-
lange,
Et que de l'interest pleinement dépoüillé
D'aucun regard vers nous tu ne te vois soüillé!
N'ont ils pas vn amour seruile & mercenaire,
Ces cœurs qui n'aiment Dieu que pour se satis-
faire,
Et ne le font l'objet de leurs affections
Que pour en receuoir des consolations?

Aimer Dieu de la sorte, & pour nos aduantages,
C'est mettre indignement ses bontez à nos gages,

Croire d'vn peu de vœux payer vn grand appuy,
Et nous-mesmes enfin nous aimer plus que luy.
Mais où trouuera-t'on vne ame si purgée,
D'espoir de tout salaire à ce point dégagée,
Qu'elle aime à seruir Dieu sans se considerer,
Et ne cherche en l'aimant que l'heur de l'adorer ?

Certes il s'en voit peu de qui l'amour soit pure
Iusqu'à se dépoüiller de toute creature ;
Et s'il est sur la Terre vn vray pauure d'esprit,
Qui détaché de tout, soit tout à Iesus-Christ,
C'est vn tresor si grand, que ces mines fecondes
Que la Nature écarte au bout des nouueaux Mondes,
Ces mers où se durcit la perle & le coral,
N'en ont iamais conceu qui fust d'vn prix égal.

Mais aussi ce n'est pas vne conqueste aisée,
Qu'à ses premiers desirs l'homme trouue exposée,
Quand pour y paruenir il donne tout son bien,
Auec ce grand effort il ne fait encor rien ;
Quelque aspre penitence icy-bas qu'il s'impose,
Ses plus longues rigueurs sont encor peu de chose ;
Que sur chaque science il applique son soin,
Qu'il la possede entiere, il est encor bien loin.

Qu'il ait mille vertus, dont l'heureux assemblage
De tous leurs ornemens pare son grand courage,
Que sa deuotion, que ses hautes ferueurs
Attirent chaque iour de nouuelles faueurs ;
Sçache qu'il luy demeure encor beaucoup à faire
S'il manque en ce point seul qui seul est necessaire.
Tu sçais quel est ce point, ie l'ay trop repeté,
C'est qu'il se quitte encor quand il a tout quitté,
Que de tout l'amour propre il face vn sacrifice,
Que de luy-mesme enfin luy-mesme il se bannisse,

Et qu'éleué par là dans vn estat parfait,
Il croye, ayant fait tout, n'auoir encor rien fait.

Qu'il estime fort peu, suiuant cette Maxime,
Tout ce qui peut en luy meriter grande estime,
Que luy-mesme il se dise, & du fond de son cœur,
Seruiteur inutile aux emplois du Seigneur.
La Verité l'ordonne; Aprés auoir, dit-elle,
Remply tous les deuoirs où ma voix vous appelle,
Aprés auoir tout fait ce que ie vous prescris,
Gardez encor pour vous vn sincere mépris,
Et nommez-vous encor disciples indociles,
Seruiteurs faineans, esclaues inutiles.

Ainsi vrayement tout nud, vrayement pauure d'esprit,
Tout détaché de tout, & tout à Iesus-Christ,
Auec le Roy Prophete il aura lieu de dire;
Ie n'ay plus rien en moy, que ce que Dieu m'inspire;
I'y suis seul, i'y suis pauure. *Aucun n'est toutefois*
Ny plus riche en vrais biens, ny plus libre en son choix,
Ny plus puissant enfin que ce chetif esclaue,
Qui foulant tout aux pieds luy-mesme encor se braue,
Et rompant auec soy pour s'vnir à son Dieu,
Sçait en tout & par tout se mettre au plus bas lieu.

CHAPITRE XII.

Du chemin Royal de la ſainte Croix.

HOmme, apprens qu'il te faut renoncer à toy-
meſme,
Que pour ſuiure Ieſus il faut porter ta Croix.
Pour beaucoup de mortels voila de rudes loix,
Voila de fâcheux mots pour vn eſprit qui s'aime;
Mais il ſera plus rude encor & plus fâcheux,
Pour qui n'aura ſuiuy ce chemin épineux,
D'entendre au dernier iour ces dernieres paroles:
Loin de moy, mal-heureux, loin, maudits cri-
minels,
Qui des biens paſſagers auez fait vos idoles,
Trébuchez loin de moy dans les feux eternels.

En ce iour étonnant, qui du ſein de la poudre
Fera ſortir nos os à leur chair raſſemblez,
Les Bergers & les Roys également troublez
Craindront de cét Arreſt l'épouuentable foudre.
Les abiſmes ouuerts des celeſtes rigueurs,
D'vn tremblement égal rempliront tous les cœurs
Où cette auguſte Croix ne ſera point empreinte;
Mais ceux qui maintenant ſuiuent ſon étendart,
Verront lors tout fremir d'vne trop iuſte crainte,
Et dans ce vaſte effroy n'auront aucune part.

Ce ſigne au haut du Ciel tout brillant de lumiere,
Quand Dieu ſe fera voir dedans ſon Tribunal,

Sera de ses Esleus le bien-heureux fanal,
Et des victorieux l'éclatante banniere.
Lors du Crucifié les dignes seruiteurs,
Qui pour en estre icy les vrais imitateurs
Ont vescu de la Croix esclaues volontaires,
Auront à son aspect de pleins rauissemens,
Et ne s'en promettront que d'eternels salaires,
Quand le reste en craindra d'eternels châtimens.

La Croix ouure l'entrée au trône de la gloire,
Par elle ce Royaume est facile à gaigner,
Aime donc cette Croix par qui tu dois regner,
En elle est le salut, la vie, & la victoire:
L'inuincible soûtien contre tous ennemis,
Des celestes douceurs l'épanchement promis,
Et la force de l'ame ont leurs sourses en elle;
L'esprit y voit sa ioye & sa tranquillité,
Il y voit des vertus le comble & le modele,
Et la perfection de nostre sainteté.

C'est elle seule aussi qui doit estre suiuie,
Ce seroit t'abuser que prendre vn autre but,
Hors d'elle pour ton ame il n'est point de salut,
Hors d'elle point d'espoir de l'eternelle vie.
Ie veux bien te le dire & redire cent fois,
Si tu ne veux perir, charge sur toy ta Croix,
Suy du Crucifié les douloureuses traces;
Et les dons attachez à ce glorieux faix
Attirant dans ton cœur les tresors de ses graces,
T'éleueront au Ciel, pour y viure à iamais.

Il a marché deuant, il a porté la sienne,
Il t'a montré l'exemple en y mourant pour toy,
Et cette mort te laisse vne amoureuse loy
D'en porter vne égale, & mourir en la tienne,
Si tu meurs auec luy, tu viuras auec luy;

La part que tu prendras à ſon mortel ennuy,
Tu l'auras aux grandeurs qui ſuiuent ſa victoire:
La meſure eſt pareille, & c'eſt bien vainement
Qu'on s'imagine au Ciel auoir part à ſa gloire,
Quand on n'a point icy partagé ſon tourment.

Ainſi pour arriuer à cette pleine ioye,
Tout conſiſte en la Croix, & tout giſt à mourir;
C'eſt par là que le Ciel ſe laiſſe conquerir,
Et Dieu pour nous ſauuer n'a point fait d'autre voye.
La veritable vie & la ſolide paix,
Le calme interieur de nos plus doux ſouhaits,
Le vray repos enfin, c'ſt la Croix qui le donne:
Apprens donc ſans relâche à te mortifier,
Et ſçache que quiconque aſpire à la couronne,
C'eſt à la ſeule Croix qu'il ſe doit confier.

Reuoy de tous les temps l'image retracée,
Marche de tous coſtez, cherche de toutes parts,
Iuſqu'au plus haut des Cieux éleue tes regards,
Iuſqu'au fond de la terre abyſme ta penſée:
Voy ce qu'à de plus haut la contemplation,
Voy ce qu'à de plus ſeur l'humiliation,
Ne laiſſe rien à voir dans toute la Nature;
Tu ne trouueras point à faire d'autre choix,
Tu ne trouueras point, ny de route plus ſeure,
Ny de chemin plus haut que celuy de la Croix.

Va plus outre, & de tout abſolument diſpoſe,
Regle tout ſous ton ordre au gré de ton deſir,
Tu ne manqueras point d'objets de déplaiſirs,
Tu trouueras par tout à ſouffrir quelque choſe,
Ou de force, ou de gré, quoy qu'on veüille eſperer,
Toûjours dequoy ſouffrir, & dequoy ſoûpirer,

Nous presente par tout la Croix ineuitable ;
Et nous sentons au corps toûjours quelque douleur,
Ou quelque trouble en l'ame encor plus intraitable,
Qui semble tour à tour nous liurer au mal-heur.

Dieu te delaissera quelquefois sans tendresse,
Souuent par le prochain tu seras exercé,
Souuent dans le chagrin par toy-mesme enfoncé
Tu deuiendras toy-mesme à charge à ta foiblesse :
Souuent & sans remede & sans allegement
Tu ne rencontreras dans cét accablement
Rien qui puisse guerir ny relâcher ta peine:
Ton seul recours alors doit estre d'endurer
Par vne patience égale à cette gesne,
Tant il plaist à ton Dieu de la faire durer.

Ses ordres amoureux veulent ainsi t'instruire
A souffrir l'amertume & pleine & sans douceur,
Afin que ta vertu laisse aller tout ton cœur
Où son vouloir sacré se plaist à le conduire :
Il te veut tout soûmis, & par l'aduersité
Il cherche à voir en toy croistre l'humilité,
A te donner vn goust plus pur de sa souffrance :
Car aucun ne la gouste enfin si purement
Que celuy qu'a daigné choisir sa prouidence,
Pour luy faire éprouuer vn semblable tourment.

La Croix donc en tous lieux est toûjours preparée,
La Croix t'attend par tout, & par tout suit tes pas;
Fuy-la de tous costez, & cours où tu voudras,
Tu n'éuiteras point sa rencontre asseurée:
Tel est nostre destin, telles en sont les loix,
Tout homme pour luy-mesme est vne viue Croix,
Pesante d'autant plus que plus luy-mesme il s'aime;

Et comme il n'eſt en ſoy que miſere & qu'ennuy,
En quelque lieu qu'il aille, il ſe porte luy-meſme,
Et rencontre la Croix qu'il y porte auec luy.

Regarde ſous tes pieds, regarde ſur ta teſte,
Regarde-toy dedans, regarde-toy dehors,
N'oublie aucuns ſecrets, n'épargne aucuns efforts,
Tu trouueras par tout cette Croix toûjours preſte :
Tu trouueras par tout tes ſecrets confondus,
Ton eſperance vaine, & tes efforts perdus,
Si tu n'es en tous lieux armé de patience :
C'eſt là l'vnique effort qui te puiſſe en tous lieux
Sous vn ferme repos calmer la conſcience,
Et te preſter vne aide à meriter les Cieux.

Porte-là de bon cœur, cette Croix ſalutaire,
Que tu vois attachée à ton infirmité,
Fais vn hommage à Dieu d'vne neceſſité,
Et d'vn mal infaillible vn tribut volontaire.
Elle te portera toy-meſme en tes trauaux,
Elle te conduira par le milieu des maux
Iuſqu'à cét heureux port où la peine eſt finie ;
Mais ce n'eſt pas icy que tu dois l'eſperer,
La fin des maux conſiſte en celle de la vie,
Et l'on trouue à gemir autant qu'à reſpirer.

Que ſi c'eſt à regret, lâche, que tu la portes,
Si par de vains efforts tu l'oſes rejetter,
Tu te fais vn fardeau plus fâcheux à porter,
Tu l'attaches à toy par des chaînes plus fortes:
Son joug mal ſecoüé deuenu plus peſant
Te charge malgré toy d'vn amas plus cuiſant,
Impoſe vn nouueau comble à tes inquietudes;
Ou bien ſi tu te peux deffaire d'vne Croix,

Ce n'est que faire place à d'autres Croix plus rudes,
Qui te viennent sur l'heure accabler de leur poids.

Te pourrois-tu soustraire à cette loy commune,
Dont aucun des mortels n'a pû se dispencer ?
Quel Monarque par là n'a ton point veu passer ?
Qui des Saints a vescu sans croix, sans infortune ?
Ton maistre Iesus-Christ n'eut pas vn seul moment
Dégagé des douleurs & libre du tourment
Que de sa Passion auançoit la memoire ;
Il fallut comme toy qu'il portast son fardeau,
Il luy fallut souffrir pour se rendre à sa gloire,
Et pour monter au trône entrer dans le tombeau.

Quel priuilege as-tu, vil amas de poussiere,
Dont tu t'oses promettre vn plus heureux destin,
Crois-tu monter au Ciel par vn autre chemin,
Crois-tu vaincre icy-bas sous vne autre banniere ?
Quoy ! tant que Iesus-Christ a voulu respirer,
Il n'a fait que gemir, il n'a fait qu'endurer,
Les plus beaux iours pour luy n'ont esté que supplices ;
Et tu ne veux pour toy que pompe & que plaisirs,
Qu'vne oisiueté vague où flottent les delices,
Qu'vne pleine licence où nagent tes desirs !

Tu t'abuses pecheur, si ton ame charmée
Cherche autre chose icy que tribulations,
Elle n'y peut trouuer que des afflictions,
Que des Croix dont la vie est toute parsemée:
Souuent mesmes, souuent nous voyons arriuer
Que plus l'homme en esprit apprend à s'éleuer,
Et plus de son exil les Croix luy sont pesantes ;
Tel est d'vn saint amour le digne empressement,
Que plus dans nostre cœur ses flâmes sont puissantes,
Plus il nous fait sentir nostre bannissement.

Ce cœur ainſi ſenſible & touché de la ſorte
N'eſt pas pourtant ſans ioye au milieu des douleurs,
Et le fruit qu'il reçoit de ſes propres mal-heurs
S'augmente d'autant plus que ſa ſouffrance eſt forte :
A peine porte-t'il cette Croix ſans regret,
Que Dieu par vn ſecours & ſolide & ſecret
Tourne ſon amertume en douce confiance ;
Et plus ce triſte corps eſt ſous elle abatu,
Plus par la grace vnie à tant de patience
L'eſprit fortifié s'éleue à la vertu.

Comme l'experience a toûjours fait connoiſtre
Que le nœud de l'amour eſt la conformité,
Il ſoûpire à toute heure aprés l'aduerſité
Qui le fait d'autant mieux reſſembler à ſon maiſtre :
L'impatient deſir de cét heureux rapport
Dans vn cœur tout de flâme eſt quelque fois ſi fort,
Qu'il ne voudroit pas eſtre vn moment ſant ſouffrance,
Et croit auec raiſon, que plus il peut ſouffrir,
Plus il plaiſt à ce maiſtre, & qu'enfin ſa conſtance
Eſt le plus digne encens qu'il luy ſçauroit offrir.

Mais ne preſume pas que la vertu de l'homme
Produiſe d'elle-meſme vne telle ferueur,
C'eſt de ce maiſtre aimé la celeſte faueur,
Qui la fait naiſtre en nous, l'y nourrit, l'y conſomme :
C'eſt de ſa pleine grace vn ſacré mouuement
Qui ſur la chair fragile agit ſi puiſſamment,
Que tout l'homme luy cede, & ſe fait violence :
Et que ce qu'il abhorre, & que ce qu'il refuit,
Si-toſt que cette grace entre dans la balance,
Deuient tout ce qu'il aime, & tout ce qu'il pourſuit.

Ce n'eſt pas de nos cœurs la pente naturelle
De porter vne Croix, de ſe plaire à pâtir,
De châtier le corps pour mieux aſſujettir
Sous les loix de l'eſprit ce dangereux rebelle :
Il n'eſt pas naturel de craindre & fuïr l'honneur,
De tenir le mépris à ſouuerain bon-heur,
De n'auoir pour ſoy-meſme aucune propre eſtime,
De ſupporter la perte auec tranquillité,
Et d'eſtre des mal-heurs la butte & la victime
Sans faire aucun ſouhait pour la proſperité.

Tu ne peux rien, Mortel, de toutes ces merueilles,
Quand ce n'eſt que ſur toy que tu jettes les yeux ;
Mais quand ta confiance eſt toute entiere aux Cieux,
Elle en reçoit pour toy des forces ſans pareilles :
Alors victorieux de tous tes ennemis,
La chair ſous toy domptée, & le Monde ſoûmis,
Ton ame de tes ſens ne ſe voit plus captiue ;
Et tu braues par tout le Prince de l'Enfer,
Quand ton cœur à ſa rage oppoſe vne foy viue,
Et ton front cette Croix qui ſçeut en triompher.

Reſous-toy, reſous-toy, mais d'vn courage extréme,
En ſeruiteur fidelle, à porter cette Croix,
Où ton maiſtre luy-meſme a rendu les abois
Preſſé du ſeul amour qu'il auoit pour toy-meſme.
Te rediray-je encor qu'il te faut preparer
A mille & mille maux que force d'endurer
Le cours de cette triſte & miſerable vie ?
Te rediray-je encor que le premier peché
En a ſemé par tout vne ſuite infinie,
Qui ſçauront te trouuer, où que tu ſois caché ?

Ie ne m'en laſſe point, ouy, c'eſt l'ordre des choſes,
Il n'eſt point de remede à ce commun mal-heur.
Tu te verras ſans ceſſe accablé de douleur,

Si tu ne veux ſouffrir, ſi tu ne t'y diſpoſes.
Contemple de Ieſus l'affreuſe paſſion,
Boy ſon Calice amer auec affection,
Si tu veux auoir part dedans ſon heritage;
Et remets, en ſouffrant, le ſoin à ſa bonté
De conſoler tes maux durant cét eſclauage,
Et d'ordonner de tout ſuiuant ſa volonté.

Cependant de ta part ne reçoy qu'auec ioye
Ce qu'il te fait ſouffrir de tribulations,
Repute-les pour toy des conſolations,
Des graces que ſur toy ſa main propre déploye.
Songe que quoy qu'icy tu puiſſes ſupporter,
Tes maux, pour grands qu'il ſoient, ne peuuent meriter
Le bien qui t'eſt promis en la gloire future;
Et que quand tu pourrois ſouffrir tous les mépris,
Souffrir tous les reuers dont gemit la Nature,
Tu ne ſouffrirois rien digne d'vn ſi haut prix.

Veux-tu faire vn eſſay du Paradis en Terre?
Veux-tu te rendre heureux auant que de mourir?
Prens pour l'amour de Dieu, prens plaiſir à ſoffrir,
Prens gouſt à tous ces maux qui te liurent la guerre.
Souffrir auec regret, ſouffrir auec chagrin,
Tenir l'affliction pour vn cruel deſtin,
La fuïr, ou ne chercher qu'à s'en voir bien-toſt quitte,
C'eſt ſe rendre en effet d'autant plus mal-heureux;
L'affliction s'obſtine à ſuiure qui l'éuite,
Et luy porte par tout des coups plus rigoureux.

Range à ce que tu dois ton ame en patience,
Ie veux dire à ſouffrir de moment en moment,
Et tes maux receuront vn prompt ſoulagement
De la ſolide paix qu'aura ta conſcience.

Fusses-tu tout parfait, fusses-tu de ces lieux
Rauy comme saint Paul au troisiéme des Cieux,
Tu ne te verrois point affranchy de trauerses;
Puisqu'enfin ce fut là que le Verbe incarné
Luy fist voir les trauaux & les peines diuerses
Qu'à souffrir pour son nom il l'auoit destiné.

Tu n'as point à pretendre icy d'autres delices,
Qu'vne longue souffrance, ou de corps, ou d'esprit,
Du moins si ton dessein est d'aimer Iesus-Christ,
Si tu veux iusqu'au bout luy rendre tes seruices:
Et plûst à sa bonté que par vn heureux choix
Vn violent desir de supporter sa Croix
Te fist digne pour luy de souffrir quelque chose!
Que de gloire à ton cœur ainsi mortifié!
Que d'allegresse aux Saints dont tu serois la cause!
Que ton prochain par là seroit edifié!

On recommande assez la patience aux autres,
Mais il s'en trouue peu qui veüillent endurer,
Et quand à nostre tour il nous faut soûpirer,
Ce remede à tous maux n'est plus bon pour les nostres:
Tu deurois bien pourtant souffrir vn peu pour Dieu,
Toy qui peux reconnoistre à toute heure, en tout lieu,
Combien plus vn Mondain endure pour le Monde:
Voy ce que sa souffrance espere d'acquerir,
Voy quel but a sa vie en trauaux si feconde,
Et fay pour te sauuer ce qu'il fait pour perir.

Pour maxime infaillible imprime en ta pensée
Que chaque instant de vie est vn pas vers la mort,
Et qu'il faut de ton ame appliquer tout l'effort
A gouster chaque iour vne mort auancée.
C'est là, pour viure heureux que tu dois recourir,

Plus vn homme en luy-mesme étudie à mourir,
Plus il commence à viure à l'Autheur de son estre;
Et des biens eternels les celestes clartez
Iamais à nos esprits ne se laissent connoistre,
S'ils n'acceptent pour luy toutes aduersitez.

En ce Monde pour toy rien n'est plus salutaire,
Rien n'est plus agreable aux yeux du Tout-puissant
Que d'y souffrir pour luy le coup le plus perçant,
Et par vn saint amour le rendre volontaire.
Si Dieu mesme, si Dieu t'y donnoit à choisir,
Ou l'extréme souffrance, ou l'extréme plaisir.
Tu deurois au plaisir preferer la souffrance:
Plus vn si digne choix regleroit tes desseins,
Plus ta vie à la sienne auroit de ressemblance,
Et deuiendroit conforme à celle de ses Saints.

Ce peu que nous pouuons amasser de merite,
Ce peu qu'il contribue à nostre auancement,
Ne gist pas aux douceurs de cét épanchement
Qu'vne vie innocente au fond des cœurs excite.
Non, ne nous flatons point de ces illusions,
Ce n'est pas la grandeur des consolations
Qui pour monter au Ciel rend nostre ame plus forte:
C'est le nombre des Croix, c'en est la pesanteur,
C'est la submission dont cette ame les porte,
Qui l'éleue & l'vnit à son diuin Autheur.

S'il estoit quelque chose en toute la Nature,
Qui pour nostre salut fust plus auantageux,
Ce Dieu, qui n'a pris chair que pour nous rendre heureux.
De parole & d'exemple en eust fait l'ouuerture:
Ses Disciples aimez suiuoient par là ses pas,
Et quiconque aprés eux veut le suiure icy-bas,
C'est de sa propre voix qu'à souffrir il l'exhorte:

A tout ſexe, à tout âge il fait la meſme loy ;
Renonce à toy, dit-il, prens ta Croix & la porte,
Et par où i'ay marché, viens & marche aprés moy.

Concluons en vn mot, & de tant de Paſſages,
De tant d'inſtructions & de raiſonnemens,
Reüniſſons pour fruit tous les enſeignemens
A l'amour des mal-heurs, à la ſoif des outrages :
Affermiſſons nos cœurs dans cette verité,
Que l'amas des vrais biens, l'heureuſe Eternité
Ne ſe peut acquerir qu'à force de ſouffrances,
Que les afflictions ſont les portes des Cieux,
Qu'aux trauaux Dieu meſure enfin les recompenſes,
Et donne la plus haute à qui ſouffre le mieux.

Fin du ſecond Liure.

IHS

L'IMITATION DE IESVS-CHRIST.

LIVRE TROISIESME.

CHAPITRE I.

De l'entretien interieur de Iesus-Christ auec l'ame fidelle.

IE presteray l'oreille à cette voix secrette
Par qui le Tout-puissãt s'explique au fõd du cœur,
Ie la veux écouter, cette aimable interprete
De ce qu'à ses Esleus demande le Seigneur.
O qu'heureuse est vne ame alors qu'elle l'écoute !
Qu'elle deuient sçauante à marcher dans sa route !
Qu'elle amasse de force à l'entendre parler !
Et que dans ses malheurs son bonheur est extrême,
Quand de la bouche de Dieu mesme
Sa misere reçoit dequoy se consoler.

Heureuses donc cent fois, heureuses les oreilles,
Qui s'ouurent sans relâche à ses diuins accens,
Et pleines qu'elles sont de leurs hautes merueilles,
Se ferment au tumulte, & du Monde, & des sens :
Ouy, ie diray cent fois ces oreilles heureuses,
Qui de la voix de Dieu saintement amoureuses
Méprisent ces faux tons qui font bruit au dehors,

Pour entendre au dedans la Verité parlante,
De qui la parole instruisante
N'a pour se faire oüir que de muets accords.

Heureux aussi les yeux, que les objets sensibles
Ne peuuent ébloüir, ny surprendre vn moment ;
Heureux ces mesmes yeux, que les dons inuisibles
Tiennent sur leurs tresors fixez incessamment :
Heureux encor l'esprit, que de saints exercices
Preparent chaque jour par la fuite des vices
Aux secrets que découure vn si doux entretien ;
Heureux tout l'homme enfin, que ces petits miracles
Purgent si bien de tous obstacles,
Qu'il n'écoute hors Dieu, ne voit, ne cherche rien.

Prens-y garde, mon ame, & ferme bien la porte
Aux plaisirs que tes sens refusent de bannir,
Pour te mettre en estat d'entendre en quelque sorte
Ce dont ton bien-aimé te veut entretenir.
Ie suis, te dira-t'il, ton salut & ta vie,
Si tu peux auec moy demeurer bien vnie,
Le vray calme auec toy demeurera toûjours :
Renonce pour m'aimer aux douceurs temporelles,
N'aspire plus qu'aux eternelles,
Et ce calme naistra de nos saintes amours.

Que peuuent apres tout ces delices impures,
Ces plaisirs passagers, que seduire ton cœur ?
Dequoy te seruiront toutes les creatures,
Si tu pers vne fois l'appuy du Createur ?
Defay-toy, defay-toy de toute autre habitude,
A ne plaire qu'à Dieu mets toute ton étude,
Porte-luy tous tes vœux auec fidelité ;
Tu troueras ainsi la veritable joye,
Tu trouueras ainsi la voye
Qui seule peut conduire à la felicité.

CHAPITRE II.

Que la Verité parle au dedans du cœur sans aucun bruit de paroles.

PArle, parle, Seigneur, ton seruiteur écoute,
Ie dis ton seruiteur, car enfin ie le suis,
Ie le suis, ie veux l'estre, & marcher dans ta route,
Et les jours, & les nuits.

Remply-moy d'vn esprit qui me fasse comprendre
Ce qu'ordonnent de moy tes saintes volontez,
Et reduy mes desirs au seul desir d'entendre
Tes hautes veritez.

Mais desarme d'éclairs ta diuine éloquence,
Fay-la couler sans bruit au milieu de mon cœur,
Qu'elle ait de la rosée, & la viue abondance,
Et l'aimable douceur.

Vous la craigniez, Hebreux, vo⁹ croyiez que la fou-
Que la mort la suiuist, & dûst tout desoler, (dre
Vous qui dans le Desert ne pouuiez vous resoudre
A l'entendre parler.

Parle-nous, parle-nous, disiez-vous à Moyse,
Mais obtiens du Seigneur qu'il ne nous parle pas,
Des éclats de sa voix la tonnante surprise
Seroit nostre trépas.

Ie n'ay point ces frayeurs alors que ie te prie,
Ie te fais d'autres vœux que ces fils d'Israël,
Et plein de confiance humblement ie m'écrie
Auec ton Samüel.

Quoy que tu ſois le ſeul qu'icy bas ie redoute,
C'eſt toy ſeul qu'icy bas ie ſouhaite d'oüir ;
Parle donc, ô mon Dieu, ton ſeruiteur écoute,
Et te veut obeïr.

Ie ne veux, ny Moyſe à m'enſeigner tes voyes,
Ny quelqu'autre Prophete à m'expliquer tes loix,
C'eſt toy qui les inſtruis, c'eſt toy qui les enuoyes,
Dont ie cherche la voix.

Cõme c'eſt de toy ſeul qu'ils ont tous ces lumieres,
Dont ta Grace par eux éclaire noſtre foy ;
Tu peux bien ſans eux tous me les donner entieres,
Mais eux tous, rien ſans toy.

Ils peuuent repeter le ſon de tes paroles,
Mais il n'eſt pas en eux d'en conferer l'eſprit,
Et leurs diſcours ſans toy paſſent pour ſi friuoles,
Que ſouuent on s'en rit.

Qu'ils parlent hautemẽt, qu'ils diſent des merueil-
Qu'ils declarẽt ton ordre auec pleine vigueur ; (les,
Si tu ne parles point, ils frappent les oreilles,
Sans émouuoir le cœur.

Ils ſement la parole obſcure, ſimple, & nuë,
Mais dans l'obſcurité tu rends l'œil clair-voyant,
Et joins du haut du Ciel à la lettre qui tuë
L'eſprit viuifiant.

Leur bouche ſous l'enigme annonce le myſtere,
Mais tu nous en fais voir le ſens le plus caché ;
Ils nous preſchent tes loix, mais ton ſecours fait faire
Tout ce qu'ils ont preſché.

Ils montrent le chemin, mais tu donnes la force
D'y porter tous nos pas, d'y marcher juſqu'au bout ;

Et tout ce qui vient d'eux ne passe point l'écorce,
Mais tu penetres tout.

Ils n'arrosent sans toy que les dehors de l'ame,
Mais sa fecondité veut ton bras souuerain;
Et tout ce qui l'éclaire, & tout ce qui l'enflame,
Ne part que de ta main.

Ces Prophetes enfin ont beau crier & dire,
Ce ne sont que des voix, ce ne sont que des cris,
Si pour en profiter l'Esprit qui les inspire
Ne touche nos esprits.

Silence donc, Moyse, & toy, parle en sa place,
Eternelle, immuable, immense Verité,
Parle, que ie ne meure, enfoncé dans la glace
De ma sterilité.

C'est mourir en effet, qu'à ta faueur celeste
Ne rendre point pour fruit des desirs plus ardens,
Et l'aduis du dehors n'a rien que de funeste,
S'il n'échauffe au dedans.

Cet aduis écouté seulement par caprice,
Connu sans estre aimé, creu sans estre obserué;
C'est ce qui vraiement tuë, & surquoy ta Iustice
Condamne vn reprouué.

Parle donc, ô mon Dieu, ton seruiteur fidelle
Pour écouter ta voix reünit tous ses sens,
Et trouue les douceurs de la vie eternelle
En ses diuins accens.

Parle pour consoler mon ame inquietée,
Parle pour la conduire à quelque amendement,
Parle afin que ta gloire ainsi plus exaltée
Croisse eternellement.

CHAPITRE III.

Qu'il faut écouter les paroles de Dieu auec humilité, & que plusieurs ne les pesent pas assez.

EScoute donc, mon fils, écoute mes paroles,
Elles ont des douceurs qu'on ne peut conceuoir,
Elles passent de loin cet orgueilleux sçauoir
Que la Philosophie étale en ses écoles ;
Elles passent de loin ces discours éclatans,
Qui semblent dérober á l'injure des temps
Ces fantômes pompeux de sagesse mondaine ;
Elles ne sont que vie, elles ne sont qu'esprit,
Mais la temerité de la prudence humaine
Iamais ne les comprit.

N'en juge point par là, leur goust deuiendroit fade,
Si tu les confondois auec ce vil employ,
Ou si ta complaisance, amoureuse de toy,
N'auoit autre dessein que d'en faire parade :
Ces sources de lumiere & de sincerité
Dédaignent tout mélange auec la vanité,
Et veulent de ton cœur les respects du silence :
Tu les dois receuoir auec submission,
Et n'en peux profiter, que par la violence
De ton affection.

Heureux l'homme, dont la ferueur
Obtient de toy cette haute faueur
Que ta main daigne le conduire !

Heureux, ô Dieu, celuy-là que ta voix
Elle mesme prend soin d'instruire
Du saint vsage de tes loix.

Cet inépuisable secours
Adoucira pour luy ses mauuais jours,
Ou tu t'armeras du tonnerre;
Il verra lors son bonheur déuoilé,
Et tant qu'il viura sur la Terre,
Il n'y viura point desolé.

Ma parole instruisoit dés l'enfance du Monde,
Prophetes, de moy seul vous auez tout appris,
C'est moy dont la chaleur échauffoit vos esprits,
C'est moy qui vous donnois cette clarté feconde:
I'éclaire, & parle encore à tous incessamment,
Et ie voy presque en tous vn mesme aueuglement,
Ie trouue presque en tous des surditez pareilles;
Si quelqu'vn me répond, ce n'est qu'auec langueur,
Et l'endurcissement qui ferme les oreilles,
Va jusqu'au fonds du cœur.

(taire,
Mais ce n'est que pour moy qu'on est sourd volon-
Tous ces cœurs endurcis ne le sont que pour moy,
Et suiuent de leur chair la dangereuse loy,
Beaucoup plus volontiers, que celle de me plaire.
Ce que promet le Monde est temporel & bas,
Ce sont biens passagers, ce sont foibles appas,
Et l'on y porte en foule vne chaleur auide;
Tout ce que ie promets est eternel & grand,
Et pour y paruenir chacun est si stupide,
Qu'aucun ne l'entreprend.

En peut-on voir vn seul qui par tout m'obeïsse,
Auec les mesmes soins, auec la mesme ardeur,
Qu'on s'empresse à seruir cette vaine grandeur,

Qui fait tourner le Monde au gré de son caprice ?
Rougy, rougy, Sidon, dit autrefois la mer;
Rougy, rougy toy-mesme, & te laisse enflamer
(Te diray-je à mon tour) d'vne seuere honte:
Et si tu veux sçauoir pour quel lâche soucy
Ie veux que la rougeur au visage te monte,
Escoute, le voicy.

Pour vn malheureux Tiltre on s'épuise d'haleine,
On grauit sur les monts, on s'abandonne aux flots,
Et pour gaigner au Ciel vn eternel repos
On ne leue le pied qu'à regret, qu'auec peine:
Vn peu de reuenu fait tondre les cheueux,
Chercher sur mes autels les interests des vœux,
Prendre vn habit deuot pour en toucher les gages;
Souuent pour peu de chose on plaide obstinément,
Et souuent moins que rien jette les grands courages
Dans cet abaissement.

On veut bien trauailler, & se mettre à tout faire,
Ioindre aux sueurs du jour les veilles de la nuit,
Pour quelque espoir flateur d'vn faux hõneur qui fuit
Ou pour quelque promesse incertaine & legere:
Cependant pour vn prix qu'on ne peut estimer,
Pour vn bien que le temps ne sçauroit consumer,
Pour vne gloire enfin qui n'aura point de terme,
Le cœur est sans desirs, l'œil n'y voit point d'appas,
L'esprit est lent & morne, & le pied le plus ferme
Se lasse au premier pas.

Rougy donc paresseux, dont l'humeur delicate
Trouue vn hõneur si grand à trop haut prix pour toy,
Rougy d'oser t'en plaindre, & d'auoir de l'estroy
D'vn trauail qui te méne où tant de gloire éclate;
Voy combien de Mondains se font bien plus d'effort,
Pour tomber aux malheurs d'vne eternelle mort,
Que toy pour t'asseurer vne vie eternelle:

Et voyant leur ardeur apres la vanité,
Rougy d'estre de glace, alors que ie t'appelle
A voir ma verité.

Encor ces malheureux, malgré toutes leurs peines,
Demeurent quelquefois frustrez de leur espoir;
Mes promesses iamais ne sçeurent deceuoir,
La confiance en moy ne se vit iamais vaine.
Tout l'espoir que i'ay fait, ie sçauray le remplir
Et tout ce que i'ay dit, ie sçauray l'accomplir,
Sans rien donner pourtant qu'à la perseuerance;
Ie suis de tous les bons le remunerateur,
Mais ie sçay fortement éprouuer la constance
Qu'ils portent dans le cœur.

Ainsi tu dois tenir mes paroles bien cheres,
Les écrire en ce cœur, souuent les repasser;
Quand la tentation viendra t'embarasser,
Elles te deuiendront pleinement necessaires:
Tu pourras y trouuer quelques obscuritez,
Et ne connoistre pas toutes mes veritez,
Dans ce que t'offrira la premiere lecture;
Mais ces iours de visite auront vn iour nouueau,
Qui pour t'en découurir l'intelligence pure,
Percera le rideau.

Ie fais a mes Elleus deux sortes de visites,
L'vne par les assauts, & par l'aduersité,
L'autre par ces douceurs, que ma benignité
Pour arres de ma gloire auance à leurs merites.
Comme ie les visite ainsi de deux façons,
Ie leur fais chaque iour deux sortes de leçons,
L'vne pour la vertu, l'autre contre le vice;
Prens-y garde, quiconque ose les negliger,
Par ces mesmes leçons au jour de ma Iustice
Il se verra juger.

ORAISON

Pour demander à Dieu la grace de la deuotion.

QV'elles graces, Seigneur, ne te dois-je point rendre,
A toy, ma ſeule gloire & mon vnique bien;
Mais qui ſuis-je, pour entreprendre
D'éleuer mon eſprit juſqu'à ton entretien?

Ie ſuis vn ver de Terre, vn chetif miſerable,
Sur qui iamais tes yeux ne deuroient s'abaiſſer,
Plus pauure encor, plus mépriſable
Qu'il n'eſt en mon pouuoir de dire, ou de penſer.

Sans toy ie ne ſuis rien, ſans toy mon infortune
Me fait de mille maux l'inutile rebut,
Ie ne puis ſans toy choſe aucune,
Et ie n'ay rien ſans toy qui ſerue à mon ſalut.

C'eſt toy dont la bonté juſqu'à nous ſe rauale,
Qui tout juſte & tout ſaint, peux tout, & donnes tout,
Et de qui la main liberale
Remplit cet Vniuers de l'vn à l'autre bout.

Tu n'en exceptes rien que l'ame pechereſſe,
Que tu rends toute vuide à ſa fragilité,
Et que ton ire vangereſſe
Punit dés icy bas par cette inanité.

Daigne te ſouuenir de tes bontez premieres,
Toy qui veux que la Terre & les Cieux en ſoient pleins,
Et rempl y-moy de tes lumieres,
Pour ne point laiſſer vuide vn œuure de tes mains.

Cõment pourray-je icy me ſupporter moy-meſme,
Dans les maux où ie tombe, & dans ceux où ie cours,

Si par cette bonté ſuprême
Tu ne fais cheoir du Ciel ta Grace à mon ſecours.

Ne détourne donc point les rayons de ta face,
Viſite-moy ſouuent dans mes afflictions,
Prodigue-moy Grace ſur Grace,
Et ne retire point tes conſolations.

Ne laiſſe pas mon ame impuiſſante & languide,
Dans la ſterilité que le crime produit,
Et telle qu'vne terre aride,
Qui n'ayant aucune eau, ne peut rendre aucun fruit.

Daigne, Seigneur tout bon, daigne m'apprendre à viure,
Sous les ordres ſacrez de ta diuine Loy,
Et quelle route il me faut ſuiure
Pour marcher comme il faut humblement deuant toy.

Tu peux ſeul m'inſpirer ta ſageſſe profonde,
Toy qui me connoiſſois auant que m'animer,
Et me vis auant que le Monde
Sortiſt de ce neant dont tu le ſçeus former.

CHAPITRE IV.

Qu'il faut marcher deuant Dieu en esprit de verité & d'humilité.

MArche deuant mes yeux en droite verité,
Cherche par tout ma veuë auec simplicité,
Fay que ces deux vertus te soient inseparables,
Qu'elles soient en tous lieux les guides de tes pas,
Et leurs forces incomparables
Contre tous ennemis sçauront t'armer le bras.

Ouy, quelques ennemis qui s'osent presenter,
Qui marche en verité n'a rien à redouter,
Il se trouue à couuert des rencontres funestes :
C'est vn contrepoison contre les seducteurs,
Qui dissipe toutes leurs pestes,
Et confond tout l'effort des plus noirs détracteurs.

Si cette verité t'en deliure vne fois,
Tu seras vraiement libre, & sous mes seules loix
Qui font la liberté par vn doux esclauage ;
Et tous les vains discours de ces lâches esprits
Ne feront naistre en ton courage
Que la noble fierté d'vn genereux mépris.

C'est là tout le bien oú j'aspire,
C'est là mon vnique souhait ;
Ainsi que tu daignes le dire,
Ainsi, Seigneur, me soit-il fait.
Que ta verité salutaire
M'enseigne quel est ton chemin,
Qu'elle m'y preserue, & m'éclaire,
Iusqu'à la bien-heureuse fin.

Qu'elle purge toute mon ame
De toute impure affection,
Et de tout ce desordre infame
Que fait naistre la passion.
Ainsi cheminant dans ta voye
Sous cette mesme verité,
Ie gousteray la pleine joye,
Et la parfaite liberté.

Ie t'enseigneray donc toutes mes veritez,
Ie t'illumineray de toutes mes clartez,
Pour ne te rien cacher de ce qui peut me plaire :
Tu verras les sentiers que doit suiure ta foy,
Tu verras tout ce qu'il faut faire,
Et si tu ne le fais, il ne tiendra qu'à toy.

Pense à tous tes pechez auec vn plein regret,
Auec vn déplaisir & profond, & secret,
Le repentir du cœur me tient lieu de victime :
Dans le bien que tu fais, fuy la presomption,
Et garde que la propre estime
Ne corrompe le fruit de ta bonne action.

Tu n'es rien qu'vn pècheur, dont la fragilité
Sujette aux passions prend leur malignité,
Et n'a jamais de soy que le neant pour terme :
Elle y panche, elle y glisse, elle y tombe aisément,
Et plus ta ferueur se croit ferme
Plus prompte est sa défaite, ou son relâchement.

Non, tu n'as rien en toy, qui puisse auec raison
Enfler de quelque orgueil la gloire de ton nom,
Tu n'as que des sujets de mépris legitime ;
Tes defauts sont trop grands pour en rien presumer,
Et ta foiblesse ne s'exprime
Que par vn humble adueu qu'on ne peut l'exprimer

Ne fay donc point d'estat de tout ce que tu fais,
Ne range aucune chose entre les grands effets,
Ne croy rien precieux, ne croy rien admirable,
Rien noble, rien enfin dans la solidité,
Rien vraiement haut, rien desirable,
Que ce qui doit aller jusqu'à l'Eternité.

De cette Eternité le caractere saint,
Que sur mes veritez ma main toûjours empraint,
Doit plaire á tes desirs par dessus toute chose :
Et rien ne doit iamais enfler tes déplaisirs,
A l'égal des maux où t'expose
Le vil abaissement de ces mesmes desirs.

Tu n'as rien tant à craindre, & rien tant à blâmer,
Que l'appas du peché qui cherche à te charmer,
Et par qui des Enfers les portes sont ouuertes:
Fuy-le comme vn extréme & souuerain malheur,
L'homme ne peut faire de pertes,
Qu'il ne doiue souffrir auec moins de douleur.

Il est quelques esprits, dont l'orgueil curieux
Iusques à mes secrets les plus mysterieux
Tâche à guinder l'essor de leur intelligence ;
Bouffis de leur superbe, ils en font tout leur but,
Et laissent à leur negligence
Estouffer les soucis de leur propre salut.

Comme ils n'ont point d'amour, ny de sincerité ;
Comme ils ne sont qu'audace, & que temerité,
Moy-mesme i'y resiste, & i'aime á les confondre :
Et l'ordinaire effet de leur ambition,
C'est de n'y voir enfin répondre,
Que le peché, le trouble, ou la tentation.

N'en vse pas comme eux, prens d'autres sentimens,
Redoute ma colere, & crains mes jugemens,
Sans vouloir du Tres-haut penetrer la sagesse;
Au lieu de mon ouurage examine le tien,
Et reuoy ce que ta foiblesse
Aura commis de mal, ou negligé de bien.

Il est d'autres esprits, dont la deuotion
Attache à des liurets toute son action,
S'applique à des tableaux, s'arreste à des Images;
Et leur zele amoureux des marques du dehors
En seme tant sur leurs visages,
Qu'il laisse l'ame vuide aux appetits du corps.

D'autres parlent de moy si manifiquement,
Auec tant de chaleur, auec tant d'ornement,
Qu'il semble qu'en effet mon seruice les touche:
Mais souuent leur discours n'est qu'vn discours mo-
Et s'ils ont mon nom à la bouche, (queur,
Ce n'est pas pour m'ouurir les portes de leur cœur.

Il est d'autres esprits enfin bien éclairez,
De qui tous les desirs dignement épurez
De l'Eternité seule aspirent aux delices;
La Terre n'a pour eux ny plaisirs, ny tresors,
Et leur zele prend pour supplices
Tous ces soins importuns que l'ame doit au corps.

Ceux-là sentent en eux l'esprit de verité,
Leur prescher cette heureuse & viue Eternité,
Et suiuans cét Esprit ils dédaignent la Terre:
Ils ferment pour le Monde & l'oreille & les yeux,
Ils se font vne sainte guerre,
Et poussent jour & nuit leurs souhaits jusqu'aux Cieux.

CHAPITRE V.

Des merueilles de l'Amour Diuin.

IE te benis, Pere Celeste ;
Pere de mon Diuin Sauueur,
Qui rends en tous lieux ta faueur
Pour tes enfans si manifeste.

I'en suis le plus pauure & le moindre,
Et tu daignes t'en souuenir ;
Combien donc te dois-je benir,
Et combien de graces y joindre !

O Pere des misericordes,
O Dieu des consolations,
Reçoy nos benedictions
Pour les biens que tu nous accordes.

Tu répans des douceurs soudaines
Sur l'amertume des ennuis,
Et tout indigne que i'en suis,
Tu consoles toutes mes peines.

I'en benis ta main paternelle,
I'en benis ton fils Iesus-Christ,
I'en rends graces au Saint Esprit,
A tous les trois gloire eternelle.

O Dieu tout bon, ô Dieu qui m'aimes
Iusqu'à supporter ma langueur,
Quand tu descendras dans mon cœur,
Que mes transports seront extrémes !

C'est

C'eſt toy ſeul que ie conſidere
Comme ma gloire, & mon pouuoir,
Comme ma joye, & mon eſpoir,
Et mon refuge en ma miſere.

Mais mon amour encor debile
Tombe ſouuent comme abatu,
Et mon impuiſſante vertu
Ne fait qu'vn effort inutile.

I'ay beſoin que tu me ſoûtiennes;
Que tu daignes me conſoler,
Et que pour ne plus chanceler
Tu preſtes des forces aux miennes.

Redouble tes faueurs diuines,
Viſite mon cœur plus ſouuent,
Et pour le rendre plus feruent,
Inſtruy-le dans tes diſciplines.

Affranchy-le de tous ſes vices,
Déracine ſes paſſions,
Efface les impreſſions
Qui forment les molles delices.

Qu'ainſi purgé par ta preſence,
A tes pieds ie le puiſſe offrir,
Net pour t'aimer, fort pour ſouffrir;
Stable pour la perſeuerance.

Connois-tu bien l'Amour, toy qui parles d'aimer,?
L'Amour eſt vn treſor qu'on ne peut eſtimer,
Il n'eſt rien de plus grand, rien de plus admirable,
Il eſt ſeul à ſoy-meſme icy-bas comparable,
Il ſçait rendre legers les plus peſans fardeaux,
Les jours les plus obſcurs, il ſçait les rendre beaux,

Et l'inégalité des rencontres fatales
Ne trouue point en luy des forces inégales.
Charmé qu'il eſt par tout des beautez de ſon choix,
Quelque charge qu'il porte,il n'en ſent point le poids
Et ſon attachement au digne objet qu'il aime
Donne mille douceurs à l'amertume meſme.
Cet amour de Ieſus eſt noble & genereux,
Des grandes actions il rend l'homme amoureux,
Et les impreſſions qu'vne fois il a faites
Toûjours de plus en plus aſpirent aux parfaites.
Il va toûjours en haut chercher de ſaints appas,
Il traite de mépris tout ce qu'il voit de bas,
Et dédaigne le joug de ces honteuſes chaînes,
Iuſqu'à ne point ſouffrir d'affections mondaines,
De peur que leur nuage enuelopant les yeux
A leurs ſecrets regards n'oſte l'aſpect des Cieux,
Qu'vn friuole intereſt des choſes temporelles
N'abate les deſirs qu'il pouſſe aux eternelles,
Ou que pour éuiter quelque incommodité
Il n'embraſſe vn obſtacle à ſa felicité.
Ie te diray bien plus, ſa douceur & ſa force
Sont des cœurs les plus grands la plus illuſtre amorce,
La Terre ne voit rien qui ſoit plus acheué,
Le Ciel meſme n'a rien qui ſoit plus éleué.
En veux-tu la raiſon ? en Dieu ſeul eſt ſa ſource,
En Dieu ſeul eſt auſſi le repos de ſa courſe,
Il en part, il y rentre, & ce feu tout diuin
N'a point d'autre principe, & n'a point d'autre fin.
Tu ſçauras encor plus ; à la moindre parole,
Au plus ſimple coup d'œil, l'Amant va, court & vole,
Et meſle tant de joye à ſon actiuité,
Que rien n'en peut borner l'impetuoſité.
Pour tous également ſon ardeur eſt extrême,
Il donne tout pour tous, & n'a rien à luy-meſme;
Mais quoy qu'il ſoit prodigue, il ne perd iamais rien
Puis qu'il retrouue tout dans le ſouuerain bien,

Dans ce bien ſouuerain á qui tous autres cedent,
Qui ſeul les comprend tous,& dont tous ils procedent,
Il ſe repoſe entier ſur cet vnique appuy,
Et trouue tout en tous ſans poſſeder que luy.
Dans les dons qu'il reçoit, tout ce qu'il ſe propoſe,
C'eſt d'en benir l'autheur. par deſſus toute choſe,
Il n'a point de meſure, & comme ſon ardeur
Ne peut de ſon objet égaler la grandeur,
Il la croit toûjours foible, & ſouuent en murmure,
Quand meſme cette ardeur paſſe toute meſure.
Rien ne peſe à l'Amour, rien ne peut l'arreſter,
Il n'eſt point de trauaux qu'il daigne ſupputer,
Il veut plus que ſa force, & quoy qui ſe preſente,
L'impoſſibilité jamais ne l'épouuante;
Le zele qui l'emporte au bien qu'il s'eſt promis
Luy montre tout poſſible, & luy peint tout permis.
Ainſi qui ſçait aimer ſe rend de tout capable,
Il reduit à l'effet ce qui ſemble incroyable;
Mais le manque d'amour fait le manque de cœur,
Il abat le courage, il détruit la vigueur,
Relâche les deſirs, broüille la connoiſſance,
Et laiſſe enfin tout l'homme à ſa propre impuiſſance.
L'Amour ne doit jamais, non plus que le Soleil,
Il ſçait l'art de veiller dans les bras du ſommeil,
Il ſçait dans la fatigue eſtre ſans laſſitude,
Il ſçait dans la contrainte eſtre ſans ſeruitude,
Porter mille fardeaux ſans en eſtre accablé,
Voir mille objets d'effroy ſans en eſtre troublé:
C'eſt d'vne viue flame vne ardente étincelle,
Qui pour ſe reünir à ſa ſource immortelle,
Au trauers de la nuë & de l'obſcurité,
Iuſqu'au plus haut des Cieux s'échape en ſeureté.
Quiconque ſçait aimer, ſçait bien ce que veut dire
Cette ſecrette voix qui ſouuent nous inſpire,
Et quel bruit agreable aux oreilles de Dieu
Fait cet ardent ſoûpir qui luy crie en tout lieu;

O mon Dieu, mon amour vnique !
Regarde mon zele & ma foy,
Reçoy-les, & sois tout à moy,
Comme tout à toy ie m'applique.

Dilate mon cœur & mon ame,
Pour les remplir de plus d'amour,
Et fay-leur goûter nuit & jour
Ce que c'est qu'vne sainte flame.

Qu'ils trouuent par tout des supplices,
Horsmis aux douceurs de t'aimer,
Qu'ils se baignent dans cette mer,
Qu'ils se fondent dans ces delices.

Que cette ardeur toûjours m'embrase;
Et que ces transports tout-puissans
Iusqu'au dessus de tous mes sens
Poussent mon amoureuse extase.

Que dans ces transports extatiques,
Où seul tu me feras la loy,
Tout hors de moy, mais tout en toy;
Ie te chante mille Cantiques.

Que ie sçache si bien te suiure,
Que tu me daignes accepter,
Et qu'à force de t'exalter
Ie me pâme, & cesse de viure.

Que ie t'aime plus que moy-mesme;
Que ie m'aime en toy seulement,
Et qu'en toy seul pareillement
Ie puisse aymer quiconque t'aime.

Ainsi mon ame toute entiere,
Et toute à toy jusqu'aux abois,

Suiura ces amoureuſes loix ,
Que luy montrera ta lumiere.

Ce n'eſt pas encor tout, & tu ne conçois pas,
Ny tout ce qu'eſt l'Amour, ny ce qu'il a d'appas ;
Apprens qu'il eſt boüillant, apprens qu'il eſt ſincere,
Apprens qu'il a du zele, & qu'il ſçait l'art de plaire,
Qu'il eſt delicieux , qu'il eſt prudent & fort ,
Fidelle, patient, conſtant juſqu'à la mort ,
Courageux, & ſur tout hors de cette foibleſſe
Qui force à ſe chercher, & pour ſoy s'intereſſe :
Car enfin c'eſt en vain qu'on ſe laiſſe enflamer ,
Auſſi-toſt qu'on ſe cherche, on ne ſçait plus aymer.
L'Amour eſt circonſpect,il eſt juſte,humble & ſage,
Il ne ſçait ce que c'eſt qu'eſtre mol, ny volage,
Et des biens paſſagers les vains amuſemens
N'interrompent iamais ſes doux élancemens.
L'Amour eſt ſobre & chaſte, il eſt ferme & tranquille,
A garder tous ſes ſens il eſt prompt & docile :
L'Amour eſt bon ſujet, ſoûmis, obeïſſant ,
Plein de mépris pour ſoy, pour Dieu reconnoiſſant,
En Dieu ſeul il ſe fie, en Dieu ſeul il eſpere,
Meſme quand Dieu l'expoſe à la pleine miſere ,
Qu'il eſt ſans gouſt pour Dieu dans l'effort du malheur ;
Car le parfait amour ne vit point ſans douleur ,
Et quiconque n'eſt preſt de ſouffrir toute choſe ,
D'attendre que de luy ſon bien-aimé diſpoſe,
Quiconque peut aimer ſi mal, ſi lâchement,
N'eſt point digne du nom de veritable amant.
Pour aimer comme il faut , il faut pour ce qu'on aime
Embraſſer l'amertume, & la dureté meſme ,
Pour aucun accident n'en eſtre diuerty ,
Et pour aucun reuers ne quitter ſon party.

En tous ceux qu'on luy fait c'eſt l'Amour qu'il eſtime ;
C'eſt par l'affection qu'il en juge le prix,
Et de ſon bien-aimé profondement épris,
Il ne peut croire legitime,
Que ſans luy quelque don imprime
Autre choſe que du mépris.

Ainſi dans to⁹ les miens il n'a d'yeux que pour moy ;
Ainſi dans tous les miens il fait vn noble employ,
A force de les mettre au deſſous de moy-meſme ;
Il ſe repoſe en moy, comme au bien ſouuerain,
Et tous ces autres biens que ſur le genre humain
Laiſſe choir ma bonté ſupreſme,
Il ne les eſtime, & les aime,
Qu'en ce qu'ils tombent de ma main.

Si quelquefois pour moy, quelquefois pour mes (Saints,
Ton zele aride & lent ſuit mal tes bons deſſeins,
Et ne te donne point de ſenſible tendreſſe :
Il ne faut pas encor que ton cœur éperdu,
Pour voir languir tes vœux, eſtime tout perdu :
Ce qui manque à leur ſechereſſe,
Toy qu'en preſume ta foibleſſe,
Te peut eſtre bien-toſt rendu.

Tout ce qui coule au cœur de doux ſaiſiſſemens,
De liquefactions, d'épanoüiſſemens,
Marque bien les effets de ma Grace preſente ;
C'eſt bien quelque auantgouſt du celeſte ſejour,
Mais prompte eſt ſa venuë, & prompt eſt ſon retour,
Et ſa douceur la plus charmante,
Lors que tu crois qu'elle s'augmente,
Soudain échape à ton amour.

Il ne ſeroit pas ſeur de s'y trop aſſeurer ;
Ne ſonge qu'à combatre, à vaincre, à te tirer,
De ces laqs dangereux où ton plaiſir t'inuite :

Sous les mauuais desirs n'estre point abatu,
Triompher hautement du pouuoir qu'ils ont eu,
Et du Diable qui les suscite,
C'est la marque du vray merite,
Et de la solide vertu.

Ne te trouble donc point pour les distractions
Qui rompent la ferueur de tes deuotions,
De quelques vains objets qu'elles t'offrent l'image :
Garde vn ferme propos, sans iamais t'ébranler,
Garde vn cœur pur & droit, sans iamais chanceler,
Et la grandeur de ton courage
Dissipera tout ce nuage,
Qu'elles s'efforcent d'y mesler.

Quelquefois ton esprit s'éleuant jusqu'aux Cieux,
De cette haute extase où i'occupe ses yeux.
Retombe tout à coup dans quelque impertinence;
Pour confus que tu sois d'vn si prompt changement,
Fais vn plein desaueu de cet égarement,
Et prens vne sainte arrogance,
Qui dédaigne l'extrauagance
De son indigne amusement.

Ces foiblesses de l'homme agissent malgré toy,
Et bien que de ton cœur elles broüillent l'employ,
Elles n'y peuuent rien que ce cœur n'y consente;
Tant que tu te deffens d'y rien contribuer,
Tu leur deffens aussi de rien effectuer;
Et leur embaras te tourmente,
Mais ton merite s'en augmente,
Au lieu de s'en diminuer.

L'immortel ennemy des soins de ton salut,
Qui ne prend que ma haine, & ta perte pour but,
Par là dessous tes pas creuse des precipices :

Il met tout en vsage, afin de t'arracher
Ces vertueux desirs où ie te fais pancher,
Et ne t'offre aucunes delices,
Qu'afin que tes bons exercices
Trouuent par oú se relâcher.

Il hait tous ces honneurs que tu rends à mes Saints,
Il hait tous mes tourmés dans ta memoire empraints,
Dont tu fais malgré luy tes plus douces pensées ;
Il hait ta vigilance à me garder ton cœur,
Il hait tes bons propos qui croissent en vigueur,
Et ce que tes fautes passées
Dans ton souuenir retracées
Te laissent pour toy de rigueur.

Il cherche à t'en donner le dégoust, ou l'ennuy,
Et pour t'oster, s'il peut, ces armes contre luy,
Il s'arme contre toy de toute la Nature :
De mille objets impurs il vnit le poison,
Afin que de leur peste infectant ta raison,
Il s'y fasse quelque ouuerture,
Pour troubler ta sainte lecture,
Et disperser ton oraison.

L'humble adueu de ton crime aux pieds d'vn Con-
Qui sur toy de ma Grace attire la douceur, (fesseur
Gesne jusqu'aux Enfers l'orgueil de son courage :
Et comme il hait sur tout ces amoureux transports,
Oú s'éleue ton ame en receuant mon corps,
Les artifices de sa rage
T'en feroient quitter tout l'vsage,
Si l'effet suiuoit ses efforts.

Ferme-luy bien l'oreille, & vy sans t'émouuoir
De ces pieges secrets, que pour te deceuoir
Sous vn appas visible il dresse à ta misere ;
Ne t'inquiete point de ses subtilitez,
Et n'imputant qu'à luy toutes les saletez

Que ſa ruſe en vain te ſuggere,
Reproche-luy d'vn ton ſeuere
L'amas de ſes impuretez.

Va, malheureux eſprit, va, va, luy dois-tu dire,
Dans les feux immortels de ton funeſte empire,
Vas-y rougir de honte, & brûler de couroux,
De perdre ainſi tes coups.

Tu les pers contre moy, lors que tu te figures
Que tu vas m'accabler ſous ce monceau d'ordures:
De quelques faux appas que tu m'oſes flater,
Ie ſçay les rejetter.

Va donc encore vn coup, va ſeducteur infame,
N'eſpere aucune part deſormais dans mon ame;
Ieſus-Chriſt eſt ma force, & marche à mes coſtez,
Contre tes ſaletez.

Tel qu'vn puiſſant guerrier armé pour ma défence,
Il dompte qui m'attaque, il abat qui m'offence,
Et reduira l'effet de ton illuſion
A ta confuſion.

Ie choiſiray plûtoſt les plus cruels ſupplices,
I'accepteray la mort, i'en feray mes delices,
Auant que tes efforts m'arrachent vn moment
De vray conſentement.

De tes ſuggeſtions reprime l'impudence,
Pour épargner ta honte impoſe-toy ſilence,
Auſſi-bien tes diſcours deuiennent ſuperflus,
Ie ne t'écoute plus.

Tu m'as juſqu'à preſent donné beaucoup de peine,
Tu m'as bien fait trembler & bien mis à la gêne,
Mais le Seigneur m'éclaire & ſe fait mon appuy,
Qu'ay-je à craindre auec luy.

Que tes noirs eſcadrons en bataille rangée,
Combatent les deſirs de mon ame aſſiegée,
Ie verray leurs fureurs fondre toutes ſur moy,
Sans en prendre d'effroy.

Contre ces eſcadrons mon Dieu me ſert d'eſcorte,
Contre tant de fureurs il me preſte main forte,
Il eſt mon eſperance, & mon liberateur,
Fuy ; lâche ſeducteur.

Ainſi tu dois, mon fils, t'apreſter au combat,
Ainſi tu dois combatre en courageux ſoldat,
Et diſſiper ainſi les forces qu'il amaſſe :
S'il arriue de choir par ta fragilité,
Releue-toy plus fort que tu n'auois eſté ;
Et lors que ta vigueur ſe laſſe,
Appelle vne plus haute Grace
Au ſecours de ta lâcheté.

Tu dois t'y confier, mais prens garde auec ſoin,
Que cette confiance allant vn peu trop loin
Ne ſe tourne en ſuperbe & folle complaiſance :
Pluſieurs y ſont trompez, & ce vain ſentiment
Les portant de l'erreur juſqu'à l'aueuglement
D'vne ingrate méconnoiſſance,
Les met preſque dans l'impuiſſance
D'vn veritable amendement.

Inſtruit par le malheur de ces preſomptueux ;
Tiens ſous l'humilité ton deſir vertueux,
Prens-en dans leur ruine vne digne matiere :
Voy comme leur orgueil facile à s'ébranler,
Tombe dautant plus bas, que haut il crût voler,
Et des cheutes d'vne ame fiere
Tâche à tirer quelque lumiere,
Qui t'éclaire à te raualer.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut cacher la Grace de la deuotion sous l'humilité.

TV veux estre deuot, & ie t'en fais la Grace,
Mais apprens qu'il la faut cacher,
Et qu'vn don que tu tiens si cher
Renfermé dans toy-mesme aura plus d'efficace :
Bien que tu sçaches ce qu'il vaut,
Ne t'en éleue pas plus haut,
Parles-en dautant moins que plus ie t'en inspire ;
Et n'en prens pas l'authorité
De donner plus de poids à ce que tu veux dire,
Par vne sotte grauité.

Le mépris de toy-mesme est le plus heureux signe
Que tu sçais connoistre son prix ;
Sois donc ferme dans ce mépris,
Et crains de perdre vn bien dont tu te sens indigne.
Toutes ces petites douceurs
Que le zele épand dans les cœurs,
Ne sont pas de ce bien la garde la plus seure ;
N'y mets aucun attachement,
Ie te l'ay déja dit, que telle est leur nature,
Qu'elles passent en vn moment.

Dans ces heureux momens oú ma Grace t'éclaire
Regarde auec humilité
Quelle deuient ta pauureté,
Si-tost que cette Grace a voulu se soustraire,
Le grand progrez spirituel
N'est pas au goust continuel
De sensibles attraits dont elle te console ;

Mais à souffrir sans murmurer
Les maux qu'elle te laisse alors qu'elle s'enuole,
Et ne te point considerer.
Bien qu'en ce triste estat tout te nuise & te fâche ;
Bien qu'vne importune langueur
Esteigne presque ta vigueur,
Ne permets pas pourtant que ton feu se relâche :
Veille, prie, & ne quitte rien
De ce que tu faisois de bien
Alors que tu sentois ta ferueur plus entiere ;
Fais enfin suiuant ton pouuoir,
Suiuant ce qui te reste en l'esprit de lumiere,
Et tu rempliras ton deuoir.
Ie me tiendray toûjours de ton intelligence,
Pourueu que cette aridité,
Pourueu que cette anxieté
Ne se tourne jamais en pleine negligence.
Plusieurs bronchent à ce faux-pas,
Et dés qu'ils perdent ces appas
Il semble par dépit qu'au surplus ils renoncent :
Tout leur courage s'amolit,
Et dans la nonchalance où leurs ames s'enfoncent
Leur plus beau feu s'enseuelit.
Ce n'est pas comme il faut se ranger à ma suite,
L'homme a beau former vn dessein,
Il n'a pas toûjours en sa main
Tout ce qu'il se promet de sa bonne conduite :
Quelle que soit l'ardeur des vœux,
C'est quand ie veux, & que ie veux,
Que console où ie veux ma Grace toute pure ;
Et de ses plus charmans attraits
Mon vouloir souuerain est la seule mesure,
Et non la ferueur des souhaits.
Souuent cette ferueur par ses douces amorces
Fatale aux esprits imprudens,
Fait succomber les plus ardens

A force d'entreprendre au dessus de leurs forces :
Ces Deuots trop presomptueux
Dans leurs élans impetueux
Ne daignent refléchir sur ce qu'ils peuuent faire,
Et changent leur zele en poison,
Quand ils écoutent plus son ardeur temeraire,
Que les aduis de la raison.

Ainsi ces indiscrets perdent bien-tost mes Graces,
Pour oser plus qu'il ne me plaist,
Et leur vol rencontre vn arrest
Qui les rejette au rang des ames les plus basses :
Pour fruit de leur temerité,
Ils retrouuent l'indignité
Des imperfections qui leur sont naturelles :
Afin que n'esperant rien d'eux,
Et ne pretendant plus voler que sous mes aisles,
Ils me laissent regler leurs feux.

Vous donc qui cõmencez à marcher dans ma voye,
Chers apprentifs de la vertu,
Dans ce chemin que i'ay batu
Portez, ie le consens, grand cœur & grande joye :
Mais gardez sous cette couleur
D'écouter toute la chaleur,
Qui s'alume sans ordre en vos jeunes courages :
Vous pourrez trébucher bien bas,
Si vous ne choisissiez les conseils des plus sages
Pour guides à vos premiers pas.

C'est vous faire vne folle & vaine confiance,
De croire plus vos sentimens,
Que les solides jugemens
Qu'affermit vne longue & sainte experience.
Quelque bien que vous embrassiez,
Quelque progrez que vous fassiez,
Ils vous laissent à craindre vne funeste issuë,
Si ce que vous auez d'amour
Pour ces foibles clartez de vostre propre veuë,

S'obſtine à fuir tout autre jour.
L'eſprit perſuadé de ſa propre ſageſſe
Rarement reçoit ſans ennuy
L'ordre, ny les leçons d'autruy,
Il aime rarement à ſuiure vne autre adreſſe,
L'innocente ſimplicité
Que releue l'humilité,
Paſſe le haut ſçauoir qu'enfle la ſuffiſance;
Et des fruits qu'il faut recueillir
Le peu vaut mieux pour toy, que la pleine abondance,
Si tu t'en peux en orgueillir.
Sçache regler ta joye, vne ame eſt peu diſcrette,
Qui dans les plus heureux ſuccez
S'y liure auec vn tel excez,
Qu'elle va toute entiere où ce tranſport la jette;
Auec trop de legereté
De ſa premiere pauureté
Au milieu de mes dons ingrate elle s'oublie;
Et qui ſçait l'art d'en bien joüir,
Craint toûjours de donner á ma Grace affoiblie
Quelque lieu de s'éuanoüir.
Ne ſois pas moins ſoigneux de regler la triſteſſe;
C'eſt témoigner peu de vertu,
Que d'auoir vn cœur abatu,
Si-toſt qu'vn déplaiſir violemment te preſſe:
Quelque grand que ſoit le malheur,
Il ne faut pas que la douleur
Forme aucun deſeſpoir de ſon impatience;
Ny que le zele rebuté
Eſtouffe par dépit toute la confiance
Qu'il doit auoir en ma bonté.
Fuy ces extremitez, quiconque en la bonace
S'oſe tenir trop aſſeuré,
Deuient lâche, & mal preparé
A la moindre tempeſte, à ſa moindre menace.
Si tu peux te faire la loy,

Toûjours humble, toûjours en toy,
Toûjours de ton esprit le veritable maistre;
Alors moins prompt á succomber,
Tu verras les perils que toutes deux font naistre,
Presque sans peril d'y tomber.
Dans l'ardeur la plus forte, & la mieux éclairée;
Conserue bien le souuenir
De ce que tu dois deuenir
Lors que cette clarté se sera retirée:
Dans l'éclipse d'vn si beau jour
Pense de mesme á son retour,
Fay briller ses rayons sans cesse en ta memoire;
Et s'ils paroissent inconstans,
Croy que c'est pour ton bien& pour ma propre gloire,
Que ie t'en priue quelque temps.
Cette sorte d'épreuue est souuent plus vtile,
Bien qu'vn peu rude à ta ferueur,
Que si tu voyois ma faueur
Rendre à tous tes souhaits l'éuenement facile.
L'amas des consolations,
L'éclat des reuelations,
Ne font pas du merite vne marque fort seure;
Et ny par le degré plus haut,
Ny par la suffisance à lire l'Escriture,
On ne juge bien ce qu'il vaut.
Il veut pour fondement de son prix legitime;
Vne sincere humilité,
Vne parfaite charité
Vn ferme desadueu de toute propre estime:
Celuy-là seul sçait meriter,
Qui n'aspire qu'á m'exalter,
Qui par tout & sur tout ne cherche que ma gloire;
Qui tient le mépris à bonheur,
Et gaigne sur soy-mesme vne telle victoire,
Qu'il les goûte mieux que l'honneur.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

De l'abaissement de soy-mesme en la presence de Dieu.

SEigneur, t'oseray-je parler,
Moy qui ne suis que cendre & que poussiere,
Qu'vn vil extrait d'vne impure matiere,
Qu'au seul neant on a droit d'égaler.

Si ie me prise dauantage,
Ie t'oblige à t'en ressentir,
Ie voy tous mes pechez soudain me démentir,
Et contre moy porter vn témoignage
Ou ie n'ay rien à repartir.

Mais si ie m'abaisse, & m'obstine
A me reduire au neant dont ie viens,
Si toute estime propre en moy se déracine,
Et qu'en dépit de tous ses entretiens
Ie rentre en cette poudre où fut mon origine;
Ta Grace auec pleine vigueur
Est soudain propice à mon ame
Et les rayons de ta celeste flame
Descendent au fond de mon cœur.

L'orgueil contraint à disparoistre
Ne laisse dans ce cœur aucun vain sentiment,
Qui ne soit abismé, pour petit qu'il puisse estre,
Dans cet aneantissement,
Sans pouuoir jamais y renaistre.

Ta clarté m'exſpoſe à mes yeux ,
Ie me voy tout entier, & i'en voy d'autant mieux
Quels defauts ont ſuiuy ma honteuſe naiſſance :
Ie voy ce que ie ſuis, ie voy ce que ie fus,
Ie voy d'où ie viens, & confus
De ne voir que de l'impuiſſance,
Ie m'écrie, ô mon Dieu, que ie m'étois deceu !
Ie ne ſuis rien, & n'en auois rien ſçeu.

Si tu me laiſſes à moy-meſme ,
Ie n'ay dans mon neant que foibleſſe & qu'effroy ;
Mais ſi dans mes ennuis tu jettes l'œil ſur moy ,
Soudain ie deuiens fort, & ma ioye eſt extréme.

Merueille que de ces bas lieux
Eſleue tout à coup au deſſus du tonnerre,
Ie vole ainſi iuſques aux Cieux ,
Moy que mon propre poids rabat toûjours en Terre !
Que tout à coup de ſaints élancemens ,
Tout chargé que ie ſuis d'vne maſſe groſſiere,
Iuſques dans ces palais de gloire & de lumiere,
Me faſſent receuoir tes doux embraſſemens !

Ton amour fait tous ces miracles,
C'eſt luy qui me préuient ſans l'auoir merité,
C'eſt luy qui briſe les obſtacles
Qui naiſſent des beſoins de mon infirmité :
C'eſt luy qui ſoûtient ma foibleſſe ,
Et quelque peril qui me preſſe,
C'eſt luy qui m'en preſerue & le ſçait détourner :
C'eſt luy qui m'affranchit, c'eſt luy qui me retire
De tant de malheurs; qu'on peut dire
Que leur nombre ſans luy ne ſe pourroit borner.

Ces malheurs, ces perils, ces beſoins, ces foibleſſes,
C'eſt ce que l'amour propre en nos cœurs a ſemé,

C'eſt ce qu'on a pour fruit de ſes molles tendreſſes,
Et ie me ſuis perdu quand ie me ſuis aimé :
Mais quand détaché de moy-meſme,
Ie t'aime purement, & ne cherche que toy,
Ie trouue ce que i'aime en vn ſi digne employ,
Ie me retrouue encor, Seigneur, en ce que i'aime ;
Et ce feu tout diuin, plus il ſçait penetrer,
Plus dans mon vray neant il m'apprend à rentrer.

Ton amour à t'aimer ainſi me ſollicite,
Et me rappelle à mon deuoir,
Par des faueurs qui paſſent mon merite,
Et par des biens plus grands que mon eſpoir.

Ie t'en benis, Eſtre ſupréme,
Dont l'immenſe benignité
Eſtend ſa liberalité
Sur l'indigne & ſur l'ingrat meſme ;
Ce torrent que iamais tu ne laiſſes tarir,
Ne ſe laſſe point de courir
Meſmes vers ceux qui s'en éloignent ;
Et ſouuent ſur l'auerſion
Que les plus endurcis témoignent,
Il roule les treſors de ton affection.

De ces ſources inépuiſables
Fay ſur nous déborder les flots,
Rends-nous humbles, rends-nous deuots ;
Rends-nous reconnoiſſans, rends-nous inébranlables ;
Releue-nous le cœur ſous nos maux abatu,
Attire-nous à toy par cette ſainte amorce,
Toy qui ſeul és noſtre vertu,
Noſtre ſalut & noſtre force.

CHAPITRE IX.

Qu'il faut rapporter tout à Dieu, comme à nostre derniere fin.

SI tu veux du bon-heur t'applanir la carriere,
Choisi-moy pour ta fin souueraine & derniere,
Espure tes desirs par cette intention :
Tes flames deuiendront comme eux droites & pures,
Tes flames que souuent ta folle passion
Recourbe vers toy-mesme, ou vers les creatures ;
Et qui n'ont que foiblesse, aridité, langeur,
Si-tost qu'à te chercher tu raual es ton cœur.

C'est à moy, c'est à moy qu'il faut que tu rapportes
Les biens les plus exquis, les Graces les plus fortes,
A moy qui donne tout & tiens tout en ma main :
Pour bien vser de tout, regarde chaque chose
Comme vn écoulement de ce bien souuerain,
Que de moy seul ie forme, & dont seul ie dispose ;
Et prens ce que sur toy i'en verse de ruisseaux,
Pour guides vers la source à qui tu dois leurs eaux.

Qui monte jusques là, ne m'en trouue point chiche,
Le petit, & le grand, & le pauure, & le riche,
Y peuuent sans relâche également puiser ;
Mon amour liberal l'ouure à tous sans reserue,
I'aime à donner mes biens, i'aime à fauoriser,
Mais ie veux à mon tour qu'on m'aime & qu'on me serue,
Ie hay le cœur ingrat, le froid, l'indiferent,
Et ma Grace est le prix des graces qu'on me rend.

Quiconque s'ose enfler de propre suffisance,
Iusqu'à prendre en soy-mesme, ou gloire, ou complai-
Ou chercher hors de moy dequoy se réjoüir; (sance,
Sa joye est inquiete, & si mal establie,
Que son cœur pleinement ne peut s'épanoüir;
D'angoisse sur angoisse il la sent affoiblie,
Il voit trouble sur trouble, & naistre à tout moment
Mille vrais déplaisirs d'vn faux contentement.

Ne t'impute donc rien de bon, de salutaire,
Et quoy qu'vn autre mesme à tes veux puisse faire,
A sa propre vertu n'attribuë aucun bien :
Dans celuy que tu fais, ne pers point la memoire,
Qu'il en faut benir Dieu, sans qui l'homme n'a rien;
Comme tout vient de moy, i'en veux toute la gloire,
Ie veux vn plein hommage, vn cœur passionné,
Et qu'on me rende ainsi tout ce que i'ay donné.

C'est par ces veritez qu'est soudain mis en fuite
La vanité mondaine auec toute sa suite,
Et fait place à la vraye & viue charité;
C'est ainsi que ma Grace occupe toute vne ame,
Et lors, plus d'amour propre, & plus d'anxieté,
Plus d'importune enuie, & plus d'impure flame:
De tous ses ennemis cette ame vient à bout,
Par cette charité qui triomphe de tout.

Par cette charité ses forces dilatées
Ne sont plus en estat de se voir surmontées,
Mais ie te le redis, sçaches-en bien vser;
Ne prens point hors de moy de joye, ou d'esperance,
Ie suis cette bonté qu'on ne peut épuiser,
Mais qui ne peut souffrir aucune concurrence,
Ie suis & seray seul durant tout l'aduenir
Qu'il faille en tout, par tout, & loüer, & benir.

CHAPITRE X.

Qu'il y a beaucoup de douceur à mépriser le Monde pour seruir Dieu.

I'Oseray donc parler encor vn coup à toy,
Mon silence n'est plus vn respect legitime,
Ie ne puis me taire sans crime,
Ie dois benir mon Dieu, mon Seigneur, & mon Roy;
I'iray iusqu'à ton trône assieger tes oreilles
Du recit amoureux de tes hautes merueilles,
I'en feray retentir toute l'Eternité;
Et ie veux qu'à iamais mes Cantiques enseignent,
Quelles sont les douceurs que ta benignité
Ne montre qu'à ceux qui te craignent.

Mais que sont ces douceurs au prix de ces tresors
Qu'à toute heure tes mains prodiguent & reseruent,
Pour ceux qui t'aiment & te seruent,
Et qui du cœur entier te donnent les efforts?
Ah! ces rauissemens sans borne & sans exemple
S'augmentent d'autant plus que plus on te contemple,
Nous n'auons rien en nous qui les puisse exprimer;
Le cœur les goûte bien, & l'ame les admire,
Tout l'homme les sent croistre à force de t'aimer,
Mais la bouche ne les peut dire.

Tu ne te lasses point, Seigneur, de cét amour,
Et i'en porte sur moy des marques infaillibles,
Tes bontez incomprehensibles
Du neant où i'estois m'ont d'aigné mettre au iour:

I'ay couru loin de toy vagabond & ſans guide,
Pour vn fragile bien i'ay quitté le ſolide,
Et tu m'as rappellé de cét égarement ;
Tu fais plus, pour t'aimer tu m'ordonnes de viure,
Et ioins à la douceur de ce commandement
La clarté qui montre à le ſuiure.

O fontaine d'amour, mais d'amour eternel,
Aprés tant de bien-faits que diray-je à ta gloire ?
Pourray-je en perdre la memoire,
Quand tu ne la perds pas d'vn chetif criminel?
Au milieu de ma cheute & courant à ma perte,
Par delà tout eſpoir i'ay veu ta Grace ouuerte
Répandre encor ſur moy des rayons de pitié,
Et ta miſericorde excedant tous limites,
Accabler vn pecheur d'vn excés d'amitié
Qui ſurpaſſe tous les merites.

Que te rendray-je donc pour de telles faueurs?
Quels encens vniray-je aux concerts de loüanges,
Que de tes Saints, & de tes Anges
Sans fin & ſans relâche entonnent les ferueurs ?
Tu ne fais pas à tous cette Grace profonde
Qui détache les cœurs des embarras du Monde,
Pour ſe ranger au Cloiſtre, & n'eſtre plus qu'à toy:
Et ce n'eſt pas à tous que tu donnes l'enuie
De s'enrichir des fruits que fait n'aiſtre l'employ
D'vne Religieuſe vie.

Ie ne fais rien de rare alors que ie te ſers,
I'apprens cette leçon de toute la Nature ;
L'hommage de la creature
N'eſt qu'vn tribut commun que te doit l'Vniuers.
Tout ce qu'en te ſeruant ie trouue d'admirable,
C'eſt qu'eſtant de moy-méme, & pauure, & miſerable,
Tu daignes t'abaiſſer iuſques à t'en ſeruir,

Qu'auec tes plus cheris tu m'y daignes admettre,
Et veux bien m'enseigner comme il te faut rauir
Ce que tu leur voulus promettre.

Tout vient de toy, Seigneur, & nous en receuons
Tout ce qu'à te seruir applique cet hommage;
I'ose dire encor dauantage,
Tu nous sers beaucoup plus que nous ne te seruons:
La Terre qui nous porte & qui nous sert de mere,
L'Air que nous respirons, le Ciel qui nous éclaire,
Ont ces ordres de toy qu'ils ne rompent jamais;
L'Ange mesme nous sert, tous pecheurs que nous sommes,
Et garde exactement ceux où tu le soûmets
Pour le ministere des hommes.

C'est peu pour toy que l'Air, & la Terre, & les Cieux,
C'est peu qu'à nous seruir l'Ange s'assujetisse,
Pour nous mieux rendre cet office,
Tu choisis vn sujet encor plus precieux:
Tu quittes, Roy des Roys, ton sacré Diadéme,
Tu descens jusqu'à nous de ton trône supréme,
Tu te reuest pour nous de nos infirmitez;
Et nous fortifiant par ta sainte presence,
Tu nous fais triompher de nos fragilitez,
Et te promets pour recompense.

Pour tant & tant de biens que ne puis-je à mon tour
Te seruir dignement tout le temps de ma vie!
O que i'aurois l'ame rauie,
De le pouuoir, Seigneur, seulement vn seul jour!
Te seruir à demy c'est te faire vne iniure,
Et comme tes bontez n'ont jamais de mesure,
Il ne faut point de borne aux deuoirs qu'on te rend:
A toy toute loüange, à toy gloire eternelle,

A toy, Seigneur, eſt deu ce que peut de plus grand
Le zele d'vne ame fidelle.

N'es-tu pas ô mon Dieu, mon Seigneur ſouuerain,
Et moy ton ſeruiteur, pauure, lâche, imbecile,
Dont tout l'effort eſt inutile,
A moins qu'auoir l'appuy de ta diuine main ?
Ie dois pourtant, ie dois, de toute ma puiſſance,
Te loüer, te ſeruir, te rendre obeïſſance,
Sans m'en laſſer jamais, ſans prendre autre ſoucy :
Viens donc à mon ſecours, bonté toute celeſte,
Tu vois que ie le veux, & le ſouhaite ainſi,
Par ta faueur ſupplée au reſte.

La pompe des honneurs dans ſon plus haut éclat
N'a rien de comparable à cette ſeruitude,
A cette glorieuſe étude,
Qui nous apprend de tout à faire peu d'eſtat.
Mépriſer tout pour toy, pour ce noble eſclauage,
Qui ſous tes volontez enchaiſne le courage,
C'eſt ſe mettre au deſſus des Princes & des Rois ;
Et l'ineffable excez des Graces que tu donnes
A qui peut s'affermir dans cet illuſtre choix,
Vaut mieux que toutes les Couronnes.

Par des attraits diuins, & toûjours renaiſſans,
Ton ſaint Eſprit ſe plaiſt à conſoler les ames,
Dont les pures & ſaintes flames
Dédaignent pour t'aimer tous les plaiſirs des ſens :
Ces ames qui pour toy prennent l'étroite voye,
Qui n'ont point d'autre but, qui n'ont point d'autre joye,
Y goûtent de l'eſprit l'entiere liberté ;
Leur retraite en vrais biens ſe voit toûjours feconde,
Et trouue vn plein repos dans la digne fierté
Qui leur fait negliger le Monde.

Miraculeux effet ! bonheur prodigieux,
Qu'ainsi la liberté naisse de la contrainte !
O doux liens ! ô douce étrainte !
O fauorable poids du joug Religieux !
Sainte captiuité, qu'on te doit de loüanges !
Tu rends dés icy-bas l'homme pareil aux Anges,
Tu le rends agreable aux yeux de son autheur,
Tu le rends fauorable à ces troupes rebelles,
A ces noirs escadrons de l'Ange seducteur,
Et loüable à tous les fidelles.

O fers delicieux, & toûjours à cherir,
Que vous cachez d'appas sous vn peu de rudesse !
O du Ciel infaillible adresse,
Que tu rends ses tresors aisez à conquerir !
O jeusnes, pauureté, disciplines, cilices,
Amoureuses rigueurs, & triomphans supplices.
O Cloistre, ô saints trauaux, qu'il vous faut soûhaiter !
Vous qui donnez à l'ame vne ioye asseurée,
Et qui l'asseruissant, luy faites meriter
Vn bien d'eternelle durée.

CHAPITRE XI.

Qu'il faut examiner ſoigneuſement les deſirs du cœur, & prendre peine à les moderer.

IE voy qu'à me ſeruir enfin tu te diſpoſes,
Mais n'en eſpere pas grand fruit,
A moins que ie t'apprenne encor beaucoup de choſes,
Dont tu n'es pas encor aſſez inſtruit.

Seigneur, que veux-tu m'apprendre ?
Ie ſuis preſt de t'écouter,
Ioins à la Grace d'entendre
La force d'executer.

Toutes tes volontez doiuent eſtre ſoûmiſes
Purement à mon bon plaiſir,
Iuſqu'à ne ſoûhaiter en toutes entrepriſes
Que les ſuccez que ie voudray choiſir.

Tu ne dois point t'aimer, tu ne dois point te plaire
Dans tes propres contentemens,
Tu dois n'eſtre jaloux que de me ſatisfaire,
Et d'obeïr à mes commandemens.

Quelque ſoit le deſir qui t'échauffe, & te pique,
Conſidere ce qui t'en plaiſt,
Et voy ſi ſa chaleur à ma gloire s'applique,
Où s'il t'émeut par ton propre intereſt.

Lors que ce n'eſt qu'à moy que ce deſir ſe donne,
Qu'il n'a pour but que mon honneur,

Quelque effet qui le suiue, & quoy que i'en ordonne ;
Ta fermeté tient tout à grand bonheur.

Mais lors que l'amour propre y garde encor sa place
Quoy que secret & déguisé,
C'est là ce qui te gêne, & ce qui t'embarrasse,
C'est ce qui pese à ton cœur diuisé.

Deffens toy donc, mon fils, de la premiere amorce
D'vn desir mal premedité,
N'y prens aucun appuy, n'y donne aucune force,
Qu'aprés m'auoir pleinement consulté.

Ce qui t'en plaist d'abord peut bien-tost te déplaire,
Et te reduire au repentir ;
Et tu rougiras lors de ce qu'aura pû faire
Cette chaleur trop prompte à consentir.

Tout ce qui paroist bon n'est pas toûjours à suiure ;
Ny son contraire à rejetter ;
L'ardeur impetueuse à mille erreurs te liure,
Et trop courir c'est te precipiter.

La bride est souuent bonne, & mesme il en faut vne,
A la plus sainte affection ;
Son trop d'empressement la peut rendre importune,
Et te pousser dans la distraction.

Il te peut emporter hors de la discipline,
Sous pretexte de faire mieux :
Et laisser du scandale à qui ne l'examine
Que par la regle où s'attachent ses yeux.

Il peut faire en autruy naistre vne resistance
Que tu n'auras daigné préuoir,
Et de qui la surprise ébranlant ta constance
La troublera jusqu'à te faire choir.

Vn peu de violence eſt ſouuent neceſſaire
Contre les appetits des ſens,
Meſme quand leur effet te paroiſt ſalutaire,
Quand leurs deſirs te ſemblent innocens.

Ne demande jamais à ta chair infidelle,
Ce qu'elle veut, ou ne veut pas,
Range-là ſous l'eſprit, & fay qu'en dépit d'elle
Son eſclauage ait pour toy des appas.

Qu'en maiſtre, qu'en tyran cet eſprit la châtie,
Qu'il l'enchaiſne de rudes nœuds,
Iuſqu'à ce que domptée, & bien aſſujettie,
Elle ſoit preſte à tout ce que tu veux.

Iuſqu'à ce que de peu ſatisfaite & contente
Elle aime la ſimplicité,
Et que chaque reuers qui trompe ſon attente,
Sans murmurer en puiſſe eſtre accepté.

CHAPITRE XII.

Comme il se faut faire à la patience, & combatre les passions.

A Ce que ie puis voir, Seigneur,
I'ay grand besoin de patience,
Contre la rude experience,
Où cette vie engage vn cœur.

Elle n'est qu'vn gouffre de maux,
D'accidens fâcheux & contraires,
Qu'vn accablement de miseres,
D'où n'aissent trauaux sur trauaux.

Ie n'y termine aucuns combats
Que chaque instant ne renouuelle,
Et ma paix y traisne auec elle
La guerre attachée à mes pas.

Les soins mesme de l'affermir
Ne sont en effet qu'vne guerre,
Et tout mon sejour sur la Terre,
Qu'vne occasion de gemir.

Tu dis vray, mon enfant, aussi ne veux-je pas
Que tu cherches en terre vne paix sans combats,
Vn repos sans tumulte, vn calme sans orage,
Où toûjours la Fortune ait vn mesme visage,
Et semble par le cours de ses éuenemens
S'asseruir en esclaue à tes contentemens.
Ie veux te voir en paix, mais parmy les trauerses,

Parmy les changemens des fortunes diuerſes,
Ie veux y voir ton calme, & que l'aduerſité
Te ſerue à t'affermir dans la tranquillité.
Tu ne peux, me dis-tu ſouffrir beaucoup de choſes,
En vain tu t'y reſous, en vain tu t'y diſpoſes,
Tu ſens vne reuolte en ton cœur mutiné
Contre la patience où tu l'as condamné.
Lâche, qu'oſe-tu dire, ainſi le Purgatoire,
Ainſi ſes feux cuiſans ſont hors de ta memoire :
Auras-tu plus de force, ou les preſumes-tu
Plus aiſez à ſouffrir à ce cœur abatu ?
Apprens que de deux maux il faut choiſir le moindre,
Que tes ſoins en ce but ſe doiuent tous rejoindre,
Et que pour éuiter les tourmens eternels
Tu dois traiter tes ſens d'infames criminels,
Brauer leurs appetits, leur impoſer des gênes,
Preparer ta conſtance aux miſeres humaines,
Les ſouffrir ſans murmure, & receuoir les Croix,
Ainſi qne des faueurs qui viennent de mon choix.
Crois-tu les gens du Monde exempts d'inquietude?
Ne vois-tu rien pour eux, ny d'amer, ny de rude ?
Va chez ces delicats, qui n'ont ſoin que d'vnir
Le choix des voluptez aux moyens d'y fournir,
Si tu crois y trouuer des roſes ſans épines,
Tu n'y trouueras point ce que tu t'imagines.
Mais ils ſuiuent, dis-tu, leurs inclinations,
Leur ſeule volonté regle leurs actions,
Et l'excez des plaiſirs en vn moment conſume
Ce peu qui par hazard s'y coule d'amertume :
Et bien, ſoit, ie le veux, ils ont tout à ſouhait,
Mais combien doit durer vn bonheur ſi parfait?
Ces riches, que du Siecle adore l'imprudence,
Paſſent comme fumée auec leur abondance,
Et de leurs voluptez le plus doux ſouuenir,
S'il ne paſſe auec eux, ne ſert qu'à les punir.
Celles que leur permet vne ſi triſte vie

Sont dignes de pitié beaucoup plus que d'enuie,
Elles vont rarement ſans mélange d'ennuis,
Leurs jours les plus brillans ont les plus ſombres nuits
Souuent mille chagrins empoiſonnent leurs charmes,
Souuent mille terreurs y jettent mille alarmes,
Et ſouuent des objets d'où naiſſent leurs plaiſirs
Ma juſtice en couroux fait naiſtre leurs ſoûpirs.
L'impetuoſité qui les porte aux delices.
Elle meſme à leur joye enchaiſne les ſupplices,
Et joint aux vains appas d'vn peu d'illuſion
Le repentir, le trouble, & la confuſion.
Toutes ces voluptez ſont courtes & menteuſes,
Toutes n'ont que deſordre, & toutes ſont honteuſes;
Les hommes cependant n'en apperçoiuent rien,
Enyurez qu'ils en ſont, ils en font tout leur bien;
Ils ſuiuent en tous lieux, comme beſtes ſtupides,
Leurs ſens pour ſouuerains, leurs paſſions pour guides,
Et pour l'indigne attrait d'vn faux chatoüillement,
Pour vn bien paſſager, vn plaiſir d'vn moment,
Amoureux d'vne vie ingrate, & fugitiue,
Ils acceptent pour l'ame vne mort toûjours viue,
Ou mourans à toute heure, & ne pouuans mourir,
Ils ne ſont immortels que pour toûjours mourir.
Plus ſage à leurs dépens, donne moins de puiſſance
Aux brutales fureurs de ta concupiſcence,
Garde-toy de courir apres les voluptez,
Captiue tes deſirs, briſe tes volontez,
Mets en moy ſeul ta joye, & m'en faits vne offrande,
Et ie t'accorderay ce que ton cœur demande.
Ouy, ce cœur ainſi libre, ainſi deſabuſé,
Ne peut quoy qu'il demande, en eſtre refuſé:
Et ſi tu veux goûter des plaiſirs veritables,
Des conſolations, & pleines, & durables,
Tu n'as qu'à dédaigner par vn noble mépris
Cet éclat dont le Monde éblouït tant d'eſprits;
Tu n'as qu'à t'arracher à ces voluptez baſſes,
Qui

Qui repouſſent des cœurs les effets de mes Graces ;
Tu n'as qu'à te ſouſtraire à leur malignité,
Et ie te rendray plus que tu n'auras quitté.
Plus à leurs faux attraits tu fermeras de portes,
Plus mes faueurs ſeront & charmantes & fortes ;
Et moins la creature aura chez toy d'accez,
Et plus du Createur les dons auront d'excez.
Ne croy pas toutefois ſans peine & ſans triſteſſe
A ce détachement éleuer ta foibleſſe :
Vne vieille habitude y voudra reſiſter,
Mais par vne meilleure il faudra la dompter ;
Ta chair murmurera, mais de tout ſon murmure
La ferueur de l'eſprit conuaincra l'impoſture ;
Enfin le vieux Serpent tâchera de t'aigrir
Contre les moindres maux que tu voudras ſouffrir ;
Il fera mille efforts pour broüiller ta conduite ;
Mais auec l'oraiſon tu le mettras en fuite,
Et l'obſtination d'vn ſaint & digne employ
Ne luy laiſſera plus aucun pouuoir ſur toy.

CHAPITRE XIII.

De l'obeïssance & de l'humble sujet à l'exemple de Iesus-Christ.

QViconque se détobe à l'humble obeïssance
Bannit ma Grace en mesme temps,
Et se liure luy-mesme à toute l'impuissance
De ses desirs vains & flotans:
Ces Deuots indiscrets, dont le zele incommode,
Pour les rendre Saints à leur mode,
Leur forme vne conduite, & fait des loix à part,
Au lieu de s'auancer par vn secret merite,
Perdent ce qu'en commun dans la Regle on profite,
A force de viure à l'écart.
Qui n'obeït qu'à peine, & dans l'ame s'attriste
Des ordres d'vn Superieur,
Fait bien voir que sa chair à son tour luy resiste
Par vn murmure interieur;
Qu'il est mal obey par cette vaine esclaue,
Qui se reuolte, qui le braue,
Et n'est iamais d'accord de ce qu'il luy prescrit:
Obey donc toy-mesme, & tost, & sans murmure,
Si tu veux que ta chair à ton exemple endure
Le frein que luy doit ton esprit.
Des assauts du dehors vne ame tourmentée,
Triomphe tost des plus ardens,
Quand la rebellion de la chair mal domptée
Ne rauage point le dedans:
Mais ils trouuent souuent de leur intelligence
L'amour propre & la negligence,
Qui leur font de toy-mesme vn renfort contre toy;
Et cette ame n'a point d'ennemy plus à craindre,

Que cette mesme chair quand elle ose se plaindre
De l'esprit qui luy fait la loy.
Prens donc, prens pour toy-mesme vn mépris veritable
Qui te reduise au dernier rang,
Si tu veux mettre à bas ce pouuoir redoutable
Qu'ont sur toy la chair & le sang.
Mais tu t'aimes encor, & ton ame obstinée
Dans cét amour desordonnée,
Ne peut y renoncer sans trouble, & sans ennuy :
De là vient que ton cœur s'épouuante & s'indigne,
De là vient qu'il fremit, auant qu'il se resigne
Pleinement au vouloir d'autruy.
Que fais-tu de si grand, toy qui n'es que poussiere,
Ou pour mieux dire, qui n'es rien,
Quand tu soûmets pour moy ton ame vn peu moins fiere,
A quelque autre vouloir qu'au tien ?
Moy qui suis tout-puissant, moy qui d'vne parole
Ay bâty l'vn & l'autre Pole,
Et tiré du neant tout ce qui s'offre aux yeux :
Moy dont tout l'Vniuers est l'ouurage & le Temple,
Pour me soûmettre à l'homme,& te donner l'exemple,
Ie suis bien descendu des Cieux.
De ces palais brillans, où ma gloire ineffable
Remplit tout de mon seul objet,
Ie me suis raualé iusqu'au rang d'vn coupable,
Iusqu'à l'ordre le plus abjet :
Ie me suis fait de tous le plus humble & le moindrē,
Afin que tu sçeusses mieux joindre
Vn digne abaissement à ton indignité,
Et que malgré le Monde & ses vaines amorces,
Pour dompter ton orgueil, tu trouuasses des forces
De ma parfaite humilité.
Apprens de moy, pecheur, apprens l'obeïssance
Des sentimens humiliez,
Poudre, terre, limon, apprens de ta naissance
A te faire fouller aux pieds ;

Apprens à te ranger sous le plus rude empire,
Apprens à te vaincre, à dédire
De ton propre vouloir les desirs les plus doux,
Apprens à triompher des assauts qu'il te donne,
Apprens à t'asseruir à tout ce qu'on t'ordonne,
Apprens à te soûmettre à tout.
Fay que contre toy-mesme vn saint zele t'enflame
D'vne juste indignation,
Pour étouffer soudain ce qui naist dans ton ame
De superbe & d'ambition :
Desenfle-la si bien qu'elle soit toûjours preste,
A voir que chacun sur ta teste
Par vn dernier mépris ose imprimer ses pas,
Que le plus rude affront n'ait pour toy rien d'étrange,
Et qu'alors qu'on te traite à l'égal de la fange,
Tu te mettes encor plus bas.
Dequoy murmures-tu, chetiue creature,
Et comment peux-tu repartir,
Alors qu'on te reproche, à toy qui n'es qu'ordure,
Ce que tu ne peux démentir ?
N'es-tu pas vn ingrat, vn rebelle à ma Grace,
D'auoir eu tant de fois l'audace,
D'offencer, de trahir le Dieu de l'Vniuers ?
Et tes attachemens, tes lâchetez, tes vices,
N'ont-ils pas mille fois merité les supplices,
Qui me vangent dans les Enfers ?
Mais parce qu'à mes yeux ton ame est precieuse,
Il m'a plû de te pardonner,
Et ie n'étens sur toy qu'vne main amoureuse,
Qui ne veut que te couronner.
Voy par là ma bonté, voy quelle est sa puissance,
Montre par ta reconnoissance
Qu'enfin de mes bienfaits tu sçais le digne prix :
Fay de l'humilité ta plus douce habitude,
De la soûmission ta plus ardente étude,
Et tes delices du mépris.

CHAPITRE XIV.

De la Consideration des secrets jugemens de Dieu, de peur que nous n'entrions en vanité pour nos bonnes actions.

SEigneur, tu fais sur moy tonner tes jugemens,
Tous mes os ébranlez tremblent sous leur menace,
Ma langue en est muette, & mon cœur tout de glace
N'a plus pour s'expliquer que des fremissemens.

Mon ame épouuantée à l'éclat de leur foudre
S'égare de frayeur, & s'en laisse accabler,
Tout ce qu'elle préuoit ne fait que la troubler,
Et mon esprit confus ne sçauroit que resoudre.

Ie demeure immobile en ce mortel effroy,
Et par tout sous mes pas ie trouue vn precipice,
Ie voy quel est mon crime, & quelle est ta iustice,
Et ie sçay que le Ciel n'est pas pur deuant toy.

Tes Anges deuant toy n'ont pas esté sans tache,
Et tu n'as rien permis à ta pitié pour eux :
Estant plus criminel, serois-je plus heureux,
Moy, qu'à cette justice aucun ombre ne cache.

Au plus creux de l'abysme elle a fait trébucher,
Ces Astres si brillans de gloire & de lumiere,
Et moy, Seigneur, & moy, qui ne suis que poussiere,
Croiray-je auec raison que ie te sois plus cher ?

Les grands deuots cõme eux font des cheutes étran-
I'ay veu dégenerer leurs plus nobles trauaux, (ges,

Et les ſales rebuts des plus vils animaux
Plaire à leur mauuais gouſt aprés le pain des Anges.

La vertu la plus preſte à ſe voir couronner,
Quand ta main ſe retire, eſt auſſi-toſt fragile ;
Et toute la ſageſſe eſt comme elle inutile,
Quand cette meſme main ceſſe de gouuerner.

La force & la valeur trompent noſtre eſperance,
Si pour la conſeruer tu n'auance ton bras ;
Et iamis chaſteté n'eſt bien ſeure icy-bas,
Si ta protection ne fait ſon aſſeurance.

Enfin ſi nous n'auons ton ayde & ton ſoûtien,
Si tu ne nous défens, ſi tu ne nous regardes,
Tout l'effort qu'on ſe fait pour eſtre ſur ſes gardes,
N'eſt qu'vn effort qui gêne, & qui ne ſert de rien.

Le naufrage eſt certain, ſi tu nous abandonnes,
Le ſoin de l'euiter nous fait meſme y courir ;
Mais ſi-toſt que ta main daigne nous ſecourir,
Nous rentrons à la vie, & gaignons les couronnes.

Nous ſommes inconſtans, mais tu nous affermis,
Noſtre feu s'amortit, tu luy preſte des flâmes,
Et les ſaintes ardeurs que tu rends à nos ames
Sont autant de remparts contre nos ennemis.

Qu'vn plein raualement ainſi m'eſt neceſſaire !
Que ie me dois pour moy des ſentimens abjets !
Et quand ie fais du bien, ſi quelquefois i'en fais,
Le peu d'eſtat, Seigneur, qu'il m'eſt permis d'en faire !

Que ie dois m'abaiſſer, que ie dois m'auilir,
Sous tes ſaints jugemens, ſous leurs profonds abyſmes ;
Où ie me voy ſans plus vn neant plein de crimes,
Qui tout neant qu'il eſt oſe s'en orgueillir !

O neant, ô vray rien, mais pesanteur extrême,
Mais charge insupportable à qui veut s'éleuer !
Mer sans riue, où par tout chacun se peut trouuer,
Mais sans trouuer par tout qu'vn neant en soy-mesme.

Dans vn gouffre si vaste, où te retires-tu,
Où te peux-tu cacher, source de vaine gloire ?
Merite, où vois-tu lieu de flater la memoire ?
Où va la confiance en la propre vertu ?

Tout s'abysme, Seigneur, dans cette mer profonde,
Que tes grands jugemens ouurent de toutes parts :
Et si tous les Mondains y jettoient leurs regards,
Il ne seroit jamais de vaine gloire au Monde.

Que verroient-ils en eux qu'ils pûssent estimer,
S'ils voyoient deuant toy ce qu'est leur chair fragile ?
Comment souffriroient-ils qu'vne masse d'argile
S'enflast contre la main qui vient de la former ?

Vn cœur vraiement à toy ne prend jamais le chãge,
Et qui goûte vne fois l'esprit de verité,
Qui se peut y soûmettre auec sincerité,
Ne sçauroit plus goûter vne vaine loüange.

Ouy, quand ta verité l'a bien soûmis à toy,
Le bien qu'on dit de luy jamais ne le souleue :
Qu'vn monde entier le louë, vn monde entier acheue
D'affermir les mépris qu'il a conçeus de soy.

Si-tost qu'il fixe en Dieu toute son esperance,
Les eloges sur luy n'ont plus aucun pouuoir ;
Il entend leurs douceurs, mais sans s'en émouuoir,
Sans leur prester jamais la moindre complaisance.

Aussi tous les flateurs eux-mesmes ne sont rien,
Ce qu'ils donnent d'encens est comme eux perissable,
Mais ta verité seule est toûjours immuable,
Et seule nous conduit jusqu'au souuerain bien.

CHAPITRE XV.

Comment il faut nous comporter en tous nos souhaits.

PEnse à moy, mon enfant, quoy que tu te proposes,
Laisse-m'en disposer, & dis en toutes choses :

O mon Dieu, si ton bon plaisir
S'accorde à ce que ie souhaite ,
Donne m'en le succez conforme à mon desir ;
Sinon, ta volonté soit faite.

Si ta gloire peut s'exalter
Par l'effet où j'ose pretendre ,
Permets qu'en ton saint nom ie puisse executer
Ce que tu me vois entreprendre.

S'il doit seruir à mon salut ,
Si mon ame en tire auantage ,
Ainsi que ton honneur en est l'vnique but ,
Que te seruir en soit l'vsage.

Mais s'il est nuisible à mon cœur ,
S'il est inutile à mon ame ,
Daigne éteindre, ô mon Dieu, cette friuole ardeur,
Et remply-moy d'vne autre flame.

Car souuent vn desir peut sembler vertueux,
Qui n'a de la Vertu qu'vn air tumultueux ,
Qu'vne ombre colorée, & ce n'est pas à dire ,
Quoy qu'il paroisse bon, que c'est moy qui l'inspire.

Il ne t'eſt pas aiſé de juger au certain
Quel eſprit meut ton ame, ou ta langue, ou ta main ;
S'il eſt bon, ou mauuais, ſi l'vn ou l'autre eſt cauſe
Que tu fais vn ſouhait pour telle, ou telle choſe,
Ou ſi ce n'eſt enfin qu'vn ſimple mouuement
Qu'excite dans ton cœur ton propre ſentiment.
Pluſieurs y ſont trompez, & leur fauſſe lumiere
Trouue le precipice au bout de la carriere,
Aprés auoir creu prendre auec fidelité
Pour guide en tous leurs pas l'eſprit de verité.
Tu dois donc, ô mon fils, toûjours auec ma crainte,
Auec l'humilité dedans ton cœur empreinte,
M'adreſſer tous tes vœux, me demander l'effet
De tout ce que tu crois digne de ton ſouhait,
Reduire tes deſirs ſous ce que ie deſire,
M'en remettre le tout, & toûjours me redire :

Tu vois ce qui m'eſt le meilleur,
De mes maux tu ſçais le remede ;
Regarde mon deſir,& regle-le, Seigneur,
Ainſi que tu veux qu'il ſuccede.

Donne-moy ce que tu voudras,
Choiſy le temps & la meſure,
Et comme il te plaira daigne étendre le bras,
Sur ta chetiue creature.

Voy-moy gemir & trauailler,
Et pour tout fruit ne me deſtine
Que ce qui te plaiſt mieux, & qui fait mieux briller
L'éclat de ta gloire diuine.

Ordonne de tout mon employ
Par ta prouidence ſuprême,
Agy par tout en maiſtre, & diſpoſe de moy,
Sans conſiderer que toy-meſme.

Tiens-moy dans ta main fortement,
Tourne, retourne moy ſans ceſſe,
Porte-moy ſans repos de la joye au tourment,
De la douleur à l'allegreſſe.

Tel qu'vn eſclaue preſt à tout,
Pour toy- non pour moy, ie veux viure ;
C'eſt là mon ſeul deſir, puiſſay-je juſqu'au bout,
O mon Dieu, dignement le ſuiure.

ORAISON

Pour faire le bon plaiſir de Dieu.

DOux arbitre de mon ſort,
Daigne m'accorder ta Grace,
Qu'elle aide mon foible effort,
Et que ſa pleine efficace
Dure en moy juſqu'à la mort.

Fay, Seigneur, que mon deſir
N'ait pour but invariable,
Que ce que ton bon plaiſir
Aura le plus agreable,
Que ce qu'il voudra choiſir.

Que ton vouloir ſoit le mien,
Que le mien toûjours le ſuiue ;
Et s'y conforme ſi bien,
Qu'icy bas, quoy qu'il m'arriue,
Sans toy ie ne veüille rien.

Fay-le toûjours préualoir
Sur quoy que ie me propoſe,
Et mets hors de mon pouuoir
De vouloir aucune choſe,
Que ce qu'il te plaiſt vouloir.

Fay-moy de ſorte mourir
A tout ce qu'on voit au Monde,
Que ie ne puiſſe cherir
Sur la Terre, ny ſur l'Onde,
Que ce qui ne peut perir.

Que ma gloire à l'abandon
Sous les mépris abyſmée,
Conſerue ſi peu mon nom,
Qu'à mes yeux la renommée
Doute ſi ie vis, ou non.

Fay que de tous mes ſouhaits
En toy ſeul ie me repoſe;
Fay qu'attendant les effets
Où mon ame ſe diſpoſe,
Elle trouue en toy ſa paix.

Toy ſeul és le vray repos,
Hors de toy le calme eſt rude,
Et la bonace des flots
Augmente l'inquietude
Des plus ſages matelots.

En cette paix donc, Seigneur,
Eſſentielle & ſuprême,
En cet vnique bonheur,
Qui n'eſt autre que toy-meſme,
Fay le repos de mon cœur.

CHAPITRE XVI.

Que les veritables consolations ne se doiuent chercher qu'en Dieu.

I'Epuise mon desir, i'épuise ma pensée,
A chercher des contentemens,
Qui par de vrais soulagemens
Adoucissent les maux dont mon ame est pressee :
Mais helas ! apres tout, i'ay beau m'en figurer,
I'ay beau les desirer,
Ce n'est point en ces lieux que ie les dois attendre ;
L'aduenir seul me les promet,
Cet heureux aduenir où chacun peut pretendre,
Mais qu'on n'obtient qu'au prix où la vertu le met.

Quand par vn heureux choix d'éuenemẽs propices,
Le Monde me feroit sa Cour,
Quand il n'auroit soin nuit & jour
Que d'inuenter pour moy de nouuelles delices ;
Quand il attacheroit luy-mesme à mes costez
Toutes ses voluptez,
De combien de momens en seroit la durée ?
Et quels biens me pourroit donner
Sa faueur la plus ferme & la mieux asseurée,
Qu'en vn coup d'œil peut-estre il faut abandonner.

N'espere point de joye, ô mon cœur, que friuole,
N'en espere aucune icy-bas,
Qu'en ce grand Dieu, de qui le bras
Soûtient l'humble & le pauure, & par tout le console :
Quels que soient tes ennuis, attens encore vn peu,

Sans attiedir ton feu,
Attens le doux effet des promesses diuines ;
Et tu possederas bien-tost
Des biens encor plus grands que tu ne t'imagines,
Et que le Ciel pour toy garde comme vn depost.

Ce lâche abaissement aux douceurs temporelles
Que le Siecle fait trop gouster,
Sert d'vn grand obstacle à monter
Dans ce palais de gloire où sont les eternelles :
Attache tes desirs, mon ame, à celles-cy,
Fais-en ton seul soucy,
Et regarde en passant celles-là pour l'vsage ;
Ne t'en laisse plus éblouïr,
Ce Dieu, qui du neant te fit à son image,
Eut vn plus digne objet que de t'en voir joüir.

Dequoy te seruiroient tous les tresors du Monde,
Tous ceux que la Terre & la Mer
Dans leur sein peuuent enfermer,
Si ce n'est point sur eux qu'vn vray bonheur se fonde ?
Le plus pompeux éclat de ces riches tresors
N'a qu'vn brillant dehors,
Qui n'excite au dedans que de l'inquietude ;
Il n'a point de solide bien,
Et si tu veux trouuer quelque beatitude,
Elle n'est qu'en ce Dieu qui crea tout de rien.

Mais garde toy sur tout de la presumer telle,
Que se la peignent ces Mondains,
Dont les desirs brutaux & vains
Au gré de leur caprice en forment vn modelle ;
Tu t'y dois figurer vn amas de vrais biens,
Tel que les vrais Chrestiens
Dans leurs plus longs trauaux attẽdent sans murmure
Vn auant-goust delicieux,

Tel que ſent quelquefois vne ame droite & pure,
De qui tout l'entretien s'éleue juſqu'aux Cieux.

Remply de cette idée, il te ſera facile
De juger l'inſtabilité,
Qu'a le Monde, & ſa vanité,
Comme luy deceuante, & comme luy fragile,
La ſeule Verité donne aux afflictions
Des conſolations
Durables á l'égal de ſa ſainte parole;
Ainſi l'éprouuent les deuots,
Et portant en tous lieux vn Dieu qui les conſole,
Ils ſçauent bien auſſi luy dire à tous propos:

Benin Sauueur de la Nature,
Prens ſoin par tout de m'aſſiſter,
Et daigne ſans ceſſe preſter
Ton ſecours à ta creature.

Qu'au milieu de toutes mes peines
Ce me ſoit vn ſoulagement
D'eſtre abandonné pleinement
Des conſolations humaines,

Qu'au defaut meſme de la tienne,
I'en trouue dans ta volonté,
Dont la juſte ſeuerité
Fait cette épreuue de la mienne.

Car enfin, Seigneur, ta colere
Fera place à des temps plus doux,
Et les fureurs d'vn Dieu jaloux
Cederont aux bontez d'vn pere.

CHAPITRE XVII.

Qu'il faut nous reposer en Dieu de tout le soin de nous-mesmes.

LAiſſe-moy te traitter ainſi que ie l'entens,
Ie ſçay ce qui t'eſt neceſſaire,
Ie juge mieux que toy de ce que tu pretens,
Encor vn coup laiſſe-moy faire.
Tu vois tout comme vn homme, & ſur tous les objets
Les ſentimens humains conduiſent tes projets,
Souuent ta paſſion elle ſeule y preſide ;
Tu luy remets ſouuent le choix de tes deſirs,
Et receuant ainſi cet aueugle pour guide,
Tu rencontres des maux, ou tu crois des plaiſirs.

Ce que tu dis, Seigneur, n'eſt que trop veritable,
Les ſoucis que tu prens de moy
Surpaſſent de bien loin tous ceux dont eſt capable
L'amour propre, & ſon fol employ.

Auſſi faut-il ſur toy pleinement s'en demettre,
Sans ſe croire, ſans ſe chercher,
Et qui n'en vſe ainſi, ne ſçauroit ſe promettre
De faire vn pas ſans trébucher.

Tiens donc ma volonté ſous ton ordre celeſte
Droite en tout temps, ferme en tous lieux,
Laiſſe-moy cette Grace, & diſpoſe du reſte,
Comme tu jugeras le mieux.

A cela prés, Seigneur, que ta main se déploye,
Ie ne veux examiner rien,
Et ie suis asseuré que quoy qu'elle m'enuoye,
Tout est bon, tout est pour mon bien.

Sois beny, si tu veux que tes lumieres saintes
Esclairent mon entendement,
Et ne le sois pas moins, si leurs clartez éteintes
Me rendent mon aueuglement.

Sois à iamais beny, si tes douces tendresses
Daignent consoler mes trauaux,
Et ne le sois pas moins, si tes justes rudesses
Se plaisent à croistre mes maux.

Ainsi tous tes souhaits se doiuent conceuoir,
Si tu veux que ie les écoute,
Ainsi tu dois, mon fils, te mettre en mon pouuoir,
Si tu veux marcher dans ma route:
Tiens ton cœur prest à tout, & d'vn visage égal
Accepte de ma main, & le bien, & le mal,
Le profond déplaisir, & la pleine allegresse,
Sois content, pauure & riche, & toûjours satisfait,
Soit que ie te console, ou que ie te delaisse,
Beny ma prouidence, & cheris-en l'effet.

Volontiers, ô mon Dieu, volontiers ie captiue
Mes desirs sous ton saint vouloir,
Et pour l'amour de toy ie veux, quoy qu'il m'arriue,
Souffrir tout sans m'en émouuoir.

Le succez le plus triste, & le plus fauorable,
Le plus doux, & le plus amer,
Me seront tous des choix de ta main adorable,
Qu'également il faut aimer.

Ie les

Ie les receuray tous, ſans mettre difference
Entre le bon & le mauuais,
Ie les aimeray tous, & ma perſeuerance
T'en rendra graces à jamais.

Aux aſſauts du peché rends mon ame inuincible;
Daigne l'en faire triompher,
Et ie ne craindray point la mort la plus terrible,
Ny les puiſſances de l'Enfer.

Pourueu que ma langueur ne ſoit jamais punie
Par vn eternel abandon,
Pourueu, Seigneur, pourueu que du liure de vie
Iamais tu n'efface mon nom.

Fay pleuuoir des douleurs, fay pleuuoir des miſeres;
Fais-en ſur moy fondre vn amas,
Rien ne pourra me nuire, & dans les plus ameres
Ie ne verray que des appas.

CHAPITRE XVIII.

Qu'il faut souffrir auec patience les miseres temporelles, à l'imitation de Iesus-Christ.

VOy Mortel, combien tu me dois,
I'ay quitté le sein de mon pere,
Ie me suis reuestu de toute ta misere,
I'en ay voulu subir les plus indignes loix;
Le Ciel estoit fermé, tu n'y pouuois pretendre,
Pour t'en ouurir la porte il m'a plû d'en descendre,
Sans que rien m'imposast cette necessité;
Et pour prendre vne vie amere & douloureuse,
I'ay suiuy seulement la contrainte amoureuse
De mon immense charité.

Mais ie veux amour pour amour,
Ie veux, mon fils, que tu contemples
Ce que i'ay laissé de precieux exemples,
Comme autant de leçons pour souffrir à ton tour:
Que sous l'accablement des miseres humaines,
L'esprit dans les ennuis, & le corps dans les gênes,
Tu tiennes toûjours l'œil sur ce que i'ay souffert;
Et que malgré l'horreur qu'en conçoit la Nature,
Tu t'offres sans relâche à souffrir sans murmure,
Ainsi que ie m'y suis offert.

Examine chaque moment
Qu'en Terre a duré ma demeure,
Va du premier instant jusqu'à la derniere heure;

Remonte de la fin jusqu'au commencement ;
Tiens-en toute l'image à tes yeux étenduë,
Verras-tu de mes maux la course suspenduë,
De ces maux, où pour toy ie me suis abysmé ?
La creche où ie nasquis vit mes premieres larmes,
Tous mes jours n'ont esté que douleurs, ou qu'alarmes
Et ma Croix a tout consommé.

Au manquement continuel
Des commoditez temporelles
On a joint contre moy les plaintes, les querelles,
Et tout ce que l'oppobre auoit de plus cruel :
I'en ay porté la honte auec mansuetude,
I'ay veu sans m'indigner la noire ingratitude
Payer tous mes bienfaits d'vn outrageux mépris,
La fureur du blasphesme attaquer mes miracles,
Et l'orgueil ignorant condamner les oracles
Dont j'illuminois les esprits.

Il est vray, mon Sauueur, que toute vostre vie
Est de la patience vn miroir éclatant,
Et qu'vn si grand exemple à souffrir me conuie
Tout ce qu'a le malheur le plus persecutant.

Puisque par là sur tout vous sçeûtes satisfaire
Aux ordres que vous fit vostre Pere eternel,
Auec quelle raison voudrois-je m'y soustraire ?
L'innocent luy doit-il plus que le criminel ?

Il faut bien qu'à son tour le pecheur miserable
Accepte de ses maux toute la dureté,
Et soûmette vne vie infirme & perissable,
Aux souuerains decrets de vostre volonté.

Il est juste, ô mon Dieu, que sans impatience
I'en porte le fardeau pour mon propre salut,

Et que de ses ennuis la triste experience
Ne produise en mon cœur ny dégoust, ny rebut.

La foiblesse attachée à nostre impure masse,
Trouue sa charge lourde, & fâcheuse à porter,
Mais par l'heureux secoursde vostre sainte Grace,
Plus le poids en est grand, plus il fait meriter.

Vostre exemple nous ayde à souffrir auec joye,
Celuy de tous vos Saints nous rehausse le cœur,
L'vn & l'autre du Ciel nous aplanit la voye,
L'vn & l'autre y soûtient nostre peu de vigueur.

Sous la loy de Moyse & son rude esclauage
La vie auoit bien moins dequoy nous consoler,
Le Ciel toûjours fermé laissoit peu de passage,
Par où jusques sur nous sa douceur pûst couler.

Sa route estoit alors beaucoup plus inconnuë,
Et sembloit se cacher sous tant d'obscurité,
Que peu pour la trouuer auoient assez de veuë,
Et tres peu pour la suiure assez de fermeté.

Encor ce petit nombre en qui l'ame épurée
Auoit fait sur le Monde vn vertueux effort,
Voyoit bien dans le Ciel sa place preparée,
Mais pour s'y voir assis il falloit vostre mort.

Il leur falloit attendre apres tous leurs merites,
Que vostre sang versé les rendist bienheureux;
Et vers vostre Iustice ils n'estoient pas bien quittes,
A moins que vostre amour payast encor pour eux.

Que ie vous dois d'encens, que ie vous dois de gra-
De m'auoir enseigné le bon & droit chemin, (ces,

Et de m'auoir frayé ces douloureuſes traces,
Qui menent ſur vos pas à des plaiſirs ſans fin.

La faueur m'eſt commune auec tous vos Fidelles,
Q'vnit la Charité ſoûs voſtre aimable loy :
Receuez-en, Seigneur, des graces eternelles,
Ie vous en rends pour eux, auſſi-bien que pour moy.

Car enfin voſtre vie eſt cette voye vnique
Où par la patience on marche juſqu'à vous,
Par là voſtre Royaume à tous ſe communique,
Par là voſtre couronne eſt expoſée à tous.

Si vous n'auiez vous-meſmes enſeigné cette voye,
Si vous n'y laiſſiez voir l'empreinte de vos pas,
Vous offririez en vain voſtre couronne en proye,
Prendroit-on vn chemin qu'on ne connoiſtroit pas.

Si nous ceſſions d'auoir voſtre exemple pour guide,
Les moindres embarras nous feroient rebrouſſer,
Et toute noſtre ardeur abatuë & languide
Tourneroit en arriere, au lieu de s'auancer.

Helas ! puis qu'on s'égare auec tant de lumiere
Qu'épandent voſtre vie & vos enſeignemens,
Qui pourroit arriuer au bout de la carriere,
Si nous eſtions reduits à nos aueuglemens.

CHAPITRE XIX.

Comme il faut supporter les torts qu'on nous fait, & des marques de la veritable patience.

QV'as-tu, mon fils, que tu soûpires ?
Considere mes passions,
Considere mes Saints, regarde leurs martires,
Et baisse aprés les yeux sur ton affliction ;
Qui trouues-tu qui leur soit comparable,
Toy qui pretens vne place en leur rang ?
Va, cesse de nommer ton malheur déplorable,
Tu n'en és pas encor jusqu'à verser ton sang.

Tu souffres, mais si peu de chose
Au prix de ce qu'ils ont souffert,
Que le fardeau leger des Croix que ie t'impose
Ne vaut pas que sur luy tu tiennes l'œil ouuert ;
Voy, voy plustost celles qu'ils ont portées,
Voy quels tourmens a braué leur vertu,
Que d'assauts repoussez que d'horreurs surmontées,
Et si tu le peux voir dy-moy, que souffres-tu ?

Voy par mille épreuues diuerses
Leurs cœurs sans relâche exercez,
Voy-les benir mon nom dans toutes leurs trauerses,
Et tomber sous le faix sans en estre lassez :
Voy leur constance au milieu de leurs gênes
Monter plus haut, plus on les fait languir,
Mesure bien tes maux sur l'excez de leurs peines,
Tes maux n'auront plus rien qui merite vn soûpir.

Sans doute alors que ta foiblesse
Les trouue trop lourds à porter,
La seule impatience est tout ce qui te blesse,
Et seule fait le poids qu'elle veut rejetter :
Legers ou lourds, il faut que tu les portes,
Tu ne peux rompre vn ordre fait pour tous,
Et soit que tes douleurs soient ou foibles, ou fortes,
Tu dois mesme constance à soûtenir leurs coups.

Tu te montres dautant plus sage,
Que tu t'y prepare le mieux,
Ton merite en augmente, & prend vn auantage
Qui te rend dautant plus agreable à mes yeux :
La douleur mesme en est dautant moins rude,
Quand le courage à souffrir dispose
S'en est fait par auance vne douce habitude,
Et lors qu'il s'est vaincu, tout luy deuient aisé.

Ne dy jamais pour ton excuse,
Ie ne sçaurois souffrir d'vn tel,
De mon trop de bonté sa calomnie abuse,
Le dommage est trop grand, l'outrage trop mortel,
A ma ruine il se montre inflexible,
Il prend pour but de me deshonorer,
Ie souffriray d'vn autre, & seray moins sensible,
Selon que ie verray qu'il est bon d'endurer.

Cette pensée est folle, & vaine,
Et l'amour propre qu'elle suit
Sous ce discernement de la prudence humaine
Cache vn orgueil secret qui t'enfle & te seduit :
Au lieu de voir ce qu'est la patience,
Et quelle main la doit récompenser,
Il attache tes yeux à voir qu'elle est l'offence,
Et mesurer la main qui vient de t'offenser.

La patience est delicate
Qui ne veut souffrir qu'à son choix,
Qui borne ses malheurs, & jusques là se flate,
Qu'elle en pretend regler & le nombre & le poids :
La veritable est d'vne autre nature,
Et quelques maux qui se puissent offrir,
Elle ne leur prescrit ordre, temps ny mesure,
Et n'a d'yeux que pour moy, quand il luy faut souffrir.

Que son superieur l'exerce,
Son pareil, son inferieur,
Elle est toûjours la mesme, & sa peine diuerse
Conserue également son calme interieur :
Qu'elle que soit l'épreuue, ou la personne;
Elle y presente vn courage affermy,
Et n'examine point si l'essay qui l'estonne
Vient d'vn homme de bien, ou d'vn lâche ennemy.

Sa vertueuse indifference
Reçoit auec remerciemens
Ces odieux tresors d'amertume & d'offence,
Qui font par tout ailleurs tant de ressentimens :
Autant de fois qu'elle se voit pressée,
Autant de fois elle l'impute à gain,
Et regarde si peu la main qui l'a blessée,
Que tout deuient pour elle vn present de ma main.

Instruite dans ma sainte écolle
Elle met son espoir aux Cieux,
Et sçait que dans ses maux, si ie ne la console,
Du moins ce qu'elle souffre est present à mes yeux;
Qu'vn jour viendra que ma douce visite
De ses trauaux couronnera la foy,
Et qu'vn peu de souffrance amasse vn grand merite,
Quand ce peu qu'on endure est enduré pour moy.

Tiens donc ton ame toûjours preste
A toute épreuue, à tous combats,
Du moins si tu veux vaincre, & couronner ta teste;
De ce qu'vn beau triomphe a de gloire & d'appas;
La patience a sa couronne acquise,
Mais sans combatre on n'y peut aspirer,
A qui sçait bien souffrir ma bouche l'a promise,
Et c'en est vn reffus qu'vn reffus d'endurer.

Encore vn coup, cette couronne
N'est que pour les hommes de cœur,
Si tu peux souhaiter qu'vn jour ie te la donne,
Resiste au courage, & souffre auec douceur:
Sans le trauail & sans l'inquietude
Le vray repos ne se peut obtenir,
Et sans le dur effort d'vn combat long & rude
A la pleine victoire on ne peut paruenir.

Donne-moy donc ta Grace, & par elle, Seigneur,
Fay pouuoir à ta creature
Ce qui semble impossible à la morne langueur
Où l'enseuelit la Nature.

Tu connois mieux que moy que mon peu de vertu
Ne peut souffrir que peu de chose;
Tu sçais que mon courage est soudain abatu,
Au moindre obstacle qui s'oppose.

Daigne le releuer de cet abatement,
Quelque jniure qui me soit faite,
Et fais-moy pour ton nom souffrir si constamment,
Que ie m'y plaise & le souhaite.

Car endurer pour toy l'outrage & le rebut,
Estre pour toy traitté d'infame,
C'est prendre le chemin qui conduit au salut,
C'est la haute gloire de l'ame.

CHAPITRE XX.

De l'adveu de la propre infirmité, & des miseres de cette vie.

A Ma confusion, Seigneur, ie te confesse
Qu'elle est mõ injustice, & qu'elle est ma foiblesse,
Ie veux bien te seruir de témoin contre moy :
Peu de chose m'abat, peu de chose m'attriste,
Et dans tous mes souhaits pour peu qu'on me resiste,
Vn orgueilleux chagrin soudain me fait la loy.

I'ay beau me proposer d'agir auec courage,
Le moindre tourbillon me fait peur de l'orage,
Et renuerse d'effroy mon plus ferme propos ;
D'angoisse & de dépit j'abandonne ma route,
Et me liurant moy-mesme à ce que ie redoute,
Ie me fais le joüet & des vents, & des flots.

C'est bien pour en rougir de voir quelle tempeste
Souuent mes lâchetez attirent sur ma teste,
Et combien ce grand trouble a peu de fondement :
C'est bien pour en rougir de me voir si fragile,
Que souuent dans mon cœur la chose la plus vile
Forme d'vne étincelle vn long embrasement.

Quelquefois au milieu de ma perseuerance,
Lors que ie croy marcher auec quelque asseurance,
Et fournir ma carriere auec moins de danger ;
Quand j'y pense le moins, ie trébuche par terre,
Et lors que ie m'estime à l'abry du tonnerre,
Ie me trouue abatu par vn souffle leger.

Reçois-en l'humble adueu, Seigneur, & considere
De ma fragilité l'impuissante misere,

Qui me met à toute heure en eſtat de perir :
Sans que ie te la montre, elle t'eſt trop connuë,
Elle eſt de tous coſtez expoſée à ta veuë,
D'vn regard de pitié daigne la ſecourir.

Tire-moy de la fange où ma cheute m'engage,
De ce bourbier épais arrache ton image,
Que par mon propre poids ie n'y reſte enfoncé :
Fay que ie me releue auſſi-toſt que ie tombe,
Fay que ſi l'on m'abat, jamais ie ne ſuccombe,
Fay que ie ne ſois point tout-à-fait terraſſé.

Ce qui deuant tes yeux rend mon ame confuſe,
Ce qui ſans elle-meſme à tous momens l'accuſe,
Et me force à trembler ſous vn juſte remords ;
C'eſt de me voir ſi prompt à choir dans cette bouë,
Et qu'à mes paſſions, qu'en vain ie deſauouë,
Ie n'oppoſe en effet que de lâches efforts.

Bien que ta main propice à mon cœur qui s'en fâche
Au plein conſentement jamais ne le relâche,
Et contre leurs aſſauts luy donne vn grand appuy ;
Le combat eſt fâcheux, il importune, il gêne,
Et comme la victoire eſt toûjours incertaine,
Viure toûjours en guerre, accable enfin d'ennuy.

De mille objets impurs l'abominable foule
Qui juſqu'au fond du cœur en moins de rien ſe coule
N'a pas pour en ſortir meſme facilité,
Leur plus legere idée a peine à diſparoiſtre,
Le ſoin de l'effacer ſouuent l'obſtine à croiſtre,
Et montre ainſi l'excez de mon infirmité.

Puiſſant Dieu d'Iſraël, qui jaloux de nos ames
Ne veux les voir brûler que de tes ſaintes flames,
Regarde mes trauaux, regarde ma douleur :
Secours par tes bontez ton ſeruiteur fidelle,
Et de quelque coſté que ſe porte mon zele,
De tes diuins rayons preſte luy la chaleur.

Répans dans mon courage vne celeste force,
De peur que de la chair la dangereuse amorce,
Le vieil homme à l'esprit encor mal asseruy,
Se préualant sur moy de toute ma foiblesse,
N'affermisse vn empire à cette chair traistresse,
Et que par l'esprit mesme il ne soit trop suiuy.

C'est contre cette chair, nostre fiere ennemie,
Que tant que nous traisnons cette ennuieuse vie
Nous auons à combatre autant qu'à respirer:
Quelle est donc cette vie, où tout n'est que miseres,
Que tribulations, que rencontres ameres,
Que pieges, qu'ennemis, prests à nous deuorer.

Qu'vne affliction passe, vne autre luy succede,
Souuent elle renaist de son propre remede,
Et rentre du costé qu'on la vient de bannir :
Vn combat dure encor, que mille autres suruiennent,
Et par l'enchaînement dont ils s'entre-soûtiennent,
Font vn cercle de maux qui ne sçauroit finir.

Peut-on auoir pour toy quelque amour quelque esti-
O vie, ô d'amertume affreux & vaste abysme, (me,
Cuisant & long supplice, & de l'ame, & du corps?
Et parmy les malheurs dont ie te vois suiuie,
A quel droit gardes-tu l'aimable nom de vie,
Toy, donc le cours funeste engendre tant de morts?

On t'aime cependant, & la foiblesse humaine,
Bien qu'elle voye en toy les sources de sa peine,
Y cherche auidement celle de ses plaisirs :
Le Monde est vn pipeur, on dit assez qu'il trompe,
On declame assez haut contre sa vaine pompe,
Mais on ne laisse point d'y porter ses desirs.

Le pouuoir dominant de la concupiscence
Qu'imprime en nostre chair nostre impure naissance,
Ainsi sous ce trompeur captiue nos esprits;

Mais il faut que le cœur saintement se rebelle,
Et juge quels motifs font aimer l'infidelle,
Et quels doiuent pousser à son juste mépris.

Les appetits des sens, la soif de l'auarice,
L'orgueil qui veut monter au gré de son caprice,
Enfantent cet amour que nous auons pour luy;
Les angoisses d'ailleurs, les peines, les miseres,
Qui les suiuent par tout, comme dignes salaires,
En font naistre à leur tour le dégoust & l'ennuy.

Mais vne ame à l'aimer lâchement adonnée,
Par d'infames plaisirs en triomphe menée,
Ne considere point ce qui le fait haïr;
Ce fourbe à ses regards déguise toutes choses,
Les nuits luy sont des jours, les épines des roses,
Tant les yeux subornez aident à la trahir.

Aussi n'a-t'elle rien qui l'en puisse défendre,
Les douceurs que d'enhaut Dieu se plaist à répandre
Sont des biens que jamais sa langueur n'a goustez,
Elle n'a jamais veu quel charme a ce grand Maistre,
Ny combien la vertu qui craint de trop paroistre
Verse en l'interieur de saintes voluptez.

Le vray, le plein mépris des vanitez mondaines
Qu'embrassent en tous lieux ces ames vraiment saines,
Qui sous la discipline ont Dieu pour seul objet;
C'est ce qui leur départ cette douceur exquise,
Et de sa propre voix Dieu mesme l'a promise
A qui peut s'affermir dans ce noble projet.

Par là nostre ferueur enfin mieux éclairée
Proméne sur le Monde vne veuë asseurée,
Que son flateur éclat ne sçauroit éblouïr,
Nous voyons comme il trompe, & se trompe luy-mesme,
Nous le voyons se perdre, & perdre ce qu'il aime
Au milieu des faux biens dont il pense joüir.

CHAPITRE XXI.

Qu'il faut se reposer en Dieu par dessus tous les biens & tous les dons de la Nature & de la Grace.

MOn ame, c'est en Dieu par dessus toutes choses
Qu'il faut qu'en tout par tout, toûjours tu te re-
Il n'est point de repos ailleurs que criminel, (poses,
Et luy seul est des Saints le repos eternel.
Fay donc, aimable Autheur de toute la Nature,
Qu'en toy i'en trouue plus qu'en toute creature,
Plus qu'au plus long bonheur de la pleine santé,
Plus qu'aux plus vifs attraits dont charme la beauté,
Plus qu'au plus noble éclat de l'honneur le plus rare,
Plus qu'en tout le brillant dont la gloire se pare,
Plus qu'en toute puissance, & plus qu'au pl⁹ haut rang
Où puissent éleuer les charges & le sang,
Plus qu'en toute science, & plus qu'en toute adresse,
Plus que dans tous les arts, plus qu'en toute richesse,
Plus qu'en toute la joye & les rauissemens
Que puissent prodiguer de pleins contentemens,
Plus qu'en toute loüange & toute renommée,
Qu'en toute leur illustre & pompeuse fumée,
Qu'en toutes les douceurs des consolations
Qui soulagent vn cœur dans ses afflictions.
Seigneur, puis qu'en toy seul ce vray repos habite,
Fay-le moy prendre en toy par dessus tout merite,
Par dessus quoy que fasse esperer de plaisir
La plus douce promesse, ou le plus cher desir,
Par dessus tous les dons que ta main liberale
Pour enrichir vne ame abondamment étale

Par deſſus tout l'excez des plus dignes tranſports
Dont ſoit capable vn cœur remply de ces treſors,
Par deſſus les ſecours que luy preſtent les Anges,
Par deſſus le ſoûtien qu'il reçoit des Archanges,
Par deſſus tout ce gros de ſaintes legions
Qui de ton grand Palais peuplent les regions,
Par deſſus tout enfin ce que tu rends viſible,
Par deſſus ce qui reſte aux yeux inperceptible,
Et pour dire en vn mot tout ce que ie conçoy,
Par deſſus, ô mon Dieu, tout ce qui n'eſt point toy.

Car tu poſſedes ſeul en vn degré ſupreſme,
La bonté, la grandeur, & la puiſſance meſme,
Toy ſeul ſuffis à tout, toy ſeul en toy contiens
L'immenſe plenitude où ſont tous les vrais biens,
Toy ſeul as les douceurs aprés qui l'ame vole,
Toy ſeul as dans ſes maux tout ce qui la conſole,
Toy ſeul as des beautez dignes de la charmer,
Toy ſeul és tout aimable, & toy ſeul ſçais aimer:
Toy ſeul portes en toy ce noble & vaſte abyſme
Qui t'enuironne ſeul de gloire legitime;
Enfin c'eſt en toy ſeul que vont ſe reünir
Le paſſé, le preſent, auec tout l'aduenir,
En toy, qu'à tous momens s'aſſemblent & s'épurent
Tous les biens qui ſeront, & qui ſont, & qui furent,
En toy, que tous enſemble ils ont toûjours eſté,
Qu'ils ſont, & qu'ils ſeront toute l'Eternité.

Ainſi tous tes preſens autres que de toy-meſme
N'ont point dequoy ſuffire à cette ame qui t'aime,
A moins que de te voir, à moins que d'en joüir,
Rien n'offre à ſes deſirs dequoy s'épanoüir.
Quoy qu'aſſeure à ſes vœux ta parole fidelle,
Quoy que de tes grandeurs ta bonté luy reuele,
Elle n'y trouue point à ſe raſſaſier,
Quelque choſe luy manque où tu n'es pas entier,
Et mon cœur n'a jamais, ny de repos ſincere,
Ny par où pleinement ſe pouuoir ſatisfaire,

S'il ne repose en toy, si de tout autre don
Il ne fait pour t'aimer vn solide abandon,
Si porté fortement à trauers les nuages
Iusqu'au dessus des airs & de tous tes ouurages,
Par les sacrez élans d'vn zele plein de foy
Sur les pieds de ton trône il ne s'attache à toy.

Adorable Iesus, cher époux de mon ame,
Qui dans la pureté fais luire tant de flame,
Souuerain eternel, & de tous les humains,
Et de tout ce qu'ont fait & ta voix & tes mains,
Qui pourra me donner ces aisles triomphantes
Que d'vn cœur vraiment libre ont les ardeurs feruentes,
Afin que hors des fers de ce triste sejour
Ie vole dans ton sein, pour y languir d'amour?

Quand pourray-je, Seigneur, bannir toute autre idée,
Et l'ame toute en toy, de toy seul possedée,
T'embrasser à mon aise, & gouster à loisir
Combien ta veuë est douce au pur & saint desir?

Quand verray-je cette ame en toy bien recueillie,
Sans plus faire au dehors d'imprudente saillie,
S'oublier elle-mesme à force de t'aimer,
Sensible pour toy seul en toy se transformer,
Ne se plus seruir d'yeux, de langue, ny d'oreille,
Que pour voir, pour chanter, pour oüir tes merueilles,
Et par ces doux transports que tu rends tout-puissans,
Passer toute mesure & tout effort des sens,
Pour s'vnir pleinement aux grandeurs de ton estre,
D'vne façon qu'à tous tu ne fais pas connoistre.

Ie ne fais que gemir, & porte auec douleur,
Attendant ce beau jour, l'excez de mon malheur;
Mille sortes de maux dans ce val de miseres
Troublent incessamment ces élans salutaires,
M'accablent de tristesse, & m'offusquent l'esprit,
Rompent tous les effets de ce qu'il se prescrit,
Le détournent ailleurs, de luy-mesme le chassent,
Sous de fausses beautez l'attirent, l'embarassent,

Et m'ostant l'accez libre à tes attraits charmans,
M'empeschent de joüir de tes embrassemens,
M'empeschent d'en goûter les douceurs infinies,
Qu'aux esprits bien-heureux jamais tu ne dénies.
Laisse-toy donc toucher, Seigneur, à mes soûpirs,
Laisse-toy donc toucher, Seigneur, aux déplaisirs,
Qui de tous les costez tyrannisant la Terre
En cent & cent façons me declarent la guerre,
Et répandant par tout leur noire impression
N'y versent qu'amertume, & desolation.
Ineffable splendeur de la gloire eternelle,
Consolateur de l'ame en sa prison mortelle,
En ce pelerinage, où le celeste amour
Luy montrant son païs la presse du retour,
Si ma bouche est müette, écoute mon silence,
Escoute dans mon cœur vne voix qui s'élance;
Là d'vn ton que jamais nul que toy n'entendit
Cette voix sans parler te dit & te redit :

Combien dois-je encor attendre ?
Iusques à quand tardes-tu,
O Dieu tout bon, à descendre
Dans mon courage abatu ?

Mon besoin t'en sollicite,
Toy, qui de tous biens autheur,
Peux d'vne seule visite
Enrichir ton seruiteur.

Vien donc, Seigneur, & déployé
Tous tes tresors à mes yeux,
Remply-moy de cette joye
Que tu fais regner aux Cieux.

De l'angoisse qui m'accable
Daigne estre le Medecin,

Et d'vne main charitable
Dissipes-en le chagrin.

Vien, mon Dieu, vien sans demeure ;
Tant que ie ne te voy pas,
Il n'est point de jour, ny d'heure,
Où ie gouste aucun appas.

Ma joye en toy seul reside,
Tu fais seul mes bons destins,
Et sans toy ma table est vuide
Dans la pompe des festins.

Sous les miseres humaines,
Infecté de leur poison,
Et tout chargé de leurs chaisnes,
Ie languis comme en prison.

Iusqu'à ce que ta lumiere
Y répande sa clarté,
Et que ta faueur entiere
Me rende ma liberté.

Iusqu'à ce que aprés l'orage,
La nuit faisant place au jour,
Tu me montres vn visage
Qui soit pour moy tout d'amour.

Que d'autres enyurez de leurs folles pensées
Suiuent au lieu de toy leurs ardeurs insensées,
Que le reste du monde attache ses plaisirs
Aux friuoles objets de ses boüillans desirs,
Rien ne me plaist, Seigneur, rien ne pourra me plaire,
Que toy, qui seul de l'ame és l'espoir salutaire ;
Ie ne m'en tairay point, & sans cesse ie veux
Iusqu'au Ciel, jusqu'à toy pousser mes humbles vœux,

Tant que ma triſte voix enfin mieux entenduë,
Tant que ta Grace enfin à mes ſoûpirs renduë,
Tu daignes pour réponſe à cette voix ſans voix,
D'vn meſme accent me dire & redire cent fois :

Me voicy, ie viens à ton ayde,
Ie viens guerir les maux où tu m'as appellé,
Et ma main ſecourable apporte le remede
Dont tu dois eſtre conſolé.

De mon trône i'ay veu tes larmes;
I'ay veu de tes deſirs l'amoureuſe langueur,
I'ay veu tes repentirs, tes douleurs, tes alarmes;
Et l'humilité de ton cœur.

I'ay voulu ſi peu me défendre
De tout ce que leur veuë attiroit de pitié,
Que juſques dans ton ſein il m'a plû de deſcendre
Par vn pur excez d'amitié.

A ces mots tout ſaiſy d'vn tranſport extatique,
Ma joye & mon amour te diront pour replique :

Il eſt vray, mes gemiſſemens
Ont eu recours à ta clemence,
Pour obtenir la joüiſſance
De tes ſacrez embraſſemens.

Il eſt vray que mon cœur épris
Du bonheur que tu luy propoſes,
Veut bien pour toy de toutes choſes
Faire vn illuſtre & ſaint mépris.

Mais tu m'excites le premier
A rechercher ta main puiſſante,

Et sans ta grace preuenante
Ie me plairois dans mon bourbier.

Sois donc beny de la faueur
Que ta haute bonté m'accorde,
Et presse ta misericorde
D'augmenter toûjours ma ferueur.

Qu'ay-je à dire de plus, que puis-je dauantage
Que te rendre à jamais vn juste & plein hommage;
Sous tes saintes grandeurs toûjours m'humilier,
De mon propre neant jamais ne m'oublier,
Et par vn souuenir fidelle & magnanime
Déplorer à tes pieds ma bassesse & mon crime?
Quoy qui charme sur Terre, ou l'oreille, ou les yeux,
Quoy que l'esprit luy-mesme admire dans les Cieux,
Ces miracles n'ont rien qui te soit comparable,
Tu demeures toy seul à toy-mesmes semblable,
Sur tout ce que tu fais, ta haute majesté
Graue l'impression de sa propre bonté,
Dans tous tes jugemens la verité preside,
Ta seule Prouidence au Monde sert de guide,
Et son ordre eternel qui regit l'Vniuers
En fait sans se changer les changemens diuers.
A ta gloire & loüange, ô Diuine Sagesse;
Puisse ma voix se plaire à te benir sans cesse,
Puisse jusqu'au tombeau mon cœur l'en aduoüer,
Et tout estre creé s'vnir à te loüer.

CHAPITRE XXII.

Qu'il faut conſeruer le ſouuenir de la multitude des bienfaits de Dieu.

DE tes loix à mon cœur ouure l'intelligence,
Seigneur, conduy mes pas ſous tes enſeignemens,
Et dans l'eſtroit ſentier de tes commandemens
Fay moy ſous tes clartez marcher ſans negligence :
Inſtruy-moy de ton ordre & de tes volontez,
Eſleue mes reſpects, juſques à tes bontez,
Pour faire de tes dons vne exacte reueuë ;
Soit qu'ils me ſoient communs auec tous les Humains
Soit que par priuilege vne Grace impreueuë
Pour me les départir, les choiſiſſe en tes mains.

Que tous en general preſens à ma memoire,
Que de chacun à part le digne ſouuenir,
De ce que ie te dois puiſſent m'entretenir,
Afin que ie t'en rende vne immortelle gloire.
Mais ma reconnoiſſance a beau le projetter,
Tous mes remercimens ne ſçauroient m'acquiter,
A ma honte, ô mon Dieu, ie le ſçais, & l'aduouë ;
Et pour peu que de toy ie puiſſe receuoir,
S'il faut que dignement ma foibleſſe t'en loüe,
Ma foibleſſe jamais n'en aura le pouuoir.

Non, il n'eſt point en moy de pouuoir bien répõdre
Au moindre écoulement de tes ſacrez treſors,
Et quand pour t'en benir ie fais tous mes efforts,
Les efforts que ie faits ne font que me confondre.
Quand ie porte les yeux juſqu'à ta Majeſté,
Quand i'oſe en contempler l'auguſte immenſité,
Et meſurer l'excez de ta magnificence ;
Soudain tout ébloüy de ces viues ſplendeurs,

Ie sens dans mon esprit dautant plus d'impuissance,
Qu'il a veu de plus prés tes celestes grandeurs.

Nos ames & nos corps de ta main liberale
Tiennent toute leur force & tous leurs ornemens,
Ils ne doiuent qu'à toy ces embellissemens
Que le dedans te cele, ou le dehors étale;
Tout ce que la Nature ose faire de dons,
Tout ce qu'au dessus d'elle icy nous possedons,
Sont des épanchemens de ta pleine richesse:
Toy seul nous as fait naistre,&toy seul nous maintiēs,
Et tes bienfaits par tout nous font voir ta largesse,
Qui nous prodigue ainsi toutes sortes de biens.

Si l'inégalité se trouue en leur partage,
Si l'vn en reçoit plus, si l'autre en reçoit moins,
Tout ne laisse pas d'estre vn effet de tes soins,
Et ce plus & ce moins te doiuent mesme hommage.
Sans toy le moindre don ne se peut obtenir,
Et qui reçoit le plus, se doit mieux prémunir
Contre ce doux orgueil où l'abondance inuite;
Et dequoy que sur tous il soit auantagé,
Il ne doit, ny s'enfler de son propre merite,
Ny traiter de mépris le plus mal partagé.

L'hōme est dautant meilleur que moins il s'attribuë,
Il est dautant plus grand qu'il s'abaisse le plus,
Et qu'en te benissant pour tant de biens receus,
Il reconnoist en soy sa pauureté plus nuë.
C'est par le zele ardent, c'est par l'humilité,
C'est par le saint adueu de son indignité
Qu'il attire sur luy de plus puissantes Graces;
Et qui se peut juger le plus foible de tous,
S'affermit dautant plus à marcher sur tes traces,
Et va dautant plus haut, qu'il prend mieux le dessus.

Celuy qui pour ta main semble estre plus auare
Doit le voir sans tristesse & souffrir sans ennuy,

Et ſans porter d'enuie aux plus riches que luy,
Attendre auec reſpect ce qu'elle luy prepare.
Au lieu de murmurer contre ta volonté,
C'eſt à luy de loüer ta diuine bonté,
Qui fait tous ſes preſens ſans égard aux perſonnes :
Tu donnes librement, & préuiens le deſir,
Mais il eſt juſte auſſi que de ce que tu donnes
Le partage pour loy n'ait que ton bon plaiſir.

Ainſi que d'vne ſource en biens inépuiſable
De ta benignité tout découle ſur nous,
Sans deuoir à perſonne elle départ à tous,
Et quoy qu'elle départe, elle eſt toute adorable :
Tu ſçais ce qu'à chacun il eſt bon de donner,
Et quand il faut l'étendre, ou qu'il la faut borner,
Ton ordre à ſes raiſons qui reglent toutes choſes ;
L'examen de ton choix ſied mal à nos eſprits,
Et du plus & du moins tu connois ſeul les cauſes,
Toy qui connois de tous le merite & le prix.

Auſſi veux-je tenir à faueur ſouueraine
D'auoir peu de ces dons qui brillent au dehors,
De ces dons que le Monde eſtime des treſors,
De ces dons que par tout ſuit la loüange humaine.
Ie ſçay qu'aſſez ſouuent ce ſont de faux luiſans,
Que la pauureté meſme eſt vn de tes preſens,
Qui porte de ton doigt l'ineſtimable empreinte ;
Et qu'entre les Mortels eſtre bien raualé
Donne moins vn ſujet de chagrin & de plainte,
Qu'vne digne matiere à viure conſolé.

Tu n'as point fait icy dans l'or, ny dans l'yuoire,
Le choix de tes amis, & de tes commenſaux :
Mais dans le plus bas rang, & les plus vils trauaux,
Que le Monde orgueilleux ait bannis de ſa gloire.
Tes Apoſtres, Seigneur, en ſont de bons témoins ;
Eux à qui du troupeau tu laiſſas tous les ſoins,

Eux qu'ordonnoit ta main pour Princes sur la Terre,
De quel ordre éminent les auois-tu tirez ?
Et quel estoit l'éclat de Iacques, & de Pierre,
Dans vne barque vsée, & des rets déchirez.

Cependant sans se plaindre ils ont traisné leur vie,
Et plongez qu'ils estoient dans la simplicité,
Le precieux éclat de leur humilité
Aux plus grands Potentats ne portoit point d'enuie :
Ils agissoient par tout sans malice & sans fard,
Et la superbe en eux auoit si peu de part,
Que de l'ignominie ils faisoient leurs delices :
Les opprobres pour toy ne les pouuoient lasser,
Et ce que fuit le Monde à l'égal des supplices,
C'estoit ce qu'auec joye ils couroient embrasser.

Ainsi qui de tes dons connoist bien la nature
N'en conçoit point d'égal à celuy d'estre à toy,
D'auoir ta volonté pour immuable loy,
D'accepter ses decrets sans trouble & sans murmure :
Il te fait sur luy-mesme vn empire absolu,
Et quand ta Prouidence ainsi l'a resolu,
Il tombe sans tristesse au plus bas de la roüe :
Ce qu'il est sur vn trône, il l'est sur vn fumier,
Humble dans les grandeurs, content parmy la boüe,
Et tel au dernier rang, qu'vn autre est au premier.

Son ame de ta gloire vniquement charmée,
Et maistresse par tout de sa tranquilité,
La trouue dans l'opprobre, & dans l'obscurité,
Comme dans les honneurs, & dans la renommée :
Pour regle de sa joye il n'a que ton vouloir,
Par tout sur toute chose il le fait preualoir,
Soit que ton bon plaisir l'éleue, ou le rauale ;
Et son esprit se plaist à le voir s'accomplir,
Plus qu'en tous les presens dont ta main le regale,
Et plus qu'en tous les biens dont tu le peux remplir.

CHAPITRE XXIII.

De quatre points fort importans pour acquerir la paix.

MAintenant que ie voy ton ame plus capable
De mettre vn ordre à tes souhaits,
Ie te veux enseigner comme on obtient la paix,
Et la liberté veritable.

Dégage tost cette promesse,
I'en receuray, Seigneur, l'effet auec plaisir;
Hâte-toy de répondre à l'ardeur qui m'en presse,
Et donne moy cette allegresse,
Toy, qui fais naistre ce desir.

En premier lieu, mon fils, tâche plûtost à faire
Le vouloir d'autruy que le tien:
Aime si peu l'éclat, le plaisir, & le bien,
Que le moins au plus s'en prefere.

Cherche le dernier rang, prens la derniere place,
Vis auec tous comme sujet,
Et donne à tous tes vœux pour seul & plein objet,
Qu'en toy ma volonté se fasse.

Qui de ces quatre points embrasse la pratique,
Prend le chemin du vray repos,
Et s'y conseruera, pourueu qu'à tous propos
A leur saint vsage il s'applique.

Seigneur, voila peu de paroles,
Mais qui font l'abregé de la perfection,
Et le long embarras de questions friuoles
Dont retentissent nos écolles,
Laisse bien moins d'instruction.

Ces deux mots que ta bouche auance
Ouurent vn sens profond au cœur qui les comprend,

Et quand il en peut joindre auec pleine constance
La pratique à l'intelligence,
Le fruit qu'il en reçoit est grand.

Si pour les bien mettre en vsage,
I'auois assez de force & de fidelité,
Le trouble qui souuent déchire mon courage,
N'y feroit pas ce grand rauage
Auec tant de facilité.

Autant de fois que me domine
La noire inquietude, ou le pesant chagrin,
Ie sens autant de fois que de cette doctrine
I'ay quitté la route diuine,
Pour suiure vn dangereux chemin.

Toy qui peux tout, toy dont la Grace
Aime à nous soûtenir, aime à nous éclairer,
Redouble en moy ses dons, & fay tant qu'elle passe
Iusqu'à cette heureuse efficace,
Qui m'empesche de m'égarer.

Que mon ame ainsi mieux instruite
Embrasse de la gloire vn glorieux rebut,
Et que de tes conseils l'inuariable suite,
Soit d'acheuer sous leur conduite
Le grand œuure de mon salut.

ORAISON

Contre les mauuaises pensées.

N'Esloigne point de moy ta dextre secourable,
Viens, ô maistre du Ciel, viens, ô Dieu de mon cœur,
Ne me refuse pas vn regard fauorable
A fortifier ma langueur.

Voy-les pensers diuers qui m'assiegent en foule,
Vois-en des legions contre moy se ranger,
Voy quel excez de crainte en mon ame se coule,
Voy-la gemir, & s'affliger.

Contre tant d'ennemis preste moy tes miracles ,
Pour passer au trauers sans en estre blessé ,
Et donne moy ta main pour briser les obstacles
Dont tu me vois embarassé.

Ne m'as-tu pas promis de leur faire la guerre ?
Ne m'as-tu pas promis de marcher deuant moy ,
Et d'abatre à mes pieds ces Tyrans de la Terre,
Qui pensent me faire la loy.

Ouy,tu me l'as promis, & de m'ouurir les portes,
Si jamais leurs fureurs me jettoient en prison,
Et d'apprendre à ce cœur qu'enfoncent leurs cohortes
Les secrets d'en auoir raison.

Vien donc tenir parole, & fais quitter la place
A ces noirs escadrons qu'arme,& pousse l'Enfer ;
Ta presence est leur fuite, & leur montre ta face,
C'est assez pour en triompher.

C'est là l'vnique espoir que mon ame troublée
Oppose à la rigueur des tribulations ,
C'est lá tout son recours, quand elle est accablée
Sous le poids des afflictions.

Toy seul és son refuge , & seul sa confiance ,
C'est toy seul qu'au secours son zele ose appeller,
Cependant qu'elle attend auecque patience
Que tu daignes la consoler.

ORAISON

Pour obtenir l'illumination de l'ame.

Esclaire-moy, mon cher Sauueur ,
Mais de cette clarté qui cachant sa splendeur
Chasse mieux du dedans tous les objets funebres,
Et qui purge le fond du cœur
De toute sorte de tenebres,

Estouffe ces distractions,
Qui pour troubler l'effet de mes intentions,
A ma plus digne ardeur meslent leur insolence,
Et dompte les tentations
Qui m'osent faire violence.

Secours moy d'vn bras vigoureux,
Terrasse autour de moy ces monstres dangereux,
Ces auortons rusez d'vne subtile flame,
Qui sous vn abord amoureux
Iettent leur poison dans vne ame.

Que la paix ainsi de retour
Te fasse de mon cœur comme vne sainte Cour,
Où ta loüange seule incessamment resonne,
Et rende grace à ton amour
Du puissant appuy qu'il me donne.

Abats les vents, calme les flots,
Tu n'as qu'à dire aux vns, demeurez en repos,
Aux autres, arrestez, c'est moy qui le commande:
Et soudain aprés ces deux mots
La tranquillité sera grande.

Répans donc tes saintes clartez,
Fay briller jusqu'icy tes hautes veritez,
Et que toute la Terre en soit illuminée,
En dépit des obscuritez
Où ses crimes l'ont condamnée.

Ie suis cette terre sans fruit,
Dont la sterilité sous vne épaisse nuit
N'enfante que chardons, que ronces, & qu'épines;
Voy, Seigneur, où ie suis reduit,
Iusqu'à ce que tu m'illumines.

Verses tes graces dans mon cœur,
Fais-en pleuuoir du Ciel l'adorable liqueur,
A mon aridité preste leurs eaux fecondes,

Preste à ma traisnante langueur
La viuacité de leurs ondes

Qu'ainsi par vn prompt changement
Ce desert arrosé se trouue en vn moment
Vn champ delicieux où regne l'affluence,
Et paré de tout l'ornement
Que des bons fruits a l'abondance.

Mais ce n'est pas encore assez
Esleue à toy mes sens sous le vice oppressez,
Et romps si bien pour eux des chaisnes si funestes,
Que mes desirs débarassez
N'aspirent qu'aux plaisirs celestes.

Que le goust du bien souuerain
Déracine en mon cœur l'attachement humain,
Et faisant aux faux biens vne immortelle guerre,
M'obstine au genereux dédain
De tout ce qu'on voit sur la Terre.

Fay plus encore, vse d'effort,
Vse de violence, & m'arrache d'abord
A cette indigne joye, à ces douceurs impures,
A ce perissable support
Que promettent les creatures.

Car ces creatures n'ont rien,
Qui forme vn plein repos, qui produise vn vray bien,
Leurs charmes sont trompeurs, leurs secours infidelles,
Et tout leur appuy sans le tien
S'ébranle, & trébuche comme elles.

Daigne donc t'vnir seul à moy,
Attache à ton amour par vne ferme foy
Toutes mes actions, mes desirs, mes paroles,
Puisque toutes choses sans toy
Ne sont que vaines & friuoles

CHAPITRE XXIV.

Qu'il ne faut point auoir de curiosité pour les actions d'autruy.

BAnny, mon fils, de ton esprit
La curiosité vagabonde & sterile,
Son empressement inutile
Peut étouffer les soins de ce qui t'est prescrit :
Si tu n'as qu'vne chose à faire,
Qu'ont tel & tel succez qui t'importe en effet ?
Prefere au superflu ce qui t'est necessaire,
Et suy-moy, sans penser à ce qu'vn autre fait.

Qu'vn tel soit humble, ou qu'il soit vain,
Qu'il parle, qu'il agisse en telle ou telle sorte,
Encor vne fois que t'importe ?
Ay-je mis sa conduite, ou sa langue en ta main ?
As-tu quelque part en sa honte ?
Répondras-tu pour luy de son peu de vertu ?
Ou si c'est pour toy seul que tu dois rendre conte,
De grace, enfin dy-moy, dequoy t'embroüilles-tu ?

Souuien-toy que du haut des Cieux
Ie perce d'vn regard l'vn & l'autre hemisphere,
Et que le plus secret mystere
N'a point d'obscurité qui le cache à mes yeux :
Rien n'échape à ma connoissance,
Ie voy tout ce que font les méchans, & les Saints ;
I'entẽds tout ce qu'on dit, ie sçay tout ce qu'on pense,
Et jusqu'au fond des cœurs ie lis tous les desseins.

Tu dois donc me remettre tout,
Puisque tout sur la Terre est present à ma veuë;
Que tout autre à son gré remuë,
Conserue en plein repos ton ame jusqu'aubout:
Quoy qu'il excite de tempeste,
Quelques lâches soucis qui puissent l'occuper,
Tout ce qu'il fait & dit reuiendra sur sa teste,
Et pour rusé qu'il soit, il ne me peut tromper.

Ne cherche point l'éclat du nom,
Ce qu'il a de brillant ne va jamais sans ombre:
Ne cherche en amis, ny le nombre,
Ny les étroits liens d'vne forte vnion:
Tout cela ne fait que distraire,
Et ce peu qu'au dehors il jette de splendeur,
Par la malignité d'vn effet tout contraire,
T'enfonce plus auant les tenebres au cœur

Ie t'en tretiendray volontiers,
Ie te veux bien instruire en ma sçauante école,
Iusqu'à t'expliquer ma parole,
Iusqu'à t'en reueler les secrets tous entiers:
Mais il faut que ta diligence
Sçache bien obseruer les momens où ie viens,
Et qu'auec mes bontez ton cœur d'intelligence
Ouure soudain la porte à mes doux entretiens.

Tu n'en peux receuoir le fruit,
Si ce cœur auec soin ne préuoit ma venuë;
Commence donc, & continuë
Prepare moy la place, & m'attens jour & nuit.
Ioins la vigilance aux prieres,
L'oraison redoublée est vn puissant secours,
Mais rien n'attire mieux mes celestes lumieres,
Que de t'humilier, & par tout, & toûjours.

CHAPITRE XXV.

En quoy consiste la veritable Paix & le veritable auancement.

IE l'ay dit autrefois, ie vous laisse ma paix,
Ie vous la donne à tous, & les dons que ie fais
N'ont rien de perissable, ainsi que ceux du Monde ;
Tous aiment cette paix, tous voudroient la trouuer ;
Mais tous ne cherchent pas le secret où se fonde
Le bien de l'acquerir & de la conseruer.

Ma paix est auec l'humble, auec le cœur benin ;
Si tu veux posseder vn bonheur si diuin,
Ioins à ces deux vertus beaucoup de patience ;
Mais ce n'est pas encore assez pour l'obtenir,
Preste-moy donc, mon fils, vn moment de silence,
Et ie t'enseigneray tout l'art d'y paruenir.

Tiens la bride seuere à tous tes appetits,
Prens garde exactement à tout ce que tu dis,
N'examine pas moins tout ce que tu veux faire ;
Et donne à tes desirs pour immuable loy,
Que leur vnique objet soit le bien de me plaire,
Et leur vnique but de ne chercher que moy.

Ne t'embarasse point des actions d'autruy,
Laisse là ce qu'il dit, & ce qu'on dit de luy,
A moins qu'à tes soucis sa garde soit commise ;
Chasse enfin tout friuole & vain empressement,
Et le trouble en ton cœur trouuera peu de prise ;
Ou s'il l'agite encor, ce sera rarement.

Mais

Mais ne t'y trompe pas, viure exempt de malheur,
Le cœur libre d'ennuis, & le corps de douleur,
N'eſtre jamais troublé d'aucune inquietude,
Ce n'eſt point vn vray calme en ces terreſtres lieux;
Et ce don n'appartient qu'à la beatitude
Que pour l'Eternité ie te reſerue aux Cieux.

Ainſi quand tu te vois ſans aucuns déplaiſirs,
Que tout de tous coſtez répond à tes deſirs,
Qu'il ne t'arriue rien d'amer, ny de contraire,
N'eſtime pas encor auoir trouué la paix,
Ny que tout ſoit en toy ſi bon, ſi ſalutaire.
Qu'on ait lieu de te mettre au nombre des parfaits.

Ne te croy pas non plus, ny grand, ny bien aimé,
Pour te ſentir vn zele à ce point enflamé,
Qu'à force de tendreſſe il te baigne de larmes;
Des ſolides vertus la vraye affection
Ne fait point conſiſter en tous ces petits charmes;
Ny ton auancement, ny ta perfection.

Enquoy donc, me dis-tu, conſiſte pleinement
Cette perfection, & cet auancement ?
Cette paix veritable, où ſe rencontre-t'elle ?
Ie veux bien te l'apprendre : Elle eſt en premier lieu;
A t'offrir tout entier d'vn cœur vraiment fidelle,
Aux ordres ſouuerains du vouloir de ton Dieu.

Cette ſoûmiſſion à mes ſacrez decrets
Te doit fermer les yeux par tous tes intereſts,
Soit qu'ils ſoient de petite, ou de grande importance:
N'en cherche dans le temps, ny dans l'Eternité,
Et ſouhaite le Ciel, moins pour ta récompenſe,
Que pour y voir mon nom à jamais exalté.

Montre vn visage égal aux changemens diuers ;
Dans le plus doux bonheur, dans le plus dur reuers,
Rends-moy sans t'émouuoir mesme action de graces :
Tiens la balance droite à chaque éuenement,
Tiens-la ferme à tel point, que jamais tu ne passes
Iusques dans la foiblesse, ou dans l'emportement.

Si tu sens qu'au milieu des tribulations
Ie retire de toy mes consolations,
Et te laisse accablé sous ce qui te rauage ;
Forme des sentimens dautant plus resolus,
Et soûtiens ton espoir auec tant de courage,
Qu'il prepare ton cœur à souffrir encor plus.

Ne te retranche point sur ton integrité,
Comme si tu souffrois sans l'auoir merité
Et que pour tes vertus ce fust vn exercice :
Fuy cette vaine idée, & comme criminel,
En toutes mes rigueurs adore ma justice,
Et beny mon couroux, & saint, & paternel.

C'est comme il te faut mettre au droit & vray chemin,
Qui seul te peut conduire à cette paix sans fin,
Qu'à mes plus chers amis moy-mesme i'ay laissée :
Suy-le sur ma parole, & croy sans t'ébranler,
Qu'aprés ta patience à mon choix exercée,
Mes clartez de nouueau te viendront consoler.

Que si jamais l'effort d'vn zele tout de foy,
Par vn parfait mépris te détache de toy,
Pour ne plus respirer que sous ma Prouidence ;
Sçache qu'alors tes sens à moy seul asseruis
Posséderont la paix dans sa pleine abondance,
Autant qu'en peut souffrir cet exil où tu vis.

CHAPITRE XXVI.

Des excellences de l'ame libre, que l'humble priere fait plustost meriter, que l'étude.

Seigneur, qu'il faut estre parfait
Pour tenir vers le Ciel l'ame toûjours tenduë,
Sans jamais relâcher la veuë
Vers ce que sur la Terre on fait !

A trauers tant de soins cuisans
Passer comme sans soin, non ainsi qu'vn stupide,
Que son esprit morne & languide
Assoupit sous les plus pesans.

Mais par la digne fermeté
D'vne ame toute pure & toute inébranlable,
Par vn priuilege admirable
De son entiere liberté.

Détacher son affection
De tout ce qu'icy-bas vn cœur mondain adore !
Seigneur, j'ose le dire encore,
Qu'il y faut de perfection.

O Dieu tout bon, Dieu tout-puissant,
Défens-moy des soucis où cette vie engage,
Qu'ils n'enuelopent mon courage
D'vn amas trop embarassant.

Sauue-moy des neceſſitez
Dont le ſoûtien du corps m'importune ſans ceſſe,
Que leur ſurpriſe, ou leur moleſſe
Ne donne entrée aux voluptez.

Enfin deliure-moy, Seigneur,
De tout ce qui peut faire vn obſtacle à mon ame,
Et changer ſa plus viue flame
En quelque mourante langueur.

Ne m'affranchy pas ſeulement
Des folles paſſions dont la Terre eſt ſi pleine,
Et que la vanité mondaine
Suit auec tant d'empreſſement.

Mais de tous ces petits malheurs,
Dont répand à toute heure vne foule importune,
La malediction commune
Pour peine ſur tous les pecheurs.

De tout ce qui peut retarder
La liberté d'eſprit où ta bonté m'exhorte,
Et ſemble luy fermer la porte
Quand tu veux bien me l'accorder.

Ineffable & pleine douceur,
Daigne, ô mon Dieu, pour moy changer en amertume
Tout ce que le Monde preſume
Couler de plus doux dans mon cœur.

Banny ces conſolations
Qui peuuent émouſſer le gouſt des eternelles,
Et liurer mes ſens infidelles
A leurs folles impreſſions.

Banny tout ce qui fait cherir
L'ombre d'vn bien preſent ſous vn attrait ſenſible,

De qui le piege imperceptible
Nous met en estat de perir.

Fay, Seigneur, auorter en moy
De la chair & du sang les dangereux intrigues,
Fay que leurs ruses, ny leurs ligues,
Ne me fassent jamais la loy.

Fay, que cet éclat d'vn moment
Dont le Monde ébloüit quiconque ose le croire,
Cette brillante & fausse gloire;
Ne me deçoiue aucunement.

Quoy que le Diable ose inuenter,
Pour ouurir sous mes pas vn mortel precipice,
Fay, que sa plus noire malice
N'ait point dequoy me supplanter.

Pour combatre, & pour souffrir tout,
Donne-moy de la force & de la patience,
Donne à mon cœur vne constance
Qui perseuère jusqu'au bout.

Fay que i'en puisse voir proscrit
Le goust de ces douceurs où le Monde preside,
Fay qu'il laisse la place vuide
A l'onction de ton esprit.

Au lieu de cet amour charnel
Dont l'impure chaleur soüille ce qu'elle enflame,
Fay couler au fond de mon ame
Celuy de ton nom eternel.

Boire, & manger, & se vestir,
Sont d'étranges fardeaux qu'impose la Nature:
O qu'vn esprit feruent endure
Quand il s'y faut assujettir!

Fay-m'en vser si sobrement
Pour reparer vn corps où l'ame est enfermée,
Qu'elle ne soit point trop charmée
De ce qu'ils ont d'allechement.

Leur bon vsage est vn effet
Que le propre soûtien a rendu necessaire,
Et ce corps qu'il faut satisfaire
N'y peut renoncer tout-à-fait :

Mais de cette necessité
Aller au superflu, passer jusqu'aux delices,
Et par de lâches artifices
Y chercher sa felicité !

C'est ce que nous défend ta loy,
De peur que de la chair l'insolence rebelle
A son tour ne range sous elle
L'esprit qui doit estre son Roy.

Entre ces deux extremitez
De leur juste milieu daigne si bien m'instruire,
Que les excez qui peuuent nuire
Soient de part & d'autre éuitez.

IHS

CHAPITRE XXVII.

Que l'amour propre nous détourne du souuerain bien.

DOnne-moy tout pour tout, dóne-toy tout à moy,
Sans te rien reseruer ; sans rien garder en toy,
Par ou tu te sois quelque chose ;
L'amour propre est pour l'ame vn dangereux poison,
Et les autres malheurs où son exil l'expose,
Quelle qu'en puisse estre la cause,
N'entrent point en comparaison.

Selon l'empressement, l'affection, les soins,
Chaque chose à ton cœur s'attache plus, ou moins,
Ils en sont l'vnique mesure ;
Si ton amour est pur, simple, & bien ordonné,
Tu pourras hautement brauer la creature,
Sans craindre en toute la Nature
Que rien te retienne enchaisné.

Ne desire donc point, fuy mesme à regarder
Tout ce que sans peché tu ne peux posseder,
Tout ce qui broüille ton courage ;
Banny tout ce qui peut offusquer sa clarté
Sous l'obscure épaisseur d'vn indigne nuage,
Et changer en triste esclauage
L'interieure liberté.

Chose étrange, mon fils, parmy tant d'embaras,
Que du fond de ton cœur tu ne te ranges pas
Sous ma Prouidence ineffable,
Et qu'vne folle idée étouffant ton deuoir,
T'empesche de soûmettre à mon ordre adorable,

Tout ce que tu te sens capable
Et de souhaiter, & d'auoir !

Pourquoy t'accables-tu de soucis superflus,
Et qui te fait liurer tes sens irresolus
Au vain chagrin qui les consume ?
Arreste ta conduite à mon seul bon plaisir,
N'admets aucune flâme, à moins que ie l'allume,
Et l'angoisse, ny l'amertume
Ne te pourront jamais saisir.

Si pour l'interest seul de tes contentemens
Tu veux choisir les lieux & les éuenemens
Que tu penses deuoir te plaire ;
Tu ne te verras point dans vn entier repos,
Et les mesmes soucis dont tu te crois défaire,
Sur ton bonheur imaginaire
Reuiendront fondre à tous propos.

Le succez le plus doux, & le plus recherché,
Aura pour ton malheur quelque defaut caché
Par où corrompre tes delices,
Et de quelque secours que tu fasses le choix,
Ou l'enuie, ou la haine, ou d'importuns caprices,
Ou de secrettes injustices
T'y feront bien porter ta Croix.

Ce n'est point, ny l'acquis par d'assidus efforts,
Ny ce qu'vn long bonheur multiplie au dehors,
Qui te sert pour ma paix diuine ;
C'est vn interieur & fort détachement,
Qui retranchant du cœur jusques à la racine
L'indigne amour qui te domine,
T'y donne vn prompt auancement.

Ioins au mépris des biens celuy des dignitez,
Ioins au mépris du rang celuy des vanitez,

D'vne inconſtante renommée :
On condamne demain ce qu'on loüe aujourd'huy,
Et cette gloire enfin dont l'ame eſt ſi charmée,
Comme le Monde l'a formée,
S'éclipſe & paſſe comme luy.

Ne t'aſſeure non plus au changement de lieux,
Le Cloiſtre le plus ſaint ne garantit pas mieux,
Si la ferueur d'eſprit n'abonde ;
Et la paix qu'on y trouue en ſa pleine vigueur
Ne deuient qu'vne paix ſterile & vagabonde,
Si le zele ardent ne la fonde
Sur la ſtabilité du cœur.

Tiens-y donc ce cœur ſtable & ſoûmis à mes loix,
Ou tu t'y changeras & mille & mille fois,
Sans eſtre meilleur, ny plus ſage ;
Et les occaſions y ſçauront rejetter,
Y ſçauront malgré toy ſemer pour ton partage,
Autant de trouble, & dauantage
Que tu n'en voulus éuiter.

ORAISON

Pour obtenir la pureté du cœur.

AFfermy donc, Seigneur, par les Graces puiſſantes
De qui ton ſaint Eſprit eſt le diſtributeur,
Les doux élancemens de ces ferueurs naiſſantes,
Dont tu daignes eſtre l'autheur.

Détache-moy ſi bien de la foibleſſe humaine,
Que l'homme interieur ſe fortifie en moy,
Et purge tout mon cœur de tout ce qui le gêne,
Et de tout inutile employ.

Que d'importuns deſirs jamais ne le dechirent,
Que d'vn mépris égal il traitte leurs objets,

Sans que les plus brillans de leur costé l'attirent,
Sans qu'il s'amuse aux plus abjets.

Fay moy voir les plaisirs, les richesses, la gloire,
Ainsi que de faux biens qui passent en vn jour,
Fay-leur pour tout effet grauer en ma memoire,
Que ie dois passer à mon tour.

Sous le Ciel rien ne dure, & par tout sa lumiere
Ne voit que vanitez, que troubles, qu'embaras,
O que sage est celuy qui de cette maniere
Enuisage tout icy-bas.

Donne-la moy, Seigneur, cette haute sagesse,
Qui te cherchant sur tout, te trouue jour & nuit,
Et qui t'aimant sur tout, n'a ny goust, ny tendresse,
Que pour ce qu'elle y fait de fruit.

Qu'elle peigne à mes yeux toutes les autres choses,
Non telles qu'on les croit, mais telles qu'elles sont,
Pour en vser dans l'ordre à quoy tu les disposes,
Dans l'impuissance qu'elles ont.

Que son dédain accort rejette auec prudence
Du plus adroit flateur l'hommage empoisonné,
Et ne murmure point de voir par l'impudence
Son meilleur aduis condamné.

Ne se point émouuoir pour des paroles vaines,
Qui font bruit au dehors, & ne sont que du vent,
Et refuser l'oreille à la voix des Sirenes
Dont tout le charme est deceuant.

C'est vn des grands secrets, par qui l'ame auancée
Sous ta sainte conduite au bon & vray sentier,
Poursuit en seureté la route commencée,
Et se fait vn bonheur entier.

CHAPITRE XXVIII.

Contre les langues médiſantes.

MOn fils, ſi quelques-vns forment des ſentimens
Qui ſoient à ton deſauantage,
S'ils tiennent des diſcours, s'ils font des jugemens
Qui terniſſent ta gloire, & te faſſent outrage;
Ne t'en indigne point, n'en fay point le ſurpris,
Quels que ſoient leurs mépris,
Ton eſtime pour toy doit eſtre encor plus baſſe;
Tu dois croire au milieu de leur indignité,
Quelque puiſſance en toy que tu ſentes ma Grace
Qu'il n'eſt foibleſſe égale à ton infirmité.

Si dans l'interieur vn bon & ſaint employ
Te donne vne démarche forte,
Tu ne prendras jamais le mal qu'on dit de toy,
Que pour vn ſon volage, & que le vent emporte.
Il faut de la prudence en ces momens fâcheux,
Et celle que ie veux,
Celle que ie demande eſt qu'on ſçache ſe taire;
Qu'on ſçache au fond du cœur vers moy ſe retourner,
Sans relâcher en rien ſon alleure ordinaire,
Pour choſe que le Monde en veüille condamner.

Ne fay point cet honneur aux hommes imparfaits,
Que leur vain langage te touche,
Ne fay point conſiſter ta gloire, ny ta paix,
En ces diſcours en l'air qui ſortent de leur bouche:
Que de tes actions ils jugent bien, ou mal,
Tout n'eſt-il pas égal?

Ton ame en deuient elle, ou plus nette, ou plus noire ?
En as-tu plus ou moins, ou d'amour, ou de foy,
Et pour tout dire enfin, la veritable gloire,
La veritable paix, eſt-elle ailleurs qu'en moy.

Si tu peux t'affranchir de cette lâcheté,
Dont l'eſclauage volontaire
Cherche à leur agréer auec auidité,
Et conte à grand malheur celuy de leur déplaire ;
Tu joüiras alors d'vne profonde paix,
Et dans tous tes ſouhaits
Tu la verras paſſer en heureuſe habitude :
Les indignes frayeurs, le fol emportement,
C'eſt ce qui dans ton cœur jette l'inquietude,
C'eſt ce qui de tes ſens fait tout l'égarement.

CHAPITRE XXIX.

Comment il faut inuoquer Dieu aux approches de la tribulation.

TV le veux, ô mon Dieu, que cette inquietude,
Ce profond déplaisir vienne troubler ma paix ;
Aprés tant de douceurs ta main veut estre rude,
Et moy, i'en veux benir ton saint nom à jamais.

Ie ne sçaurois parer ce grand coup de tempeste,
Ses approches déja me font pâlir d'effroy ,
Et tout ce que ie puis , c'est de baisser la teste,
C'est de forcer mon cœur à recourir à toy.

Ie ne demande point que tu m'en garantisses ,
Il suffit que ton bras daigne estre mon appuy,
Et que l'heureux succez de tes bontez propices
Me rendent salutaire vn si cuisant ennuy.

Ie le sens qui m'accable : Ah Seigneur,que jendure!
Que d'agitations me déchirent le cœur !
Qu'il se trouue au milieu d'vne étrange torture ,
Et qu'il y soûtient mal sa mourante vigueur !

Pere doux & benin , qui connnois ma foiblesse ,
Que faut-il que ie die en cet accablement ?
Tu vois de toutes parts qu'elle rigueur me presse ,
Sauue-moy, mon Sauueur, d'vn si cruel tourment.

Mais il n'est arriué, ce moment qui me tuë ,
Qu'à dessein que ta gloire en prenne plus d'éclat ,

Lors qu'aprés auoir veu ma constance abatuë,
On la verra par toy brauer ce qui l'abat.

Estends donc cette main puissante & debonnaire
Qui par nostre triomphe acheue nos combats;
Car, chetif que ie suis, sans toy que puis-je faire ?
De quel costé sans toy puis-je tourner mes pas ?

Encor pour cette fois donne-moy patience,
Aide-moy par ta Grace à ne point murmurer,
Et ie ne craindray point sur cette confiance, (rer.
Pour grands que soient les maux, qu'il me faille endu-

Cependant derechef que faut-il que ie die ?
Ton saint vouloir soit fait, ton ordre executé;
Perte de biens, disgrace, opprobre, maladie,
Tout est juste, Seigneur, & i'ay tout merité.

C'ést à moy de souffrir, & plaise à ta clemence
Que se soit sans chagrin, sans bruit, sans m'échaper,
Iusqu'à ce que l'orage ait moins de vehemence,
Iusqu'à ce que le calme ait pû le dissiper.

Ta main toute-puissante est encor aussi forte,
Que l'ont sentie en moy tant d'autres déplaisirs,
Et peut rompre le coup que celuy-cy me porte,
Comme elle a mille fois arresté mes soûpirs.

Elle qui de mes maux domptant la barbarie,
A souuent des abois rappelé ma vertu,
Peut encor de ceux-cy moderer la furie,
De peur que ie n'en sois tout-à-fait abatu.

Ouy, ta pitié, mon Dieu, soûtenant mon courage,
Peut le rendre vainqueur de leur plus rude assaut;
Et plus ce changement m'est vn penible ouurage,
Et plus il est facile à la main du Tres-haut.

CHAPITRE XXX.

Comme il faut demander le ſecours de Dieu, auec confiance de recouurer ſa Grace.

VIens à moy, mon enfant, lors que tu n'és pas bien,
Fay moy de ton angoiſſe vn ſecret entretien,
Dans les pl⁹ mauuais jours, quelque coup qu'elle porte
Ie ſuis toûjours ce Dieu qui conſole & conforte :
Mais tout ce qui retient ces conſolations
Que ie verſe d'enhaut ſur les afflictions,
C'eſt que bien qu'elles ſoient leurs remedes vniques,
A me les demander vn peu tard tu t'appliques.
Auant que ie te voye à mes pieds proſterné,
M'inuoquer dans les maux dont tu te ſens gêné,
Tu fais de vains eſſais de tout ce que le Monde
Promet d'amuſemens à ta douleur profonde,
Et cet égarement de tes vœux imprudens,
Va chercher au dehors ce que i'offre au dedans,
Ainſi ce que tu fais te ſert de peu de choſe,
Ainſi ce que tu fais à d'autres maux t'expoſe,
Iuſqu'à ce qu'il ſouuienne à ton reſte de foy
Que i'en ſçay garantir quiconque eſpere en moy,
Et qu'il n'eſt, ny ſecours ailleurs qu'il ne leur cede,
Ny conſeil fructueux, ny durable remede.
De quelques tourbillons que ton cœur ſoit ſurpris
Apres qu'ils ſont paſſez, rappelle tes eſprits,
Voy ma miſericorde, & reprens dans ſa veuë
La premiere vigueur de ta force abatuë :
Ie ſuis auprés de toy tout preſt à rétablir
Tout ce que la tempeſte y pourroit affoiblir,

Et non pas seulement d'vne égale mesure,
Mais auec abondance, auec excez d'vsure,
Ensorte que les biens qui te seront rendus
Seruent de comble à ceux qui te semblent perdus.
D'où vient que sur ce point ta croyance vacille?
Peux-tu rien conceuoir qui me soit difficile?
Ou ressemblay-je à ceux dont le foible soûtien
Ose beaucoup promettre, & n'execute rien?
Qu'as-tu fait de ta foy, que fait ton esperance?
Montre vne ame plus ferme en sa perseuerance;
Sois fort, sois courageux, endure, espere, attens,
Les consolations te viendront en leur temps.
Moy-mesme ie viendray te retirer de peine,
Ie viendray t'apporter ta guerison certaine:
Le trouble où ie te voy n'est qu'vn peu de frayeur
Qui t'accable l'esprit d'vne vaine terreur;
L'aduenir inconstant fait ton inquietude,
Tu crains ses prompts reuers, & leur vicissitude,
Mais à quoy bon ces soins, qu'à te donner enfin
Tristesse sur tristesse, & chagrin sur chagrin?
Cesse d'aller si loin mandier vn supplice,
Chaque jour n'a que trop de sa propre malice,
Chaque jour n'a que trop de son propre tourment;
Qui se charge de plus, souffre inutilement,
Et tu ne dois fonder ny déplaisirs, ny joye,
Sous ces douteux succez que l'aduenir déploye,
Qui peut-estre suiuront ce que tu t'en promets,
Et qui peut-estre aussi n'arriueront jamais.
Mais l'homme de soy-mesme a ces desauantages;
Qu'il se laisse éblouïr par de vaines images,
Et qu'il s'en fait souuent vn fantôme trompeur
Qui tire tout à luy son espoir, & sa peur.
C'est la marque d'vne ame encor foible & legere,
Que d'estre si facile à ce qu'on luy suggere,
Et de porter soudain vn pied mal affermy
Vers ce qu'à ses regards presente l'Ennemy.

Cet imposteur rusé tient dans l'indifference
S'il deçoit par la vraye, ou la fausse apparence;
Il n'importe des deux à ses illusions,
Qui remplisse ton cœur de folles visions :
Tout luy deuient égal, pourueu qu'il te seduise;
Tout luy deuient égal, pourueu qu'il te détruise.
Si l'amour du present ne l'y fait paruenir,
Il y mesle aussi-tost l'effroy de l'aduenir,
Sa haine en cent façons à te perdre est sçauante;
Mais ne te trouble point, ne prens point l'épouuante,
Crois en moy, tiens en moy ton espoir arresté,
Prens confiance entiere en ma haute bonté,
Oppose-la sans crainte aux traits qu'il te décoche;
Quand tu me crois bien loin, souuent ie suis bien proche,
Souuent, quand ta langueur presume tout perdu,
C'est lors que ton soûpir est le mieux entendu,
Et tu touches l'instant dont tu me sollicites,
Qui te doit auancer à de plus grands merites.

Non, tout n'est pas perdu pour quelque contretemps,
Pour quelque effet contraire à ce que tu pretens;
Tu n'en dois pas juger suiuant ce qu'en presume
Le premier sentiment d'vne telle amertume,
Ny de quelque costé que viennent tes malheurs,
Toy-mesme aueuglément t'obstiner aux douleurs,
Comme si d'en sortir toute esperance éteinte
Abandonnoit ton ame à leur mortelle atteinte.

Ne te repute pas tout-à-fait delaissé,
Bien que pour quelque temps ie t'y laisse enfoncé,
Bien que pour quelque temps tu sentes retirées;
Ces consolations de toy si desirées
Ainsi ta fermeté s'éprouue beaucoup mieux,
Et c'est ainsi qu'on passe au Royaume des Cieux :
Le chemin est plus seur, plus il est difficile,

Et pour quiconque m'aime, il eſt bien plus vtile,
Qu'il ſe voye exercé par quelques déplaiſirs,
Que ſi l'effet par tout ſecondoit ſes deſirs.
Ie lis du haut du Ciel juſques dans ta penſée,
Ie voy juſqu'à quel point ton ame eſt oppreſſée,
Et juge auantageux, qu'elle ſoit quelquefois
Sans aucune douceur au milieu de ſes croix,
De peur qu'vn bon ſuccez ne t'enfle & ne t'éleue,
Iuſqu'à t'attribuer ce que ma main acheue,
Iuſqu'à te plaire trop en ce qu'il a d'appas,
Et prendre quelque gloire en ce que tu n'és pas.
Quelque Grace ſur toy qu'il m'ait plû de répandre,
Ie puis, quand il me plaiſt, te l'oſter, & la rendre,
Quelques dons que j'accorde à tes plus doux ſouhaits,
Ils ſont encor à moy quand ie te les ay faits ;
Ie te donne du mien, quand ce bonheur t'arriue,
Et ne prens point du tien, alors que ie t'en priue.
Ces biens, ces meſmes biens, aprés t'eſtre donnez,
Font part de mes treſors dont ils ſont émanez,
Et leur perfection tirant de moy ſon eſtre,
Quand ie t'en fais joüir, i'en ſuis encor le maiſtre.
Tout eſt à moy, mon fils, tout vient, tout part de moy,
Reçoy tout de ma main ſans chagrin, ſans effroy ;
Si ie te fais traiſner vn deſtin miſerable,
Si ie te fais languir ſous l'ennuy qui t'accable,
Ne perds ſous ce fardeau patience, ny cœur,
Ie puis en vn moment ranimer ta langueur,
Ie puis mettre vne borne aux maux que ie t'enuoye,
Et changer tout leur poids en des ſujets de joye :
Mais ie ſuis toûjours juſte en te traitant ainſi,
Toûjours digne de gloire, & i'en attens auſſi,
Et ſoit que ie t'éleue, ou que ie te rauale,
Ie veux d'vn ſort diuers vne loüange égale.
Si tu peux bien juger de ma ſeuerité,
Si tu peux ſans nuage en voir la verité,

Les coups les plus perçans d'vne longue infortune
N'auront rien qui t'abate, & rien qui timportune.
Loin de t'en attrister, de meilleurs sentimens
Ne t'y feront voir lieu que de remercîmens,
Ne t'y feront voir lieu que de pleine allegresse;
Dans cette dureté tu verras ma tendresse,
Et reduiras ta joye à cet vnique point,
Que ma faueur t'afflige, & ne t'épargne point.

Tel que jadis pour moy fut l'amour de mon Peré;
Tel est encor le mien pour qui cherche à me plaire,
Et tel estoit celuy qu'autrefois ie promis
A ce troupeau choisi de mes plus chers amis.
Cependant, tu le sçais, ie les suiuray sur Terre
Aux cruelles fureurs d'vne inplacable guerre,
A d'eternels combats, à d'eternels dangers,
Et non pas aux douceurs des plaisirs passagers.
Ie les enuoyay tous, au mépris, à l'injure,
Et non à ces honneurs qui flatent la Nature,
Non à l'oisiueté, mais à de longs trauaux,
Et ie les plongeay tous dans ces gouffres de maux,
Afin que leur amere & rude experience
Les enrichist des fruits que fait la patience.
Souuien-toy donc, mon fils, de ces instructions,
Si-tost que tu te vois dans les afflictions.

CHAPITRE XXXI.

Du mépris de toutes les Creatures pour aller au Createur.

SEigneur, si jusqu'icy tu m'as fait mille Graces,
Il n'est pas temps que tu t'en lasses,
I'ay besoin d'vn secours encor bien plus puissant;
Puisqu'il faut m'éleuer par dessus la Nature,
Et prendre vn vol si haut, qu'aucune creature
N'ait pour moy rien d'embarrassant.

A cet heureux effort en vain ie me dispose,
Tant qu'icy-bas la moindre chose
Vers ses foibles attraits sçaura me raualer,
L'imperceptible ioug d'vne indigne contrainte
Ne me permettra point cette liberté sainte,
Qui jusqu'à toy nous fait voler.

Ton Dauid à ce vol ne vouloit point d'obstacle,
Et te demandoit ce miracle,
Lors que dans ses ennuis il tenoit ce propos:
Qui pourra me donner des aisles de colombe,
Et du milieu des maux, sous qui mon cœur succombe,
Ie voleray jusqu'au repos?

Cet oiseau du vray calme est le portrait visible,
On ne voit rien de si paisible
Que la simplicité que nous peignent ses yeux;
On ne voit rien de libre à l'égal d'vn vray zele,
Qui sans rien desirer, s'éleue à tire-d'aisle
Au dessus de tous ces bas lieux.

Il faut donc pleinement s'abandonner soy-mesme,
S'arracher à tout ce qu'on aime, (mains,
Pousser jusques au Ciel des transports plus qu'hu-
Et bien considerer quels sont les aduantages
Qu'ont daigné façonner ses mains.

Sans ce détachement, sans cette haute extase,
L'ame que ton amour embrase
Ne peut en liberté goûtér tes entretiens :
Peu sçauent en effet contempler tes mysteres,
Mais peu forment aussi ces mépris salutaires ;
De toute sorte de faux biens.

Ainsi l'homme a besoin que ta bonté suprême
L'éleuant par dessus luy-mesme,
Prodigue en sa faueur son tresor infiny ;
Qu'vn excez de ta Grace en esprit le rauisse,
Et de ton autre objet tellement l'affranchisse,
Qu'à toy seul il demeure vny.

A moins que jusques-là l'enleue ainsi ton ayde,
Quoy qu'il sçache, quoy qu'il possede,
Tout n'est pas de grand poids, tout ne luy sert de rien,
Il rampe, & rampera toûjours foible & debile,
S'il peut s'imaginer rien de grand, ou d'vtile ;
Que l'immense & souuerain bien.

Tout ce qui n'est point Dieu, n'est point digne d'e-
Et son prix le plus legitime, (stime,
Comme enfin ce n'est rien, c'est d'estre à rien conté.
Vous le sçauez, Deuots, que la Grace illumine,
Vostre doctrine aussi de toute autre doctrine
Differe bien en dignité.

Sa noblesse est bien autre, & comme l'influence
De la suprême intelligence

Par vn ſacré canal d'enhaut la fait couler,
Ce qu'a l'eſprit humain en peut donner l'étude,
Ce qu'en peut acquerir la longue inquietude,
Ne la peut jamais égaler.

Le bien de contempler ce que les Cieux admirent,
Eſt vn bien où pluſieurs aſpirent,
Et que de tout leur cœur ils voudroient obtenir;
Mais ils ſuiuent ſi mal la route neceſſaire,
Que ſouuent ils ne font que ce qu'il faudroit faire
Pour éuiter d'y paruenir.

Le trop d'abaiſſement vers les objets ſenſibles
Fait des obſtacles inuincibles,
Comme le trop de ſoin des marques du dehors:
Et la ſeuerité la mieux étudiée,
Si l'ame n'eſt en ſoy la plus mortifiée,
Ne ſert qu'au ſupplice du corps.

I'ignore, à dire vray, de quel eſprit nous ſommes,
Nous autres qui parmy les hommes
Paſſons pour éclairez & pour ſpirituels;
Et nous plongeons ainſi pour des choſes legeres,
De vils amuſemens, des douceurs paſſageres,
En des trauaux continuels.

Parmy de tels ſoucis que pouuons-nous pretendre,
Nous qui ſçauons ſi peu deſcendre
Dans le fond de nos cœurs indignement remplis,
Et qui ſi rarement de toutes nos penſées
Appliquons au dedans les forces ramaſſées,
Pour en voir les ſecrets replis.

Noſtre ame en elle-meſme à peine eſt recueillie,
Qu'vne exrauagante ſaillie
Nous emporte au dehors, & fait tout auorter:
Sans repaſſer jamais ſous l'examen ſeuere,

Ce que nous auons fait, ce que nous voulions faire,
Ny ce qu'il nous faut projetter.

Nous suiuons nos desirs, sans mesme y prendre gar-
Et rarement nostre œil regarde (de,
Combien à leurs effets d'impureté se joint :
Lors que toute la chair eut corrompu sa voye,
Nous sçauons que des eaux elle deuient la proye,
Cependant nous ne tremblons point.

L'affection interne estant toute gâtée,
Les objets dont l'ame est flatée
N'y faisant qu'vne impure & folle impression ;
Il faut bien que l'effet pareil à son principe,
Pour marque qu'au dedans la vigueur se dissipe,
Porte mesme corruption.

Quand vn cœur est bien pur, vne vertu solide
A tous ses mouuemens preside,
De qui la bonne vie est le precieux fruit :
Mais ce dedans n'est pas ce que l'on considere,
Et depuis qu'vne fois l'effet à dequoy plaire,
N'importe comme il est produit.

La beauté, le sçauoir, les forces, la richesse,
L'heureux trauail, la haute adresse,
C'est ce qu'on examine, & qui fait estimer :
Qu'vn homme soit deuot, patient, humble, affable,
Qu'il soit pauure d'esprit, recueilly, charitable,
On ne daigne s'en informer.

Ce n'est qu'à ses dehors que se prend la Nature,
Pour s'en former vne peinture,
Mais c'est l'interieur que la Grace veut voir :
L'vne est souuent deceuë à suiure l'apparence,
Mais l'autre met toûjours toute son esperance
En Dieu qui ne peut deceuoir.

CHAPITRE XXXII.

Qu'il faut renoncer à soy-mesme & à toutes sortes de conuoitises.

CHerche la liberté comme vn bonheur suprême,
Mais souuiens-toy, mon fils, de cette verité,
Qu'il te faut renoncer tout à-fait à toy-mesme,
Ou tu n'obtiendras point d'entiere liberté.

Ceux qui pensent icy posseder quelque chose,
La possedent bien moins qu'ils n'en sont possedez,
Et ceux dont l'amour propre en leur faueur dispose,
Sont autant de captifs par eux-mesmes gardez.

Les appetits des sens ne sont que des esclaues,
La curiosité comme eux a ses liens,
Et les plus grãds coureurs ne courent qu'aux entraues
Que jettent sous leurs pas les charmes des faux biens.

Ils recherchent par tout les douceurs passageres,
Plus que ce qui conduit jusqu'à l'Eternité :
Et souuent pour tout but ils se font des chimeres,
Qui n'ont pour fondement que l'instabilité.

Hors ce qui vient de moy tout passe tout s'enuole,
Tout en son vray neant aussi-tost se resout,
Et pour te dire tout d'vne seule parole,
Quitte tout, mon enfant, & tu trouueras tout

Tu trouueras la paix, quittant la conuoitise ;
C'est ce que fortement il te faut conceuoir,

Du Ciel en ces deux mots le ſcience eſt compriſe,
Qui les pratique, entend tout ce qu'il faut ſçauoir.

Oüy, leur pratique eſt ma felicité,
Mais, Seigneur, d'vn ſeul jour elle n'eſt pas l'ouurage,
Ny de ces jeux, dont la facilité
Amuſe des enfans l'eſprit foible & volage,
Et ſuit leur inbecillité.

De ces deux mots le precieux effet
Demande bien du temps, bien des ſoins, bien des veilles,
Et ces deux traits forment le grand portrait
De tout ce que le Cloiſtre enfante de merueilles
Dans ſon eſtat le plus parfait.

Il eſt vray, des parfaits c'eſt la ſublime voye,
Mais quand ie te la montre, en dois-tu perdre cœur?
Ne dois-tu pas plûtoſt t'y porter auec joye,
Ou du moins ſoûpirer aprés vn tel bonheur.

Ah, ſi ie te voyois en venir à ce terme,
Que l'amour propre en toy fuſt bien déraciné,
Que ſous mes volontez tu demeuraſſes ferme,
Et ſous celles du Pere à qui ie t'ay donné.

Alors tu me plairois, & le cours de ta vie
Seroit d'autant plus doux, que tu ſerois ſoûmis,
De mille vrais plaiſirs tu la verrois ſuiuie,
Et s'écouler en paix entre mille ennemis.

Mais il te reſte encor à quitter bien des choſes,
Que ſi tu ne me peux reſigner tout-à-fait,
Tu n'acquerras jamais ce que tu te propoſes,
Iamais de tes deſirs tu n'obtiendras l'effet.

Veux-tu mettre en ta main la ſolide richeſſe ?
Achepte de la mienne vn or tout enflamé,
Ie veux dire, mon fils, la celeſte ſageſſe,
Qui foule aux pieds ces biens dont le Monde eſt char- (mé.

Préfere ſes treſors à l'humaine prudence,
A tout ce qu'elle prend pour ſon plus digne employ;
A tout ce que ſur Terre il eſt de complaiſance,
A tout ce que toy meſme en peux auoir pour toy.

Préfere encor vn coup ce qu'on mépriſe au Monde,
A tout ce que ſon choix a le plus ennobly;
Puiſque cette ſageſſe en vrais biens ſi feconde:
Y traiſne dans l'opprobre, & preſque dans l'oubly.

Elle ne s'enfle point auſſi de ces penſées
Que la vanité pouſſe en ſa propre faueur,
Et voit auec dédain ces ardeurs empreſſées
Dont la ſoif des honneurs entretient la ferueur.

Beaucoup en font ſonner l'eſtime ambitieuſe,
Qui montrent par leur vie en faire peu d'eſtat,
Et tu la peux nommer la perle precieuſe,
Qui cache à beaucoup d'yeux ſon veritable éclat.

CHAPITRE XXXIII.

De l'instabilité du cœur, & de l'intention finale quil faut dresser vers Dieu.

SVr l'estat de ton cœur ne prens point d'asseurance,
Son assiette, mon fils, se change en vn moment,
Vn moment la renuerse, & ce renuersement
Des plus justes desseins peut tromper l'esperance:
Tant que dure le cours de ta mortalité,
L'inéuitable joug de l'instabilité
T'impose vne fâcheuse & longue seruitude:
En dépit de toy-mesme elle te fait la loy,
Et l'ordre chancelant de sa vicissitude
Ne prend point ton adueu pour triompher de toy.

Ainsi tantost la joye, & tantost la tristesse,
De ton cœur malgré luy s'emparent tour à tour,
Tantost la paix y regne, & dans le mesme jour
Mille troubles diuers surprennent sa foiblesse:
La ferueur, la tiedeur ont chez toy leur instant,
Ton soin le plus actif n'est jamais si constant
Qu'il ne cede la place à quelque nonchalance;
Et le poids qui souuent regle tes actions
Laisse en moins d'vn coup d'œil emporter la balance
A la legereté de tes affections.

Parmy ces changemens le Sage se tient ferme,
Il porte au dessus d'eux l'ordre qu'il s'est prescrit,
Et bien instruit qu'il est des routes de l'esprit,
Il suit toûjours sa voye, & va jusqu'à son terme.
Il agit sur soy-mesme en veritable Roy,
Sans regarder jamais à ce qu'il sent en soy,
Ny d'où partent des vents de si peu de durée:

Et son vnique but dans son plus long chemin,
C'est que l'intention de son ame épurée
Se trouue vers la bonne & desirable fin.

Ainsi sans s'ébranler, il est toûjours le mesme,
Dans la diuersité de tant d'éuenemens,
Et son cœur dégagé des propres sentimens,
N'aimant que ce qu'il doit, s'attache à ce qu'il aime;
Ainsi l'œil simple & pur de son intention
S'éleue sans relâche à la perfection,
Dont il voit en moy seul l'inuariable idée;
Et plus cet œil est net, & plus sa fermeté
Au trauers de l'orage heureusement guidée,
Vers ce port qu'il souhaite auance en seureté.

Mais souuent ce bel œil de l'intention pure
Ne s'ouure pas entier, ou se laisse éblouïr,
Et ce détachement dont tu penses joüir,
Ne ferme pas la porte à toute la Nature.
Aussi-tost qu'vn objet te chatoüille, & te plaist,
Vn regard dérobé par le propre interest
Te r'appelle & t'amuse à voir ce qui te flate,
Et tu peux rarement si bien t'en affranchir,
Que de ce propre amour l'amorce delicate
Vers toy, sans y penser, ne te face gauchir.

Crois-tu, lors que les Iuifs couroient en Bethanie
Que ce fust seulement pour y voir Iesus-Christ?
La curiosité partageoit leur esprit,
Pour y voir le Lazare, & sa nouuelle vie.
Tâche donc que cet œil dignement épuré
Tienne vn regard si droit, & si bien mesuré,
Que d'vne & d'autre part jamais il ne s'égare;
Qu'il soit simple, & sur tout que parmy tant d'objets,
Malgré tout ce qu'ils ont de charmant & de rare,
Ton ame jusqu'à moy dresse tous ces projets.

CHAPITRE XXXIV.

Que celuy qui aime Dieu le goûte en toutes choſes, & par deſſus toutes choſes.

VOicy mon Dieu, voicy mon tout,
Que puis-je vouloir dauantage ?
Qu'a de plus l'Vniuers de l'vn à l'autre bout ?
Et quel plus grãd bonheur peut m'échoir en partage ?

O mot delicieux ſur tous !
O parole en douceur feconde !
Qu'elle en a, mon Sauueur, pour qui n'aime que vous !
Qu'elle en a peu pour ceux qui n'aimẽt que le Monde.

Voicy mon tout, voicy mon Dieu,
A qui l'entend c'eſt aſſez dire,
Et la redite eſt douce à tout heure, en tout lieu,
A quiconque pour vous de tout ſon cœur ſoûpire.

Ouy, tout eſt doux, tout eſt charmant,
Tout rauit en voſtre preſence,
Mais quand voſtre bonté ſe retire vn moment
Tout fâche, tout ennuye en ce moment d'abſence.

Vous faites la tranquilité,
Et le calme de noſtre courſe ;
Et ce que noſtre joye a de ſtabilité
N'eſt qu'vn écoulement dont vous eſtes la ſource.

Vous faites juger ſainement
De tous effets, de toutes cauſes,

Et vous nous inspirez ce digne sentiment
Dont la celeste ardeur vous louë en toutes choses.

Rien ne plaist long-temps icy bas,
Rien ne peut nous y satisfaire,
A moins que vostre Grace y joigne ses appas,
Et que vostre sagesse y verse dequoy plaire.

Quel dégoust peut jamais trouuer
Celuy qui gouste vos delices ?
Et qui les gouste mal, que peut-il éprouuer,
Où son juste dégoust ne trouuent des supplices ?

Que ie voy de sages mondains
Se confondre dans leur sagesse !
Que ie voy de charnels porter haut leurs desseins,
Et soudain trébucher sous leur propre foiblesse !

Des vns l'aueugle vanité
Au precipice est exposée :
Les autres accablez de leur brutalité
Traînent toute leur vie vne mort déguisée.

Mais ceux qui par vn plein mépris
Du Monde & de ses bagatelles,
A marcher sur vos pas appliquent leurs esprits ;
Et domptent de la chair les sentimens rebelles.

Ceux-là, vrais sages en effet,
Vous immolant toute autre enuie,
Du vain bon-heur au vray font vn retour parfait,
De la chair à l'esprit, de la mort à la vie.

Ceux-là dans le suprême Autheur
Goustent des douceurs toutes pures,
Ceux-là font remonter la gloire au Createur
De tout ce qu'ont de bon toutes les creatures.

Mais le gouſt eſt bien different
De l'ouurier & de l'ouurage,
De ce que le temps donne, ou de bon, ou de grand,
Et de ce qu'aux Eſleus l'Eternité partage.

Les lumieres que nous voyons
S'effacent prés de la diuine,
Et ſa ſource increée a bien d'autres rayons,
Que toutes ces clartez qu'elle ſeule illumine.

Eternelle & viue ſplendeur,
Qui ſurpaſſez toutes lumieres,
Lancez du haut du Ciel voſtre éclat dans mon cœur,
Percez-en juſqu'au fond les tenebres groſſieres.

Daignez, Seigneur, purifier
Mon ame, & toutes ſes puiſſances,
La combler d'allegreſſe, & la viuifier,
Remplir de vos clartez toutes ſes connoiſſances.

Que malgré les deſirs du corps,
Vne extaſe tranquille & ſainte,
Pour l'attacher à vous par de ſacrez tranſports,
Luy faſſe des liens d'vne amoureuſe crainte.

Quand viendra pour moy cet inſtant,
Où tant de douceurs ſont encloſes,
Où de voſtre preſence on eſt plein & content,
Où vous ſerez enfin mon tout en toutes choſes?

Iuſqu'à ce qu'il ſoit arriué,
Quoy que voſtre faueur m'enuoye,
Ie ne joüiray point d'vn bon-heur acheué,
Ie ne gouſteray point vne parfaite joye.

Helas malgré tout mon effort,
Le vieil Adam encor respire,
Il n'est pas bien encor crucifié, ny mort,
Il veut encor sur moy conseruer son empire.

Ce vieil esclaue mal dompté
Esmeut vne guerre intestine,
Pousse contre l'esprit vn orgueil empesté,
Et ne veut point souffrir que l'ame le domine.

Vous donc qui commandez aux flots,
Qui des mers calmez la furie,
Venez, Seigneur, venez rétablir mon repos,
Accourez au secours d'vn cœur qui vous en prie.

Rompez, dissipez les boüillons,
De ses ardeurs seditieuses,
Et brisant la fureur de ses noirs bataillons
Faites mordre la terre aux plus impetueuses.

Montrez ainsi de vostre bras
Les triomphes & les miracles,
Et pour faire exalter vostre nom icy-bas,
Faites tomber sous luy toute sorte d'obstacles.

Vous estes mon vnique espoir,
Ie mets en vous tout mon refuge,
Ie dédaigne l'appuy de tout autre pouuoir,
Soyez mon defenseur, auant qu'estre mon Iuge.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXV.

Que durant cette vie on n'eſt iamais en ſeureté contre les tentations.

LA vie eſt vn torrent d'eternelles diſgraces,
Iamais la ſeureté n'accompagne ſon cours,
Entre mille ennemis il faut que tu la paſſes ,
A la gauche, à la droite, il en renaiſt toûjours ;
Ce ſont guerres continuelles ,
Qui portent dans ton ſein chaque jour mille morts,
Si tu n'és bien muny d'armes ſpirituelles
Pour en repouſſer les efforts.

De leur ſuccez douteux la juſte défiance
Demande à ta vertu de vigoureux appreſts ,
Mais il te faut ſur tout l'eſcu de patience
Qui te dérobe entier aux pointes de leurs traits ;
Que de tous coſtez il te couure ,
Sans que par art, ny force, il puiſſe eſtre enfoncé,
Autremẽt tiens-toy ſeur que pour peu qu'il s'ent'rou-
Tu te verras ſoudain percé. (ure ,

A moins qu'à mes bontez ton ame abandonnée
Embraſſe aueuglement ce que j'auray voulu ,
Et qu'vne volonté ferme & déterminée
A tout ſouffrir pour moy te tienne reſolu :
Ne te promets point cette gloire
De pouuoir ſoûtenir l'ardeur d'vn tel combat,
Et d'emporter enfin cette pleine victoire ,
Qui de mes Saints fait tout l'éclat.

Tu dois donc, ô mon fils, franchir auec courage
Les plus affreux perils qui t'oſent menacer ,
Et d'vne main puiſſante arracher l'auantage
Aux plus fiers eſcadrons qui te veüillent forcer.

Ie voy d'enhaut tout comme Pere,
Preſt à donner la manne au genereux vainqueur,
Mais ie reſerue auſſi miſere ſur miſere
A quiconque manque de cœur.

Si durant vne vie, où rien n'eſt perdurable,
Tu te rends amoureux de la tranquillité,
Oſeras-tu pretendre à ce calme ineffable,
Que gardent les treſors de mon Eternité?
Quitte ces folles eſperances,
Préfere à ces deſirs les deſirs d'endurer,
Et ſçache que ce n'eſt qu'à de longues ſouffrances
Que ton cœur ſe doit preparer.

La veritable paix a des douceurs bien pures,
Mais en vain ſur la Terre on penſe l'obtenir,
Il n'eſt aucuns mortels, aucunes creatures,
Dont les ſecours vnis y faſſent paruenir:
C'eſt moy, c'eſt moy ſeul qui la donne,
Ne l'a cherche qu'au Ciel, ne l'attens que de moy,
Mais apprens qu'il t'en faut achepter la couronne
Par les épreuues de ta foy.

Les trauaux, les douleurs, les ennuis, les injures,
La pauureté, le trouble, & les anxietez,
Souffrir la reprimande, endurer les murmures,
Ne ſe point rebuter de mille infirmitez,
Accepter pour moy les rudeſſes,
L'humiliation, les affronts, les mépris,
Prendre tout de ma main pour autant de careſſes,
C'en eſt le veritable prix.

C'eſt par de tels ſentiers, qu'enfin la patience
A la haute vertu guide vn nouueau ſoldat,
C'eſt par cette fâcheuſe & rude experience
Qu'il trouue vn Diadéme au ſortir du combat:
Ainſi d'vne peine legere
La longue récompenſe eſt vn repos diuin,

Et pour quelques momens de honte paſſagere
Ie rends vne gloire ſans fin.

Cependant tu te plains, ſi-toſt que ſans tendreſſe
Ie laiſſe vn peu durer les tribulations,
Comme ſi ma bonté ſoûmiſe à ta foibleſſe
Deuoit à point nommé ſes conſolations :
Tous mes Saints ne les ont pas euës,
Alors que ſur la Terre ils viuoient exilez,
Et dans leurs plus grãds maux mes faueurs ſuſpenduës
Souuent les laiſſoient deſolez.

Mais dans ces meſmes maux qui ſembloient ſans li-
Armez de patiẽce,ils ſouffroiẽt juſqu'au bout, (mites
Et s'aſſeuroient bien moins en leurs propres merites,
Qu'en la bonté d'vn Dieu dont ils eſperoient tout ;
Ils ſçauoient bien, ces vrais Fidelles,
De quel immenſe prix eſtoit l'Eternité,
Et que pour l'obtenir, les gênes temporelles
N'auoient point de condignité.

As-tu droit de vouloir dés les moindres alarmes,
Toy qui n'és en effet qu'ordure & que peché,
Ce qu'en vn ſiecle entier de trauaux & de larmes
Tant & tant de Parfaits m'ont à peine arraché ?
Attens que l'heure en ſoit venuë,
Cette heure où tu ſeras viſité du Seigneur,
Trauaille en l'attendant, commence, & continuë
Auec grand amour, & grand cœur.

Ne relâche jamais, jamais ne te défie,
Quelques triſtes ſuccez qui ſuiuent tes efforts,
Redouble ta conſtance, expoſe, & ſacrifie
Pour ma plus grande gloire, & ton ame, & ton corps ;
Ie rendray tout auec vſure,
Ie ſuis dans le combat ſans ceſſe à tes coſtez,
Et ie reconnoiſtray ce que ton cœur endure
Par de pleines felicitez.

CHAPITRE XXXVI.

Contre les vains jugemens des hommes.

FIxe en moy de ton cœur tous les attachemens,
Sans te mettre en ſoucy de ces vains jugemens
Que les hommes en voudront faire ;
L'innocence leur doit vn mépris eternel,
Lors que l'ame droite & ſincere
Dans ſes replis ſecrets n'a rien de criminel.

Quand on ſouffre pour moy les iniuſtes diſcours,
La plus dure ſouffrance a de charmans retours,
Qui ſentent la beatitude :
L'humble qui ſe confie en ſon Dieu, plus qu'en ſoy,
Iamais n'y trouue rien de rude,
Et releue dautant ſon eſpoir & ſa foy.

Pluſieurs parlent beaucoup ſans eſtre bien inſtruits,
Et leur temerité ſeme tant de faux bruits,
Qu'on croit fort peu tant de paroles ;
Ne conçois donc, mon fils, ny chagrin, ny couroux,
Pour leurs diſcernemens friuoles,
Puiſqu'il n'eſt pas en toy de ſatisfaire à tous.

Paul meſme, dont l'ardente & viue charité
Se donnoit auec tous tant de conformité,
Qu'il eſtoit tout à tout le monde,
Ne pût ſi bien conduire vn ſi noble deſſein,
Que ſa vertu la plus profonde
Ne paſſaſt pour vn crime au tribunal humain.

Bien qu'il n'épargnast rien pour le salut d'autruy,
Bien qu'il fist sans relâche autant qu'il fust en luy,
Bien qu'en luy tout fust exemplaire ;
Il ne pût empescher que de mauuais esprits
Ne fissent, dequoy qu'il pûst faire,
Vn jugement sinistre, & d'injustes mépris.

Il remit tout à Dieu qui connoissoit le tout,
Et quoy qu'assez souuent on le poussast à bout
Par la calomnie & l'outrage,
Contre tous les autheurs de tant d'indignité,
Les armes que prît son courage
Furent sa patience & son humilité.

Au gré de leur caprice ils eurent beau parler,
Ils eurent beau mentir, médire, quereller,
A se taire il mit sa défense,
Ou si de temps en temps sa bouche l'entreprit,
Ce fut de peur que son silence
Ne laissast du scandale en quelque foible esprit.

Peux-tu donc te connoistre, & prendre quelque effroy
Dequoy que puisse dire vn mortel comme toy,
Qui comme toy n'est que poussiere ?
Tu le vois aujourd'huy tout prest de t'accabler,
Et dés demain vn cimetiere
Cachera pour jamais ce qui te fait trembler.

Tu le crains toutefois, tu pâlis deuant luy ;
Mais veux-tu t'affranchir d'vn si pressant ennuy ?
Chasse la crainte par la crainte ;
Crains Dieu, crains son couroux, & ton indigne peur,
Par ces justes frayeurs éteinte,
Laissera rétablir le calme dans ton cœur.

Les injures ne ſont que du vent, & du bruit,
Et quiconque t'en charge en a ſi peu de fruit,
Qu'il te nuit bien moins qu'à ſoy-meſme :
Pour grand qu'il ſoit en Terre, vn Dieu voit ce qu'il (fait,
Et de ſon jugement ſuprême
Il ne peut éuiter l'irreuocable effet.

Tien-le deuant tes yeux, à toute heure, en tout lieu,
Ce Iuge vniuerſel, ce redoutable Dieu,
Et vy ſans ſoin de tout le reſte :
Quoy qu'on t'oſe imputer, ne daigne y repartir,
Et dans vn ſilence modeſte
Trouue ſans t'indigner l'art de tout démentir.

Tu paroiſtras peut-eſtre en quelque occaſion
Tout couuert d'infamie, ou de confuſion,
Malgré ce grand art du ſilence ;
Mais ne t'en émeus point, n'en ſois pas moins content,
Et crains que ton impatience
Ne retranche du prix du laurier qui t'attend.

Quelque honte à ton front qui ſemble s'attacher,
Souuiens-toy que mon bras peut toûjours t'arracher,
A toute cette ignominie ;
Que ie ſçay rendre à tous ſuiuant leurs actions,
Et ſur l'impoſture punie
Eſleuer la candeur de tes intentions.

CHAPITRE XXXVII.

De la pure & entiere resignation de soy-mesme, pour obtenir la liberté du cœur.

QVitte-toy, mon enfant, & tu me trouueras,
Prepare-toy sans choix à quoy que ie t'enuoye,
Sans aucun propre amour, sans aucun embarras
De ce qui peut causer ta douleur, ou ta joye :
Tu gagneras beaucoup en quittant tout ainsi,
Ma Grace remplira la place du soucy,
Plus forte & mieux accompagnée ;
Et ie te la feray sentir,
Si-tost qu'entre mes mains ton ame resignée
Ne voudra plus se reuestir.

Pour arriuer où ta bonté m'inuite,
Pour tant de biens qu'elle m'offre à gagner,
Combien de fois me dois-je resigner ?
Enquoy faut-il, Seigneur, que je me quitte ?

En tout, mon fils, en tout, & par tout, & toûjours,
Aux points les plus petits, aux choses les plus grandes,
Ie n'en excepte rien, si tu veux mon secours,
Tout dépoüillé de tout, il faut que tu l'attendes.
Tu ne peux autrement te donner tout à moy,
Et ie ne puis non plus me donner tout à toy,
Si tu reserues quelque chose :
Ie veux l'ame, ie veux le corps,
Sans que jamais en toy ta volonté dispose,
Ny du dedans, ny du dehors.

Dautant plus promptement que par ce grand effort
Tu brises de ta chair le honteux esclauage,
Dautant plûtost en toy le vieil Adam est mort,
Et le nouueau succede auec plus dauantage.
Resigne-toy sur tout auec sincerité,
Si tu veux obliger ma liberalité,
A t'en payer auec vsure :
Elle aime à prodiguer mes biens,
Mais l'effort qu'elle y fait souuent prend sa mesure
Sur la plenitude des tiens.

I'en voy se resigner auec retranchement,
De la moitié du cœur se remettre en ma garde,
Et ne s'asseurer pas en moy si fortement,
Qu'ils ne veüillent pouruoir à ce qui les regarde;
Quelques autres d'abord m'offrent bien tous leurs
Mais la tentation marche à peine vers eux, (vœux
Qu'ils font retraite vers eux-mesmes;
Et leur courage rabatu
Cherchant d'autres appuis que mes bontez suprêmes,
N'auance point en la vertu.

Ny ceux-cy ny ceux-la n'arriueront jamais
A la liberté vraye, inébranlable, entiere,
A cette pure joye, à cette ferme paix
Qu'entretient dans les cœurs ma Grace familiere.
C'est peu que d'éleuer jusques-là son desir,
A moins que de soûmettre à tout mon bon plaisir
Son ame pleinement captiue;
Et sans s'immoler chaque jour,
On ne conuerse point l'vnion fruïtiue
Que donne le parfait amour.

Ie te l'ay déja dit, ie te le dis encor,
Quitte, resigne-toy, déprens-toy de toy-mesme,
Et tu posséderas ce precieux tresor,

Ce calme interieur qui fuit tout ce qui s'aime.
Donne-moy tout pour tout, ne forme aucun desir,
Ne redemande rien, n'enuoye aucun soûpir
Vers ce tout que pour moy tu quittes ;
Tiens enfin ton cœur tout en moy,
Et moy qui paye enfin par de-là les merites,
Ie me donneray tout à toy.

Ainsi tu seras libre, & l'Ange tenebreux
Ne te pourra jamais reduire en seruitude ;
Mais n'épargne ny soins, ny prieres, ny vœux,
Pour ce digne auant-goust de la beatitude :
Ce plein dépoüillement des soucis superflus,
Te laissant nud dans l'ame, ainsi que ie le fus,
Te rendra digne de me suiure ;
Et par vn bienheureux transport
Tu sçauras en moy-mesme eternellement viure,
Si-tost qu'en toy tu seras mort.

Alors disparoistront tous ces fantômes vains
Qui t'obsedent par tout de leurs folles images,
Cet inutile amas d'empressemens mondains,
Ces troubles qui chez toy font de si grands rauages.
La crainte immoderée, & l'amour dereglé,
Ces infames tyrans de ton cœur aueuglé
Verront leur force dissipée ;
Et leur nuit faisant place au jour,
Celle qu'ils y tenoient sera toute occupée
Par ma crainte, & par mon amour.

CHAPITRE XXXVIII.

De la bonne conduite aux choses exterieures, & du recours à Dieu dans les perils.

QVelque chose, mon fils, qui t'occupe au dehors,
Conserue le dedans vraiment libre & tranquille,
Et te souiens toûjours que de ces deux tresors
La conqueste est penible, & la perte facile.
En tous temps, en tous lieux, en toutes actions,
Ce digne épurement de tes intentions
Doit garder sur toy-mesme vne puissance égale,
T'éleuer au dessus de tous les biens humains,
Sans permettre jamais que ton cœur se rauale
Sous l'objet de tes yeux, ou l'œuure de tes mains.

Ainsi maistre absolu de tout ce que tu fais,
Et non plus de tes sens le sujet, ou l'esclaue,
Tu te verras par tout affranchy pour jamais
De ce qui t'importune, & de ce qui te braue.
Tu quitteras l'Egipte en veritable Hebreu,
Qu'à trauers les deserts la Colomne de feu
Guide, sans s'égarer, vers la Terre promise;
Et de tous ennemis tes exploits triomphans
Passeront, en dépit de toute leur surprise,
Au partage que Dieu destine à ses enfans.

Mais ces enfans de Dieu, sçais-tu bien ce qu'ils sont,
Pour estre de leur rang, sçais-tu ce qu'il faut estre?
Sçais-tu quelle est leur vie, & quels projets ils font?

A quelle digne marque il te les faut connoiſtre ?
De tout ce que du Siecle attire l'amitié ,
Ces eſprits épurez ſe font vn marchepié ,
Pour voir dautant plus prés l'éclat des biens celeſtes ;
Et leur conſtance eſt telle à conduire leus yeux ,
Que quoy qui ſe preſente à leurs regards modeſtes,
Le gauche eſt pour la Terre & le droit pour lesCieux.

Bien loin que des objets le dangereux attrait
Iuſqu'à l'attachement abaiſſe leur courage ,
Ils ſçauent ramener par vn contraire effet
Leur plus flateuſe amorce au bon & ſaint vſage :
En vain vn vieil abus en groſſit le pouuoir ,
Ils ſçauent les reduire au ſincere deuoir
Que l'Autheur ſouuerain leur a voulu preſcrire ;
Et comme en faiſant tout il n'a rien negligé ,
Ils ſçauent rejetter ſous vn ſi juſte empire
Tout ce qu'vn long deſordre en auroit dégagé.

Tiens-toy ferme au deſſus de tous éuenemens ,
Que leur exterieur ne puiſſe te ſurprendre ,
Et jamais de ta chair ne prens les ſentimens
Sur ce qu'on te fait voir , ou qu'on te fait entendre.
De peur d'eſtre ébloüy par leur illuſion,
Fais ainſi que Moïſe à chaque occaſion ,
Vien conſulter ton Dieu ſur toute ta conduite :
Sa réponſe ſouuent daignera t'éclairer ,
Et tu n'en ſortiras que l'ame mieux inſtruite
De tout ce qui ſe paſſe, ou qu'il faut eſperer.

Ce grand Legiſlateur qui publioit mes loix
Ainſi ſur chaque doute entroit au Tabernacle ,
Sur chaque queſtion il écoutoit ma voix
Et mes aduis receus, il prononçoit l'oracle :
De quelques grands perils qu'il fuſt embaraſſé ,

Quelques seditions dont il se vist pressé,
Il fit de l'oraison son recours ordinaire.
Entre, entre à son exemple au cabinet du cœur,
Et pour tirer de moy le conseil necessaire,
Du zele en tes besoins redouble la ferueur.

Iosué son disciple, & les fils d'Israël,
Dont l'imprudence aueugle exceda ces limites,
Pour n'auoir pas ainsi consulté l'Eternel,
Se virent abusez par les Gabaonites :
Le flateur apparat d'vn discours affecté
S'estant saisi d'abord de leur credulité,
Mît la compassion, où la haine estoit deuë :
Ils perdirent des biens qui leur estoient promis,
Et le charme imposteur de leur pitié deceuë
Dedans leur propre sein sauua leurs ennemis.

CHAPITRE XXXIX.

Que l'homme ne doit point s'attacher auec empressement à ses affaires.

MOn fils, entre mes mains remets toûjours ta cause
Ie sçauray bien de tout ordonner en son temps,
Sans ennuy, sans murmure attens que i'en dispose,
Et ie feray trouuer à tes desirs contens
Plus dauantage en toute chose,
Que toy-mesme tu n'en pretends.

Ie vous remets le tout, Seigneur, sans repugnance,
Ie vous remets le tout, & plus i'ose y penser,
Plus ie voy qu'en effet ie ne suis qu'impuissance,
Et que tous mes efforts ne peuuent m'auancer.

Plûst à vostre bonté que l'ame peu touchée
De tout ce qui peut suiure ou tromper son desir,
Ie la puisse à toute heure offrir bien détachée,
Aux ordres souuerains de vostre bon plaisir.

Mon fils, l'homme est changeant, & souuent il s'em-
Auec empressement vers ce qu'il veut auoir; (porte
Tant qu'il ne l'obtient pas, sa passion est forte,
Mais quelque estime enfin qu'il veüille en conceuoir,
Il en juge d'vne autre sorte
Si-tost qu'il est en son pouuoir.

Dans tout ce qu'il possede il voit moins de merite,
Vne flame nouuelle éteint le premier feu,
Du propre attachement l'inconstance l'agite,

Vn desir fait de l'autre vn soudain desaueu,
Et ce n'est pas peu qu'on se quitte
Mesmes dans les choses de peu.

C'est l'abnegation, mais sincere & parfaite,
Qui peut seule affermir son instabilité :
Qui se bannit de soy, trouue en moy sa retraite;
L'esclauage qu'il prend deuient sa liberté,
Et dans la perte qu'il a faite
Il rencontre sa seureté.

Mais ce vieil Ennemy de la Nature humaine
De tes meilleurs desseins cherche à gâter le fruit;
Et tout impatient de renoüer ta chaîne,
Pour rétablir en toy son empire détruit,
Il tient les ruses de sa haine
En embuscade jour & nuit.

Il étale à tes sens des douceurs sans pareilles,
Qu'eux mesmes prennent soin de te faire goûter;
Il cache tous ses laqs sous de fausses merueilles,
Pour voir si par surprise il t'y pourra jetter,
Et sans l'oraison & les veilles
Tu ne les sçaurois éuiter.

CHAPITRE XL.

Que l'homme n'a rien de bon de soy-mesme, & ne se peut glorifier d'aucune chose.

SEigneur, qu'est-ce que l'hõme, & dans ton souuenir
Qui luy donne le rang que tu luy fais tenir ?
Que sont les fils d'Adam, que sont tous leurs merites,
Pour attirer chez eux l'honneur de tes visites ?
Que t'a fait l'homme enfin, que ta Grace pour luy
Aime à se prodiguer, & luy seruir d'appuy ?
Ay-je lieu de m'en plaindre auec quelque justice,
Quand elle m'abandonne à mon propre caprice,
Et puis-je à ta rigueur reporcher quelque excez
Quand toute ma priere obtient peu de succez ?
C'est bien alors à moy d'aduoüer ma foiblesse,
C'est à moy de penser, & de dire sans cesse ;
Seigneur, ie ne suis rien, ie ne puis rien de moy,
Et ie n'ay rien de bon, s'il ne me vient de toy ;
Mes défauts sont si grands, mon impuissance est telle,
Qu'elle a vers le neant vne pente eternelle ;
A moins que ton secours me releue le cœur,
A moins que ta bonté ranime ma langueur,
Qu'elle daigne au dedans me former & m'instruire,
Mes plus ardens efforts ne peuuent rien produire,
Et mon infirmité retrouue en vn moment
La tiedeur, le desordre, & le relâchement.
Toy seul toûjours le mesme, & toûjours immuable,
Te soûtiens dans vn estre à jamais perdurable,
Toûjours bon, toûjours saint, toûjours juste, & toûjour

Dispensant saintement ton bien-heureux secours :
Ta bonté, ta justice agit en toutes choses,
Et de tout & par tout sagement tu disposes.
Mais pour moy qui toûjours panche plus fortement
Vers l'imperfection, que vers l'auancement,
Ie n'ay pas vn esprit toûjours en mesme assiette,
Il cherche, il craint, il fuit, il embrasse, il rejette,
Et son meilleur estat par vn triste retour
Est sujet à changer plus de sept fois le jour.
Tous mes maux toutefois rencontrent leur remede,
Aussi-tost qu'il t'a plû d'accourir à mon aide,
Et pour faire à mon ame vn bon-heur souuerain,
Tu n'as qu'à luy prester, qu'à luy tendre la main.
Tu le peux, ô mon Dieu, de ta volonté pure,
Sans emprunter le bras d'aucune creature;
Tu me peux de toy seul si bien fortifier,
Que mon ame n'ait plus dequoy se défier,
Que ma constante ardeur ne tourne plus en glace,
Que mon sort affermy ne change plus de face,
Et que mon cœur enfin plein de zele & de foy,
Ainsi que dans son centre, ait son repos en toy.
Ah ! si jamais ce cœur pouuoit bien se défaire
Des consolations que la Terre suggere,
Soit pour mieux faire place aux celestes faueurs
Qui font naistre icy-bas & croistre les ferueurs,
Soit par ce grand besoin qui reduit ma foiblesse
A la necessité d'implorer ta tendresse,
Puisque dans les malheurs où ie me sens couler
Il n'est aucun mortel qui puisse consoler !
Alors certes, alors i'aurois pleine matiere
D'esperer de ta Grace vne abondance entiere,
Et de m'épanoüir à ces charmes nouueaux
Dont ie verrois ta main adoucir mes trauaux.
C'est de toy, mon Sauueur, c'est de toy source viue,
Que se répand sur moy tout le bien qui m'arriue ;
Ie ne suis qu'vn neant bouffy de vanité,

Ie

Ie ne ſuis qu'inconſtance, & qu'imbecilité ;
Et quand ie me demande vn tiltre legitime, (me,
D'où prendre quelque gloire,& chercher quelque eſti-
Ie voy pour tout appuy de mes plus hauts eſſors
Le neant que ie ſuis, & le rien d'où ie ſors,
Et que fonder ſa gloire ainſi ſur le rien meſme,
C'eſt vne vanité qui va juſqu'à l'extrême.
O vent pernicieux ! ô poiſon des eſprits !
Que le Monde ſçait peu ton veritable prix !
O fauſſe & vaine gloire ! ô dangereuſe peſte,
Qui n'és rien qu'vn neant, mais vn neant funeſte !
Ton faux & vain attrait retire tous nos pas
Du chemin où la vraye étale ſes appas,
Et l'ame de ton ſouffle indignement ſoüillée,
Des Graces de ſon maiſtre eſt par toy dépoüillée.
Ouy, noſtre ame, Seigneur, tout ton portrait qu'elle eſt,
Commence à te déplaire alors qu'elle ſe plaiſt,
Et ſon auidité pour de vaines loüanges
La priue des vertus qui l'égaloient aux Anges.
On doit ſe réjoüir & ſe glorifier,
Mais ce n'eſt qu'en toy ſeul qu'il faut tout appuyer ;
En toy ſeul, non en ſoy qu'il faut prendre ſans ceſſe
La veritable gloire, & la ſainte allegreſſe,
Rapporter à toy ſeul, & non à ſa vertu,
Le plus ſolide éclat dont on ſoit reueſtu,
Loüer en tous ſes dons l'autheur de la Nature,
Et ne voir que luy ſeul en toute creature.
Ie le veux, ô mon Dieu, ſi ie fais quelque bien,
Pour en loüer ton nom, qu'on ſupprime le mien,
Que l'Vniuers entier par de communs ſuffrages
Sur le mépris des miens éleue tes ouurages,
Que meſme en celuy-cy mon nom ſoit ignoré,
Afin que le tien ſeul en ſoit mieux adoré,
Que ton Saint Eſprit ſeul en ait toute la gloire,
Sans que loüange aucune honore ma memoire,

Et que puiſſe à mes yeux s'emparer qui voudra
De la plus douce odeur que mon vers répandra.
En toy ſeul eſt ma gloire, en toy ſeul eſt ma joye,
Et quoy que l'aduenir en ma faueur déploye,
Ie les veux prendre en toy, ſans faire vanité
Que du ſincere adueu de mon infirmité.
C'eſt aux Iuifs, c'eſt aux cœurs, que ta Grace abandonne,
A chercher cet honneur qu'icy l'on s'entredonne,
Ils peuuent y courir auec empreſſement,
Sans que ie porte enuie à leur aueuglement.
La gloire que ie cherche, & l'honneur où j'aſpire,
C'eſt celle, c'eſt celuy que fait ton ſaint empire,
Qu'à tes vrais ſeruiteurs départ ta ſeule main,
Et qui ne peut ſouffrir aucun mélange humain.
Ces honneurs temporels qui rendent l'ame vaine,
Ces orgueilleux dehors de la grandeur mondaine,
A la gloire eternelle vne fois comparez,
Ne ſont qu'amuſemens de cerueaux égarez.
O verité ſuprême, & toûjours adorable,
Miſericorde immenſe, & toûjours ineffable,
Ie ne reclame point dans ma fragilité
D'autre miſericorde, ou d'autre verité,
A toy, Trinité Sainte eſpoir du vray Fidelle,
A toy pleine loüange, à toy gloire immortelle.
Puiſſe tout l'Vniuers, puiſſe tout l'aduenir,
Toute l'Eternité te loüer & benir.
Ce ſont là tous mes vœux, c'eſt là tout l'aduantage
Que mes foibles trauaux demandent en partage,
Trop heureux ſi l'éclat de mon plus digne employ
Laiſſe mon nom obſcur, pour rejallir ſur toy.

CHAPITRE XLI.

Du mépris de tous les honneurs.

NE prens point de melancolie
De voir qu'à tes vertus on refuse leur prix,
Qu'vn autre est dans l'estime, & toy dans le mépris,
Qu'on l'honore par tout durant qu'on t'humilie.
Leue les yeux au Ciel, leue-les jusqu'à moy,
Et tout ce que la Terre ose juger de toy
Ne te donnera plus aucune inquietude;
Tu ne sentiras plus de mouuemens jaloux,
Et ce raualement, qui te sembloit si rude,
N'aura plus rien en soy qui ne te semble doux.

Il est tout vray, Seigneur, mais cette chair fragile
De ses aueuglemens aime l'épaisse nuit,
Et de la vanité l'amorce est si subtile,
Qu'en vn moment elle seduit.

A bien considerer la chose en sa nature,
Ie ne merite amour, ny pitié, ny support,
Et quoy qu'on m'ait pû faire, aucune creature
Ne m'a jamais fait aucun tort.

Mes plaintes auroient donc vne insolence extrême,
Si i'osois t'accuser de trop de dureté,
Et qu'ainsi i'imputasse à la Iustice mesme
Vne injuste seuerité.

Mon crime a dû forcer toutes les creatures
A me perſecuter, à s'armer contre moy ,
Et quiconque m'accable, ou d'opprobre, ou d'injures,
N'en fait qu'vn legitime employ.

A moy la honte eſt deuë, à moy l'ignominie,
Leur plus durable excez ne peut trop me punir :
A toy ſeul la loüange, & la gloire infinie ,
Dans tous les ſiecles à venir.

Prépare-toy, mon ame, à ſouffrir ſans triſteſſe
Les mépris des méchans, & ceux des gens de bien,
A me voir raualé juſqu'à cette baſſeſſe ,
Que meſme on ne me conte à rien.

Enfin de ton orgueil éteins les moindres reſtes ,
Ou n'eſpere autrement de paix en aucun lieu ,
Ny de ſtabilité, ny de clartez celeſtes ,
Ny d'vnion auec ton Dieu.

CHAPITRE XLII.

Qu'il ne faut point fonder sa paix sur les hommes.

SI la douceur de viure ensemble,
D'auoir les mesmes sentimens,
Te fait de ton repos asseoir les fondemens
Sur ceux de qui l'humeur à la tienne ressemble :
Quelque seur que tu sois de leur fidelité,
Toute cette tranquillité
Que tes yeux éblouïs trouuent si bien fondée,
Ne sera qu'vne vaine idée,
Que suiuront l'embaras & l'instabilité.

Mais si ton zele inuariable
Reünit ses desirs flotans,
A cette Verité qui parmy tous les temps
Demeure toûjours viue, & toûjours immuable :
Q'vn amy parte, ou meure, ou que son cœur leger
Ose mesme te negliger ;
Ny son triste départ, ny sa perte impréueuë,
Ny mesme son change à ta veuë
N'auront rien dont jamais tu daignes t'affliger.

En moy seul doit estre établie
Cette sincere affection,
Qui n'ayant pour objet que la perfection,
Par aucun changement ne peut estre affoiblie.
Tous ceux que leur bonté donne lieu d'estimer,
Et chez qui tu vois s'enflamer
Et l'amour des vertus, & la haine des vices,

Ie veux bien que tu les cheriſſes,
Mais ce n'eſt qu'en moy ſeul que tu les dois aimer.

L'amitié la plus aſſeurée
Tient de moy toute ſa valeur,
Tu n'en peux voir ſans moy qu'vne fauſſe couleur,
Qui n'eſt ny d'aucun prix, ny d'aucune durée.
Son ardeur n'a jamais aucuns loüables feux,
Que ſoûmis à ce que ie veux;
Et tu ne ſçaurois voir dans toute la Nature,
D'vnion bien ſolide & pure,
Si de ma propre main ie n'en ay fait les nœuds.

Ces vrais amis que ie te donne,
Ces vnions que ie te fais,
Doiuent me reſigner ſi bien tous tes ſouhaits,
Que tu ſois mort à tout, ſi-toſt que ie l'ordonne.
Ie veux auoir ton cœur tout entier en ma main,
Par vn détachement ſi plein,
Qu'autant qu'il eſt en toy, ta ſainte inquietude
Aſpire à cette ſolitude
Qui te doit retrancher de tout commerce humain.

Quiconque me choiſit pour maiſtre,
Et ne cherche qu'à me gagner,
M'approche dautant plus, qu'il ſçait mieux s'éloigner
Des conſolations que les hommes font naiſtre:
Plus dans leur folle eſtime il ſe trouue compris,
Plus il raua le de ſon prix;
Et va dautant plus haut vers ma grandeur ſuprême,
Qu'il deſcend plus bas en luy-meſme,
Et ſe tient abyſmé dans le propre mépris,

Mais vne ame preſomptueuſe,
Qui s'oſe imputer quelque bien,
Se refuſe à ma Grace, & ne ſe porte à rien,

Ou toute ſa chaleur ne ſoit iufructueuſe :
Elle ferme la porte à ma benignité
Par ſon aueugle vanité ;
Puiſque de mon eſprit les faueurs préuenantes,
Les entieres, les triomphantes
N'entrent jamais au cœur que par l'humilité.

Homme, ſi tu pouuois apprendre
L'art de te bien aneantir ,
De bien purger ce cœur , d'en bien faire ſortir
Ce que l'amour terreſtre y peut jetter de tendre :
Si tu ſçauois, mon fils, pratiquer ce grand art ,
Tu verrois bien-toſt de ma part
S'épandre au fond du tien l'abondance des Graces ,
Et tes actions les plus baſſes
Sçauroient juſqu'à mon trône éleuer ton regard.

Vne affection mal conceuë
Dérobe tout l'aſpect des Cieux,
Et quand la creature a détourné tes yeux ,
Tu perds tout auſſi-toſt le Createur de veuë.
Sçache te vaincre en tout, & par tout te dompter ,
Sçache pour luy tout ſurmonter ,
Banny tout autre amour, coupes-en les racines ,
Et les connoiſſances diuines
A leurs plus hauts degrez te laiſſeront monter.

Ne dy point que c'eſt peu de choſe,
Ne dy point que c'eſt moins que rien ,
A qui ton ame preſte vn moment d'entretien ,
Sur qui par échapée vn coup d'œil ſe repoſe,
Ce peu, ce moins que rien, quand ſon amuſement
Attire trop d'empreſſement ,
Quand trop de complaiſance à ce coup d'œil s'attache
Imprime aux vertus vne tache ,
Et retarde l'eſprit du haut auancement.

CHAPITRE XLIII,

Contre la vaine science du Siecle.

DEffends ton cœur de ton oreille,
Souuent vne fausse merueille
Entre par elle, & te surprend :
Ne t'émeus donc point, & n'admire,
Quoy que les hommes puissent dire,
De beau, de subtil, ou de grand.
Mon Royaume n'est pas pour ces brillans friuoles
Dont l'humaine eloquence orne ses fictions,
Il se donne aux vertus, & non pas aux paroles,
Et fuit les beaux discours sans bonnes actions.

Ma seule parole sacrée
Est celle à qui tu dois l'entrée,
C'est elle qui te doit charmer.
C'est elle qui verse dans l'ame
Les ardeurs de la sainte flame
Qui seule s'y doit allumer.
Elle éclaire l'esprit par des rayons celestes ;
Elle jette les cœurs dans la componction,
Et répand sur l'aigreur des maux les plus funestes
En cent & cent façons ma consolation.

Iamais à lire ne t'anime,
Par vn vain desir qu'on t'estime
Plus habile-homme, ou plus sçauant ;
De cette ambitieuse étude
L'inépuisable inquietude
Ne produit jamais que du vent ;
Sçache dompter tes sens, sçache amortir tes vices,
Et de cette science espere plus de fruit,
Que si de tout autre art les épineux caprices
T'auoient laissé percer leur plus obscure nuit.

Quand tu ſçaurois par ta lecture
Connoiſtre toute la Nature,
Tu n'as qu'vn point à retenir:
Vn ſeul principe eſt neceſſaire,
On a beau dire, on a beau faire,
C'eſt là qu'il en faut reuenir.
C'eſt moy ſeul qui départs la ſolide ſcience,
C'eſt de mes ſeuls treſors que ie la fais couler,
Et i'en prodigue plus à l'humble confiance,
Que tout l'eſprit humain ne t'en peut étaler.

Ouy, le cœur humble qui m'adore,
Le cœur épuré que i'honore
De mon amoureux entretien,
Abonde bien-toſt en ſageſſe,
Et s'auance en la haute adreſſe
Qui mene l'eſprit au vray bien.
Malheur, malheur à ceux qui ſe laiſſant conduire
Aux deſirs empreſſez d'vn curieux ſçauoir,
En l'art de me ſeruir dédaignent de s'inſtruire,
Et veulent ignorer leur vnique deuoir.

Vn jour viendra que le grand Maiſtre,
Le grand Roy ſe fera paroiſtre
Armé de foudres & d'éclairs:
Qu'aſſis ſur vn trône de gloire,
Il r'appellera la memoire
De ce qu'aura fait l'Vniuers:
Il faudra voir alors quelle eſt voſtre ſcience,
Sçauants, il entendra voſtre leçon à tous,
Et ſur cet examen de chaque conſcience,
Vn moment reglera ſa Grace, ou ſon couroux.

Alors on verra ſa lumiere
De Hieruſalem toute entiere
Eſplucher juſqu'au moindre trait:
Alors les plus obſcures vies

Dans les tenebres éclarcies,
Ne trouueront plus de secret.
Les grands raisonnemens de ces langues disertes
N'auront force, ny poids, en cette occasion,
La parole mourra dans les bouches ouuertes,
Et cedera la place à la confusion.

Plus vne ame est humiliée,
Plus elle s'est étudiée
A ce noble raualement :
Dautant mieux cette ferme base
Soûtient la haute & sainte extase
Où ie l'éleue en vn moment.
C'est alors qu'en secret vne de mes paroles
Luy fait comprendre mieux ce qu'est l'Eternité,
Que si toute la poudre & le bruit des écoles
Auoient lassé dix ans son assiduité.

I'instruis, j'inspire, j'illumine,
I'explique toute ma doctrine
Sans aucun embarras de mots,
Sans que les ames balancées
D'aucunes confuses pensées,
En perdent jamais le repos :
Iamais de vains degrez la pompe imaginaire
De son fast orgueilleux n'embroüille mes Sçauans,
Et les rusez détours d'vn argument contraire
Ne leur tendent jamais de pieges deceuans.

Ainsi ie montre, ainsi j'enseigne,
Comme il faut que l'homme dédaigne
Toutes les douceurs d'icy-bas,
Qu'il neglige les temporelles,
Qu'il n'aspire qu'aux eternelles,
Qu'il ne goûte que leurs appas :
I'enseigne à fuir l'honneur, à souffrir le scandale,

Pour but, pour seul espoir j'enseigne à me choisir,
I'enseigne à me cherir d'vne ardeur sans égale,
I'enseigne à ramasser en moy tout son desir.

Vn grand Deuot m'a sçeu connoistre,
Sans en consulter d'autre maistre,
Que le feu qui sçût l'enflamer;
Il dit des choses admirables
De mes attributs ineffables,
Et n'auoit appris qu'à m'aimer;
Il dégagea son cœur de toute la Nature,
Et se fit bien plus docte en quittant tout ainsi,
Que s'il eust attaché jusqu'à la sepulture,
Sur des subtilitez, vn long & vain soucy.

Ma façon d'instruire est diuerse,
Ie parle aux vns, & les exerce
Sur des preceptes generaux:
Ie parle à d'autres à l'oreille,
Du secret de quelque merueille,
Ou du choix de quelques trauaux.
Ie ne me montre aux vns que sous quelque figure,
Qui leur fait doucement comprendre ma bonté;
Et sur d'autres j'épands cette lumiere pure,
Qui fait voir le mystere auec pleine clarté.

Les liures à leur ouuerture
Offrent à tous mesme lecture,
Mais non pas mesme vtilité;
I'en suis au dedans l'interprete,
Et seul à seul dans la retraite
I'en explique la verité.
Ie penetre les cœurs, ie voy dans les pensées,
I'excite, ie prepare aux bonnes actions,
Et ie tiens mes faueurs plus, ou moins aduancées;
Suiuant qu'on fait profit de mes instructions.

CHAPITRE XLIV.

Qu'il ne faut point s'embarasser des choses exterieures.

MOn fils, il eſt bon d'ignorer
Beaucoup de choſes qui ſe paſſent,
Et de ne point conſiderer
Mille éuenemens qui s'entaſſent :
Sois comme mort ſur Terre, & par le ſaint employ
De cette indifference en merites feconde,
Tien-toy crucifié pour les choſes du Monde,
Et les choſes du Monde autant de croix pour toy.

Fay la ſourde oreille à ces bruits
Que roule vn indiſcret murmure,
Et penſe les jours & les nuits
Au repos que ie te procure.
Il eſt beaucoup meilleur de retirer tes yeux
De tout ce qui te choque, ou qui te peut déplaire,
Que d'eſtre tout de feu ſur vn aduis contraire,
Pour vn friuole honneur de raiſonner le mieux.

Laiſſe à chacun ſon ſentiment,
Qu'il parle & diſcoure à ſa mode,
Tiens ton cœur en moy fortement,
Et fuy ce debat incommode.
Comme mes jugemens ne ſont jamais deceus,
Préfere leur conduite à la prudence humaine,
Attaches-y ta veuë, & tu verras ſans peine
Que dans tes démeſlez vn autre ait le deſſus.

A quelle extremité, Seigneur, vont nos malheurs !
La perte temporelle eſt digne de nos pleurs,
Pour vn peu d'intereſt on court, on ſe tourmente :
Mais ce qui touche l'ame, on le laiſſe au hazard,
Et l'oubly d'heure en heure à tel point s'en augmente,
Qu'on n'y jette qu'à peine vn coup d'œil ſur le tard.

On cherche auec chaleur ce qui ne ſert de rien,
On n'a d'yeux qu'en paſſant pour le ſouuerain bien;
Ce qui n'importe plaiſt, le neceſſaire geſne :
Tout l'homme aiſément gliſſe & s'échappe au dehors,
Et ſi le repentir ſoudain ne le raméne,
Il ſe liure auec joye aux appetits du corps.

Que ſouuent il ne voye, ou cette ame ſeduite,
Ou cet eſprit troublé.

Mais qui ſur ton vouloir forme ſa patience,
Qui ſimplemẽt te cherche, & n'a point d'autre eſpoir,
Qui remet en toy ſeul toute ſa confiance,
N'eſt pas ſi prompt à choir.

Quelque preſſé qu'il ſoit du malheur qui l'accable,
Si-toſt que vers le Ciel tu l'entends ſoûpirer,
Ton bras étend ſur luy cette main ſecourable
Qui l'en ſçait retirer.

Rien ne le fait gemir, dont tu ne le conſoles,
Et quiconque en ta Grace eſpere juſqu'au bout,
Reçoit enfin l'effet de tes ſaintes paroles,
Et triomphe de tout.

Il eſt rare de voir qu'vn amy perſeuere
Dans nos afflictions juſqu'à l'extremité,
Et nous aide à porter toute noſtre miſere,
Sans eſtre rebuté.

Toy ſeul es cet amy, fidelle, infatigable,
Que de nos intereſts rien ne peut détacher,
Et toute autre amitié n'a rien de ſi durable
Qu'il en puiſſe approcher.

O que cette ame ſainte auoit raiſon de dire;
I'ay pour baſe mon Dieu, pour appuy Ieſus-Chriſt;
En luy ſeul ie me fonde, en luy ſeul ie reſpire,
Et m'affermis l'eſprit!

Si ie luy reſſemblois i'aurois moins d'épouuante
Des jugemens du Monde, & de tout ſon pouuoir,
Et les traits les plus forts d'vne langue inſolente
Ne pourroient m'émouuoir.

Mais qui pourra, Seigneur, par sa propre Sagesse
Pressentir tous les maux qui doiuent arriuer ?
Et si quelqu'vn le peut, aura-t'il quelque adresse
Qui puisse l'en sauuer ?

Ah ! si ce qu'en préuoit la prudence ou la crainte ;
Abat encor souuent toute nostre vigueur,
Que font les impréueus, & quelle rude atteinte
N'enfoncent-ils au cœur ?

En vain pour me flater ie me le dissimule,
Il me falloit des miens préuenir mieux l'effet ;
Et ie ne deuois pas vne ame si credule
Aux rapports qu'on m'a fait.

Mais l'homme est toûjours homme, & les vaines loü-
Le dépoüillent si peu de sa fragilité, (anges,
Que ceux mesme qu'on nomme, & qu'on croit de vrais
Ne sont qu'infirmité. (Anges

Qui croiray-je que toy, Verité souueraine,
Qui jamais n'és deceuë, & ne peux deceuoir ?
Qui prendray-je que toy dans cette course humaine
Pour regle à mon deuoir ?

L'homme est muable & foible, & ses discours friuo-
Portent l'impression de son déreglement, (les
Il se méprend, & trompe, & sur tout en paroles
Il s'échappe aisément.

Aussi ne doit-on pas donner prompte croyance
A tout ce qui d'abord semble la meriter,
Et ce qu'il dit de vray laisse à la défiance
Dequoy s'inquieter.

Tu m'aduertis assez de ses lâches pratiques ;
Tu m'en instruis assez, Seigneur, quand tu me dis,
Qu'il

Qu'il faut que ie m'en garde, & que mes domeſtiques
Sont autant d'ennemis.

Qu'il n'eſt pas ſeur de croire à quiconque veut dire
Mon aduis eſt le bon, l'infaillible eſt le mien,
Et que tel en decide auec vn plein empire,
Qui ſouuent ne ſçait rien.

Ie ne l'ay que trop veu, Seigneur, pour mon dõmage;
Et puiſſay-je en former quelques ſaintes terreurs,
Qui ne me laiſſent pas égarer dauantage
Dans mes folles erreurs.

Par vne impertinente & fauſſe confidence
Quelqu'vn me dît vn jour, écoute, ſois diſcret,
Et conſerue en ton cœur ſous vn profond ſilence
Le fruit de mon ſecret.

A peine ie promets de cacher le myſtere,
Qu'il trouue de ſa part le ſilence fâcheux,
Me quitte, va conter ce qu'il m'oblige à taire,
Et nous trahit tous deux.

Preſerue moy, Seigneur, de ces gens tous de langues,
De ces illuſions d'vn eſprit inconſtant,
Garde par tout le mien de leurs folles harangues,
Et moy d'en faire autant.

Daigne mettre en ma bouche vne parole vraye,
Qui ſoit pleine de force & de ſtabilité :
Et ne ſouffre jamais que ma lange s'eſſaye
A la duplicité.

Accorde à ma foibleſſe aſſez de préuoyance,
Pour aller au deuant du mal qui peut s'offrir,
Et détourne les maux, que ſans impatience
Ie ne pourrois ſouffrir.

Qu'il eſt bon de ſe taire, & qu'en paix on reſpire ,
Quand de parler d'autruy ſoy-meſme on s'interdit ,
Sans eſtre prompt à croire, ou leger à redire
Plus qu'on ne nous a dit !

Vne ſeconde fois, qu'il eſt bon de ſe taire ,
De n'ouurir tout ſon cœur à perſonne qu'à toy ;
Et n'abandonner pas aux rapports qu'on vient faire
Vne indiſcrette foy !

Qu'heureux eſt , ô mon Dieu, qu'heureux eſt qui ſouhaite
Que ton ſeul bon plaiſir ſoit par tout accomply ,
Qu'au dedans, qu'au dehors ta volonté ſoit faite ,
Et ton ordre remply !

Que ta Grace en vn cœur ſe trouue en aſſeurance ,
Alors qu'à fuir l'éclat il met tous ſes efforts ,
Et qu'il ſçait dédaigner cette vaine apparence
Qu'on admire au dehors !

Qu'vne ame à ton vouloir ſaintement aſſeruie
Ménage bien les dons que luy fait ta faueur ,
Lors qu'elle applique tout à corriger ſa vie,
Ou croiſtre ſa ferueur.

La gloire du merite vn peu trop épanduë
A fait perdre à pluſieurs les treſors qu'ils ont eus ;
Et i'ay veu la loüange vn peu trop toſt renduë
Gaſter bien des vertus.

Mais quand la Grace en nous demeure bien cachée,
Elle redouble en fruits, en forces, en appas,
Et ſecours dautant mieux vne vie attachée
A d'eternels combats.

CHAPITRE XLVI.

De la confiance qu'il faut auoir en Dieu, quand on est attaqué de paroles.

HE' bien, on te querelle, on te couure d'injures,
La calomnie est grande, & te remplit d'effroy :
Veux-tu rompre aisément ses pointes les plus dures ?
Affermy ton espoir & ta constance en moy.
Ne t'inquiéte point de ces discours friuoles,
Les paroles enfin ne sont que des paroles,
Que des sons parmy l'air vainement dispersez :
Elles peuuent briser quelques ames de verre,
Et ne tombent point sur la pierre,
Que leurs traits n'en soient émoussez.

Quand leur pl⁹ gros deluge insolemment t'accable,
Sçache faire profit de son plus vaste effort ;
Songe à te corriger, si tu te sens coupable,
Songe à souffrir pour moy, si rien ne te remord ;
C'est du moins qu'il te faille endurer quelque chose
D'vn conte qui te blesse, ou d'vn mot qui t'impose,
Toy, que de rudes coups auroient bien-tost lassé,
Et qui verrois bien-tost tes forces chancelantes
Sous les épreuues violentes,
Par où tant de Saints ont passé.

D'où vient que pour si peu le chagrin te deuore,
Qu'vn mot jusqu'en ton cœur va trouuer ton défaut,
Si ce n'est que la chair qui te domine encore
Te fait considerer l'homme plus qu'il ne faut ?
C'est le mépris humain que ton ame apprehende

Qui souleue ce cœur contre la reprimende,
Lors mesme qu'elle est deuë à ta legereté :
C'est là ce qui te force à chercher quelque ruse,
Qui sous vne mauuaise excuse
Mette à couuert ta lâcheté.

Examine toy mieux, & quoy qu'on t'ose dire,
Descens jusqu'en toy-mesme, & voy ce que tu crains,
Tu verras que le Monde encor en toy respire,
Auec le vain soucy d'agréer aux Mondains;
Craindre pour tes défauts qu'on ne te mesestime,
Que la confusion sur ton front ne s'imprime,
C'est montrer que ton cœur s'est mal sacrifié,
Que tu n'as point encor d'humilité profonde,
Et que tu n'és, ny mort au Monde,
Ny luy pour toy crucifié.

Mais écoute, mon fils, écoute ma parole,
Et dix mille d'ailleurs ne te pourront toucher,
Quand mesme la malice en sa plus noire école
Forgeroit tous leurs dards pour te les décocher.
Qu'à son choix contre toy le mensonge trauaille
Laisse-le s'épuiser, prise moins qu'vne paille
Toute l'indignité dont il te veut couurir;
Que te peut nuire enfin vne telle tempeste?
Est-il vn cheueu sur ta teste
Dont elle puisse t'appauurir?

Ceux qui vers le dehors poussant toute leur ame,
N'ont ny d'yeux au dedans, ny Dieu deuant les yeux,
Sensibles jusqu'au fonds aux atteintes du blâme,
Frémissent à toute heure, & tremblent en tous lieux.
Mais ceux dont la sincere & forte patience
Porte jusqu'en moy seul toute sa confiance,
Et ne s'arreste point au propre sentiment;
Ceux-là craignent si peu ces discours de la Terre,

Que jamais leur plus-rude guerre
Ne les fait pâlir vn moment.

Tu dis qu'il eſt fâcheux, de voir la calomnie
De la verité meſme emprunter les couleurs,
Que la plus juſte gloire en demeure ternie,
Et peut des plus conſtans tirer quelques douleurs :
Mais que t'importe enfin ſi tu m'as pour refuge ?
N'en ſuis-je pas au Ciel l'inéuitable Iuge,
Qui vois ſans me tromper comme tout s'eſt paſſé :
Et pour le châtiment, & pour la récompenſe,
Ne ſçay-je pas qui fait l'offenſe,
Et qui demeure l'offenſé ?

Rien ne va ſans mon ordre, &c'eſt moy qui t'enuoye
Ce mot que contre toy lancent tes ennemis :
Ie veux qu'ainſi des cœurs le ſecret ſe déploye,
Et tout ce qui t'arriue, exprés ie l'ay permis.
Tu verras quelque jour mon Arreſt équitable
Separer l'innocent d'auecque le coupable,
Et rendre à tous les deux ce qu'ils ont merité:
Cependant il me plaiſt qu'en ſecret ma juſtice
De l'vn éprouue la malice
Et de l'autre la fermeté.

Tout ce que l'homme icy te rend de témoignage
Eſt ſujet à l'erreur, & perit auec luy ;
La verité des miens leur fait cet aduantage,
Qu'ils ſont au bout des temps les meſmes qu'aujourd'huy.
Ie les cache ſouuent, & fort peu de lumieres
Sçauent en penetrer les tenebres entieres,
Mais l'erreur n'entre point dans leur obſcurité ;
Et dans le meſme inſtant qu'on y trouue à redire,
L'ame bien éclairée admire
Leur inconceuable équité.

Il faut donc me remettre à juger chaque chose ;
Et sur le propre sens jamais ne s'appuyer,
C'est ainsi que le juste, à quoy que ie l'expose,
Ne sent rien qui le trouble, ou le puisse ennuyer.
Quoy que la calomnie éleue à sa ruine
De ses noirs attentats la plus forte machine,
Il en attend le coup sans aucun tremblement :
Et si quelqu'vn l'excuse, & prenant sa défence
Fait triompher son innocence,
Sa joye est sans emportement.

Il prend peu de soucy de la honte & du blâme,
Il sçait que i'en connois les injustes efforts,
Que ie sonde le cœur, que ie voy toute l'ame,
Et ne méblouïs point des plus brillans dehors :
Il me voit au dessus de la fause apparence,
Et reconnoist par là quelle est la difference
Du jugement de l'homme & de mon jugement :
Et que souuent mes yeux condamnent pour vn crime,
Ce que trouue digne destime
Son aueugle discernement.

Seigneur, qui par de vifs rayons
Penetre chaque conscience,
Iuste Iuge, en qui nous voyons
Et la force, & la patience :
Tu sçais quelle fragilité,
Quelle pente à l'impureté
Suit par tout la Nature humaine :
Daigne me seruir de soûtien,
Et sois la confiance pleine
Qui me guide au souuerain bien.

Pour ne voir point de tache en moy,
Mon innocence n'est pas seure,
Tu vois bien plus que ie ne voy ;

Tu fais bien vne autre cenſure :
Auſſi deurois-je auec douceur
M'humilier ſous la noirceur
De tous les défauts qu'on m'impute :
Et ſouffrir d'vn eſprit remis,
Lors meſme qu'on me perſecute
Pour ce que ie n'ay point commis.

Pardon, mon cher Sauueur, pardon,
Quand i'en vſe d'vne autre ſorte,
Ne me refuſe pas le don
D'vne patience plus forte ;
Ta miſericorde vaut mieux,
Pour rencontrer grace à tes yeux
Dans l'excez de ton indulgence,
Qu'vne apparente probité
Ne peut ſeruir à la défenſe
De la ſecrette infirmité.

Quand vn long amas de vertus
M'érigeroit vn haut trophée,
Sur tous les vices abatus,
Et la conuoitiſe étouffée :
Ces vertus n'auroient pas dequoy
Me juſtifier deuant toy,
Quelque merite qui les ſuiue :
Il y faut encor ta pitié,
Puiſque ſans elle homme qui viue
A tes yeux n'eſt juſtifié.

CHAPITRE XLVII.

Que pour la vie éternelle il faut endurer les choses les plus fâcheuses.

NE te rebute point, mon fils, de ces trauaux
Que l'ardeur de ton zele entreprend pour ma (gloire,
Ne te laiſſe jamais abatre ſous les maux
Qui te veulent des mains enleuer la victoire :
En quelque triſte eſtat que leur rigueur t'ait mis,
Songe à ce que ie t'ay promis,
Reprens cœur là deſſus, eſpere, & te conſole ;
Ie rendray tes deſirs pleinement ſatisfaits,
Et i'ay toûjours dequoy dégager ma parole
Par l'abondance des effets.

Tu n'auras point icy long-temps à te laſſer,
Tes douleurs n'y ſont pas d'vne eternelle ſuite,
Vn peu de patience, & tu verras paſſer
Ce torrent de malheurs où ta vie eſt reduite.
Vn jour, vn jour viendra, que ce rude attirail
De ſoins, de trouble, de trauail,
Fera place aux douceurs de la paix deſirée ;
Cependant ſouuiens-toy que les maux les plus grands,
Ne ſont que peu de choſe, & de peu de durée,
Quand ils ceſſent auec le temps.

Applique à me ſeruir vne aſſiduité,
Qui de ce que tu dois jamais ne ſe diſpenſe,
Trauaille dans ma vigne auec fidelité,
Et ie ſeray moy-meſme enfin ta récompenſe.
Eſcry, ly, chante, prie, & gemy tout le jour,

Garde le silence à son tour,
Supporte auec grand cœur tous les succez contraires :
Leur plus longue amertume aura de doux reflus,
Et la vie eternelle a d'assez grand salaire,
Pour estre digne encor de plus.

Ouy, tu verras vn jour finir tous ces ennuis, stre,
Dieu connoist ce grand jour, qu'autre ne peut connoi-
Tu ne verras plus lors ny les jours, ny les nuits,
Comme icy tu les vois, s'augmenter, ou décroistre ;
D'vne clarté celeste vn long épanchement
Fera briller incessamment
D'vn rayon infiny la splendeur ineffable :
Et d'vne ferme paix le repos asseuré
Versera dans ton cœur le calme inuariable,
Que ces maux t'auront procuré.

Tu ne diras plus lors : Qui pourra m'affranchir
De la mort que ie traisne, & des fers que ie porte ?
Tu ne crîras plus lors, Faut-il ainsi blanchir,
Faut-il voir prolonger mon exil de la sorte ?
La mort precipitée aux gouffres du neant
N'aura plus ce gosier beant,
Dont tout ce qui respire est l'infaillible proye ;
Et la santé sans trouble, & sans anxieté,
N'y laissera gouster que la parfaite joye
D'vne heureuse societé,

Que ne peux-tu, mon fils, percer jusques aux Cieux,
Pour y voir de mes Saints la couronne eternelle,
Les pleins rauissemens qui brillent dans leurs yeux,
Le glorieux éclat dont leur front étincelle ?
Voyant ces grands objets d'vn injuste mépris,
En remporter vn si haut prix,
Eux qu'à peine le Monde a crûs dignes de viure ;
Ta sainte ambition les voudroit égaler,

Te regleroit ſur eux, & ſçauroit pour les ſuiure,
Iuſqu'en Terre te raualer.

Tous les abaiſſemens te ſembleroient ſi doux,
Qu'en haine des honneurs où ta folie aſpire,
Tu choiſirois plûtoſt d'eſtre ſoûmis à tous,
Que d'auoir ſur vn ſeul quelque reſte d'empire;
Les beaux jours de la vie, & les charmes des ſens,
Pour toy deuenus impuiſſans,
Te laiſſeroient choiſir ce mépris en partage;
Tu tiendrois à bon-heur d'eſtre perſecuté,
Et tu regarderois comme vn grand aduantage
Le bien de n'eſtre à rien conté.

Si tu pouuois goûter toutes ces veritez,
Si juſques dans ton cœur elles eſtoient empreintes,
Tout vn ſiecle de honte & de calamitez
Ne t'arracheroit pas vn ſeul moment de plaintes;
Tu dirois qu'il n'eſt rien de ſi laborieux,
Que pour vn prix ſi glorieux
Il ne faille accepter ſi-toſt qu'on le propoſe;
Et que perdre, ou gagner le Royaume de Dieu,
Quoy qu'en jugent tes ſens, n'eſt pas ſi peu de choſe,
Qu'il faille y chercher vn milieu.

Leue dont l'œil au Ciel, pour m'y conſiderer,
Vois-y mes Saints aſſis au deſſus du tonnerre,
Aprés tant de tourmens ſoufferts ſans murmurer,
Aprés tant de combats qu'ils ont rendu ſur Terre,
Ces illuſtres vainqueurs des tribulations,
Gouſtent les conſolations
D'vne joye aſſeurée, & d'vn repos ſincere;
Aſſis à mes coſtez ſans trouble & ſans effroy,
Ils regnent auec moy dans le ſein de mon Pere,
Et viuront ſans fin auec moy.

CHAPITRE XLVIII.

Du iour de l'Eternité, & des angoisses de cette vie.

O Sejour bien-heureux de la Cité celeste,
Où de l'Eternité le jour se manifeste,
Iour, que jamais n'offusque aucune obscurité,
Iour, qu'éclaire toûjours l'Astre de verité,
Iour, où sans cesse brille vne joye épurée,
Iour, où sans cesse regne vne paix asseurée,
Iour, toûjours immuable, & dont le saint éclat
Iamais ne degenere en vn contraire estat !
Que déja ne luit il, & pour le laisser luire,
Que ne cessent les temps de perdre & de produire ?
Que déja ne fait place à ce grand aduenir
Tout ce qu'icy leur cheute auec eux doit finir ?
Il luit, il luit déja, mais sa viue lumiere
Aux seuls hostes du Ciel se fait voir toute entiere :
Tant que nous demeurons sur la Terre exilez,
Il n'en tombe sur nous que des rayons voilez,
L'éloignement confond, ou dissipe l'image
De ce qui s'en échape au trauers d'vn nuage,
Et tout ce qu'à nos yeux il est permis d'en voir,
Ce sont traits refléchis qu'en répand vn miroir.
Ces habitans du Ciel en sçauent les delices,
Tandis qu'en ces bas lieux nous trainõs nos supplices,
Et qu'vn accablement d'amertume & d'ennuis,
De nos jours les plus beaux fait d'effroyables nuits.
Ces jours que le temps dõne & dérobe luy-mesme,
Longs pour qui les cõnoît,& cours pour qui les aime,
Ont pour l'vn & pour l'autre vn tissu de malheurs,

D'où naissent à l'envy l'angoisse & les douleurs
Tant que l'homme en joüit, que de pechez le gênent !
Combien de passions l'assiegent, ou l'enchaînent !
Que de justes frayeurs, que de soucis cuisans
Luy dechirent le cœur, & broüillent tous les sens !
La curiosité de tous costez l'engage,
La folle vanité le tient en esclauage,
Enuelopé d'erreurs, atterré de trauaux,
Entre mille ennemis pressé de mille assauts,
Le repos l'affoiblit, & le plaisir l'énerue,
Tout le cours de sa vie a des maux de reserue,
Le riche par ses biens n'en est pas exempté,
Et le pauure a pour comble encor sa pauureté,
Quand verray-je, Seigneur, finir tant de supplices ?
Quand cesseray-je d'estre vn esclaue des vices ?
Quand occuperas-tu, toy seul, mon souuenir ?
Quand mettray-je ma joye entiere à te benir ?
Quand verray-je en mon cœur vne liberté sainte,
Sans aucun embarras, sans aucune contrainte,
Et quand ne sentitay-je en mes ardens transports
Rien qui pese à l'esprit, rien qui gêne le corps ?
Quand viendra cette paix, & profonde, & solide,
Où la seureté regne, ou ton amour préside,
Paix dedans & dehors, paix sans anxietez,
Paix sans trouble, paix ferme enfin de tous costez ?
DouxSauueur de mon ame, helas ! quand te verray-(je ?
Quand m'accorderas-tu ce dernier priuilege ?
Quand te pourront mes yeux contempler à loisir,
Te voir en tout, par tout, estre mon seul desir ?
Quand te verray- assis sur ton trône de gloire,
Et quand auray-je part aux fruits de ta victoire,
A ce regne sans fin, que ta benignité
Prepare à tes Esleus de toute Eternité ?
Tu sçais que ie languis, abandonné sur Terre
Aux cruelles fureurs d'vne implacable guerre,
Où toûjours ie me trouue en païs ennemy

Où rien ne me console aprés auoir gemy,
Où de mon triste exil les suites importunes
Ne sont qu'affreux combats, & longues infortunes.
Modere les rigueurs de ce bannissement,
Verse en mes déplaisirs quelque soulagement :
Tu sçais que c'est pour toy que tout mon cœur sospire,
Tu vois que c'est à toy que tout mon cœur aspire,
Le Monde m'est à charge, & ne fait que grossir
Ce fardeau de mes maux qu'il tâche d'adoucir :
Ny de luy, ny de moy ie ne dois rien attendre,
Ie veux te posseder, & ne te puis comprendre,
Ie forme à peine vn vol pour m'attacher aux Cieux,
Qu'vn soucy temporel le rauale en ces lieux,
Et de mes passions les forces mal domptées
Me rendent aux douceurs qu'elles m'auoient prestées :
L'esprit prend le dessus, mais le poids de la chair
Iusqu'au dessous de tout me force à trebucher.
Ainsi ie me combats, & me pese à moy-mesme,
Ainsi de mon dedans le desordre est extréme,
La chair rappelle en bas, quand l'esprit tire en haut,
Et la foible partie est celle qui préuaut.
Que ie souffre, Seigneur, quand mon ame éleuée
Iusqu'aux pieds de son Dieu, qui l'a faite, & sauuée,
Vn damnable escadron de sentimens honteux
Vient troubler sa priere, & distraire ses vœux !
Toy, qui seul de mes maux tiens en main le remede,
En ces extremitez n'éloigne pas ton aide,
Et ne retire point par vn juste couroux
Le bras qui seul pour moy peut rompre tous leurs (coups.
Lance du haut du Ciel vn èclat de ta foudre,
Qui dissipe leur force, & les reduise en poudre,
Precipite sur eux la gresle de tes dards,
Rends les à leur neant d'vn seul de tes regards,
Et renuoye aux Enfers, comme souuerain Maistre,
Ces fantômes importuns que leur Prince fait naistre.
D'autre costé, Seigneur, recueille en toy mes sens,

Ranime, reünis mes desirs languisans,
Fay qu'vn parfait oubly des choses de la Terre
Tienne à couuert mon cœur de toute cette guerre ;
Ou si par quelque embusche il se trouue surpris,
Fay que par les efforts d'vn prompt & saint mépris,
Il rejette soudain ces delices fardées,
Dont le vice blanchit ses plus noires idées.

Viens, viens à mon secours, suprême Verité,
Que ie ne donne entrée à quelque vanité ;
Viens, celeste douceur, viens occuper la place,
Et toute impureté fuira deuant ta face.

Cependant fais-moy grace, & ne t'offence pas
Si dans le vray chemin ie fais quelque faux-pas,
Si quelquefois de toy mon oraison s'égare,
Si quelque illusion malgré-moy m'en separe ;
Car enfin ie l'aduoüe, à ma confusion,
Ie ne cede que trop à cette illusion.
L'ombre d'vn faux plaisir follement retracée
S'empare à tous momens de toute ma pensée ;
Ie ne suis pas toûjours où se trouue mon corps,
Souuent i'occupe vn lieu dont mon cœur est dehors,
Et mon extrauagance emportant l'infidelle,
Ie suis bien loin de moy quand il est auec elle.

L'homme, sans y penser, pense à ce qu'il cherit,
Ainsi que l'œil de soy trouue à ce qui luy rit,
Ce qu'aime la Nature, ou qui plaist par l'vsage,
C'est ce qui le plûtost nous offre son image,
Et l'offre rarement, que nostre esprit touché
Ne s'attache sans peine où le cœur est panché.

Ainsi ta bouche mesme a bien voulu me dire,
Qu'où ie mets mon tresor, là mon ame respire.
Si ie le mets au Ciel, il m'est doux d'y penser,
Si ie le mets au Monde, il m'y sçait rabaisser,
De ses prosperitez ie faits mon allegresse,
Et ses coups de reuers excitent ma tristesse.

Si les plaiſirs des ſens ſaiſiſſent mon amour,
Ce qui peut les flater m'occupe nuit & jour ;
Si i'aime de l'eſprit la parfaite ſcience,
Ie fais mon entretien de tout ce qui l'auance ;
Enfin tout ce que i'aime, & tout ce qui me plaiſt,
Me tient comme enchaiſné par vn doux intereſt,
I'en parle auec plaiſir, auec plaiſir i'écoute
Tout ce qui peut m'inſtruire à marcher dans ſa route,
Et j'emporte chez moy l'image auec plaiſir,
De tout ce qui chatoüille & pique mon deſir.

Qu'heureux eſt donc, ô Dieu, celuy dont l'ame pure
Bannit, pour t'aimer ſeul, toute la creature,
Qui ſe fait violence, & n'oſant s'accorder
Rien de ce que luy-meſme aime à ſe demander,
De la chair & des ſens tellement ſe défie,
Qu'à force de ferueur l'eſprit les crucifie.
C'eſt ainſi qu'en ſon cœur rétabliſſant la paix,
Sur le mépris du Monde éleuant ſes ſouhaits,
Il t'offre vne oraiſon, il t'offre des loüanges,
Digne de ſe meſler à celles de tes Anges,
Puiſque en luy ton amour par ſes diuins transports
Eſtouffe le terreſtre & dedans, & dehors.

CHAPITRE XLIX,

Du desir de la Vie éternelle, & combien d'auantages sont promis à ceux qui combatent.

LOrs que tu sens, mon fils, s'allumer dans ton cœur
Vn desir amoureux de la beatitude,
Qu'il soûpire aprés moy d'vne douce langueur,
Pour me voir sans ombrage, & sans vicissitude:
Quand tu le sens pousser d'impatiens transports,
Pour se voir affranchy de la prison du corps,
Et contempler de prés mes clartez infinies;
Ouure ton ame entiere a cette ambition,
Et porte de ce cœur les forces reünies
A ce que veut de toy cette inspiration,

Sur tout, quand tu reçois cet amoureux desir,
Souuiens-toy de m'en rendre vn million de graces,
A moy, dont la bonté daigne ainsi te choisir,
Te daigne ainsi tirer d'entre les ames basses.
C'est moy, dont la clemence abaisse ma grandeur
Iusqu'à te visiter, & faire cette ardeur,
Qui jusques dans ton sein de là haut s'est coulée;
C'est moy qui jusqu'à moy t'éleues & te soûtiens,
De peur que par ton poids ton ame raualée
N'embrasse au lieu de moy la Terre d'où tu viens.

Ny tes efforts d'esprit, ny ceux de ta ferueur,
N'enfantent ce desir qu'il me plaist de produire,
Il est vn pur effet de ma haute faueur,
De mon aspect diuin qui sur toy daigne luire.

Sers

Sers-t'en pour t'auancer auec facilité
Au chemin des vertus, & de l'humilité, (pare;
Fay qu'aux plus grands combats sans peine il te pre-
Fay que jusqu'en mon sein il te puisse rauir,
Qu'il t'y puisse attacher, sans que rien t'en separe,
Ny refroidisse en toy l'ardeur de me seruir.

Le feu brûle aisément, mais il est malaisé
Que sa pointe aille haut sans vn peu de fumée;
Ainsi de quelques-vns le zele est embrazé
En qui l'impureté n'est pas bien consumée.
Vn reste mal détruit de leurs engagemens
Attiedit la chaleur des bons élancemens,
Sous les tentations que la chair leur suggere;
Et ces vœux qu'à toute heure ils m'offrent en tribut,
Ne sont pas tous conceus purement pour me plaire,
N'ont pas tous mon honneur pour leur vnique but.

Les tiens mesme, les tiens, dont l'importunité
Auec tant de chaleur souuent me sollicite,
Et presse les effets de ma benignité
Par le sincere adueu de ton peu de merite;
Tes vœux, dis-je souuent, sans s'en apperceuoir,
Couurant ton interest de cet humble deuoir,
Cherchent ta propre joye, aussi-bien que ma gloire;
Et ce peu qui s'y joint de propre affection
Leur imprime aussi-tost vne tache assez noire,
Pour les tenir bien loin de la perfection.

Demande donc, mon fils, demande fortement,
Non ce qui t'est commode, & te doit satisfaire,
Mais vn succez pour moy, mais vn éuenement
Qui me soit glorieux, & digne de me plaire.
Si d'vn esprit bien sain tu sçais regler tes vœux,
Tu sçauras les soûmettre à tout ce que ie veux,
Sans rien considerer de ce que tu desires,

Et preferer si bien mon ordre à ton desir,
Que tu ne parles plus, ny penses, ny respires,
Que pour suiure le choix de mon seul bon plaisir.

Ie sçay de ce desir quel est le digne objet,
A gemir si souuent ie voy ce qui t'engage,
Et comme tes soûpirs ne vont pas sans sujet,
I'entends du haut du Ciel leur plus secret langage :
Vn dédain de la Terre, vne sainte fierté
Te voudroient déja voir dans cette liberté,
Qu'asseure à mes Esleus le sejour de la gloire;
Il charme ton esprit icy-bas captiué,
Et sera quelque jour le prix de ta victoire,
Mais le temps, ô mon fils, n'en est pas arriué.

Auant ce temps heureux vn autre est à passer,
Vn temps tout de combats, & tout d'inquietudes,
Vn temps où les trauaux ne doiuent point cesser,
Vn temps plein de malheurs, & d'épreuues bien rudes:
Tu languis cependant, & tes ardens souhaits
Pour le bien souuerain, pour la celeste paix,
Ont vne impatience, ont vne soif extrême;
Tu ne peux pas si-tost atteindre où tu pretends,
Prie, espere, attends-moy, ie suis ce bien suprême,
Mais mon Royaume enfin ne viendra qu'en son temps.

Il faut encor en Terre éprouuer ta vertu,
Il faut sous mille essais encor que tu soûpires;
Ie sçauray consoler ton esprit abatu,
Mais non pas à ton choix, ny tant que tu desires :
Montre vn courage ferme à ce qui vient s'offrir,
Soit qu'il faille embrasser, soit qu'il faille souffrir
Des choses ou tu sens la Nature contraire :
Reuest vn nouuel homme, & dépoüille le vieux,
Et pour faire souuent ce que tu hais à faire,
Et pour quitter souuent ce qui te plaist le mieux.

Tu pourras à toute heure eſtre mal ſatisfait
Des inégalitez dont la vie eſt ſemée,
Tous les projets d'vn autre auront leur plein effet;
Tandis que tous les tiens s'en iront en fumée:
Tu verras applaudir à tout ſon entretien,
Et ta voix à ſes yeux n'eſtre contée à rien,
Quoy qu'à ton ſentiment on dûſt la preference;
Tu verras ſa demande aiſément paruenir
Aux plus heureux ſuccez qui flatent l'eſperance,
Et tu demanderas ſans pouuoir obtenir.

Des autres le grand nom ſans merite ennobly
Aura ce que t'eſt dû de gloire & de loüange,
Cependant que le tien traînera dans l'oubly,
S'il ne tombe aſſez bas pour traîner dans la fange.
Ainſi que dans l'eſtime ils ſeront dans l'employ,
Et l'injuſte mépris que l'on aura pour toy
Te fera reputer ſeruiteur inutile:
L'orgueil de la Nature en voudra murmurer,
Et ce ſera beaucoup, ſi ton eſprit docile
Peut apprendre à ſe taire, & toûjours endurer.

C'eſt par là, mon enfant, qu'icy-bas il me plaiſt
D'éprouuer juſqu'au bout le cœur du vray Fidelle,
Pour voir comme il renonce à ſon propre intereſt.
Comme il ſçait rompre en tout la pente naturelle.
Voir arriuer ſans trouble, & ſupporter ſans bruit,
Tout ce qu'obſtinément ta volonté refuit,
T'imputer à bon-heur tout ce qui t'importune;
C'eſt le dernier effort d'vn courage feruent,
Et tu ne verras point qu'aucune autre infortune
T'oblige à te mieux vaincre, ou mourir plus auant.

Sur tout, il t'eſt bien dur qu'on te veüille ordonner
Ce qui ſemble à tes yeux vne injuſtice extrême,
Ce qui n'eſt bon à rien, ce qu'on peut condamner

Ainsi qu'vn attentat contre la raison mesme.
A cause que tu vis sous le pouuoir d'autruy,
Il te faut malgré toy prendre la loy de luy,
Obeïr à son ordre, & suiure son empire ;
Et c'est là ce qui fait tes plus cruels tourmens,
Quand tu sens ta raison puissamment contredire,
Et qu'il faut accepter de tels commandemens.

Mais ne pense pas tant à l'excez de ces maux,
Que tu ne puisses voir qu'vn moment les termine,
Que leur fruit passe enfin la grandeur des trauaux,
Et que la récompense en est toute diuine.
Au lieu de t'estre à charge, au lieu de t'accabler,
Ils sçauront faire naistre, ils sçauront redoubler
La douceur necessaire à soulager ta peine ;
Et ce moment d'effort dessus ta volonté
La rendra dans le Ciel à jamais souueraine
Sur l'infiny tresor de toute ma bonté.

Dans ces palais brillans que moy seul ie remplis,
Tu trouueras sans peine en moy seul toutes choses,
Tu verras tes souhaits aussi-tost accomplis,
Tu tiendras en ta main quoy que tu te proposes :
Toutes sortes de biens auec profusion
Y naistront d'vne heureuse & claire vision,
Sans crainte que le temps les change, ou les enleue ;
Ton vouloir & le mien n'y seront qu'vn vouloir,
Et tu n'y voudras rien qui hors de moy s'acheue,
Ny dont ton interest s'ose seul préualoir.

La personne à tes vœux ne viendra resister ;
Personne contre toy ne formera de plainte,
Tu n'y trouueras point d'obstacle à surmonter,
Tu n'y rencontreras aucun sujet de crainte.
Les objets desirez s'offrans tous à la fois
Ny balanceront point ton amour, ny ton choix,

Sur les ébranlemens de ton ame incertaine ;
Tu possederas tout sans besoin de choisir ,
Et tu t'abysmeras dans l'abondance pleine ,
Sans que la plenitude émousse le desir.

Là ma main liberale épandant le bon-heur ,
De tous maux en tous biens fera d'entiers échanges ,
Pour l'opprobre souffert ie rendray de l'honneur,
Pour le blâme & l'ennuy, d'immortelles loüanges :
L'humble raualement jusques au dernier lieu
Releué sur vn trône au Royaume de Dieu ,
De ses submissions receura la couronne ;
L'aueugle obïssance aura ses dignes fruits,
Et les gênes qu'icy la penitence donne,
T'en feront la gouster, qu'elles auront produit.

Range-toy donc, mon fils, sous le vouloir de tous ,
Par vne humilité de jour en jour plus grande ,
Trouue tout de la part, juste, facile, doux ,
Et n'examine point qui parle, ou qui commande :
Que ce soit ton sujet, ton maistre, ton égal ,
Qu'il te vueille du bien, ou te vueille du mal,
Reçois à cœur ouuert son ordre, ou sa priere ;
Entends mesme vn coup d'œil,quand il s'adresse à toy
Porte à l'executer vne franchise entiere ,
Et t'en fais aussi-tost vne immuable loy.

Que d'autres à leur gré sur differens objets
Attachent des desirs que le succez aduoüe ,
Qu'ils facent vanité de tels, ou tels projets ,
Que mille & mille fois le Monde les en loüe :
Toy, mets toute ta joye à souffrir les mépris ,
En mon seul bon plaisir vny tous tes esprits ,
Que de mon seul honneur ton ame soit rauie ;
Et souhaite sur tout auec sincerité ,
Que soit que ie t'enuoye, ou la mort, ou la vie ,
En tout ce que tu fais mon nom soit exalté.

Attendant que là haut ta gloire toute entiere
Les rende à jamais triomphant.

Donne moy cette paix, cette ſainte allegreſſe,
Ta loüange aiſément ſuiura cette faueur,
Et mes ennuis changez en heureuſe ferueur,
N'auront que des pleurs de tendreſſe.

Mais ſi tu te ſouſtraits, comme tu fais ſouuent,
Tu me verras ſoudain rebrouſſer en arriere,
Et ſans pouuoir fournir cette ſainte carriere,
Gemir ainſi qu'auparauant.

Tu me verras courbé ſous ma propre impuiſſance,
De foibleſſe & d'ennuy tomber ſur mes genoux,
Me battre la poitrine, & montrer à grands coups
Combien ie ſouffre en ton abſence.

Qu'ils eſtoient beaux, ces jours, où ſur to⁹ mes tra-
Ta lumiere épandoit ſes viues étincelles, (uaux,
Et mon ame à couuert ſous l'ombre de tes aiſles
Brauoit les plus rudes aſſauts!

Maintenant vne autre heure aux ſouffrances m'ex-
Le momét eſt venu d'éprouuer mon amour, (poſe,
Pere aimable, il eſt juſte, & ie dois à mon tour
Endurer pour toy quelque choſe.

De toute eternité tu preuis ce moment
Qui m'abat au dehors durant vn temps qui paſſe,
Pour me faire au dedans reuiure dans ta Grace,
Et t'aimer eternellement.

Il faut qu'en peu de temps ie traîne dans la honte
Cet objet de mépris & de confuſion,
Que ie ſemble tomber à chaque occaſion
Sous la rigueur qui me ſurmonte.

Pere ſaint, tu le veux, mais ce n'eſt qu'à deſſein
Que mon ame auec toy de nouueau ſe releue,

Et que du haut du Ciel vn nouueau jour acheue
De s'épandre au fond de mon sein.

Ton ordre est accomply, ta volonté suiuie,
Ie souffre, ie languis, ie vis dans le rebut,
Et ie prends tous ces maux, dont tu me fais le but,
Pour arres d'vne heureuse vie.

Ce sont traits de ta Grace, & c'est ton amitié
Qui donne à tes amis à souffrir pour ta gloire :
Et ce qu'ose contr'eux la fureur la plus noire,
Marque vn effet de ta pitié.

Toutes les fois qu'ainsi ta bonté se déploye,
Ils nomment ces malheurs vn bien-heureux hazard,
Et n'examinent point qu'elle main les départ,
Lors que la tienne les enuoye.

Seigneur, sans ton vouloir rien n'arriue icy bas,
Il fait la pauureté, comme il fait l'abondance;
Et les raisons de tout sont en ta Prouidence,
Que ce grand tout suit pas à pas.

Il est juste, il est bon, qu'ainsi tu m'humilies,
Pour m'apprendre à marcher sous tes enseignemens,
Et bannir de mon cœur les vains emportemens
De mes orgueilleuses folies.

Il m'est aduantageux que mon front soit couuert
D'vne confusion qui vers moy me rappelle,
Pour chercher mon refuge en ta main paternelle,
Plûtost qu'en l'homme qui me perd.

I'en apprends à trembler sous l'abysme inscrutable
Que presente à mes yeux ton profond jugement,
Lors que ie voy ton bras frapper également,
Sur le juste, & sur le coup able.

Bien que d'abord cet ordre ait dequoy m'estonner,
Il est l'équité mesme, & la mesme justice,
Puis qu'il afflige l'vn pour haster son supplice,
Et l'autre pour le couronner.

Qu'elles graces, Seigneur, ne te dois-je point rendre,
De ne m'épargner point les Graces des trauaux,
Et de me prodiguer l'amertume des maux,
Dont le vray bien se doit attendre.

Ces maux à pleines mains sur ma teste versez
A l'esprit comme au corps font sentir leurs atteintes,
Et dedans & dehors ie porte les empreintes
Des carreaux que tu m'as lancez.

L'angoisse & les douleurs deuiennent mon partage
Sans que rien sous le Ciel m'en puisse consoler;
Toy seul les adoucis, toy seul y sçais mesler
Ce qui me soûtient le courage.

Celeste medecin de ceux que tu cheris,
Ainsi jusqu'aux Enfers tu ménes & raménes,
Tu nous ouures le Ciel par essay de leurs gênes,
Tu blesses, & puis tu gueris.

Estens sur moy, Seigneur, estens ta discipline,
Décoche ces doux traits de ta seuerité,
Qui seruent de remede à la fragilité
Par leur instruction diuine.

Me voicy Pere aimé, prest à les receuoir,
Ie m'incline & m'abas sous ta main amoureuse,
Fay-luy prendre à ton gré ta verge rigoureuse
Qui me rejette en mon deuoir.

Ce corps bouffy d'orgueil, cette ame ingrate & vaine
De leur propre vouloir courbent sous le fardeau:
Frappe, & redresse les au juste & droit niueau,
De ta volonté souueraine.

Fay de moy ton disciple, humble, deuot, soûmis,
Comme quand il te plaist ta coustume est d'en faire,
Afin que tous mes pas n'aillent qu'à satisfaire
A ce que tu m'auras commis.

Vne seconde fois frappe, ie t'en conuie,
Ie me remets entier sous ta correction,
Elle est icy l'effet de ta dilection,
Et de ta haine en l'autre vie.

Ne la reserue pas à ce long aduenir,
Tu vois au fond du cœur jusqu'à la moindre tache,
Et dans la conscience il n'est rien qui te cache
Ce que ta bonté doit punir.

Tu vois nos lâchetez auant qu'elles arriuent,
Et tu n'as point besoin qu'aucun te donne aduis,
Ny de quelle façon tes ordres sont suiuis,
Ny de quel air les hommes viuent.

Tu sçais, & mieux que moy, quelles impressions
Me peuuent auancer en ton diuin seruice,
Et combien est puissante à déroüiller le vice,
L'aigreur des tribulations.

Ne dédaigne dont pas cette ame pecheresse,
Toy qui vois mieux que tous son foible & son secret,
Fay-la se conformer à l'aimable decret
De ton eternelle sagesse.

Fay-moy sçauoir, Seigneur, ce que ie dois sçauoir,
Fay-moy ne rien aimer que ce qu'il faut que i'aime,
Loüer tout ce qui plaist à ta bonté suprême,
Et qui remplit vn saint deuoir.

Fay-moy n'estimer rien en toute la Nature,
Que ce qui deuant toy conserue quelque prix,

Fay moy ne rien blâmer, que ce qu'à tes mépris
Expose sa propre soüillûre.

Ne me laisse juger, biens, ny maux apparens,
Par cet exterieur qui n'a rien de solide,
Et ne souffre jamais que mon ame en decide
Sur le rapport des jgnorans.

Fay-moy d'vn jugement simple, mais veritable,
Discerner le visible & le spirituel,
Et rechercher sur tout d'vn soin continuel
Ce que veut ton ordre adorable.

Souuent le sens humain d'erreurs enuelopé
Precipite auec luy la prudence deceuë,
Et l'amour qui s'attache à ce qu'offre la veuë,
Est encor plus souuent trompé.

Dequoy nous peut seruir l'éloge qui nous flate?
Pour estre mis plus haut en deuient-on meilleur?
Et reçoit-on son prix de la vaine couleur
Dont vne fausse gloire éclate.

Ie dois fuir qui m'en donne, ou ne le regarder
Que comme vn abuseur qui seduit ce qu'il louë,
Vn infirme insolent qui d'vn foible se jouë,
Vn aueugle qui veut guider.

La loüange mal deuë aussi-bien n'est qu'vn conte;
Que le peu de merite en soy-mesme dédit,
Et qui donne au dehors beaucoup moins de credit,
Qu'au dedans il ne fait de honte.

Il faut donc s'en défendre, à tout heure, en tous (lieux,
Puisqu'aucun aprés tout n'est n'y grand, ny loüable,
Si l'humble Saint François en peut estre croyable,
Qu'autant qu'il est deuant tes yeux.

Qui dégage l'esprit de toute la matiere ;
Gemy de n'auoir pas assez de fermeté ,
Pour me donner sans cesse vne ame toute entiere,
Et sans relâche aucune admirer ma bonté.

Ne dédaigne pas lors ces actions plus basses,
Où le corps s'exerceant, l'ame en a tout le fruit :
Ces emplois du dehors, où tu te sens conduit ,
Par vn doux reste de mes Graces,
Attens en patience, attens l'heureux retour ,
Qui du plus haut du Ciel rappellant mon amour ,
Reportera chez toy les biens de ma visite ;
Et ne murmure point de cette aridité ,
Qui saisissant ton ton cœur si-tost que ie le quitte,
Le tient comme en éxil dans son infirmité.

Il est mille actions pour cette mauuaise heure,
Qui peuuent adoucir & tromper ton chagrin,
Attendant que ie vienne, & qu'il me plaise enfin
Rétablir chez toy ma demeure.
Ie viendray t'affranchir de tes anxietez ,
Et de tant de trauaux pour mon nom supportez
Vne solide joye éteindra la memoire :
Ie me conformeray moy-mesme à tes souhaits,
Et te feray goûter , pour essay de ma gloire
Le calme interieur d'vne celeste paix.

I'ouuriray deuant toy le pré des Escritures,
Afin qu'à cœur ouuert tes saints rauissemens
Y courent le sentier de mes commandemens ,
Auec des intentions pures.
Alors perçant de l'œil toute l'eternité,
Pour voir de ton bon-heur la haute immensité ,
Tu t'écrieras soudain : Ah qu'il est ineffable !
Seigneur, quelques tourmens qu'il nous faille sentir ,
Tout ce qu'on souffre icy n'a rien de comparable
A la gloire qu'vn jour tu dois nous départir.

CHAPITRE LII.

Que l'homme ne ſe doit point eſtimer digne de conſolation, mais plutoſt de châtiment.

SEigneur, ſi ie m'arreſte au peu que ie merite,
Ie ne puis eſperer tes conſolations,
Ny que du haut du Ciel ta ſecrette viſite
Daigne adoucir l'aigreur de mes afflictions.

Ie n'en fus jamais digne, & lors que tu me laiſſes
Deſnué, pauure, infirme, impuiſſant, éperdu,
Tu ne fais que juſtice à mes lâches foibleſſes,
Et ce triſte abandon me rend ce qui m'eſt dû.

Quand de tout mon viſage vn Ocean de larmes,
Pourroit à gros torrens inceſſamment couler,
Ie n'aurois aucun droit au moindre de ces charmes
Que verſent tes bontez, quand tu viens conſoler.

Aprés m'eſtre noircy d'vn million d'offences,
M'eſtre fait vn rebelle à tes commandemens,
Tu ne me peux deuoir pour juſtes récompenſes,
Que d'âpres coups de foüet, & de longs châtimens.

Ie l'aduouë à ma honte, & plus ie m'examine,
Plus ie découure en moy cette indigne noirceur,
Qui ne peut meriter de ta faueur diuine,
Ny le moindre ſecours, ny la moindre douceur.

Mais toy dont la bonté paſſe toute meſure,
A prodiguer les biens dont ſes treſors ſont pleins,
Et qui dans cette indigne & vile creature
Conſideres encor l'ouurage de tes mains.

Toy, qui ne veux jamais que tes œuures periſſent,
Tn ne regardes point ce que i'ay merité,
Et de ces grands vaiſſeaux, qui jamais ne tariſſent
Tu fais couler les dons de ta benignité.

Tu les répans ſur moy, Seigneur, tu me conſoles,
Non pas à la façon des hommes tels que nous :
Leurs conſolations ſe bornent aux paroles,
Les tiennes ont l'effet auſſi prompt, qu'il eſt doux.

Que t'ay-je fait ô Dieu, digne que ta clemence
M'enuoye ainſi d'enhaut vn celeſte rayon ?
Et qui me fait ainſi joüir de ta preſence,
Moy qui ne me ſouuiens n'auoir rien fait de bon ?

Ie force ma memoire à retracer ma vie,
Et n'y voy que deſordre, & que déreglement,
Qu'vne pente au peché honteuſement ſuiuie,
Qu'vne morne langueur pour mon amendement.

C'eſt vne verité que ie ne te puis taire,
Et ſi mon impudence oſoit la dénier,
Tes yeux me conuaincroient auſſi-toſt du contraire,
Sans qu'aucun entrepriſt de me juſtifier.

Qu'ay-je pû meriter par cét amour du vice,
Que d'eſtre mis au rang des plus grands criminels ?
Et ſi tu fais agir ſeulement ta juſtice,
Qu'aura-t'elle pour moy que des feux eternels ?

Ie ne ſuis digne au plus que de voir ſur ma face
L'opprobre & le mépris rejallir à grands flots,
Et c'eſt injuſtement que i'occupe vne place
Dans cette maiſon ſainte, ou viuent tes Deuots.

Ie veux bien contre moy rendre ce témoignage,
Quelque dur qu'il me ſoit d'entendre ce diſcours,
Afin que ta pitié plus aiſément s'engage
A remettre mon crime, & me preſter ſecours.

Tout confus que ie ſuis de me voir ſi coupable ,
Que diray-je, ſinon : I'ay peché, mon Sauueur,
I'ay peché, mais pardonne, & d'vn œil pitoyable
Regarde vn criminel qui demande faueur.

Ne la refuſe pas aux peines que j'endure ,
Et laiſſe-moy du moins plaindre vn peu mes douleurs,
Auant que ie deſcende en cette terre obſcure
Qu'enuelope la mort de ſes noires couleurs.

Ce que tu veux ſur tout d'vne ame enſeuelie
Dans cette juſte horreur que luy fait ſon peché ,
C'eſt que le cœur ſe briſe, & qu'elle s'humilie
Sous le ſaint repentir dont ce cœur eſt touché.

Cette contrition humble, ſincere, vraye,
Authoriſe l'eſpoir du pardon attendu ,
Calme ſi bien l'eſprit,ferme ſi bien ſa playe,
Que ta Grace luy rend ce qu'il auoit perdu.

C'eſt vne ſauuegarde, à l'ame penitente ,
Contre l'ire future & l'effroyable jour
Dieu vient au deuant d'elle, & remplit ſon attente,
Par vn baiſer de paix qui rejoint leur amour.

C'eſt, ô Dieu tout-puiſſant, c'eſt l'heureux ſacrifice
Qu'accepte à bras ouuerts ton immenſe grandeur,
Et tout l'encens du monde offert à ta juſtice
N'a point dequoy répandre vne ſi douce odeur.

C'eſt l'onguent precieux, c'eſt le Nard de toy-meſ-
As voulu qu'icy-bas l'hôme embaumât tes pieds, (me
Et jamais on n'a veu que ta bonté ſuprême
Ait dédaigné les vœux des cœurs humiliez.

C'eſt l'azile aſſeuré contre la fiere audace
Dont nos vieux Ennemis oſent nous aſſaillir ;
Par là de tout l'impur la ſoüillure s'efface ,
Par là nous dépoüillons tout ce qui fait faillir.

CHAPITRE

CHAPITRE LIII.

Que la grace de Dieu eſt incompatible auec le gouſt des choſes terreſtres.

MA Grace eſt precieuſe, & l'impur alliage
Des attraits du dehors & des plaiſirs mõdains,
Ces douceurs dont la Terre empoiſonne vn courage
Sont l'eternel objet de ſes juſtes dédains :
Elle n'en ſouffre point l'injurieux mélange,
Et deſlors qu'auec elle on penſe les vnir,
Elle prend auſſi-toſt le change,
Et leur cede le cœur qui les veut retenir.

Défay-toy donc, mon fils, de tout le corruptible,
Banny bien loin de toy tout cet empeſchement,
Si tu veux que ton cœur demeure ſuſceptible
De ce qu'a de plus doux ſon plein épanchement :
Plongé dans la retraite, & ſeul auec toy-meſme,
Fais-en ton ſeul plaiſir, & ton vnique bien,
Adore ſon autheur ſuprême,
Et fuy l'amuſement de tout autre entretien.

Redouble à tous momens l'ardeur de ta priere,
Afin que ie te donne vn eſprit recueilly,
Vne pureté d'ame, inuiolable, entiere,
Vn tendre & long regret d'auoir long-temps failly :
Ne conte à rien le Monde, & quand cet infidelle
Par quelques hauts emplois émeut ta vanité,
Préfere ceux où ie t'appelle
A tout l'exterieur dont tu te vois flaté,

Tu ne peux contempler mes auguſtes myſteres,
M'offrir vne ame pure & des vœux innocens,
Et laiſſer tout enſemble aux douceurs paſſageres
Ce dangereux adueu de chatoüiller tes ſens.

Il faut qu'vn ſaint exil par vn pieux diuorce
De tes plus chers amis ſçache te retrancher,
Et rejette toute l'amorce
Des ſatisfactions qui viennent de la chair.

Ainſi Pierre autrefois, ce Prince des Apoſtres,
Sçauoit en éuiter le piege deceuant,
Et pour à ſon exemple attirer tous les autres,
Il les prioit luy-meſme, & leur diſoit ſouuent:
Contenez vos deſirs, & marchez ſur la Terre;
Comme ſi vous eſtiez en païs étranger,
Ce ſont eux qui vous font la guerre,
Et leur plus doux appas fait le plus grand danger.

O que l'homme à la mort porte de confiance,
Quand il n'a dans le Monde aucun attachement,
Qu'il s'eſt dépris de tout, & que ſa conſcience
A ſçeu ſe faire vn fort de ce retranchement!
Mais il n'eſt pas aiſé, ny que l'eſprit malade
Rompe ainſi tous les fers dont il eſt arreſté,
Ny que la chair ſe perſuade
Quels biens a de l'eſprit l'entiere liberté.

Il le faut toutefois, du moins ſi tu veux viure
Ainſi qu'vn vray Deuot, auec ordre, auec ſoin,
Il te faut affranchir des aſſauts que te liure
Tout ce qui te regarde, ou de prés, ou de loin:
Il eſt beſoin ſur tout de vigilance extrême,
D'vn cœur bien reſolu, d'vn courage affermy;
Et de te garder de toy-meſme,
Comme de ton plus grand & plus fier ennemy.

Tout le reſte aiſément aduoûra ſa défaite,
Si tu ſçais de toy-meſme vne fois triompher,
Le combat eſt finy, la victoire eſt parfaite,
Quand l'amour propre fuit, ou ſe laiſſe étouffer.
Qui ſe dompte à ce point qu'il tient par tout ſoûmiſe
Sa chair à ſa raiſon, & ſa raiſon à moy,

Ne crains plus aucune ſurpriſe,
Et demeure le maiſtre & du Monde & de ſoy.

Ouy, quãd l'homme en eſt là, la bataille eſt gaignée,
Mais pour y paruenir, il faut bien commencer,
Auec force & courage empoigner la coignée,
Et juſqu'en la racine à grands coups l'enfoncer.
C'eſt ainſi qu'on détruit, c'eſt ainſi qu'on arrache
L'amour deſordonné qu'on ſe porte en ſecret,
Et c'eſt ainſi qu'on ſe détache
Et de l'intereſt propre, & de tout faux attrait.

De ce vice commun, de cet amour trop tendre;
Où par ſa propre main on ſe laiſſe enchaîner,
Coulent tous les deſirs dont il ſe faut défendre,
S'éleuent tous les maux qu'il faut déraciner.
De-là deſcend le trouble, & de-là prend naiſſance
Tout cet égarement qui broüille tes ſouhaits,
Et qui peut briſer ſa puiſſance,
S'aſſeure en meſme temps vne profonde paix.

Mais il en eſt fort peu dont la vertu ſublime
Reduiſe tous leurs ſoins à bien mourir en eux,
A bien aneantir toute la propre eſtime,
Et du propre regard purifier leurs vœux.
Ce charmant embarras les retient, les rappelle,
Enuelopez en eux, ils n'en peuuent ſortir,
Et leur ame toute charnelle
A prendre vn vol plus haut ne ſçauroit conſentir.

Quiconque cependant veut marcher dans ma voye;
Et ſuiure en liberté la trace de mes pas,
Doit de tous ces deſirs que l'amour propre enuoye
Sous de ſaintes rigueurs enſeuelir l'appas,
Combattre dans ſon cœur, & vaincre la Nature,
Ne luy rien accorder qu'elle ait trop deſiré,
Et pour aucune creature
N'auoir aucun amour qui ne ſoit épuré.

CHAPITRE LIV.

Des diuers mouuemens de la Nature & de la grace.

COnſidére, mon fils, en tout ce qui ſe paſſe,
De la Nature & de la Grace
Les mouuemens ſubtils l'vn à l'autre oppoſez ;
Leurs images ſouuent en lieu meſme épanduës,
L'vne dans l'autre confonduës,
Ont des traits ſi pareils & ſi peu diuiſez,
Que les plus grands Deuots, aprés s'eſtre épuiſez
En des recherches aſſiduës,
A peine quelque ſoin qu'ils s'en puiſſent donner,
Ont des yeux aſſez vifs pour les bien diſcerner.

Chacun ſe porte au bien, & le deſir auide
Iamais n'embraſſe d'autre objet,
Mais il en eſt de faux ainſi que de ſolide ;
Et comme l'apparence attire le projet,
La fauſſe auec tant d'art quelquefois y preſide ;
Que l'vn paſſe pour l'autre, & les yeux les meilleurs
Se trompent aux meſmes couleurs.

C'eſt ainſi que ſouuent à force d'artifices
La Nature enchaiſne, & deçoit,
Se conſidere ſeule aux vœux qu'elle conçoit,
Et ſe prend pour ſeul but en toutes ſes delices :
Mais la Grace chemine auec ſimplicité,
Ne peut ſouffrir du mal l'ombre, ny l'apparence,
Ne tend jamais de piege à la credulité,
Voit toûjours Dieu par préference,
Ne fait rien que pour luy, le prend pour ſeule fin,
Et met tout ſon repos en cet Eſtre diuin.

S'il faut mourir en ſoy, ſe vaincre, ſe ſoûmettre,
Se laiſſer opprimer, ſe voir aſſujettir,

La Nature jamais ne veut y consentir,
Iamais n'ose se le permettre :
Mais la Grace prend peine à se mortifier,
Sous le vouloir d'autruy cherche à s'humilier,
A se dompter par tout met toûte son étude ;
Et de la sensualité
Le joug si doux pour l'autre, est pour elle si rude,
Qu'à luy seul elle oppose vn esprit reuolté.

Pour en mieux briser l'esclauage,
La propre liberté chez elle hors d'vsage
N'a rien qu'elle daigne garder ;
Elle aime à se tenir dessous la discipline,
Iamais auec plaisir sur aucun ne domine,
Iamais n'aspire à commander.
Estre & viure sous Dieu, s'attacher en captiue
A l'ordre aimable de ses loix,
Et se ranger pour luy sous le moindre qui viue,
C'est de tous ses desirs l'inébranlable choix.

Regarde comme la Nature
S'empresse auec actiuité,
A la moindre couleur, à la moindre ouuerture
Que fait son interest, ou sa commodité.
Dans son plus beau trauail, tout ce qu'elle examine,
C'est combien sur vn autre vn tel employ butine ;
L'estime s'en mesure à ce qu'il rend de fruit :
La Grace cherche aussi l'vtile & le commode,
Mais la sainte ardeur qu'elle suit,
Par vne contraire methode,
Sans se considerer, embrasse à cœur ouuert
Ce qui sert à plusieurs, & non ce qui luy sert.

L'vne aime les honneurs où le Monde l'appelle,
Les reçoit auec joye, & court mesme au deuant :
L'autre m'en fait toûjours vn hommage fidelle,
Et sur ceux qu'on luy rend son zele s'éleuant
Me les refere tous, sans en vouloir pour elle.

L'vne craint les mépris & la confusion ;
L'autre en benit l'occasion,
Et d'vne allegresse infinie
Au nom de Iesus-Christ souffre l'ignominie.

La molle oysiueté, le repos nonchalant,
Pour la Nature ont de douces amorces :
Mais la Grace au contraire est d'vn esprit boüillant,
Qui veut faire sans cesse vn essay de ses forces ;
Sa vie est toute d'action,
Et ne peut subsister sans occupation.

Les nouueautez plaisent à la Nature,
Elle aime l'ajusté, le beau, le precieux,
Le vil, & le grossier, sont l'horreur de ses yeux,
L'en vouloir reuestir, c'est luy faire vne injure :
La Grace aime l'habit simple & sans ornement,
Elle n'affecte point la Mode,
Le plus vieux drap n'a rien qui luy semble incommode,
Et le plus mal poly luy plaist également.

La Nature a le cœur aux choses de la Terre,
Dont le vain éclat l'ébloüit,
Et si le gain l'épanoüit,
La perte aussi-tost le referre,
Il chancelle, il s'abat, sous le moindre reuers,
Et s'aigrit fortement pour vn mot de trauers.

Comme la Grace est éloignée
De cet indigne attachement,
Les seuls biens eternels attirent pleinement
L'œil d'vne ame qu'elle a gaignée :
Elle tient pour indifferens
Et la perte, & le gain de ces biens apparens,
Contre elle sans effet l'opprobre se déploye ;
Rien ne la peut troubler, rien ne la peut aigrir,

Et ne mettant qu'au Ciel ses tresors & sa joye,
Elle ne peut rien perdre, où rien ne peut perir.

La Nature est cupide, autant qu'elle est auare,
Et sa brûlante soif d'auoir,
La rend plus prompte à receuoir,
Qu'à faire part de ce qu'elle a de rare :
Tout ce qu'elle possede émeut le propre amour,
Et la possedant à son tour,
A l'vsage priué par cet amour s'applique :
La Grace est liberale, & contente de peu,
Ne veut point de tresors qu'elle ne communique,
Et du propre interest fait vn tel desaueu,
Qu'elle trouue à donner plus de beatitude,
Qu'à receuoir d'autruy la juste gratitude.

Emprunte, emprunte mes clartez
Pour voir où panche la Nature,
Comme elle incline aux vanitez,
A la chair, à la creature ;
Comme elle se plaist à courir,
Et pour voir, & pour discourir,
Cependant que vers Dieu la Grace attire vne ame,
Et que sur le vice abbatu
Elle applanit aux cœurs qu'vn saint desir enflame
L'heureux sentier de la vertu.

Elle fait bien plus, cette Grace,
Elle renonce au Monde, & son feu genereux
Deuient vne inuincible glace
Pour tout ce que la Terre a d'attraits genereux,
Tout ce qu'aime la chair est l'objet de sa haine,
Et bien loin de courir vagabonde, incertaine,
Au gré de quelque folle ardeur,
La retraite a pour elle vne si douce chaîne,
Que paroistre en public fait rougir sa pudeur.

Leurs consolations sont mesmes si diuerses,
Que l'vne les arreste à ce qu'aiment les sens,
L'autre qui les tient impuissans,
Ne regarde que Dieu dans toutes ses trauerses,
N'a recours qu'à luy seul, & ne se plaist à rien,
Qu'en l'vnique & souuerain bien.

Retrancher l'espoir du salaire,
C'est rendre la Nature à son oysiueté,
Et détourner ses yeux de sa commodité,
C'est la mettre en estat de ne pouuoir rien faire.
Elle ne preste point ses soins officieux,
Sans pretendre aussi-tost, ou la pareille, ou mieux,
Quelques dons qu'elle fasse, elle veut qu'on les prise,
Que ses moindres bienfaits soient tenus de grād poids,
Qu'elle en ait la loüange, ou qu'on l'en fauorise,
Et qu'vn foible seruice acquiere de pleins droits.

O que la Grace est differente !
Qu'elle fait du salaire vn genereux mépris !
Son Dieu seul est le digne prix
Qui puisse remplir son attente.
Comme l'humaine infirmité
Fait des biens temporels vne necessité,
C'est pour ce besoin seul qu'elle en souffre l'vsage,
Et ne consent d'en obtenir,
Que pour mieux se faire vn passage
A ceux qui ne sçauroient finir.

Si le nombre d'amis, si la haute alliance,
Si le vieil amas des tresors,
Si le rang que tu tiens, si le lieu dont tu sors,
De quelque vaine gloire enflent ta confiance;
Si tu fais ta Cour aux puissans,
Si les riches ont tes encens
Par vne molle flaterie,
Tu vantes par tout ce que font tes pareils;

Tu ne ſuis que le cours de cette affetterie,
Qu'inſpire la Nature à qui croit ſes conſeils.

La grace agit d'vne autre ſorte,
Elle cherit ſes ennemis,
Et la foule épaiſſe d'amis
Iamais hors d'elle ne l'emporte :
Quoy qu'elle faſſe eſtat des qualitez, du rang,
De l'illuſtre & haute naiſſance,
Elle n'en priſe point l'éclat, ny la puiſſance,
Si la haute vertu ne paſſe encor le ſang.

Le pauure en ſa faueur la trouue plus flexible,
Que ne fait le riche orgueilleux,
Auec l'humble innocence elle eſt plus compatible,
Qu'auec le pouuoir ſourcilleux,
Ses applaudiſſemens ſont pour les cœurs ſinceres,
Non pour ces bouches menſongeres
Que la ſeule fourbe remplit :
Elle exhorte les bons à ces œuures parfaites,
Ces hautes charitez publiques, & ſecrettes,
Par qui du fils de Dieu l'image s'accomplit;
Et ſa pieuſe adreſſe aux vertus les auance
Par l'émulation de cette reſſemblance.

La Nature jamais ne veut manquer de rien,
Iamais du moindre mal n'aime à ſouffrir l'atteinte,
Tout ce qu'elle n'a pas faute d'vn peu de bien
Luy donne vn grand ſujet de plainte:
La Grace n'en vient point à cette lâcheté,
Et porte conſtamment toute la pauureté.

La Nature ſur ſoy fixe toute ſa veuë,
Y jette tout l'effort de ſes reflexions,
Et n'a point de combats, ny d'agitations,
Ou par l'intereſt propre elle ne ſoit émeuë :
La Grace a d'autres mouuemens,
Dont les ſacrez épuremens,

Rapportent tout à Dieu, comme à son origine ;
Elle ne s'attribuë aucun bien qu'elle ait fait,
Et toute sa vertu jamais ne s'imagine
Que son plus grand merite ait rien que d'imparfait.

Elle n'est point contentieuse,
Et ne donne point ses aduis
D'vne maniere imperieuse
Qui demande à les voir suiuis ;
Iamais à ceux d'vn autre elle ne les préfere ;
Et dequoy qu'elle juge, ou qu'elle delibere,
A l'examen diuin elle soûmet le tout,
Et fait la Sagesse eternelle
Arbitre souueraine, & de ce qu'on croit d'elle ;
Et de tout ce qu'elle resout.

L'âpre démangeaison d'entendre des Nouuelles :
Ou de penetrer vn secret,
Pour la Nature a tant d'attrait,
Qu'elle preste l'oreille à mille bagatelles:
L'ambitieuse soif de paroistre au dehors
Luy fait consumer mille efforts
A lasser de ses sens la vaine experience ;
Et l'éclat d'vn grand nom luy semble vn tel bonheur,
Qu'il la force à courir auec impatience
Où brille quelque espoir de loüange & d'honneur.

La Grace n'a jamais cette humeur curieuse
Qui court aprés les raretez,
Iamais les folles noueautez
N'allument dans son sein d'amour capricieuse :
Toutes naissent aussi de ces corruptions,
Que du cercle des temps les reuolutions
Sous de noueux dehors rendent à la Nature :
Et jamais sur la Terre on n'a lieu d'esperer,
Du retour déguisé de cette pourriture,
Aucun effet noueau, ny qui puisse durer.

Elle enſeigne à ranger tes ſens ſous ta puiſſance,
A bannir de tes actions
L'orgueil des oſtentations,
Et le fard de la complaiſance :
Elle enſeigne à cacher deſſous l'humilité
Ce que de tes vertus l'effort a merité,
Quand meſme il eſt tout admirable ;
En toute ſçience, en tout art,
Elle cherche quel fruit en peut eſtre eſtimable,
Et combien de ſon Dieu la gloire y tient de part.

Elle ne veut jamais, ny qu'on la conſidere,
Ny qu'on daigne priſer quoy qu'elle puiſſe faire,
Mais que dans tous les dons ce Dieu ſeul ſoit beny ;
Ce Dieu qui les fait tous de ſa pure largeſſe,
Et ſe plaiſt à liurer ſans ceſſe
Aux prodigalitez d'vn amour infiny
L'inépuiſable fond de toute ſa richeſſe.

Pour t'exprimer enfin ce que la Grace vaut,
C'eſt vn don ſpecial du ſouuerain Monarque,
Vn trait ſurnaturel des lumieres d'enhaut,
Le grand ſçeau des Eſleus, & leur celeſte marque,
Du ſalut eternel le gage precieux,
L'arrhe du Paradis, & l'auantgouſt des Cieux.

C'eſt par elle que l'homme arraché de la Terre
Pouſſe juſqu'à leur voûte vn feu continuel,
De charnel qu'il eſtoit, deuient ſpirituel,
Et ſe fait à ſoy-meſme vne implacable guerre.
Plus tu vaincs la Nature, & l'oſes maltraitter,
Plus cette Grace abonde, & ſeme des merites,
Que moy-meſme honorant de mes douces viſites,
Ie fais de jour en jour dautant plus haut monter :
Et ma main dautant mieux reparant mon ouurage,
Dans ton interieur reſtablit mon image.

Et depuis le premier des hommes,
Cette tache a passé dans tous tant que nous sommes,
Auec tous les malheurs de sa punition.

Ce chef-d'œuure si beau, qui sortit de tes mains
Paré des ornemens si brillans & si saints
De la justice originelle,
En a si bien perdu l'éclat & les vertus,
Que son nom mesme ne sert plus,
Qu'à nommer la Nature infirme & criminelle.
Ce qui luy reste encor de propre mouuement,
N'est qu'vn triste amas de foiblesses,
Qui n'ayant pour objet que d'infames bassesses,
Ne fait que l'abysmer dans son déreglement,

Malgré tout ce désordre, & sa morne langueur,
Il luy demeure encor quelque peu de vigueur,
Mais qui ne la sçauroit défendre :
Ce n'est du premier feu qu'vn rayon égaré,
Vne pointe mourante, vn trait défiguré,
Vne étincelle sous la cendre :
C'est enfin cette foible & tremblante raison,
Qu'enuelope vn épais nuage,
Qui mesle tant de trouble à son plus clair vsage,
Que souuent son remede est vn nouueau poison.

Elle peut discerner, aux dehors inégaux,
Le bien d'auec le mal, le vray d'auec le faux,
Ce quelle doit aimer, ou craindre ;
Elle a pour en juger quelque fois de bons yeux,
Mais pour mettre en effet ce qu'elle a veu le mieux,
Ses forces n'y sçauroient atteindre,
Et ne la font joüir, ny des pleines clartez
Que la verité pure inspire,
Ny d'vn ordre bien sain dans ce qu'elle desire,
Ny d'vn droit absolu dessus nos volontez.

De-là vient, ô mon Diou, qu'en tout ce que ie fais,
L'esprit me porte en haut, & fait que ie me plais
En la loy que tu m'as prescrite :
Ie sçay que ton precepte est bon, & juste, & saint,
Ie sçay qu'il montre à fuir le vice qui l'enfraint,
Et le mal qu'il faut que i'éuite :
Mais vne loy contraire où m'asseruit la chair,
Forte de ma propre impuissance,
Me contraint d'obeïr à sa concupiscence,
Plûtost qu'à la raison qui m'en veut détacher.

Ainsi ie voy souuent tomber à mes costez
Les efforts languissans des bonnes volontez,
Qu'à l'effet ie ne puis conduire ;
Ainsi pour la vertu contre les vains plaisirs,
I'ay force bons propos, i'ay force bons desirs,
Mais qui ne peuuent rien produire
La Grace n'aidant pas d'vn secours assez plein
Ma foiblesse, & mon inconstance,
Ce qui jette au deuant la moindre resistance,
Me fait perdre courage, & changer de dessein.

Vacillante clarté qui manques de pouuoir,
Raison, pourquoy faut-il que tu me fasses voir
La droite maniere de viure ?
Pourquoy m'enseignes-tu le chemin des parfaits,
Si de soy ton idée impuissante aux effets
Ne peut fournir d'aide à la suiure,
Si cet infame poids de ma corruption
Rabat l'effort dont tu m'éleues,
Et si ces grands projets que jamais tu n'acheues
Ne peuuent me tirer de l'imperfection.

Sainte Grace du Ciel, sans qui ie ne puis rien,
Que tu m'és necessaire à commencer le bien,
A le poursuiure, à le parfaire !

Ouy, Seigneur, ouy, mon Dieu, ie pourray tout en toy,
Pourueu qu'elle m'aſſiſte à regler mon employ,
Pourueu que ſon rayon m'éclaire :
Il n'eſt point de merite où la Grace n'eſt pas,
Et tous les dons de la Nature,
S'ils n'en ont point l'appuy, ne ſont qu'vne impoſture,
Dont l'œil bien éclairé ne peut faire de cas.

La richeſſe, les arts, la force, la beauté,
L'eloquence & l'eſprit, deuant ta Majeſté
Ne ſont d'aucun poids ſans la Grace :
La Nature eſt aueugle à départir ces dons,
Elle s'en rend prodigue aux méchans cõme aux bons,
Et n'y meſle rien qui ne paſſe :
Mais la dilection que ta Grace produit,
Eſt la marque du vray Fidelle,
Qu'on ne porte jamais, ſans deuenir par elle
Digne de ce grand jour qui n'aura point de nuit.

La Grace donne à tout le rang qu'il doit tenir,
Sans elle ce n'eſt rien de préuoir l'aduenir,
Et d'en prononcer les oracles ;
Sans elle c'eſt en vain qu'on perce juſqu'aux Cieux,
Qu'on rẽd l'oreille aux ſourds, aux aueugles les yeux,
Ce n'eſt rien que tous ces miracles :
L'Eſperance, la Foy, le reſte des vertus,
Sans la Charité, ſans la Grace,
Pour hautes qu'elles ſoient, tombent deuant ta face,
Ainſi que des épis de langueur abatus.

O treſor que jamais le Monde ne comprit !
O Grace qui répans ſur le pauure d'eſprit
Des vertus les ſaintes richeſſes,
Et rends ſainte à ſon tour l'abondance des biens,
Par cette humilité qu'en l'ame tu ſoûtiens
Contre l'orgueil de nos foibleſſes,

CHAPITRE LVI.

Que nous deuons renoncer à nous mesmes, & imiter Iesus-Christ en portant nostre Croix.

AVtant que tu pourras t'écarter de toy-mesme;
Autant passeras-tu dans mon estre suprême.
Comme l'ame au dedans enracine la paix,
Quand pour tout le dehors elle esteint ses souhaits;
Ainsi lors qu'au dedans elle mesme se quitte,
Elle s'vnit à moy par vn si haut merite,
Ie te veux donc apprendre à te bien détacher;
Sans plus te reuestir, sans plus te rechercher,
T'instruire à te soûmettre à ma volonté pure,
Sans contradiction, sans bruit, & sans murmure.

Suy moy, ie suis, & vie, & voye, & verité,
On ne va point sans voye au terme projetté,
On ne vit point sans vie, on ne peut rien connoistre;
Si de la verité le jour ne vient paroistre,

C'est moy qui suis la vie où tu dois aspirer,
La verité suprême où tu dois t'asseurer,
La voye à suiure en tout, mais voye inuiolable;
Verité hors de doute, & vie interminable.

Ie suis la droite voye, & dont le juste cours
Pour arriuer au Ciel ne souffre aucuns détours,
Ie suis la verité souueraine, & sacrée,
Ie suis la vie enfin vraye, heureuse, increée.
Si tu prens bien ma voye, & marches sans gauchir;
La verité sçaura pleinement t'affranchir,
Tu la verras entiere, & sa clarté fidelle
Te seruira de guide à la vie eternelle.

Pour la connoistre bien, écoute & croy ma voix;
Pour entrer à la vie, aime & garde mes loix,

Pour te rendre parfait, vends tout & te détache ;
Quiconque est mon disciple, à soy-mesme s'arrache ;
De la presente vie il fait vn saint mépris :
Si tu pretends à l'autre, on ne l'a qu'à ce prix.
Tu dois à tous tes sens faire vne rude guerre,
Pour estre grand au Ciel, t'humilier en Terre,
Pour regner auec moy, te charger de ma Croix ;
Ma couronne est acquise à qui soûtient son poids ;
Et c'est l'aimable joug de cette seruitude
Qui seul ouure la voye à la beatitude.

Seigneur, puisqu'il t'a plû de choisir icy-bas
Les rigueurs d'vne vie estroite & méprisée,
Fay qu'aux mesmes rigueurs ma constance exposée
Par le mépris du monde auance sur tes pas.
I'aurois mauuaise grace à ne vouloir pas estre
Au mesme rang que mon Autheur ;
Le disciple n'est pas au dessus du Docteur,
Ny l'esclaue au dessus du maistre.

Fay que ton seruiteur s'exerce à t'imiter,
Fay qu'à suiure ta vie à toute heure il s'essaye ;
En elle est mon salut, & la sainteté vraye,
C'est par là seulement qu'on te peut meriter :
Quoy que ie lise ailleurs, quoy que ie puisse entẽdre,
Ie n'en puis estre satisfait,
Et ie n'y trouue rien de ce plaisir parfait
Que d'elle seule on doit attendre.

Puisque tu sçais, mon fils, toutes ces veritez ;
Que ta sainte lecture a toutes ces clartez,
Tu seras bienheureux, si tu fais sans reserue
Ce que tu vois assez que ie veux qu'on obserue.
Celuy qui bien instruit par ces enseignements
Garde vn profond respect pour mes commandements ;
C'est celuy-là qui m'aime, & comme ie sçay rendre
A qui me sçait aimer plus qu'il n'ose pretendre,
Ie l'aime, & l'aimeray, jusqu'à luy faire voir

Ma gloire en cet éclat qu'on ne peut conceuoir,
L'en couronner moy-mesme, & pour digne salaire,
L'assoir à mes costez au trône de mon Pere.

Seigneur, dont la bonté ne s'épuise jamais,
Et qui dans tous nos maux toy-mesme nous consoles;
Puissay-je voir l'effet de tes saintes paroles,
Puissay-je meriter ce que tu me promets.
I'ay receu de ta main le fardeau salutaire
De cette aimable & sainte Croix,
Et ie la porteray jusqu'aux derniers abois,
Telle que tu la voudras faire.

La Croix est en effet du bon Religieux
La veritable vie, & le chemin solide,
La lumiere asseurée, & l'infaillible guide,
Qui le mene à la gloire, & l'introduit aux Cieux.
Quand on a commencé d'en suiure la banniere,
Il ne faut plus en desister,
Et l'on deuient infame à la vouloir quitter,
Ou faire deux pas en arriere.

Mes freres, marchõs donc sous cet heureux drapeau:
Marchons d'vn mesme pas, Iesus sera des nostres,
Pour luy nous l'auons pris, ainsi que ses Apostres,
Nous le deuons pour luy suiure jusqu'au tombeau.
Le plus âpre sentier ne peut donner de peine,
Puisqu'il nous est frayé par luy;
Il marche deuant nous, & sera nostre appuy,
Comme il est nostre Capitaine

Pourrions nous reculer en voyant nostre Roy,
Les armes à la main, commencer la conqueste?
Il combatra pour nous, il est à nostre teste,
Suiuons auec ardeur, n'ayons aucun effroy.
Soyons prests de mourir dans ce champ de victoire
Que luy-mesme a teint de son sang,
La retraite est vn crime, & qui sort d'vn tel rang
Soüille & trahit toute sa gloire.

Ie ne demande pas que tu ſois inſenſible,
Mais tâche à bien regler ton cœur,
Tâche à bien ſoûtenir ce qu'il a de vigueur,
Et ſi tu ne peux tout, fais du moins ton poſſible.
A chaque déplaiſir tiens-toy ferme en ce point,
Que s'il te peut toucher, il ne t'abate point,
Que jamais trop long-temps ſon coup ne t'embaraſſe:
Souffre auec allegreſſe, ou ſi c'eſt trop pour toy,
Souffre auec patience, & conſerue vne place
A receuoir ſans bruit tout ce qui vient de moy.

Que ſi tu ne ſçaurois ſans forte repugnance
Endurer tant d'oppreſſion,
Si tu ne peux oüir ſans indignation
Ce que la calomnie à ton opprobre auance;
Rends-toy maiſtre du moins de tous ces mouuemens,
Reprime la chaleur de leurs ſoûleuemens,
De crainte qu'à les voir quelqu'vn ne s'effarouche:
Et de quelque façon que tu ſois mépriſé,
Prens garde qu'vn ſeul mot ne ſorte de ta bouche,
Dont puiſſe vn eſprit foible eſtre ſcandaliſé,

La tempeſte bien-toſt cedant à la bonaſſe
N'aura plus ces éclats ardens,
Et cette aigre douleur qu'elle excite au dedans
Perdra ſon amertume au retour de ma Grace.
Ie ſuis le Dieu viuant encor preſt à t'aider,
Preſt à vanger ta honte, & preſt à t'accorder
Des conſolations l'abondante lumiere,
Mais pour en obtenir les nouuelles faueurs,
Il faut remettre en moy ta confiance entiere,
Et prendre à m'inuoquer de nouuelles ferueurs.

Montre-toy plus égal durant ce peu d'orage,
Fais ton effort pour le brauer,
Et quelques grands malheurs qui puiſſent t'arriuer,
Prepare encor ton ame à ſouffrir dauantage.

Pour te ſentir preſſé des tribulations,
Pour te voir chanceler ſous les tentations,
Ne croy pas tout perdu, n'y trouue rien d'étrange ;
Tu n'és qu'hōme,& nō Dieu,mais hōme tout de chair,
Mais chair toute fragile, & non pas tel qu'vn Ange,
Que de l'abus des ſens i'ay voulu détacher.

Les Anges meſme au Ciel, le premier homme en
Où ie luy fis vn paradis, (Terre,
Conſeruerent ſi peu l'eſtat où ie les mis
Qu'ils deuindrent bien-toſt dignes de mon tonnerre ;
Ne pretens non-plus qu'eux conſeruer ta vertu,
Sans te voir ébranlé, ſans te voir combatu,
Mais en ce triſte eſtat offre moy ta foibleſſe ;
I'éleue qui gemit auec humilité,
Et plus l'homme à mes yeux reconnoiſt ſa baſſeſſe ;
Plus ie le fais monter vers ma Diuinité.

Beny ſois-tu, Seigneur, dont la ſainte parole
Me fortifie, & me conſole,
Il n'eſt rien ailleurs de ſi doux ;
Que ferois-je, ô mon Dieu, parmy tant de miſeres,
Parmy tant d'angoiſſes ameres,
Si tu ne m'enſeignois à rabatre leurs coups ?

Pourueu qu'heureuſement i'accheue ma carriere,
Pourueu que ta ſainte lumiere
Me conduiſe au port de ſalut ;
Que m'importe combien ie ſouffre de trauerſes ;
Et combien de peines diuerſes
Me font du Monde entier le glorieux rebut ?

Fay qu'vne bonne fin de ſes maux me dégage ;
Donne moy cet heureux paſſage
De ce Monde à l'Eternité,
Applany-moy la route à monter dans ta gloire ;
Et ne perds jamais la memoire
Du beſoin qu'à de toy mon imbecillité.

CHAPITRE LVIII.

Qu'il ne faut point vouloir penetrer les hauts mysteres, ny examiner les secrets jugemens de Dieu.

N'Abuse point, mon fils, de tes foibles lumieres,
Iusqu'à vouloir percer les plus hautes matieres,
Iusqu'à vouloir entrer dans les profonds secrets
De l'inégal dehors de mes justes decrets.
Ne cherche point à voir quelle raison pressante
Fait que ma Grace agit, ou paroist impuissante,
Est auare, ou prodigue, abandonne, ou soûtient,
N'examine jamais d'où ce partage vient,
Ny pourquoy l'vn ainsi languit dans la misere,
Et que l'autre est si haut au dessus du vulgaire.
Il n'est raisonnement, il n'est effort humain,
Qui puisse penetrer mon ordre souuerain,
Ny s'éclaircir au vray par la longue dispute
D'où vient que ie caresse, ou que ie persecute.
Quand le vieil ennemy fait ses suggestions,
Qu'vn esprit curieux émeut ces questions,
Au lieu de perdre temps à leur vouloir répondre,
Leue les yeux au Ciel, & dy pour les confondre;
Seigneur, vous estes juste en tous vos jugemens,
La verite préside à vos discernemens,
Et l'équité qui regne en vos ordres suprêmes
Les rend toûjours en eux justifiez d'eux-mesmes:
Qu'il leur plaise abaisser, qu'il leur plaise agrandir,
On doit trembler sous eux, sans les approfondir,

Et jamais sans folie on ne peut l'entreprendre ,
Puisque l'esprit humain ne les sçauroit comprendre.
Ne t'informe donc plus qui des Saints m'est aux
Le plus considerable, ou le moins precieux , (Cieux
Et ne conteste point sur la preéminence
Que de leur sainteté merite l'excellence.
Ces curiositez sont autant d'attentats ,
Qui ne font qu'exciter d'inutiles debats ,
Enfler les cœurs d'orgueil, broüiller les fantaisies ;
Iusqu'aux dissentions pousser les jalousies ,
Lors que de part & d'autre vn cœur passionné
A préferer son Saint porte vn zele obstiné.
Les contestations de ces recherches vaines
Ne laissent aucun fruit aprés beaucoup de peines ,
Ce n'est que se gêner d'vn friuole soucy,
Et l'on déplaist aux Saints, quand on les loüe ainsi.
Iamais auec ce feu mon esprit ne s'accorde ,
Ie suis le Dieu de paix, & non pas de discorde ,
Et cette paix consiste en vraye humilité ,
Plus qu'aux vaines douceurs d'auoir tout emporté.
Ie sçay qu'en bien des cœurs souuent le zele imprime,
Pour tel ou tel des Saints plus d'ardeur & d'estime ;
Mais cet ardeur, ce zele, & cette estime enfin
Partent d'vn mouuement plus humain que diuin.
C'est de moy seul qu'au Ciel ils tiennẽt to⁹ leur place,
Ie leur donne la gloire, & leur donnay la Grace,
Ie connois leur merite, & les ay preuenus
Par vn épanchement de tresors inconnus ,
De benedictions, de douceurs toûjours prestes
A redoubler leur force au milieu des tempestes.
Ie n'ay point attendu la naissance des temps,
A cherir mes Esleus, & les juger constans :
De toute Eternité ma claire prescience
A sçeu se faire jour dedans leur conscience .
De toute Eternité i'ay veu tout leur employ ,
Et i'ay fait choix d'eux tous, & non pas eux de moy ;

Ma Grace les appelle à mon celeste Empire,
Et ma misericorde apés moy les attire,
Ma main les a conduits par les tentations,
Ie les ay remplis seul de consolations,
Ie leur ay donné seul de la perseuerance,
Et seul i'ay couronné leur humble patience.
Ainsi ie les connois du premier au dernier,
Ainsi i'ay pour eux tous vn amour singulier,
Ainsi de ce qu'ils sont la loüange m'est deuë,
Toute la gloire ainsi m'en doit estre renduë,
Ainsi par dessus tout doit estre en eux beny,
Par dessus tout vanté mon amour infiny,
Qui pour montrer l'excez de sa magnificence,
Les éleue à ce point de gloire & de puissance,
Et sans qu'aucun merite en eux ait precedé.
Les predestine au rang que ie leur ay gardé.
Qui méprise le moindre,au plus grand fait outrage,
Parce que de ma main l'vn & l'autre est l'ouurage;
On oste à leur auheur tout ce qu'on oste à l'vn,
On l'oste à tout le reste, & l'opprobre est commun.
L'ardente charité, qui ne fait d'eux qu'vne ame,
Les vnit tous entr'eux par des liens de flame,
Tous n'ont qu'vn sentiment, & qu'vne volonté,
Tous s'entr'aiment en vn par cette charité.
Ie diray dauantage,ils m'aiment plus qu'eux-mesmes,
Rauis au dessus d'eux vers mes bontez suprêmes,
Apres auoir banny la propre affection,
Ils s'abysment entiers dans ma dilection,
Et de l'objet aimé possedans la presence,
Ils trouuent leur repos dans cette joüissance.
Rien d'vn si digne amour ne les peut détourner,
Rien vers d'autres objets ne les peut ramener;
L'immense Verité dont leurs ames sont pleines
Par sa viue lumiere entretient dans leurs vaines,
Et de la charité l'inextinguible feu,
Et de toute autre ardeur vn constant desadueu.

Que ces hommes charnels, que ces ames brutales,
Qui leur ose donner des places inégales ,
Ces cœurs qui n'ōt pour but que les plaisirs mōdains,
Cessent de discourir de l'estat de mes Saints :
L'ardeur qu'ils ont pour eux,ou foible,ou vehemente,
Au gré de son caprice oste, déguise, augmente ,
Sans consulter jamais sur leur felicité
La voix de ma sagesse, & de ma verité.
L'ignorance en plusieurs fait ce mauuais partage
Qu'ils font entre mes Saints de mon propre heritage,
Sur tout en ces esprits foiblement éclairez ,
Qui de leur propre amour encor mal separez ,
Ont peine à conseruer dans vne ame charnelle
Vne dilection toute spirituelle.
Le penchant naturel de l'humaine amitié
De leur zele imprudent fait plus de la moitié ; (nēt,
Comme ils n'en formēt point que leurs sens n'exami-
Ce qui se passe en bas, en haut ils l'imaginent,
Et tel que sur la Terre en est l'ordre & le cours ,
Tel le présume au Ciel leur aueugle discours.
Cependant la distance en est incomparable ,
Et pour les imparfaits est si peu conceuable ,
Que des illuminez la speculation
N'atteins point jusques-là sans reuelation.
Garde bien donc, mon fils par trop de confiance
De sonder des secrets qui passent ta science ,
Ne porte point si haut ton esprit curieux ,
Et sans vouloir regler le rang qu'on tient aux Cieux,
Reüny seulement tes soins & ta lumiere ,
Pour y trouuer ta place, & fust-ce la derniere.
Quand tu pourrois connoistre auec pleine clarté
Quels Saints en mon Royaume ont plus de dignité,
De quoy t'en seruiroit l'entiere connoissance,
Si tu n'en deuenois plus humble en ma presence,
Et si tu n'en prenois vne plus forte ardeur
A publier ma gloire, & benir ma grandeur ?

Voy ton peu de merite, & l'excez de tes crimes,
Et si tu peux des Saints voir les vertus sublimes,
Voy combien tes défauts & ton manque de soin
De leur perfection te laissent encor loin :
Tu feras beaucoup mieux, que celuy qui conteste
Touchant leur preference au Royaume celeste,
Et sur l'emportement de son esprit mal sein
Du moindre & du plus grand decide en souuerain.

Ouy, mon fils, il vaut mieux leur rẽdre tes hõmages,
Les yeux baignez de pleurs implorer leurs suffrages,
Mandier leur secours, leur offrir d'humbles vœux,
Que de juger ainsi de leurs secrets, & d'eux.

Puisqu'ils ont tous au Ciel dequoy se satisfaire,
Que les hommes en Terre apprennent à se taire,
Et donnent vne bride à la temerité,
Où de leurs vains discours va l'importunité.

Les Saints ont du merite, & n'en fõt point de gloire,
Ils ne se donnent point l'honneur de leur victoire:
Comme de mes tresors tout leur bien est sorty,
Et que ma charité leur a tout départy,
Ils rapportent le tout au pouuoir adorable
De cette charité pour eux inépuisable.

Ils ont vn tel amour pour ma Diuinité,
Vn tel rauissement de ma benignité,
Que cette sainte joye en vrais plaisirs feconde,
Qui toûjours les remplit, & toûjours surabonde,
Par vn regorgement qu'on ne peut expliquer,
Fait que rien ne leur manque, & ne leur peut mãquer.

Plus ils sont éleuez dans ma gloire suprême,
Plus leur esprit soûmis se rauale en luy-mesme,
Et mon amour par là redoublant ses attraits,
Le plus humble d'entre-eux m'approche de plus prés.
Aussi deuant l'éclat, qui par tout m'enuironne,
L'Escriture t'apprend qu'ils baissent leur couronne,
Qu'ils tõbent sur leur face aux pieds du saint Agneau,
Qui daigna de son sang rachepter le troupaeu,

Et qu'ainsi prosternez ils adorent sans cesse
Du Dieu toûjours viuant l'éternelle sagesse.
Plusieurs veulent sçauoir combien chaque Saint vaut,
Et qui d'eux tient au Ciel le grade le plus haut ,
Qui sont mal asseurez s'ils pourront les y joindre ,
Et s'ils meriteront d'estre receus au moindre.
C'est beaucoup de se voir le dernier en vn lieu ,
Où tous sont grãds,tousRois,toꝰ vrais enfans deDieu:
Le moindre y vaut plus seul que mille Rois en Terre,
Et l'orgueil de cent ans frapé de mon tonnerre,
N'a de part qu'au sejour de l'eternelle mort ,
Qui du plus vieux pecheur doit terminer le sort.
Ainsi ie dis moy-mesme autrefois aux Apostres ;
Si vous voulez au Ciel estre au dessus des autres,
Sçachez qu'auparauant il faut se conuertir,
Qu'il faut s'humilier, qu'il faut s'aneantir,
Se ranger aussi-bas que cette foible enfance ,
Qui vit soûmise à tous par sa propre impuissance :
Autrement point d'accez au Royaume des Cieux.
Ouy, ce petit enfant, qui se traîne à vos yeux,
De vostre humilité doit estre la mesure ;
Rendez-vous ses égaux, ma gloire vous est seure,
L'amour vous y conduit, & l'espoir, & la foy,
Mais le plus humble enfin est le plus grand chez moy.

Voyez donc orgueilleux,qu'elle est vostre disgrace,
Bien que le Ciel soit haut, la porte en est si basse,
Qu'elle en ferme l'entrée à ceux qui sont trop grãds,
Pour se pouuoir reduire à l'égal des enfans.
Malheur encor à vous , riches, pour qui le Monde,
En consolations de tous costez abonde,
Les pauures entreront, cependant qu'au dehors
Vos larmes & vos cris feront de vains efforts.
Humble, réjoüy-toy, pauures, prenez courage,
Le Royaume du Ciel est vostre heureux partage,
Il l'est, si toutefois dans vostre humilité
Vous pouuez jusqu'au bout marcher en verité.

CHAPITRE LIX.

Qu'il faut mettre en Dieu ſeul tout noſtre eſpoir, & toute noſtre confiance.

SEigneur, qu'elle eſt ma confiance,
Au triſte ſejour où ie ſuis ?
Et de quelles douceurs l'heureuſe experience
Rompt le mieux cette impatience
Où me reduiſent mes ennuis ?

En puis-je trouuer qu'en toy-meſme ;
Sauueur, amoureux & benin,
Dont la miſericorde en vn degré ſupréme
Verſe dans vne ame qui t'aime
Des plaiſirs ſans nombre, & ſans fin ?

En quels lieux hors de ta preſence
M'eſt-il arriué quelque bien ?
Et quels maux à mon cœur font ſentir leur puiſſance,
Sinon alors que ton abſence
Me priue de ton cher ſoûtien ?

La Fortune auec ſes largeſſes
A tous les mondains fait la loy ;
Mais ſi la pauureté joüit de tes carreſſes,
Ie la préfere à ces richeſſes
Qui ſeparent l'homme de toy.

Le Ciel meſme, quelque auantage
Que ſur la Terre il puiſſe auoir,
Me verroit mieux aimer cet exil, ce paſſage ;
Si tu m'y montrois ton viſage,
Que ſon Paradis ſans te voir.

C'eſt le ſeul aſpect du grand Maiſtre
Qui fait le bon, ou mauuais ſort ;
Tu mets le Ciel par tout où tu te fais paroiſtre,

Et les lieux où tu cesses d'estre,
C'est là qu'est l'Enfer & la mort.

Puisque c'est à toy que j'aspire;
Qu'en toy seul est ce que ie veux,
Il faut bien qu'aprés toy ie pleure, ie soûpire;
Et que jusqu'à ce que i'expire,
I'enuoye aprés toy tous mes vœux.

Qu'elle autre confiance pleine
Pourroit me promettre vn secours;
Qui de tous les besoins de la misere humaine,
Par vne vertu souueraine,
Pûst tarir, ou borner le cours?

Toy seul és donc mon esperance;
L'appuy de mon infirmité,
Le Dieu saint, le Dieu fort, qui fait mon asseurance,
Qui me console en ma souffrance,
Et m'aime auec fidelité.

Chacun cherche ses aduantages,
Tu ne regardes que le mien,
Et c'est pour mon salut qu'à m'aimer tu t'engages;
Que tu calmes tous mes orages,
Que tu me tournes tout en bien.

La rigueur mesme des trauerses
A pour but mon vtilité,
C'est la part des Esleus, par là tu les exerces;
Et leurs tentations diuerses
Sont des marques de ta bonté.

Ton nom n'est pas moins adorable
Parmy les tribulations,
Et dans leur dureté tu n'és pas moins aimable,
Que quand ta douceur ineffable
Répand ses consolations.

Aussi ne mets-je mon refuge,
Qu'en-toy, mon souuerain Autheur,
Et de tous mes ennuis, quel que soit le deluge,

Hors du ſein de mon propre Iuge
Ie ne veux point de protecteur.

Ie ne vois ailleurs que foibleſſe;
Qu'vne lâche inſtabilité,
Qui laiſſe trébucher, au moindre aſſaut qui preſſe,
L'effort de ſa vaine ſageſſe,
Sous ſa propre imbecilité.

Hors de toy, point d'amy qui donne
De fauorables appareils,
Point de ſecours ſi fort qui ſoudain ne s'étonne,
Point de prudence qui raiſonne,
Point de ſalutaires conſeils.

Il n'eſt ſans toy Docteur, ny liure,
Qui me conſole en ma douleur,
Il n'eſt de tant de maux treſor qui me deliure,
Ny lieu ſeur, où ie puiſſe viure
Exempt de trouble & de mal-heur.

A moins que ta ſainte parole
Releue mon cœur languiſſant,
A moins qu'elle m'inſtruiſe en ta diuine école,
Qu'elle m'aſſiſte & me conſole,
Tout le reſte n'eſt qu'impuiſſant.

Tout ce qui ſemble icy produire
La paix dont on penſe joüir
N'eſt ſans toy qu'vn éclair ſi prompt à ſe détruire,
Que le moment qui le fait luire
Le fait auſſi s'éuanoüir.

Non, ce n'eſt qu'vne vaine idée
D'vne fauſe tranquillité,
Vne couleur trompeuſe, vne image fardée,
Qui n'a, ny douceur bien fondée,
Ny ſolide felicité.

Ainſi tout ce qu'a cette vie
D'éminent, & d'illuſtre employ,

Les plus profonds discours dont l'ame y soit rauie ;
Tous les biens dont elle est suiuie,
N'ont fin, ny principe que toy.

Ainsi de toute la misere
Où nous plonge son embarras,
L'ame sçait adoucir l'aigreur la plus amere ;
Quand par dessus tout elle espere
Aux saintes faueurs de ton bras.

C'est en toy seul que ie me fie,
A toy seul j'éleue mes yeux,
Dieu de misericorde, éclaire, fortifie,
Espure, beny, sanctifie,
Mon ame du plus haut des Cieux.

Fais-en vn siege de ta gloire,
Vn lieu digne de ton sejour,
Vn Temple, où parmy l'or, & l'azur, & l'yuoire ;
Aucune ombre ne soit si noire,
Qu'elle déplaise à ton amour.

Ioins à ta clemence ineffable
De ta pitié l'immense effort,
Et ne rejette pas les vœux d'vn miserable ;
Qui traîne vn exil déplorable
Parmy les ombres de la mort.

Rasseure mon ame alarmée,
Et contre la corruption,
Contre tous les perils dont la vie est semée ;
Toy, qui pour le Ciel l'as formée,
Prens-la sous ta protection.

Qu'ainsi ta Grace l'accompagne ;
Et par les sentiers de la paix,
A trauers cette aride & pierreuse campagne,
La guide à la sainte montagne,
Où ta clarté luit à jamais.

Fin du troisiesme Liure.

L'IMITATION DE IESVS-CHRIST.

LIVRE QVATRIESME.

DV TRES-SAINT SACREMENT DE L'AVTEL.

PREFACE.

Deuote exhortation à la Communion.

VOVS donc vn poids trop lourd étouffe la vigueur,
Vous que ie voy gemir ſous vn trauail trop rude,
Accourez tous à moy, venez, dit le Seigneur,
Venez, ie vous rendray de la force & du cœur,
Ie vous affranchiray de toute laſſitude.
Le pain que ie reſerue à qui me ſçait chercher
N'eſt autre que ma propre chair,

Que ie dois à mon Pere offrir pour vostre vie ;
Prenez, mangez, c'est mon vray corps,
Qu'on liurera pour vous aux rages de l'Enuie,
Et qui d'vn pain visible emprunte les dehors.

Faites-en ma memoire vn jour à vostre rang,
Ce qu'à vos yeux ie fais auant ma derniere heure ;
Ceux qui mangent ma chair, ceux qui boiuent mon sang,
Ce sang qui dans ce vase est tel que dans mon flanc,
Demeurent dans moy-mesme, & dans eux ie demeure.
Dites ce que ie dis, pour faire comme moy,
L'efficace de vostre foy,
Produira mesme effet par les paroles mesmes ;
Donnez aux miennes plein credit,
Et n'oubliez jamais que mes bontez suprêmes
Les remplissent toûjours & de vie, & d'esprit.

CHAPITRE I.

Auec quel respect il faut receuoir le corps de Iesus-Christ.

CE sont là tes propos, Verité souueraine,
Ta bouche en diuers temps les a tous prononcez,
Ie les voy par écrit en diuers lieux tracez,
Mais ce sont tous ruisseaux de la mesme fontaine:
Ils sont tiens, ils sont vrais, & mon infirmité
Les doit receuoir tous auec fidelité,
Auec pleine reconnoissance,
Et faire tout mon bien, & les considerer,
Comme autant de tresors, que ta magnificence
Pour mon propre salut a voulu m'asseurer.

Ie les prens auec joye au sortir de ta bouche,
Pour les faire passer jusqu'au fond de mon cœur,
Et comme ils n'ont en eux qu'amour,& que douceur,
Leur sainte impression sensiblement me touche;
Mais la terreur que mesle à de si doux transports
De mes imputetez le sensible remords,
Par d'inéuitables reproches,
Retarde tout l'effet de leurs plus forts attraits,
D'vn mystere si haut me défend les approches,
Et me laisse accablé du poids de mes forfaits.

Cependant tu le veux, Seigneur, tu me l'ordonnes,
Qu'opposant tes bontez à tout ce juste effroy,
Ie marche en confiance, & m'approche de toy,
Si ie veux auoir part aux vrais biens que tu donnes:
Tu veux me préparer par vn celeste mets
Au bien-heureux effet de ce que tu promets
Dans vne abondance eternelle;

Et que mon impuissance, & ma fragilité,
Si ie veux obtenir vne vie immortelle,
Se nourrissent du pain de l'immortalité.

Vous donc qui gemissez sous vn trauail trop rude,
Vous donc vn poids trop lourd étouffe la vigueur,
Venez tous, nous dis-tu, ie vous rendray du cœur,
Ie vous affranchiray de toute lassitude.
O termes pleins d'amour ! ô mots doux & charmans !
Qu'ils ont pour le pecheur de hauts rauissemens !
Quand tu l'appelles à ta table !
Vn pauure, vn mendiant, s'en voit par toy pressez !
S'y voir par toy repûs de ton corps adorable !
Mais enfin tu l'as dit, Seigneur, & c'est assez.

Qui suis-je, ô mon Sauueur, pour oser y pretendre ?
Qui me peut enhardir à m'approcher de toy ?
Et qui te fait nous dire ; Accourez tous à moy,
Toy, que ne peut le Ciel contenir, ny comprendre ?
D'où te vient cet amour qui me daigne inuiter ?
Moy, dont les actions ne font que t'irriter !
Moy, qui ne suis qu'ordure, & glace,
L'Ange ne peut te voir sans en fremir d'effroy,
Les Iustes & les Saints tremblent deuant ta face,
Et tu dis aux pecheurs ; Accourez tous à moy !

Si tu ne le disois, quel homme oseroit croire
Qu'vn Dieu jusqu'à ce point se voulust abaisser ?
Et si tu n'ordonnois à tous de s'auancer,
Quel homme attenteroit à cet excez de gloire ?
Si Noé fut cent ans à bastir vn vaisseau
Qui contre le rauage & les fureurs de l'eau
Deuoit garantir peu de monde ;
Quelle apparence, ô Dieu, qu'ayant à receuoir
Le Createur du Ciel, de la Terre, & de l'Onde,
Vne heure à ces respects prepare mon deuoir ?

Si ton grand Seruiteur, ton bien-aimé Moïse,
Pour enfermer la Pierre écrite de tes doigts,
Fit vne Arche au Desert d'incorruptible bois,
Et vestit ses dehors d'vne doreure exquise :
Si de ce bois choisi le precieux employ,
Ne fut que pour garder les Tables d'vne Loy
Que tu voulois estre suiuie,
Moy, qui ne suis qu'vn tronc, tout pourry, tout gasté,
Pour receuoir l'Autheur des loix & de la vie,
Oseray-je apporter tant de facilité ?

Ce modele accomply des testes couronnées,
Le plus sage des Rois, le grand Roy Salomon,
Pour éleuer vn Temple à l'honneur de ton nom,
Tout grand Roy qu'il estoit, employa sept années :
Il fit huit iours de feste à le sanctifier,
Il mît sur tes Autels, pour te le dédier,
Mille victimes pacifiques,
Et les chants d'allegresse, & le son des clairons,
Quand il plaça ton Arche en ces lieux magnifiques,
En apprirent la pompe à tous les enuirons.

Et moy, qui des pecheurs suis le plus miserable,
Oseray-je introduire vn Dieu dans ma maison,
Luy presenter pour Temple vne sale prison,
Luy donner pour demeure vn sejour effroyable ?
Au lieu d'vn siecle entier, de sept ans, de huit jours,
Vn quart d'heure amortit, vn moment rompt le cours
De toute l'ardeur de mon zele :
Et puissay-je du moins m'acquiter dignement,
Des amoureux deuoirs d'vn seruiteur fidelle,
Ou durant ce quart d'heure, ou durant ce moment.

Qu'ils ont pour t'obeïr, qu'ils ont pour te mieux (plaire,
Tous trois consumé d'art, de trauaux, & de temps !
Qu'auprés de leur ferueur mes feux sont inconstans !

Et que ie te ſers mal pour vn ſi grand ſalaire !
Alors que ta bonté m'attire à ce feſtin,
Où ton corps eſt la viande, & ton ſang eſt le vin,
Que lâchement ie m'y prepare !
Que rarement en moy ie me tiens receuilly !
Qu'aiſément mon eſprit de luy-meſme s'égare,
Et ſuit les vains objets dont il eſt aſſailly.

Certes en ta preſence, vn penſer ſalutaire
Deuroit fermer la porte à tous autres deſirs,
Et reünir en toy ſi bien tous nos plaiſirs,
Qu'aucune autre douceur ne pûſt nous en diſtraire.
Tout ce qui du reſpect s'écarte tant ſoit peu,
Tout ce dont les Parfaits font quelque deſadueu;
Deuroit de tout point diſparoiſtre :
Puiſque les Anges meſme ont lieu d'eſtre jaloux,
De voir, non vn d'entr'eux, mais leur ſouuerain Maiſtre
Raualer ſa grandeur juſqu'à loger en nous.

Quelques honneurs qu'on dûſt à l'Arche d'Alliãce,
De quelque ſacré prix que fuſſent ſes treſors,
La difference eſt grande entre elle, & ton vray corps,
Entr'eux & les vertus de ta ſainte preſence.
Tout ce qu'on immoloit ſous l'ancienne loy
N'eſtoit de l'aduenir promis à noſtre ſoy
Qu'vne ombre, qu'vne image obſcure;
Et deſſus nos Autels on offre à tout moment
Le parfait ſacrifice, & la victime pure,
Qui de tout ce vieil ordre eſt l'accompliſſement.

Que ne conçoy-je donc vne ardeur plus ſincere,
Vn zele plus feruent à ton diuin aſpect ?
Que ne me préparé-je auec plus de reſpect
A la reception de ton ſacré myſtere ?
Dans les Siecles paſſez, Prophetes, Princes, Rois,
Patriarches, & Peuple, en ont cent & cent fois

Donné le precepte & l'exemple,
Et leurs cœurs pour ton culte ardemment embrasez,
Me forcent à rougir, quand ie porte à ton Temple
Des vœux si languissans, & si-tost épuisez.

Le deuot Roy Dauid sautant deuant ton Arche,
Publioit tes bienfaits receus par ses Ayeux,
Des instrumens diuers le son melodieux
Concerté par son ordre en regloit la démarche.
Des Pseaumes le doux son tout au tour s'entendoit,
Poussé du Saint Esprit luy-mesme il accordoit
Sa harpe à chanter tes merueilles,
Luy-mesme il enseignoit tout son peuple à s'vnir,
Pour loüer chaque jour tes grandeurs sans pareilles,
Luy-mesme il l'instruisoit en l'art de te benir.

Si telle estoit jadis la ferueur pour ta gloire,
Si le zele agissoit alors si fortement,
Que de son seul aspect l'Arche du Testament
De ta sainte loüange excitoit la memoire;
Quelle est la reuerence, & quels sont les transports,
Que ce grand Sacrement, que ton precieux Corps
Doit m'imprimer au fonds de l'ame?
Et que ne doiuent point tous les peuples Chrestiens,
Apporter de respect, de tendresse, & de flame,
Quand ils vont receuoir cette source de biens?

Les Reliques des Saints, & leurs superbes Temples,
Font courir les Mortels en mille & mille lieux;
Ils s'y laissent charmer, & l'oreille, & les yeux,
Par la haute structure, & par leurs hauts exemples:
Ils baisent à genoux les precieux déposts
De leur chair venerable, & de leurs sacrez os,
Qu'enuelopent l'or & la soye;
Et ie te voy, mon Dieu, tout entier à l'Autel, (joye
Toy le grand Saint des Saints, toy l'autheur de leur
Toy de tout l'Vniuers le Monarque immortel!

Souuent mesme l'esprit de ces pelerinages
N'est qu'vn chatoüillement de curiosité,
Et l'attrait qu'a toûjours en soy la nouueauté
Vers ce qu'on n'a point veu tire ainsi les courages ;
Quand vn motif si vain les pousse, & les conduit,
Le trauail le plus long rapporte peu de fruit,
Et ne laisse rien qui corrige ;
Sur tout en ces esprits follement empressez,
Qu'vne ardeur trop legere à ces courses oblige,
Sans aucun saint retour sur leurs crimes passez.

Mais en ce sacrement, ton auguste presence,
Veritable Homme-Dieu, rend le fruit asseuré,
Toutes les fois qu'vn cœur dignement preparé
Y porte ferueur pleine, & pleine reuerence.
Il n'y va point aussi, ny par legereté,
Ny par démangeaison de curiosité,
Ny par autre sensible amorce :
Tout ce qui l'y conduit, c'est vne ferme foy,
C'est d'vn solide espoir l'inébranlable force,
C'est vn ardent amour qui n'a d'objet que toy.

De la Terre & du Ciel Createur inuisible,
Que grande est la bonté que tu montres pour nous !
Que ton ordre aux Esleus est fauorable & doux,
De leur offrir pour mets ton corps incorruptible !
De ta façon d'agir les miracles charmans
Espuisent la vigueur de nos entendemens
Et ne s'en laissent point comprendre :
C'est ce qui des Deuots attire tous les cœurs,
C'est ce qui dans leurs cœurs verse vn amour si tendre
C'est ce qui les éleue aux plus hautes ferueurs.

Aussi ces vrais Deuots, dont les saints exercices
Appliquent de leurs soins toute l'actiuité,
A corriger en eux cette facilité

Que preste la Nature aux attaques des vices :
Ces rares seruiteurs, qui n'ont point d'autre but,
Que d'auancer leur vie au chemin de salut,
Et rendre leurs ames parfaites,
Reçoiuent d'ordinaire en ce grand Sacrement
Vn zele plus soûmis à ce que tu souhaites,
Et l'amour des vertus empreint plus fortement.

O Grace merueilleuse autant qu'elle est cachée,
Qu'éprouue le Fidelle, & que ne peut goûter,
Ny le manque de Foy qui s'arreste à douter,
Ny l'ame aux vains plaisirs en esclaue attachée !
Par tes rayons secrets l'esprit mieux éclairé,
Loin des sentiers obscurs qui l'auoient égaré,
Reprend sa route legitime ;
Sa beauté se répare, ainsi que sa vertu,
Et tout ce qu'en gâtoit la soüillûre du crime
Rend à ses premiers traits l'éclat qu'ils auoient eu.

Tu descends quelquefois auec telle abondance,
Qu'aprés l'ame remplie, vn doux regorgement
En répand sur le corps le rejallissement,
Et l'anime à son tour par sa viue influence ;
La prodigalité de la diuine main
Veut que tout l'homme ait part à ce bien souuerain,
Au milieu de sa lassitude ;
Et du corps tout vsé la traînante langueur
Dans le débordement de cette plenitude,
Souuent trouue vn tresor de nouuelle vigueur.

Est-il rien cependant honteux, & déplorable,
Comme nos lâchetez, comme nostre tiedeur,
De ne pas nous porter auecque plus d'ardeur
A prendre Iesus-Christ, à manger à sa table ?
C'est en luy, c'est aux biens qu'il nous y fait trouuer,
Que consistent de ceux qui se doiuent sauuer

Tout l'espoir, & tous les merites ;
C'est luy qui sanctifie, & nous a rachetez ,
Qui nous console icy par ses douces visites ,
Et qui des Saints au Ciel fait les felicitez.

Nous auons donc bien lieu d'vne douleur profonde ,
De voir tant de Mortels ouurir si peu les yeux
Sur vn mystere saint, qui réjoüit les Cieux ,
Et qui par sa vertu conserue tout le Monde.
O quel aueuglement, ô quelle dureté ,
De regarder si peu quelle est la dignité
D'vn don si grand, si salutaire !
L'vsage trop commun semble la rabaisser ,
Et tel prend chaque jour cet auguste mystere
Qui le prend par coûtume, & ne daigne y penser.

Si no9 n'auiōs qu'vn lieu, si no9 n'auiōs qu'vn Prestre
Par qui ton corps sacré s'offrist sur nos Autels ?
Auec combien de foule y courroient les Mortels ?
Quelle ardeur pour le voir ne feroient-ils paroistre ?
Mais tu n'épargne point vn bien si precieux ,
Tant de Prestres par tout l'offrent en tant de lieux ,
Que nos glaces n'ont point d'excuse :
On le voit, on l'adore, on le prend chaque jour ,
Et plus cette faueur sur la Terre est diffuse ,
Plus elle y fait briller ta Grace & ton amour.

Ton nom en soit beny, Sauueur de la Nature,
Dieu de misericorde, & Pasteur éternel ,
Dont l'amour excessif pour l'homme criminel
Luy donne en cet exil ton corps pour nourriture.
Pauure & banny qu'il est, loin de le rejetter ,
A ce banquet sacré tu daignes l'inuiter ,
Ta propre bouche l'y conuie :
O vous qui succombez sous le faix des trauaux,
Venez tous, nous dis-tu, doux autheur de la vie,
Et ie soulageray la grandeur de vos maux.

CHAPITRE II.

Que le Sacrement de l'Autel nous découure vne grande bonté, & vn grand amour de Dieu pour l'homme.

IE m'approche, Seigneur, plein de la confiance
Que tu veux que ie prenne en ta haute bonté,
Ie m'approche en malade auec impatience,
De receuoir de toy la parfaite santé.

Ie cherche en alteré la fontaine de vie,
Ie cherche en affamé le pain viuifiant,
Et c'est sur cet espoir que mon ame rauie
Au Monarque du Ciel presente vn mandiant.

Aux faueurs de son maistre ainsi l'esclaue espere,
Ainsi la creature aux dons du Createur,
Ainsi le desolé cherche dans sa misere
Vn doux refuge au sein de son consolateur.

Qui peut m'auoir rendu ta bonté si propice,
Que jusqu'à moy, Seigneur, il te plaise venir ?
Et qui suis-je aprés tout, que ton corps me nourrisse,
Qu'au mien en ce banquet tu le daignes vnir ?

Dequel front vn pecheur deuant toy comparoistre,
Dequel front jusqu'à toy s'ose-t'il auancer ?
Comment le souffres-tu, toy, son Iuge, & son Maistre,
Et comment jusqu'à luy daignes-tu t'abaisser ?

Ce n'eſt point auec toy qu'il faut que ie raiſonne,
Tu connois ma foibleſſe, & mon peu de ferueur,
Et tu ſçais que de moy ie n'ay rien qui me donne
Aucun droit de pretendre vne telle faueur.

Plus ie contemple auſſi l'excez de ma baſſeſſe,
Plus i'admire auſſi-toſt celuy de ton amour ;
I'adore ta pitié, ie beny ta largeſſe,
Ie t'en veux rendre gloire & graces nuit & jour.

C'eſt par cette clemence, & non pour mes merites,
Que tu fais à mes yeux luire ainſi ta bonté,
Pour faire croiſtre en moy l'amour où tu m'inuites,
Et mieux enraciner la vraye humilité.

Puis donc que tu le veux, puiſque tu le cõmandes,
I'oſe me preſenter au don que tu me fais,
Et puiſſay-je ne mettre à des bontez ſi grandes
Aucun empeſchement par mes lâches forfaits.

Debonnaire Ieſus, quelles ſont les loüanges,
Quels ſont, & les reſpects, & les remercimens,
Que te doiuent nos cœurs pour ce vray pain des Anges,
Que ta main nous prodigue en ces feſtins charmans !

Telle eſt la dignité de ce pain Angelique,
Que ſon expreſſion paſſe noſtre pouuoir,
Et nous voulons en vain que la bouche l'explique,
Lors que l'entendement ne la peut conceuoir.

Mais que dois-je penſer à cette Table ſainte ?
M'approchant de mon Dieu dequoy m'entretenir ?
I'y porte du reſpect, du zele, & de la crainte,
Et ne le puis aſſez reſpecter, ny benir.

Ie n'ay rien de meilleur, ny de plus ſalutaire,
Que de m'humilier deuant ta Majeſté ;

Et de tenir l'œil bas ſur toute ma miſere,
Pour éleuer dautant l'excez de ta bonté.

Ie te loüe, ô mon Dieu, ie t'éxalte ſans ceſſe,
De mon propre mépris ie me fais vne loy,
Et ie m'abyſme au fond de toute ma baſſeſſe,
Pour de tout mon pouuoir me raualer ſous toy.

Toy, la pureté meſme, & moy, la meſme ordure,
Toy, le grand Saint des Saints, toy, leur vnique Roy,
Tu viens à cette indigne & vile creature,
Qui ne merite pas de porter l'œil ſur toy !

Tu viens juſques à moy, pour loger en moy-meſme,
Tu m'inuites toy-meſme à ces diuins banquets,
Où la profuſion de ton amour extrême
Sert vn pain Angelique, & de celeſtes mets !

Ce pain, ce mets ſacré que tu nous y faits prendre,
C'eſt toy, c'eſt ton vray corps, Arbitre de mon ſort,
Pain viuant, qui du Ciel as bien voulu deſcendre,
Pour redonner la vie aux enfans de la mort.

Quels tendres ſoins pour nous ton amour fait pa- (roiſtre,
Que grande eſt la bonté dont part ce grand amour !
Que ta loüange, ô Dieu, chaque jour en doit croiſtre !
Que de remercîmens on t'en doit chaque jour !

Que tu pris vn deſſein vtile & ſalutaire
Quand tu te fis autheur de ce grand Sacrement !
Et l'aimable feſtin qu'il te plût de nous faire,
Quand tu nous y donnas ton corps pour aliment !

Qu'en cet effort d'amour tes œuures admirables
Montrent de ta vertu le pouuoir éclatant ?
Et que ces veritez ſont pour nous ineffables,
Que ta voix execute auſſi-toſt qu'on l'entend !

Ta parole jadis fit si-tost toutes choses,
Que rien n'en separa le son d'auec l'effet ;
Et ta vertu passant dans les secondes causes,
A peine l'homme parle, & ton vouloir est fait.

Chose étrange, & bien digne enfin que la foy viẽne
Au secours de nos sens, & de l'esprit humain !
Que l'espece du vin tout entier te contienne ?
Que tu sois tout entier sous l'espece du pain !

Tu fais de leur substance en toy-mesme vn échange,
Tu les aneantis, & reuests leurs dehors ;
Et bien qu'à tous momens on te boiue, on te mange,
On ne consume point, ny ton sang, ny ton corps.

Grand Monarque du Ciel, qui dans ce haut étage
N'as besoin de personne, & ne manques de rien,
Tu veux loger en nous, & faire vn alliage,
Par ce grand Sacrement, de nostre sang au tien.

Conserue donc mon cœur & tout mon corps sans tache,
Afin qu'vn plein repos dans mon ame épandu,
A ce mystere saint vn saint amour m'attache,
Et qu'à le celebrer ie me rende assidu.

Que souuent ie le puisse offrir en ta memoire,
Comme de ta voix propre il t'a plû commander,
Et qu'aprés l'auoir pris pour ta plus grande gloire,
Au salut éternel il me puisse guider.

Par des transports de joye, & de reconnoissance,
Beny ton Dieu, mon ame, en ce val de malheur,
Où tu reçois ainsi de sa toute-puissance
Vn don si fauorable à consoler tes pleurs.

Sçais-tu qu'autant de fois que ton zele s'éleue
A prendre du Sauueur le veritable corps,
L'œuure de ton ſalut autant de fois s'acheue,
Et de tous ſes tourmens t'applique les treſors.

Il n'a rien merité qu'il ne t'y communique,
Et comme ſon amour ne peut rien refuſer,
Sa bonté toûjours pleine, & toûjours magnifique,
Eſt vn vaſte Ocean qu'on ne peut épuiſer.

Portes-y de ta part l'attention ſeuere
D'vn cœur renouuelé, pour s'y mieux préparer,
Et peſe meurement la grandeur d'vn myſtere,
Dont dépend ton ſalut que tu vas operer.

Lors que ta propre main offre cette victime,
Quand tu la vois offrir par vn autre à l'Autel,
Tout doit eſtre pour toy ſurprenant, doux, ſublime,
Comme ſi de nouueau Dieu ſe faiſoit mortel.

Ouy, tout t'y doit ſembler auſſi grand, auſſi rare,
Que ſi ce jour-là meſme il naiſſoit icy-bas,
Ou que la cruauté d'vne troupe barbare
Pour le ſalut de tous le liuraſt au trépas.

IHS

CHAPITRE III.

Qu'il est utile de Communier souuent.

IE viens à toy, Seigneur, afin de m'enrichir
Des dons surnaturels qu'il te plaist de nous faire,
I'en viens chercher la joye, afin de m'affranchir
Des longs & noirs chagrins qui suiuent ma misere ;
Ie cours à ce banquet que ta pleine douceur
Tient prest pour le pauure pecheur,
Ie ne puis, ie ne dois souhaiter autre chose ;
Toy seul és mon salut, & ma redemption,
En toy tout mon espoir se fonde, & se repose,
Tout mon bon-heur en toy voit sa perfection.

Ie n'ay point icy-bas d'autre gloire à chercher,
Ie n'ay point d'autre force en qui prendre asseurance,
Ie n'ay point d'autres biens où ie puisse attacher
La juste ambition de ma perseuerance.
Comble donc aujourd'huy de solides plaisirs
Ce cœur, ces amoureux desirs,
Que pousse jusqu'à toy ton seruiteur fidelle ;
Voy les empressemens de son humble deuoir,
Et ne rejette pas cette ardeur de son zele,
Qu'vn vray respect prépare à te bien receuoir.

Entre dans ma maison, où j'ose t'inuiter,
Répans-y les douceurs de ta vertu cachée,
Que de ta propre main ie puisse meriter
D'estre à jamais beny, comme vn autre Zachée :
Daigne m'admettre au rang, par ce comble de biens,
Des fils d'Abraham, & des tiens,
C'est le plus cher desir, c'est le seul qui m'enflame ;

Et

Et comme tout mon cœur ſoûpire aprés ton corps,
Comme il le reconnoiſt par ſa veritable ame,
Mon ame pour s'y joindre vnit tout ſes efforts.

Donne toy donc, Seigneur, donne toy tout à moy,
Par ce don precieux dégage ta parole,
Tu me ſuffiras ſeul, ie trouue tout en toy,
Mais ſans toy ie n'ay rien qui m'aide, ou me conſole;
Sans toy ie ne puis viure, & tout autre ſoûtien
N'eſt qu'vn vain appuy, qu'vn faux bien,
Ie ne puis ſubſiſter ſans tes douces viſites;
Et mes propres langueurs m'abatroient en chemin
Si ie fiois ma courſe à mon peu de merites,
Sans recourir ſouuent à ce mets tout diuin.

Souuien-toy que ce peuple à qui dans les Deſerts
Ta Sageſſe elle-meſme annonçoit tes oracles,
Guery qu'il fut par toy de mille maux diuers,
Vit ta pitié s'étendre à de plus grands miracles.
De crainte qu'au retour il ne languiſt de faim,
Tu luy multiplias le pain:
Seigneur, fais-en de meſme auec ta creature;
Toy, qui pour conſoler vn peuple mieux aimé,
Luy veux bien chaque jour ſeruir de nourriture,
Sous les dehors d'vn pain, où tu t'és enfermé.

Quiconque en ces bas lieux te reçoit dignement,
Pain viuant, doux repas de l'ame du Fidelle,
S'établit vn partage au haut du Firmament,
Et s'aſſeure vn plein droit à la gloire éternelle.
Mais las! que ie ſuis loin d'vn eſtat ſi parfait,
Moy que ſouuent le moindre attrait
Iuſques dans le peché traîne ſans repugnance,
Et qu'vne lenteur morne, vn ſommeil croupiſſant,
Tiennent enuelopé de tant de nonchalance
Qu'à tous les bons effets ie demeure impuiſſant.

C'est-là ce qui m'impose vne necessité
De porter,& souuét,mes pleurs aux pieds d'vn Prestre,
D'éleuer, & souuent, mes vœux vers ta bonté ,
De receuoir souuent le vray Corps de mon Maistre.
Ie dois, ie dois souuent renouueller mon cœur ,
Combatre ma vieille langueur,
Purifier mon ame en ce banquet celeste ;
De peur qu'enseuely sous l'indigne repos ,
Où plonge d'vn tel bien l'abstinence funeste ,
Ie n'échappe à toute heure à tous mes bons propos.

Nostre imbecilité maistresse de nos sens
Conserue en tous les cœurs vn tel panchant aux vices
Que l'homme tout entier dés ses plus jeunes ans
Glisse, & court aisément vers leurs molles delices :
S'il n'auoit ton secours contre tous leurs assauts ,
Chaque moment croistroit ses maux,
C'est la Communion qui seule l'en dégage ;
C'est elle qui luy preste vn asseuré soûtien,
Dissipe sa paresse, anime son courage ,
Le retire du mal, & l'affermit au bien.

Si telle est ma foiblesse, & ma tepidité ,
Au milieu d'vn secours de puissance infinie ,
Si i'ay tant de langueur, & tant d'aridité ,
Alors que ie celebre, ou que ie communie ;
En quel abysme, ô Dieu, serois-je tost reduit ,
Si i'osois me priuer du fruit
Que tu m'offres-toy-mesme en ce diuin remede ;
Et dessous quels malheurs me verrois-je abatu ,
Si i'osois me trahir jusqu'à refuser l'aide
Que ta main y presente à mon peu de vertu.

Certes, si ie ne puis me trouuer chaque jour
En estat de t'offrir cet auguste mystere ,
Du moins de temps en temps l'effort de mon amour

Tâchera d'auoir part à ce don salutaire.
Tant que l'ame gemit sous l'exil ennuyeux
Qui l'emprisonne en ces bas lieux,
Ce qui plus la console est ta sainte memoire ;
La repasser souuent, & d'vn zele enflamé,
Qui n'a point d'autre objet que celuy de ta gloire,
S'vnir par ce grand œuure à son cher bien-aimé.

O merueilleux effet de ton amour pour nous,
Que toy, source de vie, & premiere des causes,
Le Createur de tout, le Redempteur de tous,
Le souuerain Arbitre enfin de toutes choses ;
Tu daignes raualer cette immense grandeur,
Iusqu'à venir vers vn pecheur.
Iusqu'à le visiter, homme & Dieu tout ensemble !
Tu descens jusqu'à luy, pour le rassasier,
Par vn abaissement deuant qui le Ciel tremble,
D'vn homme tout ensemble & d'vn Dieu tout entier !

Heureuse mille fois l'ame qui te reçoit,
Toy, son espoir vnique, & son vnique maistre,
Auec tous les respects & l'amour qu'elle doit
A l'excez des bontez que tu luy fais paroistre !
Est-il bouche éloquente, est-il esprit humain
Qui ne se consumast en vain.
S'il vouloit exprimer toute son allegresse ?
Et peut-on conceuoir ces hauts rauissemens,
Ces auantgousts du Ciel, que ta pleine tendresse
Aime à luy prodiguer en ces heureux momens ?

Qu'elle reçoit alors pour hoste vn grand Seigneur :
Qu'elle en prend à bon tiltre vne joye infinie,
Et braue de ses maux la plus aspre rigueur,
Voyant l'Autheur des biens luy faire compagnie !
Qu'elle se souuient peu du temps qu'elle a gemy,
Quand elle loge vn tel amy !

Qu'elle trouue d'attraits en l'époux qu'elle embrasse!
Qu'il est grand, qu'il est noble, & digne d'estre aimé,
Puis qu'il n'a rien en soy, dont le lustre n'efface
Tout ce dont icy-bas le desir est charmé.

Que la Terre & les Cieux, & tout leur ornement,
Apprennent à se taire en ta sainte presence,
Tout ce qui brille en eux le plus pompeusement
Vient des profusions de ta magnificence:
Tout ce qu'ils ont de beau, tout ce qu'ils ont de bon,
Iamais des grandeurs de ton nom
Ne pourra nous tracer qu'vne foible peinture:
Ta Sagesse éternelle a ses tresors à part,
Le nombre en est sans nombre, ainsi que sans mesure,
Et ne met point de borne aux biens qu'elle départ.

CHAPITRE IV.

Que ceux qui Communient deuotement en reçoiuent de grands biens.

PRéuiens ton ſeruiteur par cette douce amorce
Que verſent dans les cœurs tes benedictions,
Ioins à la pureté de leurs impreſſions
Tout ce que le reſpect & le zele ont de force :
Donne moy les moyens d'approcher dignement
De ton auguſte Sacrement,
Remply mon ſein pour toy d'vne celeſte flame :
Et daigne m'arracher à la morne lenteur
De l'aſſoupiſſement infame
Sous qui m'enſeuelit ma propre peſanteur.

Viens auec tout l'effet de ce don ſalutaire
D'vne ſainte viſite aujourd'huy m'honorer,
Que ie puiſſe en eſprit pleinement ſauourer
Les douceurs qu'enuelope vn ſi ſacré myſtere.
Détache en ma faueur vn vif rayon des Cieux,
Qui face penetrer mes yeux
Au fond de cet abyſme, où tout mon bien s'enferme ;
Et ſi pour y deſcendre ils ont trop peu de jour ;
Fay qu'vne foy ſolide & ferme
En croye aueuglement l'excez de ton amour.

Car enfin c'eſt luy ſeul qui met en éuidence
Ce miracle impoſſible à tout l'effort humain,
C'eſt ton ſaint inſtitut, c'eſt l'œuure de ta main,
Qui paſſe de bien loin toute noſtre prudence.
Il n'eſt point de Mortel qui puiſſe conceuoir
Ce qui n'eſt pas meſme au pouuoir

De la ſubtilité que tu départs à l'Ange ;
Et ie ſerois coupable autant comme indiſcret,
Moy qui ne ſuis que terre & fange,
D'attenter à comprendre vn ſi profond ſecret.

(nos,
I'approche donc, Seigneur, puiſque tu me l'ordon-
Mais auec vn cœur ſimple, vne ſincere foy,
Et mon reſpect y porte vn vertueux effroy
Qui n'intimide point l'eſpoir que tu me donnes.
Ie croy, & ie ſuis preſt de ſigner de mon ſang,
Que ſous ce rond, que ſous ce blanc,
Veritable Homme-Dieu, tu caches ta preſence ;
Et que ce que les yeux jugent encor du pain,
N'en conſerue que l'apparence,
Qui voile à tous nos ſens ton eſtre ſouuerain.

Ie vay te receuoir, tu le veux, tu commandes
Que mon cœur à ton cœur s'vniſſe en charité ;
Porte donc juſqu'à toy ſon imbecillité,
Par vn don ſpecial, & des Graces plus grandes :
Qu'au feu d'vn ſaint amour ce cœur liquifié
Trouue en vn Dieu crucifié
L'Ocean où ſans ceſſe il s'écoule & s'abyſme;
Et que tout autre attrait effacé par le tien,
Me laiſſe abhorrer comme vn crime
Les vains chatoüillemens de tout autre entretien.

Quels ſouhaits dans nos maux peut former la pen-
Que ne puiſſe remplir vn ſi grand Sacrement? (ſée,
D'où pouuons-nous attendre vn tel ſoulagement,
Ou pour le corps malade, ou pour l'ame oppreſſée,
Quelles viues douleurs, quelles afflictions
Brauent ſes conſolations ?
Quels impreueus reuers triomphent de ſon aide ?
Ne releue-t'il pas l'abatement des cœurs ?
Et n'eſt-il pas le vray remede
Pour ce que leur foibleſſe enfante de langueurs.

Par luy la conuoitiſe au fond de l'ame éteinte
Voit mettre ſous le frein toutes les paſſions,
Et l'empire qu'il prend ſur les tentations,
Ou les dompte, ou du moins en affoiblit l'atteinte :
C'eſt par luy que la Grace auance à gros torrens,
Et que ſur les vices mourans
S'affermit la vertu que luy-meſme il fait naiſtre ;
C'eſt par luy que la Foy plus fortement agit,
Que l'eſperance a dequoy croiſtre,
Et que la Charité s'enflame & s'élargit.

Puiſſant reparateur des miſeres humaines,
Protecteur de mon ame, eſpoir de tous ſes vœux,
Qui dans l'interieur verſes, quand tu le veux,
Tout ce qui nous conſoles, & ſoûlage nos peines :
Tu fais des biens ſans nombre, & ſouuent tu les fais
A ces Deuots, à ces Parfaits,
Qui ſçauent dignement s'approcher de ta table ;
Et tu meſles par là dans leurs diuers trauaux
Vne douceur inépuiſable,
Qui diſſipe aiſément l'aigreur de tous les maux.

C'eſt ce qui du neant de leur propre baſſeſſe
Les éleue à l'eſpoir de ta protection,
Et preſte vn nouueau jour à leur deuotion,
Que la Grace accompagne, & que ſuit l'allegreſſe.
Ainſi ceux dont l'eſprit triſte, aride inquiet,
Auant cet amoureux banquet,
Gemiſſoit ſous vn trouble, au vray repos funeſte,
Si-toſt qu'ils ſont repeus de ce mets tout diuin,
De ce breuuage tout celeſte,
En pleins rauiſſemens changent tout leur chagrin.

Tu leur fais de la ſorte éprouuer que d'eux-meſmes
Leur force eſt peu de choſe, ou plûtoſt moins que rien
Que s'ils ont quelque Grace, ou s'ils ſont quelque bien

Ils en doiuent le tout à tes bontez suprémes :
Que les plus beaux talens de leur infirmité
Ne sont que glace & dureté,
Qu'angoisse, que langueur, que vague incertitude :
Mais qu'alors que sur eux tu répans ta faueur,
Ils ont zele, ils ont promptitude,
Ils ont calme, ils ont joye, ils ont stable ferueur.

Aussi lors qu'en douceurs vne source est feconde,
Peut-on s'en approcher qu'on n'en remporte vn peu ?
Peut-on sans s'échauffer, estre auprés d'vn grand feu ?
Peut-on l'auoir au sein, que la glace n'y fonde ?
N'és-tu pas, ô mon Dieu, cette source de biens,
Toûjours ouuerte aux vrais Chrestiens,
Toûjours viue, toûjours pleine & surabondante ?
Et n'és-tu pas ce feu toûjours pur, toûjours saint,
Dont la flame toûjours ardente
Se nourrit d'elle-mesme, & jamais ne s'éteint ?

Si mon indignité ne peut monter encore
Au haut de cette source, & puiser en pleine eau,
Si ie ne puis en boire à mesme le ruisseau,
Iusqu'à rassasier la soif qui me deuore :
Ie colleray ma bouche au canal precieux
Que tu fais descendre des Cieux,
Afin que dans mon cœur vne goutte en distille,
Que ma soif s'en appaise, & que l'aridité,
Qui rend mon ame si sterile,
Ne la desseiche pas jusqu'à l'extremité.

Si d'ailleurs de ma glace vn inuincible reste
M'empesche d'égaler l'ardeur des Seraphins,
Si ie ne puis encor, comme les Cherubins,
Pour m'vnir tout à toy, deuenir tout celeste :
I'attacheray du moins ce que i'ay de vigueur
A si bien preparer mon cœur,

Par vn effort d'amour, qui toûjours renouuelle,
Que sur mes humbles vœux ce diuin Sacrement
Fera voler quelque étincelle
Du feu viuifiant de cet embrasement.

Tu vois ce qui me manque, ô Sauueur adorable,
Doux Iesus, bonté seule, en qui i'ose esperer;
Supplée à mes défauts, & daigne reparer
Ce que détruit en moy la langueur qui m'accable:
Tu t'en és fait toy-mesme vne amoureuse loy,
Quand nous appellant tous à toy
Ta bouche toute sainte a bien voulu nous dire:
Accourez tous à moy, vous dont sous les trauaux
Le cœur incessamment soûpire,
Et ie soûlageray la grandeur de vos maux.

D'vne sueur épaisse ils couurent mon visage,
Mon cœur outré d'ennuis en est presque aux abois,
Mille & mille pechez me courbent sous leur poids,
Mille tentations me troublent le courage:
Ie ne fais que gemir sous les oppressions
Des insolentes passions,
Dont ie trouue en tous lieux l'embaras qui m'obsede;
Et dans tous ces malheurs, où ie me voy blanchir,
Desnué de support, & d'aide,
Ie n'ay que toy, Seigneur, qui m'en puisse affranchir.

Aussi ie te remets tout ce qui me regarde,
Ie me remets entier à ton soin paternel:
Daigne, ô Dieu, me conduire au salut éternel,
Et durant le chemin reçoy-moy sous ta garde.
Fay que puisse mon ame à jamais t'honorer,
Toy qui m'as daigné preparer
Ton corps sacré pour viande, & ton sang pour breuuage:
Fais enfin que mon zele augmente chaque jour,
Par le frequent & saint vsage
De ce diuin mystere, où brille tant d'amour.

CHAPITRE V.

De la dignité du Sacrement & de l'estat du Sacerdoce.

D'Vn Ange dans les Cieux atteins la pureté,
D'vn Baptiste au desert joins-y la sainteté,
Mais pur à leur égal, mais saint à son exemple.
Ne croy pas l'estre assez pour pouuoir dignement,
Et tenir en tes mains, & m'offrir en mon Temple
Vn si grand Sacrement.

Conçoy, si tu le peux, quelle est cette faueur,
De tenir en tes mains le corps de ton Sauueur.
Le consacrer toy-mesme, & le prendre pour viande,
Et tu connoistras lors qu'il n'est merite humain,
A qui doiue l'effet d'vne bonté si grande
L'Arbitre Souuerain.

Ce mystere est bien grãd, puisque du haut des Cieux
Il fait descendre vn Dieu jusques en ces bas lieux,
Et le met en estat qu'on le touche, & le mange :
Du Sacerdoce aussi grande est la dignité,
Puisqu'on reçoit par là, ce que jamais de l'Ange
N'obtint la pureté.

Prestres, c'est à vous seuls, que sans vous le deuoir
Ma main, par mon Eglise, accorde ce pouuoir,
Cette émanation de ma vertu celeste :
A vous seuls appartient de consacrer mon corps,
D'en faire vn sacrifice, & départir au reste
Ce qu'il a de tresors.

En prononçant les mots que ie vous ay dictez,
Suiuant mon institut, suiuant mes volontez,
Vous opperez l'effet de vostre ministere;
Vn inuisible agent concourt d'vn pas égal.
Et tout Dieu que ie suis, soudain i'y coopere,
Comme autheur principal.

Ma voix toute-puissante, à qui tout est soûmis,
Moy-mesme me soûmet à ce que i'ay promis,
M'assujettit aux loix de mon ordre suprême:
Et ma Diuinité ne croit point se trahir,
A descendre du Ciel, pour donner elle-mesme
L'exemple d'obeïr.

Crois-en donc plus ton Dieu, que tes aueugles sens,
Crois-en plus de sa voix les termes tous-puissans,
Que le rapport trompeur d'aucun signe visible;
Et sans que ces dehors te rendent rien suspect,
Porte à cette action tout ce qui t'est possible
D'amour & de respect.

Pense à toy, prens-y garde, aime, respecte, craint;
Voy de quel ministere en t'imposant les mains
L'Euesque t'a commis le diuin exercice:
Il t'a consacré Prestre, & c'est à toy d'offrir
Ce doux memorial de tout l'affreux supplice
Qu'il m'a plû de souffrir.

Songe à t'en acquiter auec fidelité,
Auec deuotion, auec humilité,
N'offre point qu'auec foy, n'offre point qu'auec zele:
Songe à regler ta vie, & la regle si bien,
Qu'elle soit sans reproche, & serue de modelle
Aux deuoirs d'vn Chrestien.

Ton rang loin d'alleger le poids de ton fardeau,
En redouble la charge, & jusques au tombeau

Il te met sous le joug d'vne loy plus seuere :
Il te prescrit à suiure vn chemin plus étroit,
Et la perfection que doit ton caractere
Veut qu'on marche plus droit.

Ouy, tu dois vn exemple au reste des Mortels,
Qui face rejallir du pied de mes Autels
Iusqu'au fond de leurs cœurs vne clarté solide ;
Et toutes les vertus qui brillent icy-bas
Doiuent former d'vn Prestre vn infaillible guide,
Pour qui va sur ses pas.

Loin de suiure le train des hommes du commun,
Vn Prestre doit en fuir le commerce importun,
De peur d'estre soüillé de leurs honteux mélanges ;
Et dans tout ce qu'il fait, vn vigilant soucy
Luy doit pour entretien choisir au Ciel les Anges,
Et les Parfaits icy.

Des ornemens sacrez lors qu'il est reuestu,
Il a de Iesus-Christ l'image & la vertu,
Ainsi que son ministre il agit en sa place :
Et ce n'est qu'en son nom que les vœux qu'il conçoit,
Pour le peuple & pour luy, montent deuant la face
D'vn Dieu qui les reçoit.

Ces habits sont aussi comme l'expression
Des plus aspres tourmens par qui ma Passion
Pour le salut humain termina ma carriere,
La Croix sur eux empreinte en fait le souuenir,
Et le Prestre la porte, & deuant, & derriere,
Pour mieux le retenir.

Il la porte deuant, afin que son regard
S'arrestant fixement sur ce digne étendard,
Ses ardeurs à le suiure en deuiennent plus promptes :

Il la porte derriere, afin qu'en ses malheurs
Il souffre sans ennuy les trauaux & les hontes,
Qui luy viennent d'ailleurs.

Il la porte deuant pour pleurer ses forfaits;
Derriere, afin que ceux que son prochain a faits
De sa compaßion tirent außi des larmes;
Et que, comme il agit au nom du Redempteur,
Entre le Peuple, & Dieu, qui tient en main les armes,
Il soit mediateur.

C'est par cette raison qu'il s'y doit attacher,
Et que sa fermeté ne doit rien relâcher,
Ny de ses vœux feruents, ny de ses sacrifices;
Tant qu'il obtienne Grace, & que du Souuerain
Il se rende à l'Autel les bontez si propices,
Qu'il desarme sa main.

Enfin quand il celebre, il m'honore, il me sert,
Tout le Ciel applaudit par vn sacré concert,
Tout l'Enfer est confus, l'Eglise édifiée:
Il secourt les viuans, des morts il fait la paix,
Et son ame deuient l'heureuse associée
Des bons & des parfaits.

CHAPITRE VI.

Preparation à s'exercer auant la Communion.

QVand ie contemple ta grandeur,
Quand i'y compare ma bassesse,
Ie tremble, & toute mon ardeur
Resiste à peine à ma foiblesse :
Tant la confusion qui saisit tous mes sens,
Balance mes vœux languissans.

N'approcher pas du Sacrement,
C'est fuir la source de la vie ;
En approcher indignement,
C'est offencer qui m'y conuie,
Et par vne honteuse & lâche trahison
Changer le remede en poison.

Daigne donc, Seigneur, m'éclairer,
Touchant ce qu'il faut que ie fasse,
Toy, qui ne me vois esperer
Qu'en l'heureux appuy de ta Grace,
Et de qui seul i'attens en vn trouble pareil
Et le secours, & le conseil.

Dissipe ma vieille langueur,
Inspire-moy quelque exercice,
Par qui ie prepare mon cœur
A cet amoureux sacrifice,
Et par le droit sentier conduy-moy sur tes pas
A ce doux & sacré repas.

Fay-moy, Seigneur, fay-moy sçauoir
Auec quel zele & reuerence,
Vn Dieu pour le bien receuoir
Veut que ie m'appreste & m'auance,
Et comment pour t'offrir des mysteres si saints
Ie dois purifier mes mains.

CHAPITRE VII.

De l'examen de ſa conſcience, & du propos de s'amender.

PReſtre, qui que tu ſois, qui vas ſur mon Autel
Offrir vn Dieu viuant à ſon Pere immortel,
Et tenir en tes mains, & receuoir toy-meſme
De mon amour pour toy le myſtere ſuprême ;
Approche, mais ſur tout prepare dans ton ſein
Vne humilité forte, vn reſpect ſouuerain ,
Vne foy pleine & ferme, vne intention pure
D'honorer, de benir l'Autheur de la Nature :
Sur ton interieur jette l'œil auec ſoin ,
En Iuge incorruptible, en fidelle témoin ,
Et ſi de mon honneur vn vray ſoucy te touche,
Fay que le cœur contrit , & l'humble adueu de bouche ,
Sçachent ſi bien purger le deſordre caché ,
Que rien par le remords ne te ſoit reproché ,
Que rien plus ne te peſe, & que rien que tu ſçaches ,
N'empeſche vn libre accez par ſes honteuſes taches.

Porte empreint ſur ce cœur vn regret general
Pour tout ce que jamais il a commis de mal ,
Ioins à ce déplaiſir des vertus ſingulieres ,
Pour les infirmitez qui te ſont journalieres ,
Et ſi l'heure le ſouffre, en ſecret deuant Dieu
Repaſſes-en le nombre, & le temps, & le lieu ,
Et de tous les défauts où ton ame s'engage
Eſtens deuant ſes yeux la pitoyable image.

Gemy, ſoûpire, pleure aux pieds de l'Eternel,
D'eſtre encor ſi mondain, d'eſtre encor ſi charnel ,

D'auoir des passions si peu mortifiées,
Des inclinations si mal purifiées,
Que les mauuais desirs demeurent tous-puissans
Sur qui veille si mal à la garde des sens.
Gemy d'en voir souuent les approches saisies
Par les vains embarras de tant de fantaisies;
D'auoir pour le dehors tant de soûpirs ardens,
Et si peu de retour aux choses du dedans;
De souffrir que ton ame à toute heure n'aspire
Qu'à ce qui diuertit, qu'à ce qui te fait rire,
Tandis que pour les pleurs,& la componction
Ton endurcissement a tant d'auersion;
De te voir tant de pente à viure plus au large,
Dans l'aise & les plaisirs d'vne chair qui te charge,
Cependant que ton cœur a tant de lâcheté
Pour la ferueur du zele, & pour l'austerité;
D'estre si curieux d'entendre des nouuelles,
De voir des raretez surprenantes & belles,
Et si lent à choisir de ces emplois abjets
Que prend l'humilité pour ses plus doux objets.
Gemy de tant d'ardeur pour amasser & prendre,
Et de tant de reserue à départir, ou rendre,
Qu'on a raison de croire & de te reprocher
Que ce que tient ta main ne s'en peut détacher.
Pleure ton peu de soin à regler tes paroles,
Ton silence remply d'égaremens friuoles,
Le peu d'ordre en tes mœurs, le peu de jugement
Que dans tes actions fait voir chaque moment.
Gemy d'auoir aimé les plaisirs de la table,
Et fait la sourde oreille à ma voix adorable;
D'auoir pris pour vray bien la molle oisiueté,
D'auoir pris le trauail pour infelicité,
Pour des contes en l'air eu vigilance entiere,
Long assoupissement pour la sainte priere,
Haste d'estre à la fin, & l'esprit vagabond
Vers ce qu'il ne fait pas, ou que les autres font.

Pleure

Pleure ta nonchalance à rendre ton Office ;
Gemy de ta tiedeur pendant ton Sacrifice ,
De tant d'aridité dans tes Communions ,
De tant de complaisance en tes distractions ,
D'auoir si rarement l'ame bien recueillie ,
De faire hors de toy toûjours quelque saillie ,
Prompt à te courroucer, prompt à fâcher autruy ;
Seuere à le reprendre, & juger mal de luy.
Pleure l'emportement de tes humeurs diuerses ,
Qu'enflent les bons succez , qu'abatent les trauerses ,
Pleure enfin ta misere, & l'ouurage imparfait
De tant de bons desseins que suit si peu d'effet.

Ces défauts déplorez, & tout ce qui t'en reste ,
Auec vn vif regret d'vn cœur qui les deteste ,
Auec de ta foiblesse vn adueu douloureux ,
D'où naisse vn déplaisir cuisant, mais amoureux,
Passe au ferme propos de corriger ta vie ,
D'auancer aux vertus où ma voix te conuie ,
D'éleuer tes desirs sans plus les raualer ,
D'aller de mieux en mieux, sans jamais reculer ;
Puis d'vne volonté fortement resignée ,
Qui tienne sous tes pieds la Terre dédaignée ,
Offre-toy tout entier toy-mesme en mon honneur
Pour holocauste pur sur l'autel de ton cœur.
Remets entre mes mains, & ton corps, & ton ame,
Afin que tout remply d'vne celeste flame
Tu sois en digne estat par cet humble deuoir
De consacrer mon corps, & de le receuoir.

Car si tu ne le sçais, pour plaire au Dieu qui t'aime
L'offrande la plus digne est celle de toy-mesme ,
C'est elle qu'il faut joindre à celle de mon corps ,
Par d'amoureux élans, par de sacrez transports ,
Qui puissent jusqu'à moy les éleuer vnies ,
Et quand tu dis la Messe, & quand tu communies,
Rien ne t'affranchit mieux de ce qu'a merité ,
Ou ta noire malice, ou ta fragilité ,

Et rien n'efface mieux les taches de tes crimes,
Que la ſainte vnion qu'ont lors ces deux victimes.
Quand le pecheur a fait autant qu'il eſt en luy,
Qu'vne douleur ſenſible, vn veritable ennuy,
Vn profond repentir le proſterne à ma face,
Pour obtenir pardon, & me demander grace;
Ie ſuis le Dieu viuant qui ne veux point ſa mort,
Mais qu'à ſe conuertir il faſſe vn digne effort,
Qu'il viue en mon amour pour reuiure en ma gloire,
Et de tous ſes pechez ie perdray la memoire,
Tous luy ſeront par moy ſi pleinement remis
Qu'il aura place au rang de mes plus chers amis.

CHAPITRE VIII.

De l'oblation de Iesus-Christ en la Croix, & de la propre resignation.

VOy comme tout nud sur la Croix,
Victime pure & volontaire,
Les deux bras étendus sur cet infame bois
Iadis pour tes pechez ie m'offris à mon Pere :
Y reseruay-je rien de ce qui fut en moy,
Qu'afin de te sauuer & de luy satisfaire
Mon amour n'immolast pour toy ?

Tel tu dois de tout ton pouuoir
M'offrir chaque jour en la Messe,
Toute l'affection que tu peux conceuoir,
Auec toute sa force, & toute sa tendresse :
Tel tu me dois, mon fils, immoler à ton tour
Vn cœur qui tout entier pour moy seul s'interesse,
Et me rendre amour pour amour.

Ainsi tu sçauras me gaigner,
Et ce que plus ie te demande,
C'est que tu prennes soin de te bien resigner,
De faire de toy-mesme vne sincere offrande :
Tous autres dons pour moy ne sont point suffisans,
Ie ne regarde point si leur valeur est grande,
Ie te cherche, & non tes presens.

Comme il ne te suffiroit pas
D'auoir sans moy mille auantages,
Ainsi n'espere point que ie fasse aucun cas
De tout ce que sans toy m'offriront tes hommages:
Offre-toy tout entier, & de tes volontez,
En te donnant à moy, ne faits aucuns partages,
Et tes dons seront acceptez.

Tu vois que ie me suis offert
Pour toy tout entier à mon Pere,
Tu vois que ie te donne, aprés auoir souffert,
Tout mon corps & mon sang en ce diuin mystere :
Ce don que ie te fais, pour estre tout à toy,
Te sert d'vn grãd exemple, & t'apprend pour me plaire
Que tu dois estre tout à moy.

Si dans toy ton propre interest
Se peut reseruer quelque chose,
Si tu ne t'offres pas à tout ce qui me plaist,
Si tu n'és point d'accord que moy seul i'en dispose ;
Tu ne me feras point d'entiere oblation,
Et l'art de nous vnir qu'icy ie te propose,
N'aura point sa perfection.

Cette oblation de ton cœur,
Quelques actions que tu fasses,
Doit préceder entiere auec pleine vigueur,
Doit se faire à toute heure, & sans que tu t'en lasses.
Aime ce digne joug de ma captiuité,
Et n'attends que de luy l'abondance des Graces,
Et la parfaite liberté.

D'où crois-tu qu'on voit icy-bas
Si peu d'ames illuminées,
Si peu, dont le dedans soit purgé d'embarras,
Si peu, dont les ferueurs ne se trouuent bornées ?
C'est qu'à se dépoüiller peu sçauent consentir,
Qui par le propre amour vers elles ramenées
Ne panchent à se reuestir.

Souuiens-toy que i'ay prononcé
Cette irreuocable parole :
Quiconque pour me suiure à tout n'a renoncé,
N'est point vn vray disciple instruit en mon escole :
Si tu le veux donc estre en ce mortel sejour,
Donne-toy tout à moy, sans souffrir qu'on me vole
La moindre part en ton amour.

CHAPITRE IX.

Qu'il faut nous offrir à Dieu, auec tout ce qui est en nous, & prier pour tout le monde.

ET le Ciel, & la Terre, & tout ce qu'ils contiennent,
Leurs effets, leurs vertus à jamais t'appartiennent.
Tout est à toy, Seigneur, tout marche sous ta loy,
Et ie m'y viens offrir en volontaire hostie,
Moy qui de ce grand Tout fais la moindre partie,
Pour estre par cette offre encor mieux tout à toy.

Dans la simplicité d'vn cœur qui te reclame,
Ie t'offre tous entiers & mon corps & mon ame,
I'en fais vn saint hommage à tes commandemens:
I'offre à tes volontez vn seruiteur fidelle,
En sacrifice pur de loüange immortelle,
Et reünis en toy tous mes attachemens.

Daigne auoir, ô mon Dieu, la victime agreable,
A cette oblation de ton corps adorable,
Mon amour aujourd'huy l'adjoûte pour tribut:
Ie t'offre l'vne & l'autre en presence des Anges,
Reçoy cet holocauste, & fay de ces loüanges
Pour moy, pour tout le peuple, vn œuure de salut.

Ces bien-heureux Esprits témoins de tant d'offences,
Par qui i'ay tant de fois merité tes vangeances,

Seront aussi témoins des vœux que ie te fais ;
Et tout ce qu'à leurs yeux i'ay fait de punissable,
Depuis le premier jour qu'il m'en a veu capable,
Ie te l'offre à leurs yeux sur cet Autel de paix.

Lance de ton amour vne viue étincelle,
Qui m'allumant au sein vne ferueur nouuelle,
Y brûle pour jamais cet amas de peché :
Fay que ce feu diuin en consume l'ordure,
Et que l'embrasement d'vne flame si pure
Efface tout l'impur, dont tu me vois taché.

Qu'vn pardon general, par sa pleine efficace,
Abolissant mon crime & me rendant ta Grace,
Sous l'ordre de tes loix range tout mon vouloir :
Entre mon ame & toy rétably la concorde,
Et par ce haut effet de ta misericorde
Au saint baiser de paix daigne me receuoir.

Aprés tant de pechez que ferois-je autre chose ?
Ie voy que leur excez à ta rigueur m'expose,
Qu'il arme contre moy ta juste inimitié :
Que puis-je donc, ô Dieu, pour t'arracher les armes,
Que t'aduoüer ma faute, & fondant tout en larmes,
Implorer à genoux l'excez de ta pitié ?

Exauce, exauce moy, Seigneur, ie t'en conjure,
Exauce cette indigne, & vile creature,
Que prosterne à tes pieds vn humble repentir :
Mon peché me déplaist, & la plus douce idée
Que m'ose presenter son image fardée,
Ne m'ostera iamais l'horreur d'y consentir.

Ie pleure, & veux pleurer tout le temps de ma vie,
Sa route jusqu'icy honteusement suiuie,
Ie veux à mes forfaits égaler mes ennuis :

Et si pour t'obeïr i'eus trop peu de constance,
I'en accepte, ô mon Dieu, i'en fais la penitence,
Et veux te satisfaire autant que ie le puis.

Pardonne encor vn coup, pardonne pour ta gloire,
Pour l'amour de ton nom bannis de ta memoire
Tout ce que mes desirs ont eu de vicieux;
Et pour sauuer mon ame à les croire emportée,
Souuien-toy seulement que tu l'as rachetée
Par la profusion de ton sang precieux.

Ie sçay, Seigneur, ie sçay, pour grand que soit mon crime,
Que ta misericorde est vn profond abysme,
Ie me resigne entier à son immensité:
N'agy que suiuant elle, & lors que ta justice
Pressera ton courroux de haster mon supplice,
Laisse luy fermer l'œil sur mon iniquité.

I'ose te faire encor en ce diuin mystere,
L'offre de tout le bien que jamais i'ay pû faire,
Quoy que tout imparfait & de peu de valeur;
Quoy que ces actions soient en si petit nombre,
Qu'à peine du vray bien elles font voir vn ombre
Dont les informes traits n'ont aucune couleur.

Donne leur ce qui manque à leur foible teinture,
Corrige, sanctifie, agrée, acheue, épure,
Fay-les de jour en jour aller de mieux en mieux:
Comble-les d'vne Grace en vertus si fertile,
Que cet homme chetif, paresseux, inutile,
Trouue vne heureuse fin qui le conduise aux Cieux.

Ie t'offre tous les vœux de ces deuotes ames,
Qui ne conçoiuent plus que de celestes flames,
De mes plus chers parens ie t'offre les besoins,

Ceux de tous les amis que tu m'as fait connoiſtre,
Des freres & des ſœurs que m'a donné le Cloiſtre,
Et de tous ceux enfin qui meritent mes ſoins.

Pourois-je oublier ceux, dont le cœur charitable
A mes neceſſitez ſe montre fauorable,
Ou qui pour ton amour à d'autres font du bien ?
Pourois-je oublier ceux dont les ſaints artifices,
Ou de mes oraiſons, ou de mes ſacrifices,
Empruntent le ſecours pour obtenir le tien ?

Ie t'offre pour eux tous, ſoit qu'ils viuent encore,
Soit qu'en ton Purgatoire vn juſte feu deuore
Les pechez qu'en ce monde ils ont ſçeu mal purger:
Fay leur ſentir la force & l'appuy de ta Grace,
Conſole, ſoûtiens-les dans ce tourment qui paſſe,
Et dans tous leurs perils daigne les proteger.

Abrege en leur faueur la peine meritée,
Auance à tous leurs maux cette fin ſouhaitée
Qui change l'amertume en doux rauiſſemens,
Afin qu'en liberté leur ſainte gratitude,
Faſſe auec allegreſſe, & hors d'inquietude,
Retentir tout le Ciel de leurs remercîmens.

I'offre ces meſmes vœux, & ces meſmes hoſties,
Pour ceux dont la malice, ou les antipathies
M'ont rendu déplaiſir, m'ont nuy, m'ont offencé;
Pour ceux qui m'ont cauſé quelques deſauantages,
Procuré quelque perte, ou fait quelques outrages,
Contredit à ma veuë, ou ſous main trauerſé.

Ie te les offre encore d'vne faueur égale,
Pour ceux à qui j'ay fait, ou dépit ou ſcandale,
Pour ceux que j'ay fâchez, meſme ſans le ſçauoir:
Ie t'offre pour eux tous, pour eux tous ie t'inuoque,

Pardonne-nous à tous la froideur reciproque,
Et remets nous en ſemble au chemin du deuoir.

Arrache de nos cœurs cette indigne ſemence
D'enuie, & de ſoupçon, de colere, & d'offence,
Tout ce qui peut nourrir la conteſtation,
Tout ce qui peut bleſſer l'amitié fraternelle,
Et par vne chaleur à tes ordres rebelle
Eſteindre le beau feu de la dilection.

Prens, Seigneur, prens pitié de ceux qui la demandent,
Fais vn don de ta Grace aux pecheurs qui l'attendent,
Dans nos preſſants beſoins laiſſe-nous l'obtenir :
Et rends nous tels enfin, que noſtre ame rauie
En puiſſe dignement joüir durant la vie,
Et dans le Ciel vn jour à jamais t'en benir

IHS

CHAPITRE X.

Qu'il ne faut pas aisément quitter la sainte Communion.

TV dois auoir souuent recours
A la source de Grace & de misericorde,
Cette fontaine pure, où se forme le cours
D'vn torrent de bonté qui sur toy se déborde;
Ainsi tu sçauras t'affranchir
De tout ce qui te fait gauchir
Vers les passions, & les vices;
Ainsi plus vigoureux, ainsi plus vigilant,
Des attaques du Diable, & de ses artifices,
Tu braueras la ruse, & l'effort insolent.

Ce fier ennemy des Mortels
De la Communion sçait quel bonheur procede,
Et combien on reçoit aux pieds de mes Autels,
En ce festin sacré, de fruit, & de remede:
Il ne perd point d'occasions
De semer ses illusions,
Pour en détourner les Fidelles;
Il en fait son grand œuure, & met tout son pouuoir
A ne laisser en l'ame aucunes étincelles,
Qui puissent rallumer l'ardeur de ce deuoir.

Plus il te voit t'y preparer,
Auec vne ferueur d'vn saint espoir guidée,
Plus les fantômes noirs, qu'il te vient figurer,
Font vn épais nuage, & broüillent ton idée.
Tu lis dans Iob en plus d'vn lieu

Que parmy les enfans de Dieu
Cet Esprit tenebreux se coule :
C'est contr'eux qu'il s'efforce, & sa malignité
Prend mille objets impurs, que deuant eux il roule,
Pour les remplir de crainte, ou de perplexité.

Il tâche par mille embarras,
De vaincre, ou d'affoiblir le zele qui t'enflame,
Et de se rendre maistre, à force de combats,
De cette aueugle foy qui t'illumine l'ame :
Il ne neglige aucun secret
Pour t'éloigner de ce banquet,
Ou t'en faire approcher plus tiede ;
Mais il est en ta main de le rendre impuissant,
Son plus heureux effort n'abat que qui luy cede,
Et ne peut t'ébranler, si ton cœur n'y consent.

Quelques horribles saletez
Dont contre toy sa rage excite la tempeste,
Tu n'as qu'à te mocquer de leurs impuretez,
Et tu renuerseras leurs foudres sur sa teste :
Tu n'as qu'à traitter de mépris
Ce Roy des malheureux esprits,
Pour le dépoüiller de sa force :
Ry donc de son insulte, & quelque émotion
Dont il ose à tes yeux jetter l'indigne amorce,
Ne te relâche point de la Communion.

Souuent à force d'y penser
Le soin d'estre deuot trop long-temps inquiete,
Souuent l'anxieté de se bien confesser
Enueloppe l'esprit d'vne langeur secrette :
Fay choix alors de confidents
Qui soient éclairez & prudents,
Et banny tout le vain scrupule ;
Il empesche ma Grace, & la precaution,

Que luy fait apporter son effroy ridicule,
Esteins le plus beau feu de la deuotion.

Faut-il pour vn trouble leger,
Pour vn amusement qu'vn vain objet excite,
Pour vne pesanteur qui te vient assieger,
Que ta Communion se differe, ou se quitte ?
Porte tout à ce Tribunal,
Où par vn bon-heur sans égal
Qui s'accuse aussi-tost s'épure :
Pardonne à qui t'offence, & cours aux pieds d'autruy
Luy demander pardon, si tu luy fis injure,
Tu l'obtiendras de moy, si tu le veux de luy.

Que peut auoir d'vtilité
De la Confession cette folle remise ?
Dequoy te peut seruir cette facilité
A reculer vn bien que t'offre mon Eglise ?
Vomy tout ce maudit poison,
Et pour en purger ta raison
Cours en haste à ce grand remede :
Tu t'en trouueras mieux, & tu dois redouter
Qu'à l'obstacle present quelque autre ne succede,
Plus fâcheux à souffrir, & plus fort à dompter.

Remettre ainsi de jour en jour
Pour te mieux preparer à ce bon-heur insigne,
C'est te priuer long-temps de ce gage d'amour,
Et peut-estre à la fin t'en rendre plus indigne.
Romps le plûtost que tu pourras
Les chaînes de ces embarras,
Dont ta propre lenteur t'accable ;
Nourrir l'inquietude apporte peu de fruit,
Et l'on s'auance mal, quand on refuit ma Table,
Pour des empeschemens que chaque jour produit.

Sçais-tu que l'aſſoupiſſement,
Où te laiſſe plonger ta langueur inſenſible,
T'achemine à grands pas à l'endurciſſement,
Et qu'à force de temps il deuient inuincible?
Qu'il eſt de lâches, qu'il en eſt
Dont la tepidité s'y plaiſt,
Iuſqu'à le rendre volontaire,
Et dont la nonchalance aime à prendre aux cheueux,
La moindre occaſion d'éloigner vn myſtere
Qui les obligeroit d'auoir mieux l'œil ſur eux!

O que foible eſt leur Charité!
Que leur deuotion eſt traînante & debile!
Et que ce zele eſt faux dont l'imbecilité
A quitter vn tel bien ſe trouue ſi facile!
Heureux l'homme qui tous les jours,
Pour receuoir vn tel ſecours
Eſpure aſſez ſa conſcience,
Et n'en paſſeroit point ſans vn ſi grand appuy,
Si de ſes Directeurs il en auoit licence,
Ou qu'il ne craigniſt point qu'on parlaſt trop de luy.

Quand par vn humble ſentiment
Le reſpect en conſeille vne ſainte abſtinence,
Ou qu'on y voit d'ailleurs vn juſte empeſchement,
Vn homme eſt à loüer de cette reuerence:
Mais lors que parmy ce conſeil
Il ſe gliſſe vn morne ſommeil,
On ſe doit exciter ſoy-meſme,
Faire tout ce que peut l'humaine infirmité;
Mon ſecours eſt tout preſt, & ma bonté ſuprême
Conſidere ſur tout la bonne volonté.

Alors que ta deuotion
A pour s'en abſtenir des cauſes legitimes,
Ton deſir vertueux, ta bonne intention,

Te peuuent en donner les fruits les plus ſublimes ;
Quiconque a Dieu deuant les yeux
Peut en tout temps, peut en tous lieux ,
Gouſter en eſprit ce myſtere :
Il n'eſt obſtacle aucun qui l'en puiſſe empeſcher ,
Et c'eſt toûjours pour l'ame vn repas ſalutaire,
Quand au défaut du corps elle en ſçait approcher.

Non que cette Communion
Qu'il peut faire en tout temps toute ſpirituelle,
Doiue monter ſi haut en ſon opinion,
Que ſon eſprit content neglige l'actuelle :
Il faut que ſouuent ſa ferueur,
De la bouche comme du cœur ,
Reçoiue ce vray pain des Anges ,
Qu'il ait des temps reglez pour vn ſi digne effet ,
Et s'y donne pour but ma gloire & mes loüanges ,
Plus que ce qui le flate, & qui le ſatisfait.

Attendant ces jours bien-heureux ,
Contemple dans la Créche vn Dieu qui s'eſt fait homme ,
Repaſſe en ton eſprit mon trépas douloureux ,
Voy l'œuure du ſalut qu'en la Croix ie conſomme :
Autant de fois qu'vn ſaint tranſport
Dans ma naiſſance, ou dans ma mort
Prendra dequoy croiſtre ta flame ;
Ton zele autant de fois ſçaura myſtiquement
D'vne inuincible main Communier ton ame,
Et receura le fruit de ce grand Sacrement.

Qui ne daigne s'y preparer ,
Qu'alors qu'il eſt preſſé par quelque grande Feſte ,
Et que le jour pour luy ſemble le deſirer ,
Y portera ſouuent vne ame aſſez mal preſte.
Heureux qui du plus digne appreſt,

Sans attache au propre intereſt,
Fait ſon ordinaire exercice,
Et s'offre en holocauſte à ſon Pere immortel,
Quand pour le Sacrement, ou pour le Sacrifice
Il ſe met à ma Table, ou monte à mon Autel.

Obſerue pour dernier aduis
De n'eſtre ny trop long ny trop court en ta Meſſe,
Contente ainſi que toy ceux auec qui tu vis,
Et garde vn train commun en qui rien ne les bleſſe.
Vn Preſtre n'eſt bon que pour luy,
S'il geſne le zele d'autruy,
Faute de ſuiure la couſtume;
Et tu dois regarder ce qui profite à tous,
Plus que toute l'ardeur qui dans ton cœur s'allume,
Et que tous ces eſlans qui te ſemblent ſi doux.

CHAPITRE XI.

Que le corps de Iesus-Christ & la Sainte Escriture sont entierement necessaires à l'ame fidelle.

O Que ta douceur infinie
Répand de charmantes faueurs,
Sauueur benin, sur les ferueurs
De qui dignement Communie !
Ce grand banquet, où tu l'admets
N'a point pour luy de moindres mets,
Que son bien-aimé, son vnique ;
Que toy, dois-je, seul à choisir,
Et seul à qui son cœur s'applique
Par dessus tout autre desir.

Que i'en verrois croistre les charmes
Si d'vn amoureux sentiment
Le tendre & long épanchement
M'y donnoit vn torrent de larmes !
Que tous mes vœux seroient contents
D'en baigner tes pieds en tous temps
Auec la sainte Pecheresse !
Mais où sont ces viues ardeurs ?
Où cette amoureuse tendresse ?
Où cét épanchement de pleurs ?

En presence d'vn tel Monarque
A l'aspect de toute sa Cour,
Vn transport de joye & d'amour
En deuroit porter cette marque :

Mon

Mon cœur par mille ardents soûpirs
Deuroit pousser mille desirs
Iusques à la voûte étoilée,
Et dans cet auantgoust des Cieux
Ma joye en larmes distilée,
Couler à grands flots de mes yeux.

En cet adorable mystere,
Ie te voy present en effet,
Dieu veritable, homme parfait,
Sous vne apparence étrangere :
Tu me caches cette splendeur
De qui ton immense grandeur
Auant les temps est reuestuë :
Seigneur, que ie te dois benir,
D'épargner a ma foible veuë
Ce qu'elle n'eust pû soûtenir !

Les yeux mesme de tout vn Monde
En vn seul regard assemblez,
De tant de lumiere aueuglez,
Rentreroient sous la nuit profonde :
Ils ne pourroient pas subsister
S'ils attentoient à supporter
Des clartez si hors de mesure ;
Et l'éclat de ta Majesté,
Quand elle emprunte vne figure,
Fait grace à nostre infirmité.

Sous ces dehors où tu te ranges
Ie te voy tel qu'au Firmament,
Ie t'adore en ce Sacrement
Tel que là t'adorent les Anges.
La difference entr'eux & moy,
C'est que les yeux seuls de la foy
M'y font voir ce que i'y reuere,

Et qu'en ce lumineux pourpris,
Vne viſion pleine & claire
Te montre à ces heureux eſprits.

Mais il faut que ie me contente
D'auoir pour guide ce flambeau,
En attendant qu'vn jour plus beau
Rempliſſe toute mon attente;
C'eſt ce jour de l'Eternité,
Dont la brillante immenſité
Diſſipera toutes les ombres,
Et de la pointe de ſes traits
Détruira tous ces voiles ſombres,
Qui couurent tes diuins attraits.

La parfaite beatitude
Eſclairant nos entendemens
Fera ceſſer les Sacremens
Dans ſon heureuſe plenitude:
Ces glorieux prix des trauaux
Qui nous met au deſſus des maux,
Oſte le beſoin du remede,
Face à face tu t'y fais voir,
Sans fin, ſans trouble on t'y poſſede,
On t'y contemple ſans miroir.

L'eſprit de lumiere en lumiere
Montant dans ton infinité,
S'y transforme en ta Deïté
Qu'il embraſſe & voit toute entiere.
Cet eſprit tout illuminé
Y gouſte le Verbe incarné,
Toy-meſme à ſes yeux tu l'expoſes;
Tel que dans ces vaſtes Palais,
Il eſtoit auant toutes choſes,
Et tel qu'il demeure à jamais.

Le souuenir de ces merueilles
Fait qu'icy tout m'est ennuyeux,
Que tout y déplaist à mes yeux,
Tout importune mes oreilles;
Le goust mesme spirituel
M'est vn chagrin continuel
Prés de cette douce memoire;
Et quoy qu'il m'arriue de bien,
Tant que ie ne voy point ta gloire,
Tout m'est à charge, tout n'est rien.

Tu le sçais, ô Dieu de ma vie,
Qu'icy-bas il n'est point d'objet,
Où se termine mon projet,
Où se repose mon enuie.
A te contempler fixement,
Sans fin, & sans empeschement,
Ie mets ma gloire souueraine;
Mais auant que de voir finir
La mortalité que ie traisne,
Ce bonheur ne peut s'obtenir.

Ie dois donc auec patience
Te soûmettre tous mes desirs,
Ne chercher point d'autres plaisirs,
N'auoir point d'autre confiance.
Les Saints qui regnent auec toy
Vescurent au Monde auec foy,
Auec patience y languirent;
Et leur cœur en toy satisfait
De ce que leurs vœux se promirent
Attendit constamment l'effet.

I'ay la mesme foy qu'ils ont euë,
I'ay le mesme espoir qu'ils ont eu,
Et croyant tout ce qu'ils ont creu,

I'aſpire comme eux à ta veuë.
Auec ta Grace & pareils vœux
I'eſpere d'arriuer comme eux
A tes promeſſes les plus amples,
Et juſqu'à cette fin ſans fin,
Ma foy qu'appuyeront leurs exemples,
Suiura ſous toy le vray chemin.

I'auray de plus pour ma conduite,
Les liures ſaints, dont le ſecours
A toute heure adoucit le cours
Des maux où mon ame eſt reduite:
Ie trouue en leurs inſtructions
Des miroirs pour mes actions,
Sur qui ie les regle, & me juge;
Et par deſſus tous leurs treſors,
I'ay pour remede & pour refuge,
Le banquet de ton ſacré corps.

Cét accablement de miſeres
Qui m'enuironne inceſſamment,
Pour le ſupporter doucement
Me rend deux choſes neceſſaires:
I'ay beſoin en toutes ſaiſons
De deux choſes dans ces priſons
Où me renferme la Nature;
Et manque de l'vne des deux,
De lumiere, ou de nourriture,
Mon ſejour n'y peut eſtre heureux.

Seigneur, ta bonté ſinguliere,
Pour m'aider à ſuiure tes pas,
M'y donne ton corps pour repas,
Et ta parole pour lumiere.
Dans ces miſerables vallons,
Sans l'vn & l'autre de ces dons,

Ta route feroit mal fuiuie ;
Car l'vn eft l'immuable jour ,
Et l'autre le vray pain de vie
Qui nourrit l'ame en ton amour.

L'ame de ton amour éprife
Peut regarder ces deux foûtiens ,
Comme deux tables que tu tiens
Dans le trefor de ton Eglife :
L'vne eft celle de ton Autel ,
Où fe prend ton corps immortel
Pour nourriture & medecine ;
Et l'autre, celle de ta Loy ,
Qui nous inftruit de ta doctrine ,
Et nous affermit en la Foy.

C'eft elle qui du Sanctuaire
Tirant pour nous le voile épais ,
Iufqu'en fes plus profonds fecrets
Nous introduit & nous éclaire :
C'eftoit pour nous la preparer
Qu'il te plût jadis infpirer
Les Prophetes & les Apoftres ;
Et tes auguftes veritez
Chaque jour encor par mille autres
Répandent fur nous leurs clartez.

Createur, & Sauueur des hommes ,
Qu'on te doit de remercîmens ,
D'auoir fait ces banquets charmans ,
Pour des malheureux que nous fommes !
Tu nous les tiens à tous ouuerts ,
Pour montrer à tout l'Vniuers ,
Cette charité magnifique ,
Qui déployant tous fes trefors ,
N'y donne plus l'Agneau myftique ,
Mais ton vray fang & ton vray corps,

Là ſans ceſſe tous les Fidelles,
Des traits de ton amour naurez,
Et de ton Calice enyurez,
Goûtent quelques douceurs nouuelles:
Toutes les delices des Cieux
Font vn racourcy precieux
Dans ce Calice ſalutaire;
L'Ange les y goûte auec nous,
Mais comme ſa veuë eſt plus claire,
Ses plaiſirs ſont auſſi plus doux.

Preſtres, qu'illuſtre eſt voſtre office!
Que haute eſt cette dignité,
Dont vous tenez l'authorité
De faire ce grand ſacrifice!
Deux mots ſacrez & ſouuerains
Font deſcendre vn Dieu dans vos mains,
Vous le prenez dans voſtre bouche;
Et dans ces feſtins ſolemnels,
Cette meſme main, qui le touche,
Le donne au reſte des Mortels.

Que ces mains doiuent eſtre pures,
Que cette bouche, que ce lieu
Où loge ſi ſouuent vn Dieu,
Doit eſtre bien purgé d'ordures!
O Preſtres, que tout voſtre corps
Doit auoir dedans & dehors
Vne integrité conſommée!
Et qu'il faut voir de ſainteté
Dans cette demeure animée
De l'autheur de la pureté.

Vne bouche ſi ſouuent preſte
A receuoir le Sacrement,
Doit prendre garde exactement
Qu'il n'en ſorte rien que d'honneſte.
Loin tous inutiles diſcours,

D'vn organe, qui tous les jours
A Iesus-Christ sert de passage ;
Point, point d'entretien que feruent ;
Point d'œil que simple, chaste, & sage,
En qui l'approche si souuent.

Vos mains qui touchent à toute heure
L'Autheur de la Terre & des Cieux,
Doiuent accompagner vos yeux
A s'éleuer vers sa demeure.
Songez bien sur tout que sa Loy
Vous demande vn seuere employ,
Qui réponde au grand nom de Prestre ?
Et que lors qu'il y dit à tous,
Soyez saints comme vostre Maistre,
Il parle aux autres moins qu'à vous.

Seigneur, qui de ce caractere
Nous as daigné fauoriser,
Ne nous laisse pas abuser
De son auguste ministere :
Aide-nous, fay-nous dignement
Former vn deuot sentiment,
Par l'assistance de tes Graces :
Afin qu'en toute pureté
Nous puissions marcher sur tes traces ;
Et mieux seruir ta Majesté.

Que si de l'humaine impuissance
L'insensible & commun pouuoir
Relâche trop nostre deuoir
De ce qu'il luy faut d'innocence :
Fay que de sinceres douleurs
Effaçant à force de pleurs
Tout ce qui s'y coule de vice ;
Et que rauis de ta bonté,
Nous attachions à ton seruice
Vne humble & ferme volonté.

CHAPITRE XII.

Qu'il faut se preparer auec grand soin à la Communion.

I'Aime la pureté par dessus toute chose,
Ie cherche le cœur net, c'est là que ie repose,
C'est moy qui donne icy toute la sainteté,
Et i'en fais bonne part à cette pureté.
Ie l'ay dit autrefois, & ie te le repete,
Prepare en ta maison vne salle bien nette,
Et nous viendrons soudain, mes disciples & moy,
Y celebrer la Pasque, & la faire auec toy.
Si tu veux que i'y vienne établir ma demeure,
Purge ce vieux leuain qui s'enfle d'heure en heure,
Et par l'austerité d'vne sainte rigueur
Sçache purifier le sejour de ton cœur.
Des vanitez du Monde exclus-en les tumultes,
Des folles passions bannis-en les insultes,
Tien-y toy solitaire, & tel qu'vn passereau
Qui d'vn arbre écarté s'est choisi le coupeau,
Repasse en ton esprit auec mille amertumes,
Et tes honteux défauts, & tes lâches coûtumes.
Quiconque pour vn autre a quelque affection,
Prépare vn digne lieu pour sa reception,
Et le soin qu'il en prend est dautant plus extrême,
Que par là cet amy juge à quel point on l'aime.
Mais ne presume pas qu'il soit en ton pouuoir,
Par ta propre vertu de me bien receuoir,
Ny que ton plus grand soin ait en soy le merite
De m'apprester vn lieu digne que ie l'habite.
Quand durant tout le temps qu'à tes jours i'ay pres-
Il ne te passeroit autre chose en l'esprit, (crit

Tu verrois que l'esprit qu'vne vie y dispose,
Si ie n'y mets la main, ne fait que peu de chose.
Ma bonté qui t'inuite à ce diuin repas
T'y permet vn accez qu'elle ne te doit pas,
Et comme à cette table elle seule t'appelle,
Lors que ie t'y reçoy, ie ne regarde qu'elle.
Viens-y, mais seulement en me remerciant,
Tel qu'à celle d'vn Roy se sied vn mandiant,
Qui n'ayant rien d'égal à de si hautes graces,
S'humilie à ses pieds, en adore les traces,
Et luy fait ce qu'il peut de retributions,
Par ses remercimens, & ses submissions.
Viens-y non par coûtume, ou par quelque con-(trainte,
Mais auec du respect, mais auec de la crainte,
Mais auec de l'amour, mais auec de la foy,
Fais auec diligence autant qu'il est en toy,
Viens ainsi, prens ainsi le corps d'vn Dieu qui t'aime,
Et que tu dois aimer au delà de toy-mesme.
Il veut loger en toy, luy qui remplit les Cieux,
Il descend jusqu'à toy pour t'encourager mieux,
Luy-mesme il te conuie à ce banquet celeste,
Luy-mesme il te l'ordonne, & supléra le reste;
Si tes défauts sont grands, plus grand est son pouuoir,
Approche en confiance, & vien le receuoir.
Si tu sens qu'vn beau feu fonde ta vieille glace,
Rends graces à ce Dieu qui te fait cette Grace,
Non qu'il t'ait pû deuoir vne telle amitié,
Mais parce que son œil te regarde en pitié.
Si ton zele au contraire impuissant, ou languide,
De moment en moment te laisse plus aride,
Redouble ta priere & tes gemissemens,
Pour arracher de luy de meilleurs sentimens;
Perseuere, importune, obstine-toy de sorte
A pleurer à ses pieds, à fraper à sa porte,
Qu'il t'ouure, ou que du moins de ce bien souuerain
Il laisse distiler quelque goute en ton sein.

Cette importunité n'eſt jamais inciuile,
Ie te ſuis neceſſaire, & tu m'és inutile,
Tu ne viens pas à moy pour me ſanctifier,
Mais ie m'abaiſſe à toy pour te juſtifier,
Pour te combler de biens, pour te donner la voye
De croiſtre ton bon-heur, & d'affermir ta joye,
Tu viens à mon banquet pour en ſortir plus ſaint,
Pour rallumer en toy la ferueur qui s'éteint
Pour mieux t'vnir à moy d'vne chaiſne eternelle,
Pour receuoir d'enhaut vne Grace nouuelle,
Et pour voir naiſtre en toy de ſon épanchement,
De plus preſſants deſirs pour ton amendement.
Garde de negliger vne faueur ſi grande,
Tiens-luy ton cœur ouuert, fay-m'en entiere offrande,
Et m'ayant dignement preparé ce ſejour,
Introduis-y l'objet de ton celeſte amour.

Mais ce n'eſt pas aſſez d'y preparer ton ame
Auec toute l'ardeur d'vne celeſte flame,
Si pour l'y diſpoſer il faut beaucoup de ſoins,
Le Sacrement receu n'en demande pas moins,
Et le recueillement aprés ce grand remede
Doit égaler du moins l'ardeur qui le précede.
Ouy, la retraite ſainte aprés le Sacrement,
Eſt vn ſublime appreſt pour le redoublement,
Et la Communion où la ferueur abonde,
A de plus grands effets prepare la ſeconde.
Qui trop toſt s'y relâche en perd ſoudain le fruit,
Et ſe diſpoſe mal à celle qui la ſuit :
Tiens-toy dans le ſilence, & rentre dans toy-meſme
Pour joüir en ſecret de ce bon-heur ſuprême;
Si tu ſçais vne fois l'art de le conſeruer,
Le Monde tout entier ne t'en ſçauroit priuer.
Mais il faut qu'à moy ſeul ton cœur entier ſe donne,
Pour viure plus en moy qu'en ta propre perſonne,
Sans que tout l'Vniuers ſous aucunes couleurs
T'inquiete l'eſprit pour ce qui vient d'ailleurs.

CHAPITRE XIII.

Que l'ame deuote doit s'efforcer de tout son cœur à s'vnir à Iesus-Christ dans le Sacrement.

QVi me la donnera, Seigneur,
Cette joye où mon ame aspire,
De pouuoir seul à seul te montrer tout mon cœur,
Et de joüir de toy, comme ie le desire ?

Que ie tiray lors des mépris
Qu'auront pour moy les creatures !
Qu'il m'importera peu si leurs foibles esprits
Me comblent de faueurs, ou m'accablent d'injures !

Ie te diray tout mon secret,
Tu me diras le tien de mesme,
Tel qu'vn amy s'explique auec l'amy discret,
Tel qu'vn amant fidelle entretient ce qu'il aime.

C'est-là, Seigneur, tout mon desir,
C'est tout ce dont ie te conjure,
Qu'vne sainte vnion à ton seul bon plaisir
Arrache de mon cœur toute la Creature.

Qu'à force de Communions,
D'offrandes & de sacrifices,
Esleuant jusqu'au Ciel toutes mes passions,
I'apprenne à ne gouster que ses pures delices.

Quand viendra-t'il, cet heureux jour,
Ce moment tout beau, tout celeste,

Qu'absorbé tout en toy par vn parfait amour,
Ie m'oublieray-moy-mesme & fuiray tout le reste?

Viens en moy, tiens-toy tout en moy,
Souffre à tes bontez adorables,
De nous faire à tous deux cette immuable loy,
Qu'à jamais cet amour nous rende inseparables.

N'és-tu pas ce cher bien-aimé,
Cet Espoux choisi d'entre mille,
A qui veut s'attacher mon cœur tout enflamé,
Tant qu'il respirera dedans ce tronc mobile.?

N'és-tu pas seul toute ma paix,
Paix veritable & souueraine,
Hors de qui les trauaux ne finissent jamais,
Hors de qui tout plaisir n'est que trouble& que peine?

N'és-tu pas cette Deïté
Ineffable, incomprehensible,
Qui fuyant tout commerce auec l'impieté, (sible?
Au cœur simple, au cœur humble és toûjours acces-

Seigneur, que ton esprit est doux!
Que pour tes enfans il est tendre!
Et que c'est les aimer que de les nourrir tous
De ce pain que du Ciel tu fais pour eux descendre!

Est-il vne autre nation
Si grande, si fauorisée,
Qui possede ses Deux auec telle vnion,
Qui trouue leur approche également aisée?

Chaque jour pour nous soûlager,
Pour nous porter au bien suprême,
Tu nous offres à tous ton vray corps à manger,
Tu nous donnes à tous à joüir de toy-mesme.

Quel climat est si precieux,
Sur qui nous n'ayons l'auantage,
Et quelle creature obtint jamais des Cieux
Rien d'égal à ce don qui fait nostre partage ?

Vn Dieu venir jusqu'en nos cœurs !
De sa chair propre nous repaistre !
O Grace inexplicable, ô celestes faueurs !
Par quels dignes presens puis-je les reconnoistre !

Que te rendray-je, ô Dieu tout bon,
Aprés ce trait d'amour immense ?
Où pourray-je trouuer dequoy te faire vn don
Qui puisse tenir lieu de quelque récompense ?

Ie l'ay, mon Dieu, i'ay ce dequoy
Te faire vne agreable offrande,
Ie n'ay qu'à me donner de tout mon cœur à toy,
Et ie te rendray tout ce qu'il faut qu'on te rende.

Ouy, c'est là tout ce que tu veux,
Pour cette faueur infinie;
Seigneur, que d'allegresse animera mes vœux
Quand ie verray mon ame auec toy toute vnie !

D'vn ton amoureux & diuin
Tu me diras lors à toute heure :
Si tu veux auec moy viure jusqu'à la fin,
Auec toy jusqu'au bout ie feray ma demeure,

Et ie te répondray soudain :
Si tu m'en veux faire la Grace,
Seigneur, c'est de ma part mon vnique dessein,
Fay que d'vn si beau nœud jamais ie ne me lasse.

CHAPITRE XIV.

De l'ardent desir de quelques Deuots pour le sacré corps de Iesus-Christ.

QVe de charmes, Seigneur, ta bõté juste & sainte,
Reserue pour les cœurs qui viuent sous ta crain-
Qu'immense en est l'excez ! (té !
Et qu'il porte vne douce atteinte
Dans l'ame qui par là s'ouure chez toy l'accez,

Quand i'ay deuant les yeux ce zele inépuisable
Dont tant de vrais Deuots s'approchent de ta table,
I'en deuiens tout confus,
Et sous la honte qui m'accable
A force d'en rougir ie ne me connois plus.

Soit que i'aille à l'Autel, soit que ie me presente
A ce banquet sacré, dont ton amour ardente
Daigne nous regaler ;
I'y vay l'ame si languissante
Que ie ne trouue point par où m'en consoler.

I'y porte vne tiedeur qui degenere en glace,
Mes élans les plus doux y font aussi-tost place
A mon aridité,
Et me laisse deuant ta face
Stupide aux saints attraits de ta benignité.

Ie n'y sens point, cõme eux, ces ardeurs empressées,
Ie n'y voy point regner sur toutes mes pensées
Ces diuines chaleurs,
Dont leurs ames comme forcées
Distillent leur tendresse en des torrens de pleurs,

De la bouche & du cœur ie les voy tous auides,
Tous gros de bons desirs qui leur seruent de guides,
Courir à ces appas,
Et voler à ces mets solides
Que ta main leur prodigue en ces diuins repas.

S'ils n'ont ton corps pour viande, & ton sang pour breuuage,
Leur faim en ces bas lieux n'a rien qui la soulage,
Qui puisse l'assouuir;
Et de ton amour ce saint gage
A seul dequoy leur plaire, & dequoy les rauir.

Que leurs rauissemens, que leur impatience,
Que leurs ardens transports marquēt bien ta presēce!
Et que leur viue foy
Fait vne pleine experience
Des celestes douceurs qu'on ne gouste qu'en toy!

Ces disciples aimez font hautement paroistre
La veritable ardeur qu'ils sentent pour leur Maistre
Durant tout le chemin,
Et comme ils sçauent le connoistre
A cette fraction de ce pain tout diuin.

C'est ce qui me confond, alors que ie compare
Aux sublimes ferueurs d'vne vertu si rare
Mon lâche égarement,
Et la froideur dont ie prepare
Mon ame vagabonde à ce grand Sacrement.

Daigne, Sauueur benin, daigne m'estre propice,
Fay que souuent ie sente en ce grand sacrifice
Vn peu de cet amour;
Fay que souuent il me rauisse,
Que souuent il m'éclaire, & m'embrase à mon tour.

Fay que par là ma foy dautant mieux s'illumine,
Que par là mon eſpoir dautant mieux s'enracine
En ta haute bonté,
Et que cette manne diuine
Fortifie en mon cœur l'eſprit de charité.

Que cette charité viuement allumée
Ne s'éteigne jamais, jamais ſous la fumée
Ne ſe laiſſe étouffer,
Iamais par le temps deſarmée
Ne cede aux vanitez que ſuggere l'Enfer.

Tu peux bien, ô mon Dieu, me faire cette Grace,
Tu peux m'en accorder l'abondance efficace
Que cherche mon deſir;
Ta pitié jamais ne ſe laſſe,
Et pour prendre ton temps, tu n'as qu'à le choiſir.

En ces bienheureux jours dont ie te ſollicite,
Tu ſçauras abaiſſer vers mon peu de merite
Ton immenſe grandeur,
Et par vne douce viſite
M'inſpirer cet eſprit d'vnion & d'ardeur.

Si ie n'ay pas encor cette ferueur puiſſante,
Que de tes grands Deuots l'ame reconnoiſſante
Meſle dans tous ſes vœux,
La mienne, quoy que languiſſante,
Du moins, Seigneur, aſpire à de ſemblables feux.

Fay que ie participe à toutes leurs extaſes,
Et rends ſi digne enfin l'ardeur dont tu m'embraſes
D'auoir place à leur rang,
Qu'appuyé ſur les meſmes baſes
I'atteigne auſſi-bien qu'eux au vray prix de ton ſang.

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Que la Grace de la deuotion s'acquiert par l'humilité, & par l'abnegation de soy-mesme.

POur deuenir deuot, prens de la confiance,
Recherche cette Grace auec attachement,
Sçache la demander auec empressement,
Attens-la sans chagrin, & sans impatience ;
D'vn cœur reconnoissant tu dois la receuoir,
Conseruer ses tresors sous vn humble deuoir,
Appliquer toute l'ame à leur plus digne vsage ;
Et remettre auec joye au grand dispensateur
Le temps & la façon d'auancer vn ouurage,
Qui n'a que luy pour but, & que luy pour autheur.

Quand le zele te manque, ou qu'il n'a que foiblesse,
Trouue à t'humilier dans ton peu de vertu,
Mais garde que ton cœur n'en soit trop abatu,
Et ne t'en laisse pas accabler de tristesse :
Dieu souuent est prodigue aprés de longs refus,
Le bonheur qu'il differe en deuient plus diffus,
Les faueurs qu'il recule en sont plus singulieres ;
Il se plaist à surprendre, il choisit son moment,
Et souuent il accorde à la fin des prieres
La Grace qu'il dénie à leur commencement.

S'il en faisoit le don si-tost qu'on le demande,
L'homme ne sçauroit pas ce que vaut vn tel bien,
Tant il oublîroit tost sa foiblesse, & son rien,
Tant il voudroit peu voir que sa misere est grande :

Le prix en décroiſtroit par la facilité ;
Attends donc cette Grace auec humilité.
Auec vn ferme eſpoir armé de patience,
Et ſi tu ne l'obtiens, ou s'il te veut l'oſter,
N'en cherche la raiſon que dans ta conſcience,
C'eſt à tes ſeuls pechez que tu dois l'imputer.

Peu de choſe ſouuent à mes faueurs s'oppoſe,
Peu de choſe repouſſe, ou rétraint leur pouuoir ;
Si l'on peut toutefois, ou dire, ou conceuoir
Que ce qui le rétraint ne ſoit que peu de choſe :
L'obſtacle eſt toûjours grand, de qui l'amuſement
A de pareils bonheurs forme vn empeſchement,
Mais ſoit grand, ſoit leger, apprens à t'en défaire ;
Triomphe pleinement de ce qui le produit,
Et ſans plus craindre alors qu'vn tel bien ſe differe,
De tes plus doux ſouhaits tu receuras le fruit.

Auſſi-toſt qu'vne entiere & fidelle retraite
En Dieu de tout ton cœur t'aura ſçeu reſigner,
Et que ton propre choix s'y verra dédaigner
Iuſqu'à tenir égal quoy qu'il aime, ou rejette ;
En de ſi bonnes mains ce cœur vraîment remis,
Dans l'heureuſe vnion de ton eſprit ſoûmis,
D'vn repos aſſeuré trouuera l'abondance ;
Et rien ne touchera ton gouſt, ny ton deſir,
Comme l'ordre eternel de cette Prouidence,
Dont tu rechercheras par tout le bon plaiſir.

Quiconque a le cœur ſimple & l'intention pure ;
Me donne tous ſes ſoins auec ſincerité,
Quiconque ſçait porter cette ſimplicité
Au deſſus de ſoy-meſme & de la Creature ;
Au moment qu'il bannit ces folles paſſions,
Et le déreglement de ces auerſions,
Que ſouuent l'amour propre inſpire aux ames baſſes :

Il merite aussi-tost de receuoir des Cieux
Les pleins écoulemens tu torrent de mes Graces,
Et l'ardeur qui rend l'homme agreable à mes yeux.

Ma liberalité feconde en biens solides
Ne peut voir de mélange, où ie viens m'établir;
Ie veux remplir moy seul ce que ie veux remplir,
Et ne verse mes dons que dans des vaisseaux vuides.
Plus vn homme renonce aux choses d'icy-bas,
Plus vn parfait mépris de tous leurs vains appas
L'auance en l'art sacré de mourir à soy-mesme;
Dautant plûtost ma Grace anime sa langueur,
Dautant plus de ses dons l'affluence est extrême,
Et porte haut en luy la liberté du cœur.

En cet heureux estat, auec pleine tendresse,
Il sçaura s'abysmer dans mes doux entretiens,
Et luy-mesme admirant ces abysmes de biens,
Il verra tout son cœur dilaté d'allegresse.
Moy-mesme prenant soin de conduire ses pas,
Ie luy feray par tout goûter les saints appas,
Que ie verse dans l'ame où ie fais ma demeure;
Et comme dans ma main tout entier il s'est mis,
Ma main toute-puissante, en tous lieux, à toute heure,
Luy seruira d'appuy contre tous ennemis.

Ainsi sera beny l'homme qui ne s'enflame
Que des saintes ardeurs de ne chercher que moy,
L'homme qui ne voulant que mon vouloir pour loy,
N'a pas en vain receu l'empire de son ame:
Il n'approchera point de la Communion,
Sans remporter en soy l'amoureuse vnion,
Qui doit estre le fruit de ce diuin mystere;
Et j'épandray sur luy cet excez de bonheur,
Pour auoir moins cherché par où se satisfaire,
Que par où soûtenir ma gloire & mon honneur.

CHAPITRE XVI.

Que nous deuons découurir toutes nos neceßitez à Iesus-Christ, & luy demander sa Grace.

SOurce de tous les biens où nous deuons pretendre,
Aimable & doux Sauueur,
Qu'en cêt heureux moment ie souhaite de prendre
Auec pleine ferueur.

De toutes mes langueurs, de toutes mes foiblesses,
Tes yeux sont les témoins,
Et du plus haut du Ciel, d'où tu fais tes largesses,
Tu vois tous mes besoins.

Tu connois mieux que moy tous mes maux, tous (mes vices,
Toutes mes passions,
Et n'ignores aucun des plus secrets supplices
De mes tentations.

Le trouble qui m'offusque & le poids qui m'accable
Sont presents deuant toy:
Tu vois quelle foüillûre en mon ame coupable
Imprime vn juste effroy.

Ie cherche en toy, Seigneur, le souuerain remede
De toutes mes douleurs,
Et le consolateur qui me preste son aide
Contre tant de malheurs.

Ie parle à qui sçait tout, à qui dans mon courage
Voit tout à découuert,

Et peut seul adoucir les fureurs de l'orage,
Qui m'entraisne & me perd.

Tu sçais quels biens sur tout sont les plus necessai-
A mon cœur abatu, (res
Et combien dans l'excez de toutes mes miseres
Ie suis pauure en vertu.

Ie me tiens à tes pieds, chetif, nud, miserable,
I'implore ta pitié,
Et i'attens, quoy qu'indigne, vn effet adorable
De ta sainte amitié.

Daigne, daigne repaistre vn cœur qui te mandie
Vn morceau de ton pain,
De ce pain tout celeste, & qui seul remedie
Aux rigueurs de sa faim.

Dissipe mes glaçons par cette heureuse flame
Qu'allume ton amour,
Et sur l'aueuglement qui regne dans mon ame
Répans vn nouueau jour.

De la Terre pour moy rends les douceurs ameres,
Quoy qu'on m'y puisse offrir,
Mesle aux sujets d'ennuis, mesle aux succez contraires
Les plaisirs de souffrir.

Fay qu'en dépit du Monde & de ses impostures
Mon esprit ennobly
Regarde auec mépris toutes les Creatures,
Ou les traitte d'oubly.

Esleue tout mon cœur au dessus du Tonnerre,
Fixe-le dans les Cieux,
Et ne le laisse plus diuaguer sur la Terre
Vers ce qui brille aux yeux.

Sois l'vnique douceur, sois l'vnique auantage
Qui puisse l'arrester,
Sois seul toute la viande & seul tout le breuuage
Qu'il se plaise à goûter.

Deuiens tout son amour, toute son allegresse,
Tout son bien, tout son but,
Deuiens toute sa gloire, & toute sa tendresse,
Comme tout son salut.

Fais-y naistre vn beau feu par ta bonté suprême,
Et si bien l'enflamer,
Qu'il l'embrasse, consume, & trãsforme en toy-même
A force de t'aimer.

Que par cette vnion auec toy ie deuienne
Vn seul & mesme esprit,
Et qu'vn parfait amour à jamais y soûtienne
Ce que tu m'as prescrit.

Ne souffre pas, Seigneur, que de ta sainte Table,
Où tu m'as inuité,
Ie sorte auec la faim & la soif déplorable
De mon aridité.

Par ta misericorde inspire, auance, opere,
Acheue tout en moy,
Ainsi que dans tes Saints on t'a veu souuent faire
En faueur de leur foy.

Seroit-ce vne merueille, ô Dieu, si ta clemence
Me mettoit tout en feu,
Sans qu'en moy de moy-mesme en ta sainte presence
Il restast tant soit peu.

N'és-tu pas ce brasier, cette flame diuine
Qui ne s'éteint jamais,
Et dont le vif rayon purifie, illumine,
Et l'ame & ses souhaits.

CHAPITIRE XVII.

Du desir ardent de receuoir Iesus-Christ.

AVec tous les transports dont est capable vne ame
Auec toute l'ardeur d'vne celeste flame,
Auec tous les élans d'vn zele affectueux,
Et les humbles deuoirs d'vn cœur respectueux.
Ie souhaite approcher de ta diuine table,
I'y souhaite porter cet amour veritable,
Cette ferueur sincere, & ces fermes propos,
Qui porterent jadis tant d'illustres Deuots,
Tant d'Esleus, tant de Saints, dont la vie exemplaire
Sçeut le mieux pratiquer le grand art de te plaire.
Ouy, mon Dieu, mon seul bien, mon amour éternel,
Tout chetif que ie suis, tout lâche & criminel,
Ie veux te receuoir auec autant de zele,
Que jamais de tes Saints ait eu le plus fidelle,
Et ie souhaiterois qu'il fust en mon pouuoir
D'en auoir encor plus qu'il n'en pût conceuoir.
Ie sçay qu'à ces desirs en vain mon cœur s'excite;
Ils passent de trop loin sa force & son merite,
Mais tu vois sa portée, il va jusques au bout,
Il t'offre ce qu'il a, comme s'il auoit tout,
Comme s'il auoit seul en sa pleine puissance
Ces grands efforts d'amour & de reconnoissance,
Comme s'il auoit seul tous les pieux desirs
Qui d'vne ame épurée enflament les soûpirs,
Comme s'il auoit seul toute l'ardeur secrette,
Tous les profonds respects d'vne vertu parfaite.

Si ce qu'il t'offre est peu, du moins c'est tout son bien,
C'est te donner beaucoup que ne reseruer rien,
Qui de tout ce qu'il a te fait vn plein hommage,
T'offriroit beaucoup plus, s'il pouuoit dauantage.
Ie m'offre donc entier, & tout ce que ie puis,
Sans rien garder pour moy de tout ce que ie suis,
Ie m'immole moy-mesme, & pour toute ma vie,
Au pied de tes Autels en volontaire hostie.
Que ne puis-je, ô mon Dieu, supléer mon défaut
Par tout ce qu'aprés toy le Ciel a de plus haut?
Et pour mieux exprimer tout ce que ie desire,
(Mais, ô mon Redempteur, t'oseray-je le dire?
Si ie te fais l'adueu de ma temerité
Luy pardonneras-tu d'auoir tant souhaité?)
Ie souhaite aujourd'huy receuoir ce mystere,
Ainsi que te receut ta glorieuse Mere,
Lors qu'aux aduis qu'vn Ange exprés luy vint donner
Du choix que faisoit d'elle vn Dieu pour s'incarner,
Elle luy répondit, & confuse & constante;
Ie ne suis du Seigneur que l'indigne seruante,
Qu'il fasse agir sur moy son pouuoir absolu,
Comme tu me le dis, & qu'il l'a resolu,
Tout ce qu'elle eut alors pour toy de reuerence,
De loüanges, d'amour, & de reconnoissance,
Tout ce qu'elle eut de foy, d'espoir, de pureté,
Durant ce digne effort de son humilité,
Ie voudrois tout porter à cette sainte table,
Où tu repais les tiens de ton corps adorable.
Que ne puis-je du moins par vn celeste feu
A ton grand Precurseur ressembler tant soit peu,
A cet illustre Saint, dont la haute excellence
Semble sur tout le reste emporter la balance?
Que n'ay-je les élans dont il fut animé
Lors qu'aux flancs maternels encor tout enfermé,
Impatient déja de préparer ta voye,

Il sentit ta presence, & tressaillit de joye,
Mais d'vne sainte joye, & d'vn tressaillement
Dont le Saint Esprit seul formoit le mouuement ?
Lors qu'il te vit en suitte estre ce que nous sommes;
Conuerser, enseigner, viure parmy les hommes ;
Tout enflamé d'ardeur : Quiconque aime l'Espoux,
Cria-t'il de sa voix, trouue l'accent si doux ,
Que de ses tons charmeurs l'amoureuse tendresse,
Si-tost qu'il les entend, le comble d'allegresse.
Que n'ay-je ainsi que luy ces hauts rauissemens ,
Ces desirs embrasez, & ces grands sentimens,
Afin que tout mon cœur dans vn transport sublime
T'offre vne plus entiere & plus noble victime ?
I'adjoûte donc au peu qu'il m'est permis d'auoir ,
Tout ce que tes Deuots en peuuent conceuoir ,
Ces entretiens ardens, ces ferueurs extatiques
Où seul à seul toy-mesme auec eux tu t'expliques ,
Ces lumieres d'enhaut qui leur ouurent les Cieux ,
Ces claires visions pour qui l'ame a des yeux ,
Ces amas de vertus, ces concerts de loüanges,
Que les hommes sur Terre, & qu'au Ciel tous les Anges
Que toute Creature enfin pour tes bienfaits ,
Et te rend chaque jour, & te rendra jamais :
I'offre tous ces desirs, ces ardeurs, ces lumieres,
Pour moy , pour les pecheurs commis à mes prieres,
Pour nous vnir ensemble, & nous sacrifier
A te loüer sans cesse, & te glorifier.
Reçoy de moy ces vœux d'allegresse infinie,
Ces desirs que par tout ta bonté soit benie ,
Ces vœux justement deus à ton infinité ,
Ces desirs que tout doit à ton immensité :
Ie te les rends, Seigneur, & ie te les veux rendre,
Tant que de mon exil le cours pourra s'étendre ,
Chaque jour , chaque instant , deuant tous, en tous lieux ,

Puisse tout ce qu'il est d'esprits saints dans les Cieux,
Puisse tout ce qu'il est en Terre de Fidelles,
Te rendre ainsi que moy des graces eternelles,
Te benir auec moy de l'excez de tes biens,
Et joindre auec ferueur tous leurs encens aux miens.
Que des peuples diuers les differents langages
Ne fassent qu'vne voix pour t'offrir leurs hommages,
Que tous mettent leur gloire & leur ambition,
A loüer à l'enuy les grandeurs de ton nom.
Fay, Seigneur, que tous ceux qu'vn zele veritable,
Anime à celebrer ton mystere adorable,
Que tous ceux dont l'amour te reçoit auec foy
Obtiennent pour eux Grace, & t'inuoquent pour moy.
Quand la sainte vnion, où leurs souhaits aspirent,
Les aura tous remplis des douceurs qu'ils desirent,
Qu'ils sentiront en eux ces consolations
Que versent à grands flots tes benedictions,
Qu'ils sortiront rauis de ta celeste table,
Fay qu'ils prennent soucy d'aider vn miserable,
Et que leurs saints transports, auant que de finir,
D'vn pecheur comme moy daignent le souuenir.

IHS

CHAPITRE XVIII.

Que l'homme ne doit point approfondir le myſtere du S. Sacrement auec curioſité, mais ſoûmettre ſes ſens à la Foy.

TOy, qui ſuis de tes ſens les dangereuſes routes,
Et veux tout penetrer par ton raiſonnement,
Sçache qu'approfondir vn ſi grand Sacrement,
C'eſt te plonger toy-meſme en l'abyſme des doutes.
Quiconque oſe d'vn Dieu ſonder la Majeſté,
Dans ce vaſte Ocean de ſon immenſité,
Opprimé de ſa gloire, aiſément fait naufrage ;
Et tu voudrois en vain comprendre ſon pouuoir,
Puiſqu'vn mot de ſa bouche opere dauantage,
Que tout l'eſprit humain ne ſçauroit conceuoir.

Ie ne te défends pas la recherche pieuſe
Des ſaintes veritez dont tu dois eſtre inſtruit,
Leur pleine connoiſſance eſt toûjours de grand fruit,
Pourueu qu'elle ſoit humble, & non pas curieuſe :
Que des Peres ſur tout les fidelles aduis
Auec ſoûmiſſion ſoient receus & ſuiuis,
Tu te rendras heureux, ſi tu te rends docile :
Mais plus heureuſe encor eſt la ſimplicité,
Qui fuit des queſtions le ſentier difficile,
Et ſous les loix de Dieu marche auec fermeté.

Que le Monde en a veu dont l'indiſcrette audace
A force de chercher eſt tombée en defaut,
Et pour auoir porté ſes lumieres trop haut,
De la deuotion a repouſſé la Grace !

Ton Dieu ſçait ta foibleſſe, & n'exige de toy
Que la ſincerité d'vne ſolide foy,
Qu'vne vie obſtinée à la haine du crime;
Et non pas ces clartez qu'vn haut ſçauoir produit,
Ny cette intelligence, & profonde, & ſublime,
Qui du myſtere obſcur perce toute la nuit.

Si ce que tu peux voir au deſſous de toy-meſme
Se laiſſe mal comprendre à ton eſprit confus,
Comment comprendras-tu ce qu'a mis au deſſus,
Ce que s'eſt reſerué le Monarque ſuprême?
Rabats de cet eſprit l'eſſor tumultueux,
A ces rebellions des ſens preſomptueux
Impoſe de la foy l'aimable tyrannie;
Soûmets toy tout entier, remets-moy tout le ſoin
De répandre ſur toy ma ſcience infinie,
Et i'en meſureray le don à ton beſoin.

Souuent touchant la foy d'vn ſi profond myſtere,
Pluſieurs, & fortement, ſont tentez de douter;
Mais ces tentations ne doiuent s'imputer
Qu'à la ſuggeſtion du commun aduerſaire:
Ne t'en mets point en peine, éuite l'embarras
Où jetteroient ton cœur ces perilleux debats,
Quoy qu'il t'oſe objecter, dédaigne d'y répondre;
Croy-moy, croy ma parole, & celle de mes Saints,
Cet vnique ſecret ſuffit pour le confondre,
Et fera par ſa fuite auorter ſes deſſeins.

S'il reuient à l'attaque, & la fait plus preſſée,
Soûtiens-en tout l'effort ſans en eſtre troublé,
Et ſouuiens-toy qu'enfin cet aſſaut redoublé
Eſt la marque d'vne ame aux vertus aduancée.
Ces méchans endurcis, ces pécheurs déplorez,
Comme il les tient pour luy déja tous aſſeurez,
A les inquieter jamais il ne s'amuſe;

C'eſt aux bons qu'il s'attache, & c'eſt contre leur foy
Qu'il déploye à toute heure & ſa force, & ſa ruſe,
Pour m'enleuer s'il peut ce qu'il voit tout à moy.

Viens, & n'apporte point vne foy chancelante
Que la raiſon conſeille, & qui tient tout ſuſpect,
Ie la veux ſimple & ferme, auec l'humble reſpect
Qu'à ce grand Sacrement doit ta ſainte épouuante.
Viens donc, & pour garand en ce diuin repas,
De tout ce que tu crois, & que tu n'entends pas,
Ne prends que mon vouloir, & ma toute-puiſſance:
Ie ne deçoy jamais, & ne puis deceuoir,
Mais quiconque en ſoy-meſme a trop de confiance,
Se trompe, & ne ſçait rien de ce qu'il croit ſçauoir.

Ie marche auec le ſimple, & ne fais ouuerture
Qu'aux vrais humbles de cœur de mes plus hauts ſecrets,
Aux vrais pauures d'eſprit i'applanis mes decrets,
Et deſſilles les yeux, où ie voy l'ame pure.
La curioſité qu'vn vain orgueil conduit
Se fait de ſes faux jours vne plus ſombre nuit,
Qui cache dautant plus mes clartez à ſa veuë:
Plus la raiſon s'efforce, & moins elle comprend;
Auſſi comme elle eſt foible, elle eſt ſouuent deceuë,
Mais la ſolide foy jamais ne ſe méprend.

Tous ces diſcernemens que la Nature inſpire,
Toute cette recherche où le ſens peut guider,
Doiuent ſuiure la foy qu'ils veulent preceder,
Doiuent la ſoûtenir, & non pas la détruire.
C'eſt la foy, c'eſt l'amour, qui tous deux triomphans,
Dans ce feſtin que Dieu preſente à ſes enfans,
Marchent d'vn pas égal, ont des forces pareilles;
Et leur ſainte vnion, par d'inconnus reſſorts,

Fait tout ce grand ouurage, & toutes ces merueilles,
Qui du raisonnement passent tous les efforts.

Le pouuoir souuerain de cet absolu Maistre,
Que ne peuuent borner, ny les temps, ny les lieux,
Opere mille effets sur Terre, & dans les Cieux,
Que l'homme voit, admire & ne sçauroit connoistre.
Plus l'esprit s'y trauaille, & plus il s'y confond,
Plus il les sonde auant, moins il en voit le fond,
Ils sont toûjours obscurs, & toûjours admirables :
Et si par la raison ils estoient entendus,
Le nom de merueilleux, & celuy d'ineffables,
Quelques hauts qu'on les vist, ne leur seroient pas deubs.

FIN.